

Richard Bergeron



Et pourquoi pas  
Jésus?

NOVALIS





Et pourquoi pas  
Jésus?

## Du même auteur

- Les abus de l'Église d'après Newman*, Tournai/Montréal, Desclée et Bellarmin, 1971.
- Obéissance de Jésus et vérité de l'homme. Une interpellation*, Montréal, Fides, 1976.
- Le cortège des fous de Dieu. Un chrétien scrute les nouvelles religions*, Montréal/Paris, Éditions Paulines et Apostolat des Éditions, 1982.
- Un chrétien face à la réincarnation*, Ottawa, Novalis, 1985.
- Les fondamentalistes et la Bible. Quand la lettre se fait prison*, Montréal, Fides, 1987.
- Damné Satan! Quand le diable refait surface*, Montréal, Fides, 1988.
- La Légende du grand initié. Jésus dans l'ésotérisme*, Montréal, Fides, 1991.
- Les nouvelles religions. Guide pastoral*, Montréal, Fides, 1995.
- Vivre au risque des nouvelles religions*, Montréal, Médiaspaul, 1997.
- Les Pros de Dieu. Le prêtre, le théologien, le religieux*, Montréal, Médiaspaul, 2000.
- Renaître à la spiritualité*, Montréal, Fides, 2002.
- Hors de l'Église, plein de salut. Pour une théologie dialogale et une spiritualité interreligieuse*, Montréal, Médiaspaul, 2004.
- La vie à tout prix! En quête d'un art de vivre intégral*, Montréal, Médiaspaul, 2006.

Richard Bergeron

Et pourquoi pas  
Jésus?

NOVALIS



**Et pourquoi pas Jésus ?** est une coédition Novalis/Médiaspaul.

Révision : Élyse-Andrée Héroux

Mise en pages : Danielle Dugal

Couverture : Quatre-Quarts

Photo de la couverture : © Crestock

© Les Éditions Novalis inc. 2009

Novalis, 4475, rue Frontenac, Montréal (Québec) H2H 2S2  
C.P. 990, succursale Delorimier, Montréal (Québec) H2H 2T1

Pour la France et l'Europe francophone :  
Médiaspaul Éditions, 48, rue du Four, 75006 Paris

Dépôt légal : 4<sup>e</sup> trimestre 2009  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
Bibliothèque et Archives Canada

ISBN : 978-2-89646-179-0 (Novalis)

ISBN : 978-2-89646-705-1 – version numérique

ISBN : 978-2-7122-1110-3 (Médiaspaul)

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada  
par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie  
de l'édition (PADIÉ) pour nos activités d'édition.

Cet ouvrage a été publié avec le soutien de la SODEC. Gouvernement  
du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres –  
Gestion SODEC.

Imprimé au Canada

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Bergeron, Richard, 1933-

Et pourquoi pas Jésus ?

Publ. en collab. avec Médiaspaul.

ISBN 978-2-89646-179-0

1. Jésus-Christ - Nom. 2. Jésus-Christ - Enseignements. I. Titre.

BT590.N2B47 2009      232      C2009-941650-6



À mes frères franciscains,  
Paul Bourque, Lucien Labelle  
et Léonce Hamelin,  
mes maîtres  
qui sont auprès de Dieu<sup>1</sup>

---

1. Je leur ai rendu hommage dans mon livre *Les Pros de Dieu. Le prêtre, le théologien, le religieux*, Montréal, Médiaspaul, 2000, p. 103, 130-131, 142-143.



# Introduction

**L**e livre que voici s'adresse à toutes les personnes qui, tout en assumant les valeurs de la culture séculière et pluraliste, gardent une âme religieuse et se demandent comment vivre « religieusement » dans un monde profane, ou, mieux, comment vivre humainement devant Dieu dans un monde sans Dieu, c'est-à-dire qui ne se comprend plus en référence à Dieu.

Tout en restant rattachés à la grande tradition chrétienne qui est toujours leur demeure spirituelle, ils vivent leur vie devant Dieu en se référant à Jésus, et en dialogue avec les autres religions et spiritualités. Leur « problème avec Jésus », c'est le Christ dogmatique, pièce maîtresse du système ecclésial. Ils cherchent donc à avoir accès à Jésus en dehors de l'institution chrétienne, voire en dehors de toute structure religieuse. Cette recherche soulève des questions fondamentales. Jésus peut-il être dissocié du christianisme qui a été son interprète officiel au cours de l'histoire et qui se pose toujours comme le seul porteur autorisé de son Nom ? Peut-on arracher Jésus au cadre chrétien traditionnel ? Comment l'*homo modernis* séculier et pluraliste peut-il avoir accès

à Jésus? Comment peut-il développer avec lui une référence qui soit signifiante et qui prenne en compte autant les acquis que les apories de la culture actuelle?

Force nous est de reconnaître que les formules traditionnelles utilisées pour nommer Jésus sont devenues langue de bois; elles ne nous sont plus parlantes; nous n'avons plus d'oreilles pour un tel discours. Ce sont des réponses historiques vénérables à des questions qu'on ignore souvent ou qu'on ne se pose plus. Les portraits dogmatiques du Christ font partie de notre patrimoine spirituel et méritent, de ce fait, de figurer dans notre galerie religieuse.

Façonné à même des catégories philosophiques étrangères et souvent tombées en désuétude, le Christ dogmatique est devenu tout simplement incompréhensible; et parce que non compréhensible, il paraît irraisonnable; et parce que non raisonnable, il semble relever de l'irrationalité. Le mot « Christ » lui-même n'est plus compris de personne. Et que dire de tous ces titres qui désignent sa dignité divine ou encore réfèrent à sa fonction cosmique, seigneuriale et salvifique! Le Christ dogmatique bloque à bien des gens l'accès à Jésus et fait écran entre eux et lui.

Il me semble urgent, non de nier, mais d'oublier pour un instant les réponses christologiques officielles et de mettre entre parenthèses les grands titres attribués au Christ. Prendre le temps de laisser monter la question en soi et l'habiter aussi longtemps qu'il le faut. Avoir la patience de la question et refuser de sauter à pieds joints sur les réponses apprises. C'est la question qui dynamise et met en marche; la réponse rassure et peut stopper l'élan.

On ne doit pas « déposer les armes » et déclarer forfait parce qu'on n'est plus capable de dire le Credo christologique. Cette incapacité ne devrait empêcher personne d'avoir accès à la richesse insoupçonnée du grand Spirituel de Nazareth. Quant à moi, je pratique l'*epochè*; je mets les titres dogmatiques traditionnels entre parenthèses; je feins de les ignorer; je fais comme si je ne les connaissais pas. Me sentant obligé de

## INTRODUCTION

trouver une nouvelle désignation pour Jésus, j'ai opéré un retour aux sources évangéliques et j'ai repris pour mon compte personnel le titre originel que ses contemporains, amis et ennemis, puissants et humbles, malades et bien portants, ont utilisé pour le nommer. Ils l'ont appelé « rabbi », « rabbouni », « bon maître » ou encore « Maître qui a les secrets de la vie en plénitude » (Mc 10, 17), « Maître qui enseigne les chemins de Dieu selon la vérité. » (Mc 12, 14) Ce titre de maître est antérieur à la foi chrétienne et à la confession christologique des Églises. Je me sens capable de l'assumer intégralement. Je confesse donc Jésus comme maître, comme mon maître ; et je montrerai dans ces pages que ce titre contient déjà, de façon embryonnaire, tout le « mystère » de Jésus et l'essentiel de la foi chrétienne.

Redécouvrir Jésus comme maître, c'est prendre la posture de l'écouter qui ignore l'identité du locuteur, mais reste soucieux de découvrir la vérité de sa parole. Ce qui est premier, c'est l'écoute de la parole et non l'identité du maître. À mesure qu'on éprouve la fécondité de la parole de Maître-Jésus et qu'on en vérifie la validité, surtout dans les situations limites, dans la même mesure on se trouve raisonnablement justifié de l'écouter et de se constituer son disciple.

\* \* \*

Le propre du maître de vie est de proposer un art de vivre. Il va sans dire que dans la crise culturelle actuelle, l'évocation de Jésus comme maître revêt une pertinence toute particulière.

Dans mon dernier livre, intitulé *La vie à tout prix*, je fais le constat que notre savoir-vivre en chrétienté a été fortement ébranlé par le choc culturel de la modernité. Nous devons faire le deuil d'un art de vivre révolu et apprendre ensemble ce que signifie vivre humainement dans ce monde séculier, profane et pluraliste, dominé par la techno-science, par la loi impitoyable du marché et par les moyens de communication. Les

interminables débats sociaux concernant le couple, la famille, le mariage, l'homosexualité, l'école, la laïcité des institutions, les accommodements raisonnables et l'identité nationale sont autant de symptômes éloquents d'un difficile consensus sur un nouvel art de vivre ensemble.

Comment vivre pour porter des fruits d'humanité en soi et autour de soi, pour devenir vivant et promouvoir la vie, toujours et partout ? Le point de départ de toute quête d'un art de vivre, n'est-ce pas d'aimer la vie et de s'aimer en vie, de désirer la vie et de se désirer en vie ? S'aimer vivant et se vouloir vivant. Aimer et désirer le genre d'homme et de femme que l'on veut devenir. Aimer et désirer le modèle d'humanité selon lequel on voudrait voir le monde se façonner.

La réponse au « Comment vivre ? » ne peut être que personnelle. Il revient à chacun, à toi, à moi, de trouver la réponse. Personne ne peut se substituer à moi et prendre sur ses épaules une responsabilité qui ne peut être que mienne. Au fond, personne n'est qualifié pour me dire quoi faire et comment vivre. Nul ne peut ni n'a le droit de prescrire à autrui ce qu'il doit être et faire, ou de l'inciter à suivre un chemin qui n'est pas le sien. Tout individu a la lourde responsabilité de se donner un art de vivre bien à lui, en réponse à une interpellation qui monte de soi et qui tient compte de sa condition existentielle et du milieu socioculturel dans lequel il vit. Il y a en chacun un mystérieux dynamisme qui le pousse, l'instruit et le dirige. Ce qui n'exclut pas, mais exige au contraire, qu'on se réfère à des instances extérieures et qu'on vive son autonomie dans la reconnaissance de l'incontournable hétéronomie.

La figure du maître spirituel n'apparaît qu'avec la prise de conscience du fait qu'on ne sait pas vivre et qu'on ne peut pas tout seul apprendre à vivre de façon humaine, humanisante et sensée, et porter des fruits en abondance. On ne parvient pas seul à cette sagesse de vie.

Celui qui cherche à se frayer une voie vers ce qu'il pense être pour lui la vie authentique, mais qui réalise, après des efforts infructueux, que la route choisie ne semble le mener nulle part, celui-là finira par se mettre

tôt ou tard en quête de quelqu'un qui puisse l'aider à découvrir la passe. Il se mettra à sa recherche et fréquentera les endroits où il espère le rencontrer. À moins qu'il s'en remette au pur hasard ! D'une façon explicite ou voilée, cette quête est vécue aujourd'hui par beaucoup plus de gens qu'on ne pense, sauf que beaucoup n'osent l'avouer ou se l'avouer.

« La loi qui se dégage à ce niveau d'universalité et de généralité, écrit A.-M. Besnard, est celle qui fonde le rôle du maître spirituel. Mais peut-être comprenons-nous maintenant que par "maître spirituel", il ne faut pas d'abord entendre une personnalité singulière, un homme venu d'ailleurs, aux pouvoirs extraordinaires. Il s'agit plutôt d'un *archétype* dont la manifestation peut revêtir des modes extrêmement divers. Il signifie avant tout que celui qui cherche la voie ne la trouve jamais seul, mais dans une relation de type original avec un ou plusieurs hommes qui ont le pouvoir, grâce à cette relation et normalement grâce à ce qu'ils sont eux-mêmes devenus, grâce à une certaine vérité condensée en eux, de libérer chez celui qui les rencontre la découverte « du droit chemin vu bien clair » (expression de saint Jean de la Croix) – vu bien clair et correctement poursuivi<sup>2</sup> ».

L'archétype du maître peut prendre forme selon deux grands modèles. D'abord, il y a le maître permanent : ici, l'archétype se réalise dans une relation privilégiée et durable où l'obéissance du disciple joue un rôle déterminant. Se construit alors une relation de paternité et de filiation spirituelles entre le maître et le disciple. Ce dernier se découvre dans son être profond au contact du maître et s'atteint en lui-même comme il n'aurait jamais pu le faire tout seul. Ce type d'archétype du maître peut prendre une grande variété de formes, selon les traditions religieuses, spirituelles et philosophiques.

On peut dire de Jésus qu'il est l'archétype du maître selon cette première manière. Comme maître, il s'entoure de disciples qui le suivent,

---

2. BESNARD, André-Marie. « Avons-nous encore besoin des maîtres spirituels? », dans *Le maître spirituel*, Paris, Éditions du Cerf, 1980, p. 11-12. Je m'inspire ici de cet article.

s'attachent à lui et se font auditeurs de sa parole. S'établit entre lui et eux une relation de paternité et de filiation, mais aussi de fraternité. Ceux qui écoutent sa parole forment sa famille : ce sont ses frères et ses sœurs, mais aussi ses fils, car il leur communique son héritage spirituel.

À l'autre bout de l'éventail des représentations de l'archétype du maître, il y a la figure du maître d'un instant, c'est-à-dire du maître promu comme tel par un hasard fugitif. Une rencontre d'un instant, mais qui déclenche l'événement intérieur. Parfois, il suffit d'un regard, d'une attitude provocatrice, d'une sentence lapidaire, d'une parole étonnante. Et voilà que le maître d'un instant apparaît et que s'accomplit une percée conscientielle qui réoriente l'existence et suscite un nouveau départ. Ayant rempli sa mission, le maître disparaît. Telles ont été la plupart des rencontres rapportées dans les évangiles. Jésus a été le maître d'un instant pour tant de personnes rencontrées au détour des chemins et qui sont reparties sans plus revoir Jésus.

Le rôle du maître consiste à ouvrir la voie. À son contact se révèle une autre façon d'agir et de vivre, apparaît la possibilité d'une nouvelle posture existentielle et se trouve brisé le cercle infernal d'une vie sans idéal. Le maître est celui qui met chacun au travail, qui attelle chacun à sa tâche singulière. La transformation est la responsabilité de chacun. « Travaille sur toi », telle est la consigne du maître. Qu'il soit permanent ou occasionnel, le maître spirituel a comme fonction d'aider le disciple à trouver sa propre voie et à grandir dans sa propre ligne en suivant les appels de son être profond. Plus précisément, il a comme mission de réveiller le maître intérieur blotti au creux de son être.

Il y a au plus profond de chacun un noyau mystérieux, un germe dynamique où se trouve concentré le devenir de son être et qui lui insuffle un élan vital singulier. Un « cela » insaisissable qui reçoit divers noms selon les traditions philosophiques et religieuses. C'est « cela » qu'il faut reconnaître comme maître, au double sens de ce qui me dirige en me poussant et m'enseigne en m'inspirant. Me mettre à l'écoute de « cela »,

c'est obéir à mon maître intérieur dont la voix est toujours l'écho de mon tréfonds. En écoutant mon maître intérieur, c'est à moi-même, en mon plus profond, que j'obéis. Le maître véritable est au-dedans de moi.

Ce maître intérieur ne demande qu'à s'éveiller et à grandir jusqu'à sa stature parfaite. S'il n'y avait pas de maître intérieur, y aurait-il des maîtres extérieurs? Mieux, serait-on alors capable de les reconnaître si on les rencontrait? Mieux encore, les maîtres du dehors pourraient-ils agir au-dedans? Il faut pour cela que dans les profondeurs de soi il y ait un maître et qu'il soit éveillé.

Les relations entre le maître intérieur et le maître du dehors sont toujours complexes. Mais elles le deviennent davantage dans le christianisme, puisqu'on y parle d'un autre maître intérieur : le Christ. De fait, la conviction que le Christ habite en nous, que nous sommes son temple et sa demeure se trouve fortement exprimée dans le Nouveau Testament. Cette présence agit de manière si tangible que Paul peut écrire : « Ce n'est pas moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi. » (*Ga 2, 20*) Cette conviction est à l'origine d'une vénérable tradition chrétienne qui remonte à Clément d'Alexandrie au II<sup>e</sup> siècle : la tradition du Christ comme Maître intérieur. Véhiculée par Origène en Orient et par Augustin en Occident, cette tradition a connu son plein développement au Moyen Âge avec Thomas d'Aquin et Bonaventure. Au tréfonds de l'âme chrétienne trône un nouveau maître, le Christ, dont la voix révèle et prescrit la route à suivre pour parvenir à la vie en plénitude.

Outre ces deux maîtres intérieurs, il y a de nombreux maîtres extérieurs qui réclament mon allégeance. J'opte, quant à moi, pour un maître qui a vécu il y a deux mille ans : c'est Jésus de Nazareth, dont la voix s'est répercutée à travers des générations de disciples pour m'atteindre dans mon ici-maintenant. Celui que ses disciples et ses contemporains appelaient Rabbi est, pour le chrétien, le maître extérieur par excellence en qui s'incarne parfaitement l'archétype du maître. Puisque je choisis Jésus comme mon maître, il est de mon devoir de me mettre à sa

recherche, de prendre contact avec lui et d'établir avec lui le rapport existentiel qu'exige cette option fondamentale. Il m'est apparu que l'écoute est la posture qui sied au disciple, surtout en situation de sécularité. La première partie de ma réflexion traitera du difficile accès à Maître-Jésus.

La seconde partie sera consacrée à la trinité des maîtres : mon maître intérieur, le Christ-Maître intérieur et Jésus maître du dehors. Y a-t-il finalement trois maîtres, deux au-dedans et un au-dehors ? Comment peut-on servir trois maîtres ? Comment ne pas être écartelé entre les injonctions venant de trois sources d'autorité ? La trinité des maîtres ne doit-elle pas être ramenée à l'unité ? Ne s'agit-il pas que d'une façon de parler ? Si, au contraire, les trois maîtres sont bien des réalités distinctes qui ne se fondent pas en un maître unique, y a-t-il alors une hiérarchie entre eux ? Sinon, sont-ils égaux ? Auquel cas, leur unité viendrait-elle de leur indivisible consensus ? Ils tiendraient le même discours et prescriraient les mêmes conduites.

L'objectif de cette deuxième partie est de voir clair dans cette trinité de maîtres : il s'agit de bien identifier ces maîtres et de découvrir les rapports qui existent entre eux. Plus précisément, il s'agit de chercher le chemin qui mène, d'une part, de mon maître intérieur au Christ-Maître intérieur et, d'autre part, de Jésus, maître extérieur, à mon maître et au Christ-Maître intérieur.

Je tiens à remercier mon collègue et ami Jean-Claude Petit pour la parole partagée. Il saura entendre dans ce livre un écho des stimulants dialogues qui rythment nos vies depuis tant d'années.

Je remercie également Maria Côté et Gaston Sauvé qui ont gracieusement accepté de lire le manuscrit et de m'offrir leurs commentaires. Merci également à Gilda Routy, de Novalis, qui a accueilli mon manuscrit avec empressement.

Merci enfin à ma secrétaire de toujours, l'impayable Claudette Mayer, pour sa précieuse contribution technique.

PREMIÈRE PARTIE

# Difficile accès à Jésus



Cette première partie est consacrée à la recherche de Maître-Jésus. La question qui nous occupe est double. Premièrement, comment entrer en relation ce Jésus si lointain dans l'espace-temps et si étranger par la culture ? Deuxièmement, comment avoir accès au secret, au mystère de sa personne ? Difficile accès plein d'embûches et d'impasses ! Il n'a pas suffi à ses contemporains de le côtoyer, de manger et de boire avec lui pour avoir accès à lui, le connaître et être connu de lui : « Vous ne me connaissez pas. » (*Jn* 8, 19, 14, 7, 17, 25-26) « Je ne vous connais pas, je ne sais d'où vous êtes. » (*Lc* 13, 25-26) Pour nous aujourd'hui, il ne suffit pas d'en appeler aux textes évangéliques et d'en citer des versets ; Satan en fait autant au moment de la tentation au désert (*Lc* 4, 1-12), et les ennemis de Jésus font de même eux aussi (*Jn* 8, 1 ; *Lc* 20, 33 ; *Mt* 22, 24). Il ne suffit pas de se réclamer du dogme christologique et de confesser que Jésus est le Christ et le saint de Dieu, les démons en font autant (*Mc* 1, 24 ; *Lc* 4, 41). Il ne suffit pas non plus de rendre un culte à Jésus et de le prier en disant : « Seigneur, Seigneur. » L'accès à lui reste fermé : « Je ne vous connais pas. » (*Mt* 25, 11) Il ne suffit pas

d'aider ceux qui nous aident, d'aimer ceux qui nous aiment, de donner à ceux qui nous donnent en retour, d'inviter à notre table ceux qui nous invitent à la leur; les publicains et les païens en font autant (*Mt* 5, 46-47).

Rien de tout cela, en soi et par soi, ne donne accès à Jésus ni ne mène à la connaissance de son mystère. Rien. Ni la vertu, ni la prière, ni le dogme, ni le service des miséreux, ni les textes évangéliques.

Tout, même les choses les plus saintes, peut bloquer l'accès à Jésus. Mais alors, quel chemin prendre ?

# Pourquoi Jésus ?

C'est sur l'arrière-fond de ma recherche d'un art de vivre que je pose la question : Pourquoi Jésus? La question n'est ni théorique ni objective. Elle ne prescrit donc pas une réponse générique qui serait valable pour tous et partout, mais une réponse venant du fond du sujet qui veut vivre sa vie en plénitude et rester vivant jusque dans sa mort. La question revient à ceci : Pourquoi moi, Richard Bergeron, je choisis Jésus comme référence prioritaire et source principale d'inspiration pour la conduite de ma vie? Je veux vivre dans la condition mienne d'homme vieillissant, appelé à accepter ses handicaps et ses hontes, et à assumer son passé et son avenir dans la perspective du mourir. Je veux vivre dans mon monde à moi, qui est devenu profane, séculier, pluraliste, scientifique, technique et matérialiste, qui se comprend et fonctionne sans recourir à l'hypothèse Dieu. J'appartiens à un monde autonome où tous les êtres sans exception fonctionnent d'après leurs lois internes propres. Dieu n'est ni une partie ni le tout de ce monde; il n'est pas un être à côté des autres êtres, ni une cause à côté des autres causes. Ce monde est séculier et, de soi, il ne renvoie à

rien d'autre qu'à lui-même ; il ne se comprend plus à partir de Dieu. Ce monde est sans Dieu.

Passé à l'arrière-scène, Dieu n'est en aucune façon la réponse à mes besoins et à mes questions concernant l'univers en évolution. Si Dieu est, il est totalement du côté de la question. S'il est dans le monde, c'est comme n'y étant pas ; s'il agit dans l'histoire individuelle et collective, c'est comme n'y agissant pas ; s'il parle aux humains, c'est comme se taisant. Le vrai Dieu ne peut habiter que le silence, la question, le mystère, le secret, le rien. Le non-lieu est sa demeure.

Cette culture séculière et profane est la mienne. Elle n'est pas une réalité extérieure dans laquelle je baigne ; cette culture est en moi ; elle façonne mon âme et mon psychisme, modèle ma conscience et ma sensibilité. Même si le fond de mon âme reste religieux, n'empêche que l'influence de la culture séculière s'y fait sentir grandement.

Ma vie présente dans ce monde séculier et sans Dieu, je veux la vivre en référence à Jésus. Je choisis de me rapporter à lui et de prendre appui sur lui pour déchiffrer le sens de ma vie, actualiser mon être, porter des fruits d'humanité et rester vivant jusqu'à la mort, jusque dans la mort.

La question demeure, lancinante : Si Dieu est évincé autant du cosmos que de l'histoire, comment Jésus, qui ne se comprend dans le christianisme que par rapport à Dieu, peut-il tenir par lui-même ? N'est-il pas alors évidé de ses fonctions de révélateur et de sauveur, puisqu'il n'y a plus rien à révéler et plus de Dieu qui sauve ? Les derniers siècles ont montré que Jésus, ou, en tout cas, le Christ dogmatique, a cessé d'occuper une place signifiante dans le discours de l'*homo modernis* en quête de sa propre humanité et d'un nouveau modèle social visant à remplacer le régime de la chrétienté.

Le référent christologique n'est plus partie prenante d'une culture séculière qui se caractérise par la radiation publique de tout signe religieux. Le Christ est tellement identifié à la religion chrétienne qu'on n'arrive plus à concevoir un Jésus qui ne serait ni religieux, ni chrétien.

D'ailleurs, l'Église elle-même ne s'est-elle pas posée, au cours de l'histoire, en propriétaire de Jésus – tant et si bien que Jésus encourt le même sort qu'elle, de la part de la modernité? Jésus ne correspond plus, dit-on, à la sensibilité moderne. Le temps de Jésus serait terminé. Vienne une nouvelle ère où se profilent moult figures inspiratrices venues de quelque Orient lointain ou de quelque cénacle hermétique!

Je prends bonne note de cette situation et je comprends les requêtes de la culture séculière. Pourtant, je persiste à penser que la référence à Jésus ne peut être falsifiée ni par la raison ni par la culture, car elle se fonde finalement sur des motivations qui relèvent du sujet. Je persiste à maintenir, voire à refaire mon option pour Jésus. Et je tâcherai d'expliquer brièvement les raisons de mon choix. Loin de se vouloir exclusiviste, ce choix est une option préférentielle qui tient compte des requêtes du dialogue interreligieux.

## I. Pourquoi pas Jésus ?

Ma réflexion part d'une interrogation négative : « Pourquoi **pas** Jésus ? » Ne suis-je pas né dans une société et une famille où on invoquait le nom de Jésus et où la référence christologique constituait un point de repère déterminant pour l'ensemble de la vie individuelle, familiale et sociale? J'ai appris Jésus comme j'ai appris mon français. Toute la vie, ma vie, était structurée en référence à lui. Jeune, je cherchais à « faire plaisir au petit Jésus ». Plus tard, j'ai appris à mieux connaître le Christ professé par l'Église. J'ai pris plaisir aux constructions théologiques au point d'en oublier la figure historique de Jésus.

Dans ce contexte, pourquoi pas Jésus? Pourquoi **plus** Jésus? Même si ma vie n'a guère été à la hauteur de ce qu'exigeait cette référence prioritaire à Jésus, même si j'ai été habité et suis toujours habité par des doutes et de graves questions concernant le Christ, même si je ne partage

plus intégralement le discours christologique officiel, même si j'ai reluqué d'autres maîtres et me suis laissé tenter par d'autres références existentielles, je reste attaché à ce Jésus de Nazareth. Après tout, pourquoi pas ? Pourquoi regarder ailleurs ? Ai-je été si malheureux à sa suite ? N'ai-je pas fait un pas en avant, n'ai-je pas accédé à une certaine liberté, à une certaine attention aux autres, à une certaine conscience de mon mensonge et de ma trahison, à une certaine paix ? Pourquoi pas Jésus, pourquoi plus Jésus ? Les maîtres spirituels s'entendent pour dire qu'il est préférable de demeurer dans la tradition spirituelle et religieuse de son enfance puisqu'elle est la matrice de son être, et qu'on ne devrait passer à une autre que par devoir de conscience. Il ne s'agit pourtant pas de rester bêtement là, passif et captif de son héritage.

Demeurer dans une tradition, c'est la faire entrer activement en soi-même tout au long de sa vie. La référence à Jésus que j'ai apprise à la maison et au catéchisme a connu bien des mutations au cours de mon existence. Aucune forme ne peut ni ne doit être absolue, toute forme devant rester ouverte à son propre dépassement. La fidélité à Jésus ne peut s'inscrire que dans ce processus de dépassement. À mesure qu'on franchit les âges de la vie et qu'on affronte luttes et blessures, on est appelé à revoir son appartenance à Jésus. Cette appartenance ne désigne pas seulement que j'appartiens à Jésus, mais qu'il m'appartient, non seulement que je suis à lui et pour lui, mais qu'il est à moi et pour moi. Une appartenance mutuelle ouverte à tous et non une possession exclusiviste.

De plus, quittant la sphère subjective et regardant l'histoire occidentale, je constate que la référence à Jésus a été d'une fécondité extraordinaire. De Jésus est sorti un souffle impétueux et créateur qui a détruit les idoles, fécondé les cultures, créé une civilisation avec ses œuvres d'art, son patrimoine culturel, sa raison philosophique et ses inventions. Je continue à me référer prioritairement à celui qui a été l'initiateur de cet immense mouvement créateur d'humanité. Pourquoi pas Lui ? Oui, vraiment, pourquoi plus Lui ?

Et pour aller où? À la vue de certains disciples qui l'abandonnent, Jésus ne cherche pas à les retenir; au contraire, il pose à ses proches la question suivante : « Hé! vous! Allez-vous me quitter vous aussi? » Et Pierre de répondre : « Mais à qui irions-nous? Tu as les paroles de la vie en plénitude. » Une seule chose peut justifier le départ : la conviction que la référence à Jésus n'est plus porteuse de vie pour moi. Si j'arrive à croire que cette référence non seulement ne me fait plus vivre **de fait**, mais qu'elle ne **peut** plus me faire vivre, j'ai alors le devoir d'aller ailleurs. Mais où aller? Qui choisir?

Dans mon choix de Jésus, je ne procède pas par comparaison. Je ne choisis pas Jésus parce qu'il serait meilleur, supérieur, plus sage, plus parfait, plus saint que les autres. Ce serait alors le choisir pour lui-même à cause de ce qu'il est en lui-même. Je le choisis pour moi, pour qu'il me fasse vivre. Mon choix relève d'une décision personnelle qui ne résulte ni d'une étude comparative, objective et exhaustive, de tous les candidats, ni d'une conclusion rationnelle sur ses mérites et sur la vérité de ses prétentions, mais de la conviction qu'il est capable de me donner la vie.

Au fond, je ne choisis pas Jésus à cause de tous ses titres divins et de sa prétention à être Fils de Dieu, égal au Père et deuxième personne de la Sainte Trinité; mais parce que j'estime que ce qu'il dit est vrai, et vrai également l'art de vivre qu'il propose. Toutefois, j'en puis découvrir la vérité, non à la suite d'une enquête rationnelle et d'une vérification théorique, mais seulement par la mise en œuvre de sa parole dans ma vie. Quand Jésus me dit : « Sois pauvre, doux, pacifique et tu seras heureux », cela ne peut s'avérer exact pour moi qu'en entrant corps et âme dans la pauvreté, la douceur et la paix. La pratique est le test de la vérité de ses paroles. Elle seule peut manifester la validité du mode de vie qu'il propose. Cette vérification concrète ne peut être que le fruit d'un long processus. On ne choisit pas un art de vivre pour « faire une expérience », « pour voir », comme on dit, c'est-à-dire en dilettante, pour le plaisir

d'essayer pour un temps. Pour que sa vérité se vérifie, il faut s'y engager à fond, avec détermination et fidélité. Il faut un long temps pour qu'un art de vivre rende vivant et fasse produire des fruits d'humanité – ou de déshumanité. Au départ, tout art de vivre authentique est ressenti comme une perte. Qui perd sa vie, la sauve !

Il devient clair qu'on ne peut, au cours de sa vie, « tester » plusieurs sagesse de vie et choisir – après essai – celle qui est vraie, c'est-à-dire celle dont on a sondé la vérité et l'efficacité pour soi. Je choisis la voie proposée par Jésus parce que je la crois vraie, mais paradoxalement je ne puis la déclarer vraie que le jour où j'en amorce la pratique dans ma vie. Je ne la choisis pas parce qu'elle est la seule vraie ou la plus vraie de toutes. N'ayant expérimenté aucune autre des voies disponibles, je ne puis me prononcer sur leur vérité respective. Il me suffit d'avoir tenté de mettre en œuvre l'art de vivre de Jésus et d'en avoir vérifié tant soit peu la vérité pour que se trouve justifié le choix que je refais aujourd'hui. Car c'est tous les jours qu'il faut choisir Jésus et commencer à marcher à sa suite. À la fin de sa vie, François d'Assise disait à ses frères : « Commençons aujourd'hui ; jusqu'ici nous n'avons rien fait. » On ne choisit pas Jésus une fois pour toutes, mais chaque jour – comme un amour.

Mon choix de Jésus n'entend nullement disqualifier les autres grands maîtres qui ont façonné le visage religieux et spirituel du monde, ni les traiter de « pas bons » ou de « moins bons ». D'ailleurs, aucune comparaison n'est vraiment possible. Pour tenter cette impossible comparaison, il faudrait avoir étudié en profondeur ces grands initiateurs de voies spirituelles et religieuses et en avoir testé la validité par une mise en œuvre intégrale de chacune d'elles. Il faudrait plusieurs vies pour ce faire. D'ailleurs, cette connaissance ne donnerait rien et ne faciliterait en rien, bien au contraire, le choix d'un maître à penser et d'un guide de vie. Car les choix de ce genre ne sont pas que la résultante d'études objectives ; ils se prennent à un niveau subjectif quand la personne, supputant les raisons de croire, s'investit personnellement (cœur,

intention, sensibilité, volonté, corps) dans sa décision et qu'il lui apparaît que c'est un devoir pour elle de croire et que le refus de croire serait une lâcheté ou une faute.

Mon option pour Jésus ne se situe pas d'abord au niveau de son être. Le « qui es-tu ? », s'il peut être la première question au niveau noétique, ne saurait être que la dernière au plan de l'expérience. D'ailleurs, Jésus meurt avec son secret, sans donner de réponse. Qui peut déchiffrer l'énigme de son identité ? Ce n'est qu'une fois qu'on a fait une expérience vivifiante à la suite de Jésus qu'on est conduit à se poser la question : « Qui est-il pour que j'éprouve un tel dynamisme de vie et de liberté en me réclamant de son nom ? » Donc je ne choisis pas Jésus ni n'écoute ses paroles parce qu'il est Messie, Logos de Dieu, Dieu lui-même. Au fin fond, un musulman libre ne suit pas Mahomet parce que celui-ci est Prophète d'Allah ; un krishnaïte, parce que Krishna est un avatar divin ; un Sikh, parce que Nanak est le Gourou par excellence. En réalité, le musulman libre se réfère ultimement à Mahomet parce que l'art de vivre musulman est source d'humanité et de vie bonne pour lui. Ainsi en est-il pour l'adepte de Krishna et le Sikh adultes dans leur foi. Chacun possède une vérité qui ne peut pas être rationnellement démontrée. Hélas ! chacun tourne souvent le dos à l'autre en disant qu'il est seul à avoir raison et que son référent est le seul vrai<sup>3</sup>.

Les évangiles sont éloquents à cet égard. Les gens, les disciples en particulier, ont suivi Jésus bien avant de reconnaître sa qualité de Messie et sa filiation divine. On l'a suivi parce « qu'il avait des paroles de vie en plénitude », paroles qui induisaient des expériences de libération. À mesure que les expériences se multipliaient et s'approfondissaient, surgissait dans l'esprit des disciples et des gens en général la question

---

3. Sur l'absoluité relationnelle de Jésus, voir mon livre *Hors de l'Église, plein de salut. Pour une théologie dialogale et une spiritualité interreligieuse*, Montréal, Médiaspaul, 2004, p. 167-262.

suiivante : « Qui est-il pour parler ainsi, pour prétendre ceci et faire cela ? Par quelle autorité peut-il parler et agir ainsi, lui qui n'a pas étudié, ne s'est mérité aucune médaille, ne fait partie d'aucune confrérie notable et n'a aucun poids sur la scène académique, religieuse et politique ? » On ne peut et ne doit pas attendre d'avoir réponse à ces questions pour donner suite à l'appel de Jésus, pour écouter sa parole et mettre en pratique subito ce que l'on comprend (si peu soit-il) de son art de vivre. Vite, Zachée descendit de son sycamore sans savoir tout ce qu'impliquait la rencontre de Jésus, sans même connaître ce Jésus qu'il introduisait dans sa vie.

Sommes-nous donc dans un cercle vicieux ? On ne peut suivre Jésus que si l'art de vivre qu'il propose est vrai ; or, on n'en peut découvrir la vérité que par sa mise en pratique. N'est-on pas condamné à tourner en rond ? Comment sortir de ce qui semble être une impasse ? Réponse : en faisant appel aux témoignages de ceux et de celles qui, avant nous ou à côté de nous, ont structuré leur vie en référence à Jésus et ont éprouvé en eux la vérité de son art de vivre. Leur expérience existentielle de Jésus les a changés, les a aidés à passer au travers l'épreuve, les a guéris de leurs blessures. En un mot, les a fait vivre et porter des fruits d'humanité. Leur vie est un témoignage éloquent de la vérité de l'art de vivre proposé par Jésus. Ce témoignage devient la médiation qui supplée à mon inexpérience de Jésus. Grâce à ce témoignage, je peux **raisonnablement** faire confiance à Jésus et établir avec lui une relation structurante. Mon option pour Jésus ne peut jamais se dispenser du témoignage existentiel de ceux et celles qui « ont fait l'expérience de Jésus ». La référence vivifiante à Jésus peut être éprouvante ; et la tentation de regarder en arrière menace toujours.

En conclusion, Jésus n'est pas et ne peut pas être un choix parmi d'autres candidats-vedettes. Mon option n'implique le rejet d'aucun autre maître, ni le refus de reconnaître leur dignité personnelle ; elle ne jette aucun discrédit sur ceux qui les choisissent pour guides de leur vie ; elle ne connaît aucun exclusivisme.

Pourquoi pas Jésus? Pourquoi plus Jésus? Pourquoi pas un autre que Jésus? Pourquoi Jésus plus qu'un autre? J'en viens maintenant à répondre directement à la question : « Pourquoi Jésus, pour moi? »

## II. Pourquoi donc Jésus?

Mes parents ont choisi Jésus pour moi à mon baptême. Et j'ai passé mon enfance et mon adolescence à prier le Jésus des autres. C'est à 18 ans que j'ai opté pour Jésus. En entrant chez les Franciscains, je choisissais librement et avec ferveur le Jésus pauvre du Poverello d'Assise. Ah! la pauvreté franciscaine! Ah! la très sainte pauvreté! Ah! Dame pauvreté! Ah! le Christ pauvre! Que d'images fascinantes meublaient mon imagination! Que d'heures d'échange, de discussion, de méditation passées à approfondir ce mystère de Jésus pauvre et à chercher à la mettre en œuvre dans ma vie concrète!

Avec mon enseignement de la christologie à l'Université de Montréal, le Christ pauvre est passé à l'arrière-plan et s'est fait supplanter par un autre Christ : le Christ cosmique, Alpha et Oméga de l'Apocalypse et de Teilhard, Premier-né de toutes créatures en qui tout est créé et vers qui les êtres sont orientés, Premier-né d'entre les morts, Tête de l'Église, Messie, Fils de l'homme, Grand Prêtre, Fils de Dieu, Homme-Dieu, Rédempteur et Sauveur, Seigneur et Juge. C'est à travers le prisme de ce Christ dogmatique aux dimensions infinies que je contempiais Jésus l'homme de Nazareth et que je cherchais à comprendre sa vie, sa mission et sa mort. Il était si beau! Je me suis passionné pour lui. Mon option était alors franchement christocentrique; je choisissais Jésus **pour** lui-même, pour son infinie majesté, pour la grandeur de son nom devant lequel tout genou doit fléchir, et pour la beauté de son aventure terrestre.

Petit à petit, mon option pour Jésus s'est transformée. Il m'est apparu clairement que Jésus ne tenait pas en lui-même et que tous les titres que l'Église lui attribuait ne visaient finalement qu'à dire qu'il était

de Dieu et pour les hommes. Vers la cinquantaine, j'ai opté pour Jésus parce qu'il était **de** Dieu : Messie **de** Dieu, Serviteur **de** Dieu, Fils **de** Dieu, Parole **de** Dieu. S'il venait vraiment de Dieu, il saurait me conduire vers Dieu dont il était l'image. Mon option pour Jésus devint radicalement théocentrique. Je le choisissais à cause de Dieu dont il était l'icône et l'envoyé. En lui, c'est son Dieu que je choisissais, ce Dieu qui fracassait toutes les images « trop divines » de Dieu et toutes les idoles qui se réclamaient de la divinité. Dieu de Jésus : un Dieu sans allure et sans bon sens, mais surtout un Dieu sans pareil.

Depuis une dizaine d'années, mon option s'est encore transformée. Je choisis moins Jésus pour lui-même ou pour Dieu, que **pour moi-même**. Mon option est devenue foncièrement anthropocentrique et subjective. Tous les titres de dignité et de fonction attribués à Jésus, je les traduis dorénavant en termes subjectifs. Le Sauveur du monde devient **mon** Sauveur ; le Seigneur des hommes devient **mon** Seigneur ; « celui qui apporte la vie au monde » devient celui qui **m'**apporte la vie. Celui qui ouvre les portes du ciel après la mort, devient celui qui m'introduit dans la vie éternelle, ici et maintenant, au cœur de la mondanité. Je choisis donc Jésus **pour moi**, parce que je crois qu'il a le pouvoir de me faire vivre et porter des fruits en abondance.

En un mot, je le choisis parce que j'aime sa réponse à l'éternelle et lancinante question du « comment vivre ? ».

À cette question il n'y a pas qu'une réponse. L'histoire de la philosophie en offre plusieurs, de même que les religions anciennes et nouvelles. Chaque réponse est conditionnée par une expérience spécifique du manque et de la « perte », ainsi que par la vision du monde et l'anthropologie qui président à la compréhension de ce manque et à l'élaboration d'un chemin de vie. Mon propos ici n'est pas de comparer – en serais-je d'ailleurs capable ? – les grandes réponses héritées d'un passé immémorial ou inventées par la modernité, mais simplement de donner mes raisons à moi de choisir la réponse liée au nom de Jésus.

Je choisis Jésus parce qu'il me fournit inspiration et désir dans la réalisation de mon projet de vie, projet qui peut s'énoncer ainsi : ma vie présente dans la chair, je veux la vivre pour les autres devant Dieu. Quatre éléments sont à retenir. Il s'agit 1) de ma vie dans l'ici-maintenant ; 2) de mon « je » corporel ; 3) de mon « avec-les-autres » ; 4) et de mon « devant-Dieu ». Reprenons brièvement chacun de ces éléments.

1. **Ma vie présente.** Il s'agit de mon existence spatio-temporelle et non de ma vie future après ma mort. Je veux vivre dans le présent, bien ancré dans le temps et dans l'histoire. Or, la « philosophie » de Jésus me plante merveilleusement au cœur d'un aujourd'hui qui n'est ni un instant sans contenu, ni une fuite du passé, ni une négation de l'avenir. Ni un refuge où je me mets à l'abri des culpabilités passées et des insécurités à venir. Le présent selon Jésus, c'est l'aujourd'hui, c'est un maintenant dans lequel je tiens en main (« main tenant ») la totalité de mon existence : tout mon passé s'y trouve condensé et tout mon avenir s'y anticipe. C'est cette rencontre amoureuse du passé dans le souvenir et du futur dans l'espérance et l'attente qui constitue le terreau où doit pousser mon arbre de vie. L'ici-maintenant est essentiellement ouvert à... la transcendance ; il est plein de... surprenantes nouveautés. Donc, gros de mille possibilités. D'où le devoir d'y être attentif. J'aime la façon dont Jésus pose le maintenant, car elle me protège de la nostalgie, de l'angoisse et de la culpabilité liées au passé sur lequel je n'ai plus aucune prise, ainsi que de la peur, des inquiétudes et des insécurités face au futur trop incertain dans son contenu événementiel, mais trop certain quant à son issue finale, la mort.

2. **Mon « je » corporel.** La réponse au « comment vivre ? » ne peut pas ne pas renvoyer à la question du sujet : Qui suis-je en tant qu'être humain immergé dans la matérialité d'un corps ? Un « je » corporel. Qu'est-ce à dire ? Je ne sais trop qui je suis, ni ce qu'est ce « je » charnel qui me constitue et auquel je m'identifie. Mais la chose que je veux, c'est que ce « je » se singularise, s'individualise, se personnalise et qu'il

parvienne à la plénitude de la subjectivité. Jésus et la tradition de pensée liée à son nom posent un « je » substantiel qui cherche à s'épanouir malgré les singeries, les illusions, les ignorances et les mensonges de l'ego trompeur et du moi incertain. Il y a un soi, un noyau personnel permanent qui se dissimule derrière les multiples formes évanescentes qu'il peut prendre au cours de la vie. Si bien que l'avenir de l'humain ne réside pas dans la négation ou la dissolution de la personne, ni dans sa fusion dans l'océan cosmique ou la mer divine, mais bien dans la réciprocité, l'alliance, le dialogue. Selon Jésus, cet accès à la personne authentique, au « je » constitutif de mon être, suppose qu'on entre dans un processus de kénose, c'est-à-dire de dépouillement de soi et de mort aux faux visages du « je ». « Qui perd sa vie, la sauve... » Cette vision anthropologique m'introduit dans un processus de vie qui m'accomplit comme sujet et me permet d'espérer en une vie postmortelle singulière où, loin de disparaître, la personne libre que je serai à la mort s'épanouira dans une mystérieuse communion avec l'Innommable. Ainsi donc, je choisis Jésus parce qu'il me permet d'être et de devenir moi-même dans ma propre singularité et subjectivité.

**3. Pour les autres.** Je ne suis « je » que parce que je peux dire « tu ». Le « je » n'existe que dans l'intersubjectivité et la communauté. Il n'est de sujet personnel que relationnel et social. Je me définis comme un « je avec les autres ». Mon « comment vivre ? » se traduit par : Comment vivre avec les autres pour m'accomplir dans mon être relationnel, devenir un être social et susciter la communauté ? Comment vivre non seulement pour devenir un humain, mais un humanisant, c'est-à-dire un être capable de produire des fruits d'humanité dans le monde ? Question difficile que celle des relations avec autrui, avec la société et avec la nature environnante. De toutes parts, on claironne mille réponses et on propose mille chemins : la volonté de puissance, le règne du plus fort, la violence, la domination, l'exploitation, l'esclavage. Une minorité parle au contraire de solidarité, de fraternité, de souci de l'autre, d'entraide

désintéressée, d'amour, de compassion. Jésus, quant à lui, me propose la voie de l'amour qui est appelé à prendre toutes les formes, devant aller jusqu'à l'amour de l'ennemi. La voie de l'amour est celle de la liberté. Là où règne l'amour, il n'y a pas de loi. Le Nouveau Testament qualifie l'art de vivre proposé par Jésus aussi bien de « voie royale de l'amour » que de « voie de la liberté » (*Jc* 1, 25 ; 2, 8).

Jésus m'apparaît vraiment comme l'homme-pour-les-autres. Il n'existe comme sujet personnel et libre que tourné vers les autres. Sa posture fondamentale est d'être-pour-les-autres. Son « pour-les-autres » s'est exprimé de mille façons au cours de sa vie. Il a trouvé sa vie en la donnant. Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux et celles qu'on aime. Or l'amour de Jésus est totalement inclusif. Il prie pour ses ennemis et demande de prier pour eux ; il pardonne à ses persécuteurs et demande de pardonner soixante-dix-sept fois sept fois ; il pleure sur Jérusalem et sur Lazare et il a pitié de la foule ; il me demande aussi de pleurer : « Bienheureux ceux qui pleurent. » Il est intégralement l'homme-pour-les-autres et me propose de le devenir. Son « avec-les-autres » prend la forme d'un « pour-les-autres ».

Du jour où il descend sur la place publique, Jésus n'a plus eu d'existence pour soi ; il se laisse littéralement manger par tous comme un bon pain. Les textes évangéliques soulignent cette dépossession de Jésus qui, poussé par un dynamisme irrépressible, ne retient rien pour lui-même, renonce à ses aises, à son métier et à sa famille, pour prendre une « impossible » route. Comme un bon samaritain, il est toujours là où il y a un blessé au bord de la route. Son oreille est tendue vers le cri du miséreux, son œil cherche la misère cachée, son pied le porte chez les perdus, sa main relève l'abattu et sa bouche dit la parole qui soulage, guérit, rabroue, dénonce et provoque. La forme de son être, c'est l'ouverture à l'autre. Il n'existe que tourné vers l'autre.

Le « pour-les-autres » définit une qualité d'être et une posture existentielle spécifiques selon lesquelles l'autre entre dans la définition de

soi au point d'être le lieu par où le « je » vient à l'existence. L'autre est le vis-à-vis qui fait exister Jésus comme personne. Le chemin vers l'autre est pour lui la route vers soi-même. L'ouverture à l'autre est le lieu où s'amorce l'ouverture à soi-même. Le service diaconal n'est pas une voie d'esclavage ou d'aliénation, mais le chemin vers la liberté et l'autonomie. Jésus ne naît comme sujet personnel que dans le service de l'autre. En se faisant serviteur de tous, il accède à son être filial. Le service de l'autre est-il vraiment autre chose qu'une diaconie envers soi-même ? Chacun n'est-il pas toujours le premier bénéficiaire du don de lui-même qu'il fait aux autres ?

Le service de Jésus n'a pas pris le chemin des grandeurs sociopolitiques ou religieuses (gouverneurs ou prêtres) ; il ne s'est pas exercé par la médiation d'institutions autorisées (religions, associations prestigieuses : sadducéens ou pharisiens) ou par le truchement d'un savoir patenté (théologiens ou savants). Il existe une telle chose que de mettre son pouvoir, sa force, son autorité, sa notoriété, sa science, ses galons au service des autres. Le pouvoir et le savoir pour le service. On peut être gouverneur, savant et riche et être néanmoins serviteur de l'humanité. Le laboratoire, le trône, le cabinet du médecin sont autant de hauts lieux où peut s'exercer un authentique service. Tout savoir, tout pouvoir peut être mis au service du droit, de la justice et de la bienfaisance. On peut servir l'humanité autant, sinon plus, en instaurant des structures de justice qu'en partageant son pain avec l'affamé. Mais à quelle condition ? Réponse de Jésus : « En prenant la dernière place et en se faisant serviteur de tous. »

La diaconie de Jésus a pris la forme d'un humble service de la parole, non pas d'une parole entée sur un droit constitutionnel, un pouvoir hiérarchique ou un savoir objectif, mais d'une parole qui sourd de son propre fond : « Amen, amen, je vous le dis. » Cette parole est destinée non à transmettre un savoir, à intimer un ordre ou à prescrire une action, mais à induire un état d'âme, une transformation intérieure et un changement de vie. En Jésus, c'est la parole elle-même qui se met au service

de tous, notamment des mal pris. Une parole pour les autres. Parole efficace, performative. Jésus n'agit qu'à travers elle, c'est-à-dire dans la mesure où il devient sa propre parole, dans la mesure où sa parole prend chair en lui. Parole efficace qui guérit et console les gens sans espérance, mais qui dénonce et conteste toute structure oppressive, qui interpelle et provoque tous les tenants de l'ordre établi. Quelle qu'en soit la forme, cette parole est toujours bonne nouvelle (douce ou dure à entendre) et appelle à la conversion du cœur.

La faiblesse, l'humilité et la pauvreté composent le terreau d'où jaillit une telle parole. Jésus fait partie des petites gens, vit dans un bien petit pays, jouit de très petits moyens et possède un tout petit savoir. Sa petitesse est le lieu de sa grandeur ; sa faiblesse, le secret de sa force ; sa pauvreté, la forme de sa richesse. Seuls, les petits peuvent le comprendre. Cela reste fermé aux prétentieux et aux futés. On n'attend généralement rien des faibles et des petits, et on refuse volontiers de se laisser secourir et instruire par plus petit que soi. Pour Jésus, au contraire, *small is beautiful*. Jésus nous enseigne cette vérité scandaleuse et paradoxale : c'est en se faisant petit qu'on peut produire une œuvre qui fait vivre et qui sauve. Ce qu'il y a de grand et de puissant finit toujours par opprimer. On est toujours sauvé par plus petit que soi. Et ce qui en nous est faible, petit et blessé est chemin de vie et de connaissance de soi. Le pouvoir et la force sont de l'ordre de l'efficacité ; et l'efficacité est l'art de vaincre rapidement une résistance. La pauvreté et l'humilité sont de l'ordre de la fécondité, et la fécondité est l'art de produire la vie. C'est à cette enseigne de la fécondité que loge le service de Jésus.

Le service des autres prescrit un dépassement du moi égocentrique et narcissique. En un sens, servir, c'est mourir à soi, perdre sa vie. Tout service est un processus de kénose par lequel l'individu se dépouille de tout ce qui le retient hors de son être véritable. Le service ne va pas de soi ; il commande des arrachements douloureux et de nécessaires renoncements. Il amène son lot de tentations, d'épreuves, de malentendus, d'illusions.

Jésus, l'homme-pour-les-autres, n'en a pas été exempté. Il a été tenté, mis à l'épreuve, incompris, accusé et contesté : les prétentieux et les futés, les hommes d'État et les hommes de Dieu n'ont ni compris, ni accepté que Jésus se soit fait serviteur des petits et des pas bons, au lieu de se mettre au service de la loi, du temple, de la religion. Ils ont été scandalisés de le voir en compagnie des publicains et des pécheurs. Jésus se souillait doublement en mangeant avec des impurs et, comble d'impureté, en omettant de se laver les mains. Son service des pécheurs et des mal léchés lui a finalement valu la mort et... la vie en plénitude. Chemin de croix, école de purification, creuset où il est devenu lui-même. Ainsi l'homme-pour-les-autres s'accomplit comme homme-pour-soi.

Je choisis ce Jésus penché sur les petits qui se donne comme projet de vie de se mettre à leur service. Cette posture m'inspire et m'interpelle. Homme-pour-les-autres, voilà ce que je veux vivre, voilà ce que je me propose bien modestement de devenir moi-même à l'exemple de Jésus qui se fait tout à tous.

4. **Devant-Dieu.** Enfin, je veux vivre ma vie devant Dieu. J'ai l'âme religieuse. La question de Dieu m'a toujours habité; aujourd'hui elle me hante et me tourmente. La référence à Dieu est toujours de l'horizon de ma vie et de ma compréhension des choses. Elle inscrit une ouverture et une transcendance au cœur du monde et de la vie, et elle introduit dans l'histoire un élément relativisant qui démasque la prétention à l'absolu de tout ce qui est finalement relatif et impermanent. Non seulement le référent divin permet l'ouverture et le dépassement, mais il dénonce toutes les idoles que la société se construit et que chacun s'invente pour ses propres besoins. Que ce soit la raison, l'argent, le capital, la liberté, la religion, le dogme, tout peut se transmuter en idoles. Les humains ont une telle facilité à diviniser ce qui leur importe ! Et chaque dieu que l'on se crée est une chaîne qui retient, une prison qui enferme. Pour continuer de situer ma vie en référence à Dieu, il me faut d'abord déconstruire les unes après les autres toutes les images que je me fais de Dieu.

Mais je préfère livrer ce combat contre Dieu ou avec Dieu, comme Jacob, plutôt que de me faire doucement aliéner par les idoles et les faux dieux érigés par les humains. Ma vie présente dans la chair, je veux la vivre devant Dieu. Et j'aime le devant-Dieu que Jésus me propose. Un devant-Dieu qui définit une posture humaine spécifique au cœur même de la mondanité et du maintenant séculier. Un devant-Dieu qui n'est pas nécessairement lié à un rituel ni à une structure religieuse. Mais un devant-Dieu au cœur de la cité séculière.

Une lecture cursive des évangiles met en évidence cette dimension de la vie et de l'être de Jésus. Même si paradoxalement Jésus parle peu de Dieu et encore moins de son expérience de Dieu, même s'il ne s'investit ni dans la contemplation ni dans la méditation, même s'il ne vit pas dans la solitude du désert en compagnie de Dieu seul, Jésus apparaît comme un homme-devant-Dieu. Jésus vit parmi les hommes, fréquente les gens louches, passe de ville en ville, vit au cœur de la cité dans le brouhaha des affaires mondaines, là où les gens travaillent, souffrent et luttent pour leur pitance. De quelle façon est-il au milieu des hommes ? Comme étant devant Dieu. Son devant-Dieu est sa façon d'être au milieu des gens.

Le devant-Dieu de Jésus n'est guère religieux, il ne s'exprime que rarement dans des actes de culte, des pratiques rituelles, des symboles strictement religieux, des prières officielles, des gestes liturgiques, des observances de pureté. C'est à même les réalités quotidiennes qu'il prend forme. Dans ses gestes et ses paroles, Jésus est totalement présent et attentif à l'action mystérieuse que Dieu y produit. Comme homme-devant-Dieu, il marche au milieu des hommes, non selon les lois du monde, mais selon l'exigence de Dieu, tendu vers le bon plaisir du Père, au mépris même de sa propre réputation, de ses intérêts et de son avenir. Il n'a d'oreilles, d'yeux, de cœur que pour Dieu qui est l'horizon de son existence la plus quotidienne. Tout, dans la nature et dans la vie des gens, le renvoie au Dieu qui arrive chez les humains. Il se tient devant les réalités journalières comme devant Dieu. Quant aux « maganés » de

l'existence, c'est pour faire la volonté de Dieu, pour être devant Dieu, qu'il se tient au milieu d'eux. Redisons-le avec force : C'est au cœur de la vie et non au Temple, dans l'ici-maintenant des activités terrestres et non dans les pratiques culturelles et sacrificielles, dans l'espace mondain et séculier et non dans les institutions religieuses que s'accomplit le devant-Dieu de Jésus.

Ce devant-Dieu est un face-à-face. Jésus se sait regardé, élu et aimé de Dieu ; en réponse, il regarde et aime Dieu, et lui obéit. Dans ce face-à-face s'accomplit un transfert d'être. Jésus devient à l'image de Dieu : il est le fils bien-aimé. Dieu devient à l'image de Jésus : il est le Père de Jésus. Ainsi s'accomplit un *sacrum commercium*, comme disaient les anciens, une sainte communication des êtres. Sur le visage de Jésus rayonne la face de Dieu ; et Dieu, lui, prend la forme humaine de Jésus. On peut donc affirmer en toute vérité qu'en Jésus se réalise l'autorévélation d'un Dieu nouveau qui fait mentir tout discours et toute image qui prétendent nommer Dieu. Dieu n'est plus l'idole homicide d'aucune structure religieuse ou sociopolitique, mais un Dieu paternel, ami des humains ; un Dieu maternel au dos voûté pour s'être trop penché sur les petits, les terrassés, les piétinés, les damnés de la terre.

Le devant-Dieu de Jésus se traduit en obéissance radicale. Homme-devant-Dieu, Jésus est radicalement attentif à la voix de Dieu, docile au frissonnement du mystère, toujours prêt à mouler sa vie d'après les appels qui montent du tréfonds de son être même. Jésus s'est fait obéissant à en mourir... Il ne s'est rien réservé pour lui-même, n'a jamais cherché à gratifier ses désirs égoïstes ni à plaire aux hommes. Toujours et partout, il a voulu plaire à Dieu seul – quitte à déplaire à tous. Sa vie est l'incarnation d'une Parole primordiale venue d'ailleurs ; et son histoire, la transcription spatio-temporelle d'une insondable volonté divine. Son être et sa vie sont vraiment parlants de Dieu, Parole de Dieu.

Somme toute, l'art de vivre de Jésus est une sagesse de l'amour. Cet élan qui sourd du tréfonds de son être mais qui s'enracine ultimement

dans le mystère de Dieu, c'est l'*agapè*, cet amour inconditionné et inconditionnel qui ne connaît ni intérêt, ni profit et qui n'attend aucun retour. Cet amour représente la posture fondamentale de Jésus ; il informe toute sa vie, son être. Tout se résume à un seul mot : Jésus aime. Et parce qu'il aime, il s'aime lui-même, il aime les autres et il aime Dieu. Dans son aujourd'hui, il aime Dieu de tout son cœur, de toute son âme et toutes ses forces (le devant-Dieu), et le prochain (le pour-les-autres) comme soi-même (le pour-soi). Face au maintenant, son amour prend la forme de l'attention (éveil, vigile, sentiment d'urgence) ; face à Dieu, il prend la forme de l'obéissance au bon plaisir divin ; face aux autres, il prend celle du service diaconal ; et par rapport à soi-même, il prend la forme de l'écoute kénotique de son « je » profond. Pour Jésus, s'écouter, c'est à la fois être attentif à soi ici et maintenant, servir les autres et obéir à Dieu. L'unification de son être est parfaitement réussie<sup>4</sup>.

Voilà le genre d'homme que Jésus a été. Voilà la forme d'humanité qu'il a incarnée dans sa vie et qu'il me propose. Voilà le Jésus que je choisis comme référence privilégiée pour guider mes pas sur le chemin de ma propre humanité, qui est aussi mon chemin vers Dieu.

Ce Jésus n'a pas laissé de victoires éclatantes, ni d'œuvres d'art, ni de découvertes scientifiques ; encore moins de longs discours sur Dieu, sur la pratique religieuse ou sur la conduite de la vie ; encore moins une nouvelle loi morale plus pointue. Il y a plus de sagesse chez Platon et plus de courage stoïque devant la mort chez Socrate ou Sénèque. Il n'y a en Jésus rien du héros sans peur et sans reproche ; rien du génie capable de pénétrer les abîmes de la réalité ; rien du surhomme qui transgresse les frontières de son humanité mortelle ; rien d'un Jonathan le Goéland qui plane au-dessus des misères humaines.

---

4. Ces réflexions sur l'art de vivre de Jésus, présentées ici pour le bénéfice du lecteur, appartiennent en toute logique à une étape ultérieure de mon développement ; elles doivent donc être comprises à la lumière de ce que j'écris sur le même sujet au dernier chapitre consacré à Maître-Jésus.

Le Jésus que je choisis ne sait pas tout, loin de là ; il partage les connaissances limitées des ruraux de Palestine. Il ne connaît rien à l'histoire du monde ; il n'a pas fréquenté les grands sages d'Égypte et d'Orient. Il n'a pas lu les grands classiques grecs ; il ignore l'abc des autres religions du monde. Il partage avec ses concitoyens la vision mythique de l'univers, un monde à trois étages. En haut, la voûte céleste, demeure de Dieu qui dirige le monde par ses anges ; au sous-sol, le schéol qui abrite les mauvais esprits ; l'étage du milieu repose sur des piliers fondés au creux de l'abîme. Sur cette terre plate, vivent les humains prisonniers des forces du mal, des démons et des esprits mauvais. Jésus se voit comme l'homme fort qui les en délivre. Il croit que c'est Dieu qui fait pleuvoir et tonner, qui nourrit les oiseaux et qui intervient directement dans la marche de l'histoire et le fonctionnement du cosmos.

Comme tout homme, Jésus a une conscience historiquement conditionnée et limitée. « Jésus n'a pas tout su, écrit Rahner ; il s'est fait de la fin du monde une représentation que nous tiendrons à juste titre pour erronée si nous la lisons nous-mêmes immédiatement en fonction de notre contexte contemporain... On peut à mon sens tranquillement dire que, avec son attente d'une fin du monde prochaine (ou avec son idée de l'origine de tous les hommes à partir d'un unique Adam), Jésus s'est "trompé"... Mais une telle "erreur" appartient à l'historicité de l'existence humaine qu'à vrai dire nous ne voulons tout de même pas refuser à Jésus<sup>5</sup> ! »

Ce Jésus que je choisis n'a pas laissé de *vade-mecum* du parfait disciple, ni de manuel de dévotion, ni de rituel religieux, ni de méthode de méditation, de respiration ou de visualisation, ni de techniques d'assise silencieuse, ni de traité de spiritualité ou de morale. Il ne dit pas comment éduquer son enfant, vivre sa vie de couple, construire la cité québécoise... Il ne sait rien de mon monde sociopolitique et culturel. Dès

---

5. RAHNER, Karl. *Aimer Jésus*, Paris, Desclée, 1985, p. 112-113.

lors, comment serait-il qualifié pour me prescrire ce qu'il me faut faire concrètement pour rester vivant et faire advenir l'humain en moi et dans le monde ?

Le Jésus que je choisis, je le choisis parce qu'il est inefficace et inutile, parce qu'il n'a pas de recette pour moi, ni de plans et devis pour ma vie ; parce qu'il ignore autant que moi ce que je dois faire et comment je dois agir ici et maintenant, compte tenu de mon âge, de ma santé, de ma situation existentielle et de la conjoncture socioculturelle dans laquelle je vis.

Jésus, l'homme-devant-Dieu et l'homme-par-les-autres, ne me dit qu'une chose : « Aime comme j'ai aimé. » Il n'y a pas de plus grand amour que de se « faire mourir » par amour. Son devant-Dieu est enraciné dans son amour de Dieu ; son pour-les-autres, dans son amour des hommes ; et son pour-soi dans son amour de soi. Dans la sagesse qu'il propose, l'amour de Dieu, l'amour de l'autre et l'amour de soi ne constituent qu'une seule et même réalité à trois volets. Jésus n'est dans l'ordre ni de l'efficacité, ni de la science, ni de la religion, ni de la morale ; il est dans l'ordre de l'*agapè*, de l'amour. Il a aimé et l'amour l'a rendu libre. Il me commande : « Aime et fais ce que tu veux. » Comme l'amour ne connaît pas de loi, Jésus ne dit pas comment aimer concrètement, ni quoi faire quand on aime. C'est dans le concret de l'ici-maintenant que l'amour, qui est toujours inventif, déploie ses exigences et prescrit l'action juste. Jésus ne dresse pas un code de lois morales ; il offre une collection d'exemples de ce que peut signifier « aimer » pour Zachée, Pierre, Marie-Madeleine, le jeune homme riche, le Samaritain sur la route, le père du prodigue, dans leurs situations respectives.

Pour paraphraser Pascal, je dirai qu'il eût été inutile pour Jésus de se draper de pouvoir, de science et de lustre ; inutile de venir en roi puissant, en grand prêtre majestueux ou en docteur patenté. Il lui eût été inutile de faire le prince dans son service des pauvres, quoiqu'il le fût ; ou de jouer au roi pour briller dans son règne d'amour, quoiqu'il le fût. Il est

venu avec tout l'éclat de son ordre. « Oh ! s'exclame Pascal, qu'il est venu en grande pompe et prodigieuse magnificence aux yeux du cœur, et qui voient la sagesse<sup>6</sup>. »

Finalement, je choisis Jésus, cet homme-devant-Dieu et pour-les-autres, parce qu'il a aimé Dieu et les humains de tout son cœur, de toute sa force et de tout son esprit. Je le choisis parce qu'il me révèle un art de vivre qui est un art d'aimer. Parce qu'il m'invite à la liberté et pose sur moi une seule exigence : aimer comme il a aimé lui-même et comme Dieu a aimé en lui. Au fond du fond, serait-il possible que je le choisisse parce que je l'aime ? Puisse-t-il en être ainsi ! Ce serait subjectivement le meilleur motif pour le choisir comme référence privilégiée. Est-ce que je l'aime assez pour trouver dans cet amour la raison de mon choix ? Je ne sais pas. En tout cas, si je ne le choisis pas **parce que** je l'aime, du moins puis-je espérer que, l'ayant choisi, je finirai par l'aimer, lui, avec son devant-Dieu et son pour-les-autres, et la radicalité de son *agapè*.

Mais une question demeure : Comment Jésus peut-il me servir de modèle, à moi qui vis au Québec, dans une culture séculière et pluraliste, à moi qui suis au crépuscule de ma vie ? Comment un juif du I<sup>er</sup> siècle peut-il servir de modèle à un homme de la modernité ? Comment un homme jeune et fringant peut-il demander à un vieil homme de l'imiter ?

L'Hébreu Jésus, dit Nietzsche, est mort trop tôt. Ne se serait-il pas assagi, n'aurait-il pas adouci sa doctrine et appris à rire s'il avait vécu jusqu'à 80 ans – l'âge des sages, selon l'ésotérisme<sup>7</sup> ? En quoi Jésus peut-il être un exemple pour moi ? Il demande néanmoins qu'on l'imite sans distinction d'âge et de sexe, et qu'on refasse ce qu'il a fait. « Je vous ai donné un exemple ; ce que j'ai fait pour vous, faites-le vous aussi. » (*Jn* 13, 15) « Faites-le en mémoire de moi. » (*Lc* 22, 19) Quant à moi,

---

6. PASCAL, *Pensées*, Section XII, 793.

7. NIETZSCHE, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, Gallimard, 1963, p. 88.

## POURQUOI JÉSUS ?

je prends le risque de choisir Jésus comme modèle de vie, inspirateur d'une posture existentielle structurée autour du devant-Dieu et du pour-les-autres, et vécue selon les exigences d'un amour inconditionnel. Je pose l'hypothèse qu'il a été radicalement fidèle à cette posture et qu'il a répondu sans défaillir aux requêtes qu'elle prescrivait. Il l'a fait à sa manière à lui. « Tout est accompli. » Tel est son dernier cri. Il est allé jusqu'au bout dans la réalisation de sa propre humanité devant Dieu et pour les autres. Humanité qui devient précisément ce que Dieu devient (tout en restant Dieu) quand il s'extériorise parfaitement dans la spatio-temporalité. Humanité qui devient la voie vers Dieu, vers les autres et vers soi-même. En étant homme devant Dieu, Jésus est en même temps l'image et le reflet de Dieu. Et en étant homme pour-les-autres, il est en même temps l'image d'une humanité qui ne se réalise subjectivement que par une ouverture aux autres. De même que la voie vers Dieu et vers les autres est le chemin vers soi-même, ainsi la voie vers soi-même mène à Dieu et aux autres<sup>8</sup>.

Donc, ma vie présente dans la chair, je veux la vivre pour-les-autres devant Dieu *à la manière de Jésus*. Que Dieu me vienne en aide ! Mais comment puis-je avoir accès à Jésus et entrer en relation avec lui ?

---

8. Je débattrai plus loin de la question du modèle en contexte de modernité.



# Quel Jésus choisir ?

**A**u chapitre précédent, je me suis redit à moi-même pourquoi, au soir de ma vie, je choisis ou, mieux, rechoisis Jésus comme maître de vie, et me réclame du Grand Souffle sorti de la poitrine du Crucifié, Souffle qui, en fécondant et en assimilant les cultures antiques, a produit, en Occident, une grande civilisation. Ma posture existentielle dans ce monde séculier demeure religieuse : je vis ma vie devant Dieu dans un monde sans Dieu, c'est-à-dire dans une société qui a exclu de ses symboles et de ses structures tout référent confessionnel, voire religieux. De plus, ma posture religieuse se veut chrétienne : la référence à Jésus vient spécifier, « formater », « modaliser » mon devant-Dieu. Je vis ma vie d'homme séculier devant Dieu à la manière de Jésus : je la vis devant le Dieu de Jésus. La référence à Jésus est constitutive de ma façon d'être au monde et de me définir comme homme.

S'il faut retenir cette référence comme critère général d'authenticité de l'expérience chrétienne et, par voie de conséquence, comme critère fondamental du discernement chrétien, on doit reconnaître cependant qu'il existe une grande tension entre cette référence globale à Jésus et les

multiples interprétations qu'on en a données. Rien n'est plus complexe que d'articuler théoriquement cette référence. C'est pourtant une question de vie ou de mort pour l'être chrétien. Toute tentative de dépassement ou de transgression de la référence à Jésus déboucherait, en théorie et en pratique, sur un projet spirituel, religieux ou humaniste qui ne pourrait pas être qualifié nommément de chrétien. Je ne veux pas entrer ici dans le débat concernant les chrétiens dits anonymes. La théorie de l'anonymat peut être une forme subtile de récupération et constituer une usurpation.

Qu'il suffise de rappeler les deux conditions générales de la référence à Jésus : « Négativement, l'expérience chrétienne ne peut envisager un projet de dépassement de la référence au Christ. Positivement, l'expérience chrétienne se présente comme un projet cohérent qui veut assimiler le sens de l'existence propre au Christ ainsi que sa vision de la réalité<sup>9</sup>. » C'est un projet toujours inachevé, un chantier jamais terminé.

On peut qualifier de chrétien celui pour qui Jésus est un référent existentiel prioritaire ou, à tout le moins, déterminant. C'est dire que Jésus échappe au contrôle des Églises instituées qui, elles, confessent un Christ orthodoxe. Il y a une multitude de chrétiens hors les murs qui se réclament à bon droit et selon leurs possibilités du nom de Jésus. Ce sont les « brebis qui ne sont pas de la bergerie », soit parce qu'elles en sont sorties ou qu'on les en a pratiquement exclues, soit parce qu'elles n'y sont jamais entrées. Jésus le Berger sort de la bergerie-Église pour marcher à leur tête et « elles le suivent parce qu'elles le connaissent » (*Jn* 10, 4).

Un être en référence à Jésus, tel est le chrétien. Dans le mot « référence », il y a le verbe latin *ferre* qui signifie « porter ». Se référer, c'est se **rapporter** à quelqu'un, c'est aussi se sentir **porté à...** (au bien, au mal) ;

---

9. DE FIORES, Stephano et GOFFI, Tullio (dir.). *Dictionnaire de la vie spirituelle*, Art. « Christocentrisme », Paris, Éditions du Cerf, 1987, p. 150.

c'est enfin être **porté sur**... c'est-à-dire avoir un goût marqué, une préférence, un faible pour... La référence est donc un choix personnel qui correspond à une propension ou à une poussée inscrite dans son être par habitude, par éducation ou par dynamisme naturel.

Mettre sa vie en référence à Jésus, c'est entrer en relation avec lui. Mais quel rapport établir qui soit bénéfique et libérateur ? Il peut y avoir des relations à Jésus qui sont mortifères et aliénantes. Il ne suffit pas de crier à Jésus : « Seigneur, Seigneur ! » pour entrer dans le Règne et se mettre en relation avec lui. Il ne suffit pas de prophétiser et de chasser les démons en son nom, ni de faire des miracles en son nom (*Mt 7, 21-22*). Jésus lui-même déclare : « En vérité je ne vous connais pas. Écartez-vous de moi, vous qui commettez l'iniquité. » (*Mt 7, 23*) Une relation théorique ne suffit pas. Encore faut-il que la théorie soit « juste » et vraie ; autrement elle risque d'induire une pratique indigne de Jésus. S'il est difficile d'inscrire correctement cette relation dans la pratique, il est encore plus complexe d'en articuler une théorie adéquate. Cela commande impérativement que soient nommés les deux membres du rapport à établir, à savoir « je » et Jésus.

En ce qui concerne le « je », chacun doit s'atteler à se nommer soi-même et tenter de répondre à l'invitation de Socrate : « Connais-toi toi-même. » Le « qui suis-je ? » est donc au cœur de la question qui nous occupe ; c'est un préalable incontournable. Ce « qui suis-je ? » ne doit pas se limiter à un questionnement ontologique et psychologique ; il doit s'étendre à mon être social et cosmique et prendre en considération ma situation existentielle et culturelle, mon âge et mon état de santé, mes blocages et mes projets. C'est ce « je » bien concret qui est appelé à entrer en relation avec Jésus. Cette relation peut connaître une succession de formes chez le même individu au cours de sa vie et prendre diverses modalités selon les personnes.

L'autre pôle de ma relation à Jésus, c'est Jésus lui-même. Qui est-il ? Que se cache-t-il sous les cinq lettres de ce nom ? Tous les surnoms,

prénoms, titres, toutes les images et figures qu'on peut lui accoler ne sauraient être que partiels et provisoires. Défaillance de toute tentative de nomination.

Faut-il commencer par le « je » ou par Jésus? À vrai dire, il faut mener de front la double tâche. Ma référence à Jésus éclaire ma propre existence et m'aide à dire qui je suis; par ailleurs, une meilleure saisie de moi-même est de nature à induire une meilleure connaissance de Jésus. Il faut éviter l'alternative : aller à Jésus que l'on ne connaît pas pour mieux se connaître, ou aller de soi qu'on ne connaît pas ou encore bien mal pour mieux connaître Jésus. Pour sortir de l'alternative, il faut établir un perpétuel va-et-vient, de Jésus à soi et de soi à Jésus. Et c'est de cet incessant aller-retour que jaillit l'étincelle de la connaissance mutuelle. Le « je » qui tente d'établir une relation avec Jésus, et Jésus qui entre en rapport avec le « je ». Le « qui est Jésus? » est une question indiscreète et objectivante si elle n'est pas posée à l'intérieur du « qui suis-je? ». Qui suis-je donc pour poser à Jésus la question : « Qui es-tu? » Le « qui es-tu? » et le « qui suis-je? » sont en réalité les deux faces d'une même question. Pour être vraies et libératrices, ces deux questions ne doivent jamais jaillir d'une simple curiosité, d'un esprit soupçonneux ou d'un désir de savoir. On en reste alors au domaine de l'objectivation : deux êtres campés l'un en face de l'autre qui exigent une réponse avant de se faire confiance et d'établir une relation.

Dans le cadre de ce chapitre, je tiens pour acquise la question de la connaissance minimale de soi. Dans mes deux livres, *Renâître à la spiritualité*<sup>10</sup> et *La vie à tout prix*<sup>11</sup>, j'ai traité assez largement de la connaissance de soi. Je me permets ici de fixer mon attention sur Jésus. Quel est ce Jésus avec qui je choisis d'entrer librement en relation ?

---

10. BERGERON, Richard. *Renâître à la spiritualité*, Montréal, Fides, 2002.

11. BERGERON, Richard. *La vie à tout prix! En quête d'un art de vivre intégral*, Montréal, Médiaspaul, 2006.

## I. Multiples Jésus

Il est impossible d'analyser mon rapport à Jésus sans savoir auparavant ce que signifie le mot « Jésus ». Jésus est un mot, un phonème, un préténom connu de tous et utilisé dans toutes les langues. Comme mot, Jésus appartient à toutes les cultures. C'est un mot qui fait adorer les uns et rager les autres; un nom honni et vénéré. Mais qu'y a-t-il donc sous ce mot « Jésus »? Qui est ou quel est ce Jésus auquel je veux me référer pour définir ma vie? Cette question fort complexe et délicate doit être traitée avec grande attention, car une mauvaise compréhension de la relation à Jésus peut entraîner des comportements trompeurs, sinon mortifères : piétisme douteux, mysticisme vapoureux, ascétisme dévoyé, fondamentalisme bibliciste, cléricisme exclusiviste, voire fanatisme guerrier. On peut tout justifier et on a, de fait, tout justifié – de la misogynie aux croisades en passant par les inquisitions – en se réclamant du nom de Jésus. Le nom de Jésus est une boîte de pandore, une bombe à retardement ou un élixir trompeur. Donc, il doit être manié avec une extrême précaution et beaucoup de discernement.

Quel est donc ce Jésus avec lequel je choisis de me mettre en relation privilégiée? Quel est le contenu de ce nom? Qu'est-ce que je dis ou évoque quand je le prononce? Jésus, qu'est-ce à dire? Ce nom est semblable à une poupée russe qui contient mille petits Jésus fort dissemblables, ou encore à un chapeau magique d'où l'on tire des Jésus de toutes les formes et de toutes les couleurs.

Pour y voir clair, faisons un bref inventaire des divers Jésus offerts sur le marché. Je ne retiens ici que ce qui est sérieux et qui a fait et fait toujours l'objet d'une adhésion de la part de personnes sérieuses.

1. Jésus désigne d'abord le Nazaréen, cet individu réel qui a vécu en Galilée il y a environ deux mille ans. Juif de race et de religion, il appartenait à un peuple qui se disait choisi par Dieu et se croyait dépositaire d'une Parole révélée, contenue dans la Bible. Ce peuple se réunissait dans les

synagogues pour lire l'Écriture et montait chaque année à Jérusalem pour y offrir des sacrifices à son Dieu. À ce premier niveau, le mot Jésus a le sens suivant : Jésus, un juif galiléen du I<sup>er</sup> siècle. Le Nouveau Testament appelle « Nazaréens » ceux qui se réclament de ce Jésus de Nazareth (*Act 24*).

2. Jésus désigne en second lieu ce que l'exégèse historico-critique appelle « Jésus historique » ou « Jésus de l'histoire ». Il s'agit d'une reconstitution probable des faits et gestes concernant la vie et la mort de Jésus, ainsi que de l'enseignement qu'il a dispensé. En appliquant rigoureusement les méthodes exégétiques, on arrive à cerner un noyau historique solide derrière les évangiles qui, on le sait, ne sont pas des livres d'histoire, mais des témoignages de foi sur un événement historique. L'exégèse historico-critique arrive ainsi à dresser un portrait ou une esquisse de ce que Jésus de Nazareth a dit et accompli. Elle aboutit à un consensus minimal, sinon sur Jésus de Nazareth, du moins sur le genre d'homme qu'il a été, le genre d'actions qu'il a posées, le genre de discours qu'il a prononcés et le genre de mort qu'il a subie. Voilà ce que le nom de Jésus signifie dans ce contexte.

3. Le mot « Jésus » désigne encore celui en qui les premiers chrétiens ont cru ; c'est le Christ kérygmatic. « Ce Jésus que vous avez crucifié, Dieu l'a fait Christ et Seigneur. » (*Act 2, 36*) Le Christ kérygmatic, c'est le Jésus cru et confessé par les premières communautés chrétiennes. C'est lui qui est présenté dans les écrits du Nouveau Testament. Il y a autant d'images du Jésus kérygmatic qu'il y a d'écrits néotestamentaires. Les Jésus des synoptiques, déjà si différents entre eux, se distinguent radicalement des Jésus de saint Jean et de saint Paul. Jésus signifie Prophète eschatologique, Messie, Christ, Fils de l'homme, Grand-Prêtre, Logos, Fils de Dieu, Pantokrator, Alpha et Oméga, etc. Quand les premiers chrétiens disent « Jésus », voilà ce qu'ils entendent.

4. Jésus, c'est encore le Christ de la foi chrétienne, plus particulièrement le Christ dogmatique, celui dont les traits ont été définis au cours de nombreuses querelles au fil des six premiers siècles du christianisme.

C'est le Jésus de l'orthodoxie, celui qui a triomphé des Jésus déclarés « hérétiques » qui ont pourtant structuré la foi de très nombreuses Églises chrétiennes : Jésus arien, Jésus appollinariste, Jésus monophysite, Jésus nestorien, Jésus gnostique. Autant de Jésus déclassés par l'Église catholique au cours d'interminables controverses (pas toujours très édifiantes). Le Jésus de l'orthodoxie est l'homme-Dieu, Dieu et homme tout à la fois, égal au Père, deuxième personne de la Trinité, unique Médiateur, Sauveur et Rédempteur. À ce niveau, voilà ce que le mot « Jésus » veut dire. Ceux qui se réclament de ce Jésus dogmatique sont des orthodoxes, à distinguer des hérétiques aux mille visages.

5. Quand on dit « Jésus » en contexte ésotérique, qui désigne-t-on ? Jésus devient alors le Grand Initié totalement arrimé à la sagesse primordiale telle que véhiculée dans l'Égypte ancienne, dans les religions à mystères helléniques, dans les courants hermétiques et dans les grandes philosophies orientales, surtout hindoues. Ce Jésus, caché sous le texte évangélique se manifeste quand on a transgressé, brisé et donc nié toutes formes exotériques. Le vrai Jésus ne se révèle dans les évangiles qu'en « dépassant » et en « niant » le Jésus qui y est décrit. Les évangiles sont intéressants pour ce qu'ils cachent et taisent de Jésus, et non pour ce qu'ils en disent. Jésus est le Grand Contacté des maîtres ascendants et des entités supraterrrestres ; il possède une sagesse interdite aux non-initiés et une connaissance secrète des lois cosmiques qui lui permet d'échapper à leur emprise. Jésus a ouvert l'Ère du Poisson, étape importante dans l'évolution spirituelle de l'humanité. On qualifie volontiers de « gnostiques<sup>12</sup> » ceux qui se réclament de Jésus ésotérique.

6. Depuis l'apparition de l'incroyance moderne et de la pensée libérale, on a donné au nom « Jésus » de nouveaux contenus influencés principalement par les idéaux sociopolitiques. Dans les milieux influencés par la philosophie radicale et athée s'est élaborée une image politique assez

---

12. Voir mon livre *La légende du grand initié. Jésus dans l'ésotérisme*, Montréal, Fides, 1991.

homogène de Jésus, en dépit des différences qui peuvent exister d'un auteur à l'autre. Jésus y est présenté comme un séditionnaire. Déjà, les adversaires de Jésus dans l'évangile l'avaient accusé d'être un fauteur de trouble : « Nous avons trouvé cet homme semant le désordre dans notre nation. » (*Lc* 23, 2) Jésus est un trouble-fête qui vient ébranler les systèmes en place. Les rapports tendus entre l'Église et l'État semblent avoir joué un rôle déterminant dans cette lecture politique qui circulait en France au XVIII<sup>e</sup> siècle et qui fut l'objet de maints débats. Ces Jésus séditionnaires portaient bien des noms : Jésus socialiste, Jésus révolutionnaire, Jésus sans-culotte, Jésus jacobin engagé, Jésus patriote. À ces Jésus on opposait des Jésus de droite, Jésus réactionnaire, Jésus monarchiste ou Jésus républicain<sup>13</sup>.

Dans la culture séculière actuelle, le mot « Jésus » évoque souvent la figure d'un intervenant sociopolitique : Jésus travailleur social, Jésus pacifiste, Jésus non violent, Jésus solidaire ou Jésus militant. À côté de ces Jésus socialement engagés se dresse la galerie des Jésus romantique, amoureux, humaniste, jovialiste et psycho-thérapeute dépeints par une littérature romanesque, genre « nouvel évangile », fort prisée du peuple mais fort peu soucieuse des requêtes historiques.

7. L'ouverture à l'interculturel et à l'interreligieux a mis sur le marché de nouveaux produits « jésulogiques » inspirés d'autres cultures et religions. Jésus est un grand Bodhisattva ou un maître Maitreya (bouddhisme), un avatar ou un Rishi incomparable (hindouisme), ou encore l'Ancêtre par excellence (religions africaines). Ceux qui se réclament de ces Jésus interreligieux sont parfois appelés « chrétiens-à-trait d'union<sup>14</sup> ».

---

13. Voir MENOZZI, Daniele. *Les interprétations politiques de Jésus de l'Ancien Régime à la Révolution*, Paris, Éditions du Cerf, 1983. On sait comment la figure de Jésus législateur élaborée au Concile de Trente et celle du Christ-Roi promu par l'ultramontanisme catholique du XIX<sup>e</sup> siècle ont été, à l'origine, influencées par une lecture politique de Jésus, opérée en réaction aux approches sociopolitiques séculières.

14. Voir mon livre *Hors de l'Église, plein de salut. Pour une théologie dialogale et une spiritualité interreligieuse*, Montréal, Médiaspaul, 2004, p. 106-110.

8. Depuis les tout débuts du christianisme, le mot « Jésus » vise aussi une personnalité corporative. Ou bien le mot désigne l'ensemble des chrétiens que Paul persécute. À témoin, le récit de sa conversion. À Jésus qui lui apparaît, Paul demande : « Qui es-tu, Seigneur ? » L'apparition répond : « Je suis Jésus que tu persécutes. » Jésus n'est pas seulement cette présence mystérieuse au milieu de ceux et de celles qui sont réunis en son nom ; mais il s'identifie lui-même à eux et à elles. « Qui vous écoute, m'écoute et qui vous repousse, me repousse. » (*Lc 10, 16*) « Qui vous accueille, m'accueille moi-même. » (*Mt 10, 40*) Chaque disciple de Jésus est Jésus lui-même. Et l'ensemble des disciples de Jésus forme son corps.

9. Les évangiles emploient encore le nom de Jésus pour désigner un autre type de personnalité corporative. Dans la parabole du jugement dernier, Jésus, sous les traits du Fils de l'homme, fait une étrange déclaration. Ceux et celles qui ont aidé un malheureux, donné un verre d'eau à un assoiffé, visité un prisonnier, c'est Jésus lui-même qu'ils ont secouru. « C'est à moi-même que vous l'avez fait. » Tout cela se déroule dans un contexte anonyme. Ces gens ne connaissant pas Jésus, il leur est donc impossible de le reconnaître dans le nécessaire secours au hasard de la vie.

## II. Qui dit vrai ?

Polysémie du nom de Jésus ! Qui dit vrai ? Avec qui suis-je en relation quand j'entre en rapport avec Jésus ? Les contenus injectés dans son nom sont autant de tentatives de réponse à l'immense question que Jésus a été et reste toujours. Les divers Jésus présentés plus haut peuvent être regroupés autour de deux pôles qui correspondent, chacun à sa façon, à un point de départ spécifique.

La première approche part de l'idée que Jésus est un individu concret bien planté dans son espace-temps, avec qui je peux entrer en relation.

Jésus, le Palestinien du I<sup>er</sup> siècle, joue un rôle important dans la vie d'une foule de gens puisque c'est de lui qu'ils s'inspirent pour façonner leur art de vivre. La force de ce point de départ, c'est d'enraciner Jésus dans l'histoire ; son danger, c'est de présenter un Jésus sans transcendance. Danger également de se créer une image très subjective de Jésus, de projeter sur lui ses propres idéaux religieux, psycho-spirituels ou sociopolitiques, et d'en faire un archétype de l'humain parfaitement accompli. C'est la tentation dite « jésuaniste » ou « jésulogique ».

Le danger de cette approche, c'est d'en rester là et de se contenter de considérer l'homme Jésus comme une figure idéale d'humanité, sans être capable de dire **pourquoi** c'est précisément lui, Jésus de Nazareth, qui pourrait et devrait servir de modèle à imiter par l'*homo secularis* contemporain. Chacun se construit son Jésus à partir de quelques passages des évangiles pour les besoins d'une cause personnelle ou d'un idéal social. Ce Jésus ne vaut que pour l'individu ou le groupe qui se le fabrique ; il ne peut pas s'universaliser. Qui peut dire pourquoi son Jésus individuel est et devrait être valable pour tous et servir de référence universelle ?

La seconde approche se construit autour d'une théorie ; elle fait de Jésus une idée abstraite, un pur symbole de l'absolu, une sorte d'être diaphane et divin enfermé dans le scaphandre d'un corps. Jésus est le « chiffre » qui symbolise l'amour inconditionnel de Dieu, son intérêt absolu pour le monde et sa volonté salvifique universelle. Tous les titres transcendants donnés à Jésus en christianisme sont autant de façons de transformer le nom de Jésus en un « chiffre » ayant valeur universelle. Jésus, le chiffre absolu. Mais ce chiffre peut être interchangeable avec d'autres, élaborés dans d'autres traditions religieuses. Le « chiffre Jésus » peut être alors remplacé, par exemple, par le « chiffre Bouddha » sans qu'aucune perte de sens ne soit subie. Dans cette substitution abstraite, rien n'est perdu puisque tous les chiffres absolus se recouvrent au niveau abstrait. C'est la tentation gnostique.

Si cette perspective abstraite est poussée à la limite d'une manière unilatérale, l'homme Jésus de Nazareth est oublié et sa figure historique s'oblitére. En réalité, écrit K. Rahner, « c'est vers le principe vivant et englobant du monde, qui n'a naturellement de réalité qu'en Dieu, que l'on se tourne ainsi. Si on le nomme Jésus, c'est à partir d'une tradition historique que l'on pourrait pratiquement dire fortuite. En réalité, on ne voit quasiment plus pourquoi il faudrait nommer "Jésus" cette puissance de Dieu qui, dans son éternité et son amour, aime le monde et le sauve [...]. Ainsi pourrait-on en venir à considérer que telle serait dès lors la bonne question à poser : où trouver dans les autres grandes religions l'équivalent de cette "Raison du monde" salvatrice que nous chrétiens, nous nommons précisément Jésus, alors que peut-être c'est exactement la même chose que l'on pense sous un autre nom dans une autre religion<sup>15</sup> ? »

Ces équivalences ou substitutions de noms ne s'avèrent possibles que si le nom de Jésus devient un « chiffre » abstrait et que si on oublie que c'est précisément en l'homme Jésus de Nazareth que se trouve réalisé effectivement ce à quoi le chiffre renvoie. Ainsi donc, les titres christologiques de Messie, Fils de l'homme, Fils de Dieu, Logos, Seigneur ne tirent d'abord leur contenu ni du champ sémantique ou de la tradition biblique d'où ils sont extraits, ni d'une réflexion philosophique sur le sens des termes, ni des expériences auxquelles ils peuvent référer. C'est de l'événement-Jésus qu'ils tirent, en fin de compte, leur signification. Le Messie, c'est Jésus de Nazareth et non l'image du messie attendu. Le nom « Jésus » ne veut dire Messie qu'en fracassant l'image glorieuse du messie attendu. En un sens, Jésus-Messie est un anti-messie. Ainsi en est-il de tous les titres. Il est certes indispensable de faire appel aux « chiffres » pour nommer Jésus et dire la portée universelle de son événement, mais le contenu des chiffres utilisés est toujours le même : Jésus, l'homme

---

15. RAHNER, Karl. *Aimer Jésus*, p. 27-28.

de Nazareth. Les différents chiffres représentent autant de tentatives pour interpréter l'événement concret de Jésus de Nazareth, en dégager tout le sens possible et en déployer toute la richesse. On ne peut s'en passer.

Loin de moi l'idée qu'on pourrait accéder à Jésus homme de Nazareth en faisant l'économie des interprétations croyantes évoquées par les titres ou les « chiffres » christologiques. L'objectif de mon discours est de montrer qu'il est dangereux de partir d'un titre abstrait, quelque orthodoxe et dogmatique qu'il soit. Les titres traditionnels ne sont-ils pas, pour nous, langue de bois puisqu'ils se réfèrent à des cultures étrangères ? Ils parlent une langue qui nous est inconnue. On peut répéter tous ces titres et pourtant être un parfait hérétique, et passer totalement à côté de la réalité qu'ils tentent maladroitement de désigner. Les chrétiens traditionnels ont été gavés de titres christologiques devenus hermétiques, titres qui les ont enfermés dans un univers quasi gnostique sans référence à la réalité de Jésus. L'heure est venue, non de jeter ces titres par-dessus bord, mais d'entrer humblement dans un processus de kénose christologique qui consiste à mettre provisoirement en veilleuse tous ces chiffres dogmatiques transcendants qui finalement arrachent Jésus à la condition humaine pour le projeter dans la sphère divine. « Lui, de condition divine, ne retint pas le rang qui l'égalait à Dieu... » (*Ph* 2, 3) On peut appliquer ce texte célèbre aux grands « chiffres » christologiques. Les oublier pour un temps et refuser de partir d'eux pour aborder la question de Jésus.

### **Jésus singulier ou Jésus universel**

Ce débat illustre la difficulté de gérer en christologie l'épineuse question des relations du singulier et de l'universel et celle des rapports entre le réel et l'imaginaire. Derrière les deux grands types de figures de Jésus que nous venons d'évoquer se profile le problème de la portée prototypale de Jésus. Toutes les images de Jésus transcendant peuvent facilement dégénérer en une métaphysique christique qui se développe sur le plan des

grands principes et des lois cosmiques universelles. Elles ont toutes tendance à assurer l'universalité de Jésus par une démarche d'abstraction qui consiste à « déshistoriciser » Jésus. On universalise Jésus par une négation subtile de son humanité, en le soumettant à un processus de divinisation qui finit par neutraliser l'incarnation. Jésus devient un Dieu dans une apparence corporelle. Danger de faire fausse route ! Le dogme christologique, la piété christique et même le Credo chrétien fournissent une parfaite illustration de cette tentative d'universalisation de Jésus qui aboutit inévitablement à sa « déshumanisation » et à sa « déshistoricisation ».

À mon avis, l'universalisation n'est pas le fruit d'un processus d'abstraction. La négation du particulier aboutit au général, et non à l'universel. On ne parvient à l'universel que par un approfondissement du singulier. Le particulier est, pour ainsi dire, le point de départ de l'expérience humaine ; c'est le lieu socioculturel auquel on appartient avec ses traditions, sa religion, ses us et coutumes, sa cuisine et ses rituels. À l'autre bout, c'est l'universel qui se confond à la limite avec l'humanité elle-même. Entre les deux, il existe une place pour un moyen terme ; c'est le singulier ou l'individuel. Qu'entend-on par singulier ? Luc Ferry répond : « On désigne sous ce nom de "singularité" ou d'"individualité" une particularité qui n'en est pas restée au seul singulier, mais qui s'est fondue dans un horizon supérieur pour accéder à plus d'universel<sup>16</sup>. » Même s'il est qualifié de singulier, chaque être humain, tout en étant enraciné dans sa culture d'origine, son époque et son lieu géographique, est cependant capable de s'adresser à tous les humains de toutes les époques et de toutes les cultures. C'est dire que la singularité est le fruit d'un processus d'arrachement à soi-même et d'ouverture du particulier. Délivé de son conditionnement d'origine, on accède à une prise en compte plus large des possibilités inhérentes à l'humanité tout entière. La singularité est une

---

16. FERRY, Luc. *Apprendre à vivre. Traité de philosophie à l'usage des jeunes générations*, Paris, Plon, 2006, p. 292-293.

dimension personnelle, subjective de l'être humain comme tel. « C'est cette dimension, à l'exclusion des autres, continue Ferry, qui est le principal objet de nos amours. Nous n'aimons jamais le particulier en tant que tel, jamais non plus l'universel abstrait et vide<sup>17</sup>. » Une personne se réalise dans son individualité dans la mesure où l'humain – qui est universel – apparaît en elle. Quand un individu pousse à la limite une expérience humaine authentique, les autres humains se reconnaissent en lui, de quelque race, pays ou religion qu'ils soient. Le singulier devient universel lorsque quelque chose de l'humain universel s'y trouve réalisé. C'est donc en raison de leur profondeur humaine que la personne et l'histoire du Nazaréen acquièrent une vertu prototypale dont l'efficacité et la fécondité sont universelles. Le Galiléen Jésus devient pour ainsi dire un universel concret. Si on le « désancre » de son lieu spatio-temporel, on en fait un « chiffre » universel abstrait, évidé de sa densité historique singulière. Ce n'est qu'en insistant sur la singularité de Jésus qu'on peut poser sa transcendance et son universalité. Et Dieu sait si, au cours de l'histoire du christianisme, l'humanité de Jésus a pu être sacrifiée sur l'autel de sa divinité ! Au Moyen Âge, on a redécouvert l'humanité de Jésus. Mais cette humanité était encore abstraite : Jésus était **aussi** un homme. Ce n'est qu'au XX<sup>e</sup> siècle qu'on a retrouvé l'humanité singulière de Jésus, un Juif de Nazareth ayant vécu dans une aire socioculturelle et religieuse bien précise et dans un espace-temps bien particulier. Ce n'est pas Jésus, l'homme abstrait, qui est universel, mais le Nazaréen dans sa singularité historique.

Ces derniers temps, on a redécouvert la judaïté de Jésus. Cette redécouverte ne va pas à l'encontre de son ouverture universelle. Au contraire, en déployant la singularité de Jésus, elle assure son universalité. Jésus n'est pas enfermé dans les limites étroites du particularisme palestinien de son temps. Sa singularité se réalise par l'ouverture de sa

---

17. FERRY, Luc. *Apprendre à vivre...*, p. 293.

judaïté. C'est à travers une judaïté assumée en profondeur qu'il s'ouvre aux possibilités de l'humanité entière. Par exemple, la façon dont il comprend et vit son envoi à Israël le tourne vers les nations ; sa manière de pratiquer la loi juive en découvrant la visée suprême qu'est l'amour, fait éclater les frontières mêmes de la loi ; sa façon d'aller vers les brebis perdues le structure comme homme-pour-tous, au-delà de toutes frontières de race et de religion ; sa façon d'adorer Dieu en esprit et en vérité transforme le Dieu d'Israël (Yahvé) en Père de tous ; et les paroles qu'il adresse avec autorité à ses contemporains galiléens, visent tous les humains qui se sentent concernés et interpellés par elle.

Hélas, en oubliant la judaïté singulière de Jésus, la religion chrétienne a paradoxalement réduit l'universalité de Jésus à la catholicité et la catholicité à l'occidentalité, niant ainsi la potentialité universalisante inhérente à la singularité de Jésus. Jésus ne pouvait être que pour les catholiques, que pour les Occidentaux blancs. C'est ce Jésus blanc enfermé dans son particularisme occidental qu'on a voulu imposer à toutes les nations. Ce faisant, on a cru l'universaliser alors qu'en réalité on en a fait un chiffre abstrait, un moule théorique, une formule théologique aseptisée. Ce Jésus « général » n'est plus l'être singulier de Nazareth. Il n'est donc pas « aimable » puisque c'est uniquement grâce à sa singularité que Jésus – comme tout être humain – peut être l'objet de notre amour.

### **Jésus imaginaire ou Jésus réel**

Jésus est-t-il un être fictif ou un être réel ? Est-il création de l'imagination ou production de l'histoire ? Les deux grands types de figures qui regroupent les divers Jésus, présentés plus haut, montrent la difficulté d'articuler adéquatement l'imaginaire (la pensée, le symbole, l'abstrait) et le réel (fait, geste, événement) dans notre conception de Jésus et dans notre référence à lui. Jésus n'est ni pure création de l'imaginaire, ni pur produit factuel. Il est à la fois l'un et l'autre. Jésus est un être fictif et réel.

Ou plutôt il n'est réel que comme fictif; il n'est historique qu'interprété. On n'a accès au Jésus réel que par le biais du Jésus imaginé, pensé, interprété. Un Jésus non interprété est un fait divers, anecdotique, insignifiant. Ce n'est pas un être historique. C'est par le jeu de l'interprétation qu'un fait divers devient historique. C'est son intégration dans un réseau de cohérence qui lui donne son statut d'historicité. Jésus n'accède à la qualité d'individu réel historique que s'il est connu, pensé, interprété, c'est-à-dire intégré dans un univers de sens.

Point n'est étonnant, dans ce cas, que l'imaginaire ait joué un rôle si déterminant dans la fabrication des divers Jésus des évangiles. Conception mythique du monde, histoire légendaire d'Israël, tradition des miracles, gestes symboliques attribués à Jésus, discours paraboliques et apocalyptiques, récits de la passion, histoires merveilleuses du cycle de la résurrection. Dans la présentation évangélique du Nazaréen, le réel et l'imaginaire sont inextricablement liés. La tâche de l'exégèse historico-critique se résume en une tentative utile, mais quasi désespérée, de remonter des Jésus des évangiles et du reste du Nouveau Testament au Nazaréen en chair et en os.

Jésus n'est-il pas alors un être façonné à même de l'irréel, un être plus ou moins fictif, produit de nos imaginations créatrices et fruit de la projection de nos désirs profonds ou encore de nos intérêts plus ou moins nobles? Jésus n'est-il pas disponible à tous les rêves et ne devient-il pas opératoire par rapport à l'idéal qu'on poursuit ou à l'œuvre qu'on projette de réaliser?

Les évangiles sont des témoignages de foi sous forme de récits; des témoignages de foi basés sur un événement réellement survenu dans un espace-temps bien précis. Ce sont des récits historiques. Et en tant que tels, ils sont « fictifs » dans la mesure où ils ne racontent qu'une partie des faits et qu'ils les interprètent à l'aide de symboles, d'histories merveilleuses, de prodiges cosmiques, de fictions, de légendes et de genres littéraires variés. Les histoires et les dires que rapportent les évangiles

relèvent plus de la fiction que du fait brut. Cela ne veut pas dire qu'ils ne renvoient pas à un réel factuel ; cela signifie qu'il est impossible d'appréhender le réel autrement qu'en l'interprétant. Les Jésus des écrits néotestamentaires n'existent pas tels quels ; ils n'existent que dans la fiction, dans l'interprétation des croyants. S'ils ne sont pas réels, objectivement factuels, ils n'en sont pas moins vrais. Ces divers Jésus néotestamentaires sont autant de facettes d'un immense Jésus symbolique et fictif dont la puissance d'évocation est productrice de vie.

Parler ainsi, ce n'est pas nier la réalité du Jésus de Nazareth évoquée et interprétée dans les évangiles. C'est au contraire lui donner son vrai statut. Toute réalité, en tant qu'humaine, est d'ordre symbolique. Où est le réel humain ? Dans les fictions qui le constituent et en tissent la trame. En tant qu'humaine, la réalité est une donnée construite : c'est une fiction. Un foulard, une kippa ou un drapeau ne sont pas hissés au niveau des réalités humaines parce que ce sont de beaux tissus. Ils ne sont réalité humaine que comme fiction : en tant que symboles, ils possèdent une densité humaine et une « réalité » puissante, capable de rassembler ou de diviser, de produire la vie ou de tuer. Nancy Huston écrit : « Élaborées au long des siècles, ces fictions deviennent, par la foi que nous mettons en elles, notre réalité humaine la plus précieuse et la plus irrécusable. Bien que toutes tissées d'imaginaire, elles engendrent un **deuxième niveau de réalité**, la réalité humaine, universelle sous ses avatars si dissemblables dans l'espace et le temps<sup>18</sup>. » L'auteure continue : « La fiction est aussi réelle que le sol sur lequel nous marchons. Elle est ce sol. Notre soutien dans le monde. Réel-réel : cela n'existe pas, pour les humains. Réel-fiction seulement, partout, toujours, dès lors que nous vivons dans le temps<sup>19</sup>. »

---

18. HUSTON, Nancy. *L'espèce fabulatrice*, Le Mejan, Montréal, Actes Sud/Leméac, 2008, p. 29-30. Les soulignés sont de l'auteure.

19. *Ibid.*, p. 17 et 29.

C'est dire que Jésus, en tant que réalité humaine, occupe un espace entre le réel et la fiction. C'est un être réel-fictif qui n'existe pas ailleurs que dans les récits qui donnent sens à son événement et lui confèrent son caractère historique. Ces récits ne sont pas factuels ; mais ils sont vrais. C'est dire que Jésus n'est pas un être inventé de toutes pièces, issu des profondeurs de l'âme et doté d'une signification intemporelle. Loin d'être un pur produit de l'imagination, Jésus conserve une extériorité radicale à l'égard des êtres humains. Il n'est réel que comme fictif, un réel métamorphosé, transformé, idéalisé, par l'interprétation des croyants. Il y aurait danger d'opposer imaginaire et réel d'une façon plate et linéaire et, par la suite, de situer Jésus dans l'un ou l'autre camp. Il faut sortir du dilemme si on veut respecter la vérité de Jésus. Ce dernier est situé quelque part entre l'imaginaire pur et le réel factuel, plus précisément dans l'écart entre les deux. La vérité, c'est que Jésus mord à la fois sur l'un et sur l'autre : il n'existe en réalité que dans la fiction. Il est un être réel-fictif, il n'est réel que comme fictif. S'il n'y avait pas eu de fiction, d'interprétation croyante, Jésus n'aurait jamais été une réalité historique. Il n'aurait pas fait partie de l'histoire ; il se serait anéanti dans l'oubli. C'est la fiction qui le fait exister pour nous.

On sait que l'imaginaire peut fonctionner de deux façons par rapport à la réalité. Première façon : on va de l'imaginaire à la réalité. L'imagination créatrice fait **advenir** la réalité. Les événements imaginés et les histoires symboliques **arrivent** dans leur réalité. Imaginer une chose, c'est lui donner l'existence. L'imagination est l'organe créateur de cet univers. Ce qui est imaginé advient réellement **dans** l'homme ; l'imaginaire devient le réel pour moi et en moi. Par ce processus, Jésus est la création transfigurante de Jésus **en** moi. Jésus arrive dans la réalité **en** moi. Il devient en moi aussi réel que le Jésus de l'histoire. Ce type de fonctionnement de l'imaginaire se retrouve dans bien des courants gnostiques et ésotériques. On en trouve une expression moderne dans le Penser Nouveau, ou pensée positive (*New Thought*),

où il s'agit, par exemple, de penser « santé » pour que la guérison s'accomplisse. Ce type de fonctionnement du mental appliqué à Jésus ne risque-t-il pas de déhistoriciser et son être et sa vie ? N'implique-t-il pas, en effet, une vision du monde et une théorie de la connaissance selon lesquelles le réel est conçu comme étant au-delà des faits, des événements, des écrits et de toutes manifestations tangibles (exotérisme) ? Le vrai réel est au-delà des apparences, caché par les phénomènes – qu'il faut alors dépasser radicalement pour le découvrir. L'imaginaire est la porte d'entrée dans ce monde qui advient en moi. Ce chemin me paraît trop risqué.

Je préfère, quant à moi, emprunter le chemin qui va du réel à l'imaginaire. C'est le chemin généralement tracé par la philosophie occidentale et la théologie chrétienne. Il s'agit d'un mode de fonctionnement de l'imaginaire dans lequel le réel est posé en premier. Les choses **adviennent** dans la réalité ; l'imaginaire les saisit pour les reconfigurer dans un réseau de cohérence. C'est dire que l'imaginaire fonctionne dans le sens d'une interprétation des faits. Dans le cas qui nous préoccupe, il fonctionne **à partir** de ce que fut l'existence concrète du Nazaréen depuis son baptême. L'imaginaire n'agit pas *ex nihilo*, il ne crée pas le réel, mais il le transmute par sa force interprétative. Il en montre toute la profondeur et en dégage toute la portée pour soi.

Dans le cas de Jésus, l'imaginaire ne fonctionne que sous l'instance critique de sa vie réelle. Il est au service du témoignage de foi qui, lui, porte sur des événements réels appelés à devenir la référence obligée de toute tentative pour nommer Jésus. Protégée par cette référence, l'imagination peut créer des souvenirs, inventer des images et produire des interprétations qui se situent dans le prolongement fidèle de ce que fut le Nazaréen. « Il y a, écrit François Refoulé, une détermination historique de la figure de Jésus qui interdit de dire n'importe quoi, qui marque des impossibilités et offre une résistance à toute idéologisation. Le Jésus de l'histoire est ainsi le propre critère de toute interprétation,

le fondement et la norme de toute christologie<sup>20</sup>. » Et Rahner de renchérir : « Toute réflexion sur Jésus doit commencer par le Jésus concret de Nazareth, le Jésus de l'histoire. À ce commencement les données de l'histoire ne sont pas à comprendre d'abord comme des formules dogmatiques, inspirées et révélées. La foi en Jésus précède la croyance en l'Église, en son magistère et en l'inspiration du Nouveau Testament [...] Jésus nous convainc de la vérité de l'Église et de l'Écriture et, du point de vue fondamental, non inversement<sup>21</sup>. » Ce qui est premier, c'est le Jésus concret inscrit dans l'espace-temps, et non la foi en lui ; c'est le Jésus réel et non le Jésus fictif et interprété ; le fait de sa vie et de sa mort et non pas la théologie. L'événement Jésus est la porte d'accès à Jésus, à son énigme et à son mystère. Le mouvement doit donc se faire de l'historique au symbolique, de l'anthropologique au cosmique, du singulier à l'universel. Ce n'est qu'une fois ce mouvement assuré qu'on peut initier le mouvement inverse qui va du symbolique à l'historique, du cosmique à l'anthropologique, et de l'universel au particulier.

Les disciples, qui ont connu Jésus selon la chair, ont accompli le premier mouvement : partis du factuel, ils ont interprété leur expérience avec le Jésus réel à l'aide des instruments dont ils disposaient. Quant à nous qui vivons vingt siècles plus tard, nous devons faire le mouvement inverse ; nous devons partir de leur interprétation pour atteindre le Jésus réel et dégager sa signification pour nous. Pour être vrai, authentique et vivifiante, la référence à Jésus doit se situer dans ce va-et-vient dynamique entre l'événement Jésus et l'interprétation, entre le Jésus réel et le Jésus fictif. Deux pôles d'un même Jésus.

En résumé, Jésus m'apparaît, d'une part, comme un individu fort singulier qui a dépassé les limites étroites des particularismes juifs du

---

20. REFOULÉ, François. « Jésus dans la culture contemporaine », dans *Le Christ, visage de Dieu*, coll. Les Quatre Fleuves, n° 4, Paris, Seuil, 1975, p. 10.

21. « La christologie aujourd'hui », dans *Concilium*, n° 173, 1982, p. 222.

## QUEL JÉSUS CHOISIR ?

premier siècle de notre ère et qui, sans nier sa judaïté, a touché aux possibilités inhérentes à l'humanité tout entière. D'autre part, Jésus, c'est mon Jésus ; ce ne peut être que mon Jésus, produit du factuel et de mon imagination croyante créatrice. Il ne devient réel et dynamique en moi qu'à travers la fiction que je me fais de lui, cette fiction devant être continuellement passée au crible de ce que les exégètes nous disent avec certitude ou grande vraisemblance du Jésus réel qu'on peut atteindre à travers les récits évangéliques.

Tel est le Jésus que je choisis comme modèle et maître de vie.



# L'accès à Jésus

Jésus de Nazareth, cet homme singulier ayant vécu dans un espace-temps bien déterminé, est le critère et le lieu de discrimination de tous les autres Jésus, c'est-à-dire de tous les autres appellations, titres ou contenus idéologiques qu'on accole au nom de Jésus. Mais comment avoir accès à lui ? Il y a entre lui et moi un immense abîme spatio-temporel. Des siècles m'en séparent, tout autant que la langue et la culture. Est-il possible de rejoindre l'événement passé, de sauter à pieds joints par-dessus l'histoire pour me rendre contemporain de Jésus en son temps ou encore pour faire de Jésus mon contemporain ? Je ne puis entrer en relation avec lui que s'il est possible d'avoir accès à lui. Et cet accès, pour être valide et légitime, doit répondre aux requêtes de l'herméneutique et de la connaissance historique. À cette fin, il doit se plier minimalement à quatre exigences fondamentales. Autrement il risque de dégénérer en fondamentalisme sectaire ou en libéralisme mondain.

## I. Les quatre exigences

### 1. Les évangiles

Toute démarche d'accès à Jésus de Nazareth passe nécessairement par les évangiles canoniques, particulièrement les trois synoptiques. Exigence incontournable, puisque les évangiles sont les seuls documents qui témoignent de l'événement Jésus.

En dehors des quatre évangiles, il y a bien quelques brèves annotations d'auteurs latins, un passage de Flavius Joseph et un autre du Talmud de Jérusalem. On ne peut rien tirer de ces passages allusifs – peut-être extrapolés, sinon le fait que Jésus a existé, qu'il a été crucifié par Ponce Pilate et qu'une communauté de disciples s'est formée après sa mort.

Quant aux évangiles apocryphes, ils sont beaucoup plus tardifs et constituent un genre littéraire où dominant soit le légendaire et le merveilleux (évangiles de l'enfance), soit l'idéologie gnostique (évangile de Thomas), soit le romanesque (évangile de Judas). Il y a tant d'écrits qui se présentent comme des histoires romancées ou des romans historiques ! Ils racontent toutes sortes de balivernes en s'inspirant, prétendent, d'écrits anciens soi-disant perdus et retrouvés. C'est ainsi qu'on remplit de sentences apodictiques et d'anecdotes fabuleuses les vides et les silences des évangiles canoniques. Tout ce qu'on peut raconter sur l'enfance et la jeunesse de Jésus, sur ses nombreux voyages en Égypte et en Orient, sur ses rencontres avec les grands maîtres, sur ses séjours chez les esséniens ! Et mettez-en... Tout ce qu'on peut révéler de sa vie amoureuse, de ses aventures avec Marie-Madeleine ou encore de ses relations homosexuelles avec Jean couché sur sa poitrine et avec Pierre à qui il demande par trois fois s'il l'aime... Et tout le tralala ! Et tout ce qu'on peut colporter sur ce fameux tombeau de Jésus trouvé à Jérusalem ! Jésus est enterré, s'il vous plaît, avec sa Marie-Madeleine. Quel amour jusque dans la mort !

Et dire que les médias s'emparent de ces données suspectes et en traitent avec le plus grand sérieux du monde, sourire en coin, croyant ébranler la foi des derniers croyants et saper la crédibilité du christianisme et de son discours sur Jésus. À mon avis, tout cela n'est que fantaisie gratuite, curiosité malsaine et distraction futile; tout cela ne vise qu'à détourner l'attention de la véritable interpellation qui sort du Jésus des évangiles. Ce qui n'est pas contenu dans les évangiles n'est ni nécessaire ni utile à la connaissance vivifiante de Jésus. Est-il besoin de le rappeler? Je le redis : les quatre évangiles, dans leur teneur littérale, constituent le passage obligé de tout accès à Jésus de Nazareth.

Certes, les évangiles ne sont ni des chroniques, ni des biographies. Ce sont des témoignages de foi sur un fait d'histoire : l'événement Jésus. D'abord transmis oralement, ces témoignages ont connu leur forme écrite dans la deuxième moitié du I<sup>er</sup> siècle. Les sciences historiques et les différentes méthodes exégétiques nous ont permis de dégager de ces collections de souvenirs déjà pétris par le jeu interprétatif un noyau historique dont l'authenticité ne peut guère être sérieusement mise en doute. Le Jésus de l'histoire s'avère analogue au Christ des évangiles qui, s'ils ne nous offrent pas une biographie de Jésus, nous en peignent un portrait qui nous révèle quel genre d'homme il a été, quel genre d'actes il a posés et quel genre de paroles il a prononcées. En bref, nous n'avons pas d'accès direct à Jésus de Nazareth. Jésus n'est accessible qu'à travers l'expérience interprétative que des gens ont faite après sa mort, expérience consignée dans les récits évangéliques.

## **2. La tradition d'interprétation**

Outre le passage obligé par les évangiles, l'accès à Jésus ne peut s'accomplir qu'en respect de la tradition d'interprétation issue de ceux qui, les premiers, ont eu à commenter pour leurs communautés les traditions orales et les textes évangéliques. Née avant le texte néotestamentaire lui-même, cette tradition polyforme d'interprétation s'inscrit dans le

texte lui-même et influence sa formulation ; elle est invoquée pour expliquer le texte qui est déjà une interprétation. S'est abouchée à cette interprétation originelle une longue et tumultueuse tradition d'interprétation portée par de grands esprits et des gens fort simples qui, tous, se réclamaient du nom de Jésus et de son souvenir. Cette tradition immémoriale ne peut être ignorée de quiconque, chrétien ou non, veut avoir accès à Jésus. Par son ancienneté, son sérieux et sa continuité dynamique, elle doit servir de phare à toute recherche de Jésus. On ne peut tout simplement pas la disqualifier ou la rejeter du revers de la main, sous prétexte qu'elle se serait corrompue irrémédiablement. Certes, la référence à cette antique tradition est compliquée et pleine d'embûches ; exige beaucoup de prudence et de discernement, ainsi qu'un grand sens historique. Dans son noyau dur, elle n'en offre pas moins un horizon d'interprétation et une matrice herméneutique dont le rôle est tout autant de poser des impossibilités que d'indiquer les grandes directions, dans le traitement des textes évangéliques. Donnés dans leur objectivité intemporelle, ces textes ne parlent pas par eux-mêmes. Il faut quelqu'un pour les faire parler... à quelqu'un. Mais qui peut prétendre avoir la compétence requise pour les faire parler... à celui-ci, à celui-là, aux hommes et aux femmes d'aujourd'hui ? On ne peut pas disposer des évangiles à sa guise dans une intention prétendument pastorale, morale ou catéchétique, encore moins dans une visée autojustificative pour confondre les autres, mousser sa cause ou asseoir ses idées personnelles.

On ne peut pas faire dire n'importe quoi aux évangiles. S'il est vain d'en postuler un sens unique et définitif qu'il suffirait de capter et de répéter comme un phonographe, partout et toujours identique à lui-même, il n'en demeure pas moins qu'ils ne peuvent donner lieu à n'importe quelle interprétation. S'ils pouvaient recevoir tous les sens, ils seraient proprement non signifiants, pour ne pas dire insignifiants. Si on pouvait leur faire dire n'importe quoi, c'est qu'alors ils ne diraient rien, et donc qu'ils ne pourraient pas nous parler et nous interpeller.

La grande tradition d'interprétation portée par la famille transculturelle et transhistorique de ceux et celles qui se réclament du nom de Jésus et se souviennent de lui est donc un phare dont l'éclairage est indispensable pour avoir accès à Jésus de Nazareth ; et cela, que l'on soit chrétien ou non.

Il va sans dire que cette tradition immémoriale est beaucoup plus large, plus riche et plus polymorphe que l'enseignement du magistère ecclésiastique qui a voulu la mettre dans les corsets d'un credo et d'un dogme christologique. Sous prétexte d'orthodoxie, on a condamné des lignes d'interprétation qui avaient pourtant créance. La réduction de la grande tradition à un enseignement magistériel et dogmatique définitivement clos a fini par bâillonner toutes les interprétations plus ou moins divergentes et par condamner comme « hérétiques » toute tentative d'interprétation élaborée à partir d'une nouvelle vision du monde (démithologisation), d'une nouvelle culture (inculturation) ou d'une autre religion (herméneutique interreligieuse). Ces nouvelles tentatives, étant de nature à enrichir notre compréhension du sens et de la portée de l'événement Jésus, devraient être accueillies favorablement, dussent-elles ébranler les acquis théologiques et nous obliger à renouveler notre compréhension de la tradition primordiale. L'accès à Jésus historique est donc le produit d'un processus herméneutique complexe ; allant d'interprétation en interprétation, on tente de rejoindre Jésus non seulement dans sa réalité factuelle, mais dans l'interprétation qu'il a donnée de lui-même. Quand le Jésus réel posait la question : « Qui suis-je ? », avait-il la réponse ? Quel niveau de conscience de soi avait-il et quelle interprétation faisait-il de lui-même et de ses actes ? Est-il venu avec son auto-interprétation (du moins embryonnaire) ou a-t-il laissé aux autres, croyants ou non, la tâche de le nommer, d'interpréter ses actions et ses paroles et de décrypter le sens de sa vie ou de sa mort ?

Comme spirituel chrétien qui appartient à la lignée, famille, fraternité ou réseau de « ceux et celles qui invoquent le nom de Jésus » et « font

mémoire de lui », je me débrouille à qui mieux mieux dans ce jeu herméneutique inextricable. Ma posture est la suivante : mon identité spirituelle se structure autour de cette tradition immémoriale à laquelle j'accorde ma référence prioritaire et privilégiée. Je la crois, en effet, assez riche et ouverte pour intégrer mes diverses identités. Cette référence préférentielle joue le rôle de phare dans la nuit, de pôle d'aimantation contre les diversions, de port d'attache contre le non-lieu, de point d'ancrage contre les dérives, et d'axe structurant contre l'éparpillement. Cette référence, nous le verrons, n'est pas exclusive : au contraire, elle laisse place à d'autres références secondaires dont, entre autres, les interprétations séculières et interreligieuses de Jésus.

### 3. L'interprétation personnelle

L'histoire de l'interprétation des évangiles nous a légué un immense réservoir de savoir objectif qui reste lettre morte jusqu'au jour où un individu décide d'y puiser. C'est alors que ce savoir objectif se traduit en connaissance personnelle. L'accès à Jésus passe obligatoirement par l'interprétation d'un sujet concret ; il se fait toujours en référence à son expérience socioreligieuse et psycho-culturelle. La médiation de l'expérience subjective est incontournable pour l'accès à Jésus de Nazareth. Jésus de Nazareth **pour** moi. Cette interprétation personnelle se fait en référence privilégiée avec la tradition immémoriale, elle met le texte évangélique en rapport et avec mon expérience personnelle et avec le contexte religieux et socioculturel de la Palestine du I<sup>er</sup> siècle. Les situations de vie peuvent engendrer, chez un même individu au cours de sa vie, des interprétations successives et fort diversifiées de Jésus. Ces interprétations sont protégées des déviations subjectivistes et des illusions fantaisistes autant par le respect du genre littéraire des évangiles et la connaissance du milieu palestinien du temps de Jésus que par les grands traits de la figure de Jésus qui se profile dans le Nouveau Testament et la tradition immémoriale.

#### 4. L'expérience de Jésus vivant

Ce dernier point de mon exposé théorique est en fait le premier de la démarche existentielle. En fait, l'accès à Jésus de Nazareth part de l'expérience de Jésus vivant. La distance spatio-temporelle et culturelle entre Jésus et moi apparaît comme un obstacle qui rend difficile, mais non insurmontable, de l'admirer, de s'attacher à lui et de l'aimer. Beaucoup d'hommes et de femmes cherchent à imiter ou à reproduire des personnages historiques. Chacun a son héros. Il y a des personnages du passé avec lesquels nous nourrissons de grandes connivences, qui suscitent notre admiration et peuvent inspirer notre vie. Moi, j'aime bien Socrate, Sénèque, François d'Assise, Newman : je les fréquente assidûment, j'entre en dialogue avec eux par leurs écrits et je me laisse interpeller par leurs paroles et leurs actes. Ils représentent, chacun à sa manière, des moments importants de l'affirmation de l'humain dans l'histoire. Ces personnages ont une grande importance pour moi. Je les rejoins par l'intérêt, le respect et l'amour que je leur porte. Chacun, à sa façon, me rejoint de façon existentielle, m'interpelle, touche mon âme et me met sur la piste d'expériences différentes. Et c'est à partir de ce qu'ils provoquent en moi que je les nomme et dessine leur visage. L'expérience qu'ils induisent en moi me permet de les nommer pour moi. Je les atteins, non pas en eux-mêmes objectivement mais dans ce qu'ils sont pour moi. Sénèque n'est pas Sénèque en soi, mais Sénèque **pour** moi. L'expérience que je fais de quelqu'un est l'amorce de la connaissance que j'en ai et le lieu à partir duquel je le nomme.

Ainsi en est-il pour Jésus. À le voir passer partout « en faisant le bien », prendre la défense des maganés, tenir tête aux oppresseurs, contester les structures aliénantes, proclamer le Règne de Dieu et appeler à l'amour de l'ennemi, je ne puis qu'être séduit par lui. Il réveille des désirs, me rejoint dans ce qu'il y a de noble en moi, me dénonce dans mes trahisons et lâchetés, m'interpelle au plus profond, en un mot, parle à mon cœur. Je me sens attiré vers lui et me laisse inspirer par lui. J'éprouve

de l'admiration et de l'amour pour lui et pour le genre d'homme qu'il représente. J'essaie même de mettre ses paroles en pratique. Je fais donc une certaine expérience de lui et de la vérité de ses paroles. Cette expérience devient le lieu à partir duquel je commence à le nommer, à donner un contenu spécial à son nom. Jésus de Nazareth devient mon Jésus de Nazareth. Dans la nomination de Jésus, tout part de l'expérience vécue au contact affectif et intellectuel avec sa personne, au-delà de l'abîme des cultures et des âges. Ce qui se passe en moi dans cette « première » expérience est la voie d'accès subjective à Jésus de Nazareth.

Mais cela est-il suffisant ? L'accès à Jésus n'est-il qu'un cas d'espèce dans le « culte » antique et légitime du héros ou dans la référence existentielle à tout grand personnage de l'histoire digne d'inspirer l'idéal personnel ou national ? Pouvons-nous nous contenter de comprendre la référence à Jésus de Nazareth de cette façon ?

La réponse est non, du moins si on se place dans la perspective chrétienne. Il faut qu'à cela s'ajoute autre chose. Au dire de K. Rahner, « il demeure toujours un **plus** dans l'ordre de la liberté, dans l'audace de la décision et plus précisément dans l'ordre de l'amour dès qu'il s'agit d'un rapport effectivement chrétien à Jésus. Ce plus outrepassé aussi le témoignage que portent sur Jésus la Tradition et l'Église. C'est seulement si Jésus lui-même est accueilli et aimé pour ce qu'il est lui-même, au-delà du savoir que l'on a pu acquérir à son sujet, c'est seulement si l'on se rapporte à **lui-même** au lieu de s'en tenir à notre idée d'un Christ ou aux acquis de notre science historique sur Jésus – c'est alors seulement que commence à s'établir le véritable rapport à lui : le rapport qui consiste à se livrer résolument à lui<sup>22</sup>. »

À proprement parler, on n'entre pas en relation avec des personnages historiques. On peut s'en inspirer, voire les aimer. Mais il n'y a pas à proprement parler de relation avec eux, il n'y a pas cette réciprocité

---

22. RAHNER, Karl. *Aimer Jésus*, p. 28-29.

qu'implique toute relation intersubjective entre deux personnes. J'aime peut-être mon Newman, mais lui ne me connaît ni ne m'aime. Newman est mort et n'est plus. Jésus aussi est mort et n'est plus.

À la différence du rapport aux grands personnages d'antan, la référence chrétienne à Jésus passe par le pas de la foi qui confesse que Jésus est vivant. « Il est vivant », voilà le cœur de la foi primitive. Il vit maintenant auprès de Dieu qui est le « Dieu des vivants » ; il vit dans la plénitude de son identité. On ne doit pas chercher parmi les morts celui qui est vivant. On peut le prier, l'invoquer comme Étienne et les chrétiens primitifs qui se désignaient comme « ceux qui invoquent le nom de Jésus ». À la limite, le cas de Jésus serait un cas d'espèce dans le culte des saints de toutes religions qui, en étant disparus dans l'abîme divin et ayant trouvé leur statut d'éternité, n'en sont pas moins proches de nous puisqu'ils échappent aux lois de l'espace-temps. Ainsi « serait vérifié un présupposé qui, pour un rapport immédiat à Jésus, est fondamental, absolument nécessaire et tout à fait important<sup>23</sup> ». La distance culturelle et spatio-temporelle cesse de faire obstacle à l'accès au Jésus concret de Nazareth. Mais est-ce vraiment suffisant pour que son histoire passée et révolue garde encore quelque importance pour nous ? La relation à établir avec Jésus en serait alors une d'ordre culturel qui culminerait dans l'adoration de Jésus-Hostie et dont les multiples expressions viseraient paradoxalement l'humanité corporelle de Jésus : le Sacré-Cœur, les Cinq Plaies, le Chemin de la Croix, le Précieux Sang, etc. D'où la conviction que la mise en relation immédiate avec Jésus vivant près de Dieu donne accès au Jésus concret de l'histoire. La dévotion inscrit un rapport affectif et aimant à Jésus. Et l'amour est capable de surmonter toutes les distances. Celui qui aime Jésus vivant auprès de Dieu aime le Jésus concret de Nazareth. En effet, celui qui aime Jésus veut communier à son destin historique et entrer dans la logique du mouvement dramatique dont l'issue a été fatale.

---

23. *Ibid.*, p. 32.

Mais est-il suffisant de voir dans la relation à Jésus un cas d'espèce du culte des « saints » ? N'y a-t-il pas quelque chose d'autre ? Certes Jésus est vivant auprès du Dieu vivant. Mais ce Jésus vivant n'habite pas ailleurs céleste et divin ; il habite au milieu des humains, particulièrement des maganés et de ceux et celles qui se réunissent en son nom. Tout en étant auprès de Dieu, il est mystérieusement vivant incognito au milieu de nous.

Où chercher pour entrer en relation avec Jésus de Nazareth ? Non pas dans les nuages. Pourquoi restez-vous là à regarder le ciel ? Allez en Galilée dans votre lieu spatio-temporel – c'est là que vous le trouverez. Jésus de Nazareth lui-même est au milieu de ceux qui se réunissent en son nom pour faire mémoire de lui. Si tu veux le rencontrer, avoir accès à lui et entrer en relation vivante avec lui, fais l'expérience de ceux ou de celles qui se mettent à la suite du crucifié et partagent son opprobre. « Bienheureux ceux qui pleurent et sont rejetés à cause de moi. » Ceux-là font dans leur chair l'expérience de Jésus vivant. C'est en eux que Jésus lui-même est persécuté. Jésus est bien vivant auprès des maganés de l'existence ; il est descendu aux enfers pour y rester. Quand tu portes secours à un nécessiteux, c'est Jésus lui-même que tu aides. En souffrant au nom de Jésus, tu fais l'expérience de la béatitude. « Heureux ceux qui sont persécutés. » En secourant les maganés, tu prends conscience d'être béni de Dieu : « Venez, les bénis de mon Père. »

Cette expérience bénéfique que produit le contact mystérieux avec Jésus (reconnu ou non comme Jésus) est vraiment la porte d'entrée dans la connaissance de Jésus de Nazareth. C'est à partir de là que je deviens petit à petit apte à nommer Jésus et que je découvre tout le contenu de son nom. Jésus de Nazareth est le Jésus de tous ; mais c'est par le biais de mon Jésus expérimenté que j'y ai véritablement accès. Ce lieu subjectif, qui sert de point de départ, me protège, d'une part, contre l'historicisme qui le voit comme une réalité objectivée se tenant au cœur de l'histoire d'une manière autonome, mais qui ne me concerne pas et, d'autre part,

contre le gnosticisme aux multiples visages dont l'unique visée est de faire de Jésus un chiffre abstrait, un objet d'étude, une ratiocination savante ou une contemplation hermétique.

C'est toujours en tenant compte de ma référence prioritaire à la tradition immémoriale d'interprétation que s'exerce ce qu'il convient d'appeler mon magistère subjectif, celui-ci étant l'instance immédiate qui préside à ma lecture de l'Écriture. C'est bien moi qui lis l'Écriture, mais je ne la lis pas seul, dans le désert ; mon rapport subjectif à l'Écriture ne peut être vrai et authentique s'il exclut toute hétéronomie. En fin de compte, l'Écriture est parole de Dieu adressée à chaque individu disposé à la recevoir. C'est dans la rencontre de la lettre de l'Écriture avec la parole semée dans mon cœur, que le texte sacré devient parole de Dieu pour moi. C'est alors que de l'Écriture jaillit une révélation pour moi. Autrement, l'évangile lui-même reste non seulement lettre morte, mais lettre qui tue.

Au lieu de tenter de partir de Jésus de Nazareth exhumé des témoignages évangéliques, ou de Jésus comme chiffre abstrait (Christ-Logos, Fils de l'homme, prototype universel), il semble plus indiqué, pour avoir accès à la vérité de Jésus, de partir de soi, c'est-à-dire de l'expérience de la présence efficace de Jésus dans sa vie personnelle. Non plus une réalité objectivée, en dehors de soi, ayant une existence autonome. Partir de l'expérience subjective. Refuser de nommer Jésus au départ. Entrer en relation avec lui non plus par la pensée, l'étude, la théorie ou la théologie, mais par l'expérience. Et celle-ci se produit plus volontiers dans l'humble mise en œuvre de la parole évangélique que dans les savantes analyses ou les explications les plus profondes des divers titres christologiques. Prendre un contact direct avec les évangiles sans préjugé et sans prétendre savoir quelque chose de Jésus. Les aborder comme pour la première fois, comme si c'était du jamais vu. Ne pas les lire dans le but d'acquérir un savoir objectif et des informations sur Jésus. Mais les fréquenter de façon à laisser venir à soi ce vers quoi pointent les mots, en

reprenant lentement et patiemment ses expériences de vie dans son acte de lire, tendant toujours l'oreille en direction de sa propre vie<sup>24</sup>. Le même acte de lire porte à la fois sur sa vie à soi et sur les mots. Dans la lecture des mots, s'opère le décryptage de sa vie personnelle. Les yeux vont du livre à la vie et de la vie au livre dans un dialogue incessant, producteur d'une expérience existentielle spécifique où s'acquiert dans un même mouvement la connaissance de soi et celle de Jésus.

Cette pratique simple et sincère ne manquera pas de provoquer une expérience personnelle de libération dans laquelle se profilera petit à petit l'image du Jésus avec qui on est mis en relation par la pratique. Il reviendra à chacun de donner un nom à ce noyau d'expérience. Le contenu du nom Jésus sera puisé à même l'expérience vécue et les effets bénéfiques éprouvés dans la mise en pratique de la parole évangélique. Qu'il faille, pour dire ce Jésus, utiliser un titre traditionnel ou se fabriquer un nouveau chiffre, cela est du ressort de chacun. Une chose est sûre : s'il n'y a pas d'expérience initiale, il n'y a rien à nommer ; le nom de Jésus reste un sac vide, une étiquette sans contenu. Les titres christologiques sont apparus dans l'histoire à la suite d'expériences préalables que des gens, hommes et femmes, ont faites au contact de Jésus. Ils avaient pour but de nommer et d'interpréter une expérience précise dans un contexte socioculturel donné.

La tâche sera longue. Jésus ne peut être contenu dans aucune formule. On n'aura jamais fini de le nommer. Il n'y a pas de véritable réponse ou, à tout le moins, pas de réponse finale à la question : Qui est Jésus ? Contrairement à ce que disent les chrétiens évangéliques, *Jesus is not the answer*. Jésus ne sera jamais réponse à rien. Ni réponse de Dieu à l'homme, ni réponse de l'homme à Dieu, ni réponse de l'homme à lui-même. Jésus, au bout du compte, est question. Éternelle question de l'homme à Dieu : « Pourquoi m'as-tu abandonné ? » Éternelle question

---

24. RAHNER, Karl. *Aimer Jésus*, p. 18.

de Dieu à l'homme : « Pourquoi n'écoutez-vous pas mon Fils bien-aimé, pas plus que vous n'avez écouté lorsque je vous ai parlé par Élie, Moïse, Isaïe, Socrate ou Gautama ? » C'est au creux d'une insondable question que j'ai accès à Jésus. Et je ne puis entrer en relation avec lui qu'en habitant la mystérieuse question qu'il est pour moi. Il me faudra porter la question courageusement, patiemment, dans le doute et la modestie, dans l'attente d'un clin d'œil furtif au détour de la route alors qu'il fait nuit. Porter la question aussi longtemps que je ne serai pas trouvé digne de porter la réponse. Car la réponse peut me désarçonner, me déstabiliser et me faire perdre pied ou au contraire m'enfermer dans la certitude mortifère que « je l'ai, l'affaire ». Refuser de me laisser emprisonner par tous ceux qui veulent m'imposer leurs Jésus au nom d'une cause, d'un système ou d'un dogme. La question qui m'est et me sera posée n'est pas : « Qui est Jésus pour le pape ? », mais : « Qui est Jésus pour toi ? » Je ne puis répondre à cette question qu'en partant de moi. Si je dis : « Il est mon Seigneur », cela veut dire concrètement que je me fais son serviteur et le serviteur de tous. Le mot « Seigneur » désigne ma propre expérience de service. L'expérience que je vis est le lieu où s'inscrit ma nomination de Jésus.

## II. Les titres christologiques

Je me dois de porter grand respect aux titres christologiques traditionnels par lesquels les chrétiens ont tenté de traduire leur expérience et leur vision de Jésus. Ce sont autant de portraits de Jésus accrochés aux murs de ma demeure spirituelle. Même s'ils sont défraîchis et parlent une langue étrangère à ma culture, je me fais le devoir de les regarder régulièrement et de leur prêter une attention religieuse. Ces Jésus traditionnels ont l'austère dignité et l'air de mystère de ces vieilles photos d'ancêtres qui trahissent l'histoire de toute une vie, histoire inconnue

mais qu'on peut deviner, par sa seule intuition, sous les traits du visage et l'allure de la personne. J'ai toujours pensé que les quatre portraits que Van Gogh a peints de lui-même sont une parfaite illustration des multiples images de Jésus. C'est toujours le même personnage historique, mais interprété et vu à travers les états d'âme du peintre. Toujours le même individu Van Gogh, mais aux visages si dissemblables et pourtant si vrais. Comme les Jésus des quatre évangiles.

J'ai à peindre mon propre Jésus. Les portraits qu'ont faits de lui ceux et celles qui « invoquent et ont invoqué son nom » peuvent m'aider à en saisir la vérité. Chaque portrait se veut une tentative pour nommer l'innommable ; chacun pointe vers un aspect singulier de la personnalité de Jésus. Il en va de même pour les portraits de Jésus brossés par les athées, les agnostiques, les libéraux ou les ésotéristes. Il faut chercher à saisir ce qu'ils veulent dire de Jésus, car ils ne peuvent pas ne pas dire quelque chose de vrai sur lui. Il faut même prêter attention aux portraits négatifs de Jésus qui ont circulé depuis les origines et dont nous trouvons maints exemples dans les évangiles. Jésus : un fou (*Mc 2, 21*), un ami des prostituées et des pécheurs (*Mt 11, 19*), un samaritain (*Jn 8, 48*), un faux prophète (*Lc 2, 39*), un blasphémateur (*Jn 10, 20*), un séditieux (*Lc 23, 5*), un possédé (*Jn 8, 48*), etc. Par ces désignations offensantes, les adversaires de Jésus ont voulu traduire quelque chose de leur expérience vécue à leur contact avec lui : ils ont été choqués, insécurisés, irrités, ébranlés, démasqués... Peur de l'écroulement de leur monde socio-religieux. Tout y passait : le Temple, la loi, l'image de Dieu. Ces figures négatives de Jésus sont éclairantes pour nous ; elles nous indiquent que le contact vivant avec Jésus peut provoquer le même ébranlement. Jésus est fou : Paul a fait l'expérience de cette folie en regard de la sagesse grecque. Jésus est blasphémateur : le Dieu de Jésus est déconstructeur du Dieu des religions, juive et païenne, à un point tel que les premiers chrétiens ont été traités d'athées. Du point de vue sociopolitique, Jésus est un agitateur « qui soulève le peuple en enseignant » (*Lc 23, 5*) et « met

le trouble dans la nation » (*Lc 23, 2*). Par ses paroles, ses actions et ses prises de position, il met en péril la sécurité nationale. Jésus est possédé d'un esprit mauvais, un vrai Béezébol, disent les pharisiens, et ils ont raison, car Jésus fréquente les impurs, les pécheurs, les prostituées, ceux qui ne se lavent pas les mains, c'est-à-dire tous ceux avec qui il est interdit, au nom de la sainteté de Dieu, de se tenir. Jésus est impur parce qu'il fait des gestes qui rendent impurs. Jésus est un faux prophète parce qu'il prétend parler au nom de Dieu alors qu'il substitue sa parole à celle de Dieu : « On vous a dit [...] moi je vous dis. » Au nom de la volonté de Dieu, il enfreint et permet d'enfreindre des lois qui sont l'expression du vouloir divin, notamment la loi du sabbat. Jésus est hors la loi, car il dissocie loi et volonté de Dieu.

Jésus est un fou qui marche sur la tête et m'invite à faire de même, qui me fait perdre ma vie en m'invitant à suivre ce que la société considère comme des antivaleurs. Jésus est un iconoclaste qui propose l'image d'un Dieu sans bon sens et sans allure, opposé au Dieu des prêtres et contraire à toutes les images que la théologie et l'instinct religieux peuvent se faire de lui. Jésus est possédé d'un esprit impur qui le pousse à se tenir avec les impurs. Il est un faux prophète qui enseigne que la miséricorde divine est appelée à outrepasser les frontières d'Israël pour atteindre toutes les nations. C'est la miséricorde qu'il veut et non le sacrifice. Jésus est un révolutionnaire, mais un révolutionnaire non violent qui, par son option pour les maganés de l'existence, chamboule de fond en comble tous les systèmes établis.

Jésus mérite toutes ces appellations négatives dont l'affublent ses adversaires qui, eux, le jugent selon les critères les plus éprouvés de la théologie ambiante et de l'idéologie politique. Ils se sont opposés farouchement à Jésus au nom de la loi, de la religion, de la morale et du Dieu des pères. Ils ont bien compris les enjeux sociopolitiques et religieux de l'événement Jésus. Jésus était politiquement et religieusement gênant pour le système établi et le pouvoir en place. Il minait la crédibilité religieuse et

mettait en péril la sécurité nationale. Il n'y avait qu'une seule solution : le faire disparaître. Certes, les titres offensants dont on l'affublait visaient à discréditer Jésus aux yeux du peuple et à justifier les exactions fatales exercées contre lui ; mais surtout ils disaient, par la négative, le sens profond, la portée contestatrice et le pouvoir « déconstructeur » et déstabilisateur de ses faits et gestes. Cet acharnement de la part des notables, docteurs, prêtres et hommes de loi laisse entendre qu'ils ont deviné très tôt la force explosive de l'événement Jésus. Les titres négatifs criaient haut et fort : « Jésus est un danger pour les institutions et les pouvoirs établis. » Mieux valait qu'un seul meure pour que vivent le système et les institutions voulus par Dieu. C'était de l'intérêt de tous : de Dieu, de la religion, de la loi, du pouvoir et de la moralité.

Les désignations négatives de Jésus fournissent à celui qui se réclame du beau nom de Jésus une instance critique qui permet de jauger la vérité et l'authenticité de son engagement. Il y a en effet une manière socioreligieusement correcte de se réclamer de Jésus qui mérite éloges, honneurs et reconnaissance de la part des responsables de la religion et de l'ordre établi, mais qui encourt la réprobation de Jésus lui-même : « Malheureux êtes-vous quand les hommes disent du bien de vous. » (*Lc 6, 26*) Il y a en contraste une façon évangéliquement correcte de le faire qui s'attire à coup sûr le blâme de la part des gardiens du système religieux et sociopolitique, mais mérite la bénédiction de Jésus : « Bienheureux êtes-vous lorsque les hommes insultent et proscrivent votre nom comme infâme à cause du Fils de l'homme. » (*Lc 6, 22*)

Si les adversaires ont compris les enjeux religieux et sociopolitiques de l'événement Jésus, les disciples, quant à eux, n'ont rien compris de son vivant. Tout au long de son ministère, Jésus se plaint de leur esprit sans intelligence et de leur cœur endurci (*Mt 8, 16-18*). Même après sa mort, les disciples ne comprennent toujours pas. Ce n'est que plus tard, en accédant à la foi, qu'ils parviennent à une certaine connaissance expérientielle de Jésus qu'ils ont traduite à l'aide de titres christologiques :

Messie, Seigneur, Fils de l'homme, Logos, etc. Du vivant de Jésus, leurs esprits restent fermés. Ils ne comprennent pas les enjeux iconoclastes et déconstructeurs de ses paroles, de ses faits et gestes. Ils « suivent » sans rien comprendre ou à peu près. Et quand ils pensent comprendre, ils comprennent de travers.

Les textes évangéliques soulignent avec insistance cette incompréhension des disciples dont Jésus se plaint amèrement : « Cœurs sans intelligence, vous ne comprenez toujours rien, » (*Lc* 24, 25; *Mt* 15, 16; 16, 9; *Mc* 7, 18; 8, 17) Décidément, les pauvres !, ils ne comprennent rien à rien, ni à ses paroles, ni à ses gestes, ni à son comportement. Ni à la parabole du semeur (*Mc* 9, 13), ni à la multiplication des pains (*Mc* 52, 8, 18-21; *Mt* 16, 5-12), ni aux trois annonces de la passion (*Lc* 9, 44-45; 18, 34), ni à la souffrance du Messie (*Lc* 18, 34) ; ni à l'annonce du départ de Jésus et de sa résurrection (*Jn* 7, 34; 20, 9), ni au discours sur le célibat (*Mt* 19, 11). Décidément, les disciples n'ont rien compris ni du vivant de Jésus ni après sa mort. C'est par un recours assidu aux écritures que petit à petit leur esprit accédera à l'intelligence de cet énigmatique et insaisissable Jésus.

La nomination négative de Jésus constitue une étape obligée de la relation à lui. Une expérience de Jésus qui n'aurait pas connu ce détour négatif serait suspecte. Il y a des moments où cette expérience de Jésus nous déstabilise, nous choque, nous dérange, ébranle nos habitudes, remet en question nos acquis, déconstruit nos images de Dieu et met en cause notre mode de vie. À ces moments-là, on se détourne la tête, on voudrait ne pas l'avoir connu, on lui en veut, on le voit comme un trouble-fête, un adversaire, un rabat-joie qui demande de perdre sa vie, de porter sa croix, d'aimer ses ennemis. Vraiment, c'est trop. Il est fou, iconoclaste, blasphémateur, ce Jésus dont on fait inchoativement l'expérience. On le trouve gênant et on éprouve une certaine honte à se réclamer publiquement de lui, à témoigner de lui dans ses gestes, à prendre des positions sociales en son nom, à dire toutes ses exigences sans n'en

rien dissimuler. On a peur de faire rire de soi, de passer pour naïf et ridicule, de paraître un peu cinglé. La honte appartient à l'une ou l'autre étape de notre expérience de Jésus. Les disciples, les premiers, ont été gênés, scandalisés par Jésus. Ils ont eu honte de lui.

Si les disciples et les sympathisants de Jésus se réjouissent de l'enthousiasme des foules, ils ne manquent pas de s'inquiéter du tollé soulevé auprès des gardiens du système qui, par les surnoms péjoratifs qu'ils lui accolent, tentent de le discréditer. Très tôt, la honte s'empare d'eux. Honte des membres de sa famille qui veulent « l'enlever, car ils disaient : il a perdu la tête » (*Mc* 3, 21). Le pauvre ! il est devenu fou. Honte devant la nécessaire souffrance du messie (*Mc* 8, 29) ; honte et refus de se faire laver les pieds par lui (*Jn* 13, 6-10) ; honte et stupéfaction de voir Jésus s'entretenir avec une samaritaine pécheresse (*Jn* 4, 27), honte et gêne de voir Jésus invectiver et « scandaliser » les pharisiens (*Mt* 15, 11-12). Ce sentiment de gêne et de honte va s'aggraver à mesure que l'opposition se lève, que les foules commencent à s'éloigner de lui et que les disciples se mettent à le quitter. Pris de honte, Judas le vend, Pierre le renie, les disciples disparaissent dans la brume. À mesure que Jésus perd des plumes et qu'il devient objet de dénigrement de la part des autorités et des « gens bien », la honte s'installe ; tout le monde s'enfuit, sauf quelques femmes. On a honte de « s'être fait avoir » ; on pensait que c'était lui qui... Désillusion.

Je dois confesser que, moi aussi, j'ai déjà eu honte de Jésus. Cette honte s'est manifestée de manières bien subtiles et s'est camouflée sous le manteau de la modestie, du retrait, du silence, de la fuite, du compromis, de l'excuse, du « il faut être raisonnable et s'adapter ». Comment se fait-il que, contrairement à celui du Bouddha, le nom de Jésus suscite souvent dans notre milieu un certain malaise, une certaine gêne ?

Quant à moi, je n'ai plus honte de Jésus, mais je commence vraiment à avoir honte de moi devant lui. Sur ce point, je me sens un peu comme Alcibiade devant Socrate qui est troublé et frappé au cœur quand

il entend ses discours. « Il m'a souvent mis, dit-il, dans un tel état qu'il me semblait impossible de vivre comme je le fais [...]. Si j'acceptais de prêter l'oreille à ses paroles, je n'y tiendrais pas, j'éprouverais les mêmes émotions. Il m'oblige en effet à reconnaître qu'en dépit de tout ce qui me manque, je continue à n'avoir point souci de moi-même [...]. J'éprouve devant lui un sentiment qu'on ne croirait trouver en moi : celui d'avoir honte devant quelqu'un. Il est le seul homme devant qui j'ai honte. Car il n'est impossible, j'en ai conscience, d'aller contre lui, de dire que je n'ai pas à faire ce qu'il ordonne ; mais quand je le quitte je cède à l'attrait des honneurs dont la foule m'entoure. Alors je me sauve comme un esclave, je m'enfuis et quand je le vois, j'ai honte de mes aveux passés. Souvent j'aurais plaisir à ne plus le voir en ce monde, mais si cela arrivait, je sais bien que j'en aurais encore plus de chagrin : c'est au point que je ne sais que faire de cet homme-là<sup>25</sup>. »

Moi non plus... je ne sais que faire de ce Jésus-là. Telle est ma question christologique : Comment faire avec un tel homme ? Mieux, que faire de cet homme-là ? J'ai renoncé pour le moment à la question : Qui est Jésus ?

### III. De l'expérience à la nomination

Je le disais plus haut, il faut partir de l'expérience personnelle vécue dans la mise en relation avec Jésus. Cette expérience bienfaisante est elle-même le lieu de la manifestation de l'identité de Jésus et de son Dieu. Il n'y a pas une révélation préalable contenue dans un livre, aussi sacré soit-il, qu'il suffirait d'ouvrir, comme un poste de radio ou de télévision, pour avoir accès à une révélation objective. S'il y a révélation, c'est au cœur même de l'expérience qu'il faut la décrypter, les évangiles n'étant

---

25. PLATON, *Le banquet*, XXXII.

eux-mêmes que la transcription d'une expérience préalable vécue auprès de Jésus de Nazareth. Cette expérience interprétée devient le buisson ardent où Jésus et son Dieu se révèlent à chacun de manière singulière et diversifiée. Il n'y a pas deux expériences identiques de Jésus et de son Dieu ; aussi ne peut-il y avoir deux manières identiques de dire Jésus.

Le difficile, c'est de saisir l'expérience qu'ont vécue les disciples de Jésus au cours de sa vie publique et après sa mort, ainsi que l'expérience des premiers chrétiens qui n'ont pas connu Jésus selon la chair. Cela s'avère d'autant plus difficile que cette expérience inédite a été racontée dans des récits qui s'inspirent des écrits vétérotestamentaires et qui utilisent des genres littéraires farcis d'images étranges, de légendes et de mythes cosmiques. Les évangiles ne s'intéressent guère à la psychologie au sens moderne du terme, ni aux phénomènes de conscience ni aux états psycho-mystiques. C'est en termes cosmiques qu'ils traduisent volontiers les expériences vécues avec Jésus (ciel, lumière, tremblement de terre, bruit, éclipse, tonnerre, etc.). Autant de théophanies dont la visée essentielle est de parler du Dieu qui se manifeste et non de l'expérience de celui à qui la divine parousie est octroyée. Sauf peut-être pour Paul de Tarse, le Nouveau Testament ne connaît pas le genre littéraire « récit de conversion » ou « récit de vie ».

Dans ces conditions, il est fort difficile sinon impossible de connaître le contenu de l'expérience que Pierre, Jean, Marie-Madeleine et les autres ont vécue au contact de Jésus avant et après sa mort. Les textes évangéliques procèdent d'une manière originale et surprenante pour nous faire pressentir les grandes données de l'expérience polymorphe que des gens ont vécue au contact de Jésus. C'est dans les récits de miracles et la tradition des paraboles qu'on peut les saisir.

Les miracles, en effet, sont moins des récits événementiels et anecdotiques que des « signes » de l'expérience du Règne vécue par des gens, disciples ou non, qui sont entrés en relation avec Jésus. Les paraboles sont des récits fictifs qui décrivent le genre de réaction ou d'expérience

que provoquent l'enseignement et la rencontre de Jésus. Il faudrait faire l'inventaire de tous les miracles et de l'ensemble des paraboles pour découvrir tous les aspects de l'expérience que des gens, hommes et femmes, ont vécue en entrant en relation avec Jésus de Nazareth avant ou après sa mort. Je m'en tiendrai ici aux récits de miracles ; leur étude nous révèle cinq modalités de cette expérience unique et pourtant fort diversifiée.

En premier lieu, l'expérience se dit en termes d'accès à la lumière, à la connaissance, à la vérité. Sortie du mensonge et de l'ignorance, arrachement à tout ce qui aveugle le cœur et voile les yeux. Eux qui avaient des yeux et ne voyaient pas, voilà que leurs yeux s'ouvrent. Eux qui étaient aveugles dans la nuit noire, incapables de trouver leur chemin, les voilà qui recouvrent la vue. Ils voient Jésus, le reconnaissent sous tous ses déguisements (forme de fantôme, pèlerin dans le soir, accoutrement de jardinier, tablier du serviteur, haillons du nécessiteux, campeur sur la grève), en tous lieux du quotidien (en Galilée, en prison, au milieu de l'assemblée des fidèles) et dans toutes les postures (enseignant, montrant ses plaies, faisant un feu, marchant sur l'eau). Leurs yeux s'ouvrent et ils le reconnaissent. Tous les récits de guérison de la cécité ont comme visée première de nous dire que l'expérience faite au contact de Jésus en est une d'illumination, de connaissance, de vision, de « reconnaissance ». Ils ont vu clair en eux, dans leur vie, dans leur ici-maintenant et ils ont « reconnu » que c'est leur contact avec Jésus qui a produit cette lumière.

Une deuxième modalité de l'expérience nous est fournie par les récits de guérison de sourds. Au contact de Jésus, voilà que les sourds entendent une parole qui leur est bénéfique. Eux qui avaient des oreilles et n'entendaient rien, voici que leurs oreilles s'ouvrent et qu'ils peuvent entendre et accueillir une parole qui fait autorité. Ils peuvent écouter cette parole mystérieuse qui se dit dans la vie de Jésus, dans leur propre vie et dans leur ici-maintenant. Le brouhaha bruyant de la quotidienneté, le tintamarre de la place publique et les mille voix intérieures les

avaient rendus sourds à la parole déposée en eux, semée dans leur cœur. Ils ont eu accès à la parole qui guérit et fait vivre. Conséquence merveilleuse : ils sont sortis de leur mutisme et se sont mis à parler toutes les langues. Les récits de guérison de sourds et de sourds-muets décrivent l'expérience des disciples en termes d'accès à la parole, d'entrée en dialogue et de prise de parole. Leur expérience est un événement de parole.

Une troisième forme de l'expérience est suggérée par les récits de guérison de toutes les infirmités affectant la mobilité et les rapports sociaux : paralytique, femme courbée, épileptique, lépreux, hydropique, etc. La rencontre de Jésus a libéré les disciples des multiples handicaps affectant leur rapport avec eux-mêmes et les autres. Eux qui étaient rejetés, courbés, aliénés, écrasés sous la férule des maîtres et le pouvoir oppressant du système, eux « qui ployaient sous le fardeau », voilà qu'ils se relèvent et se tiennent debout. Leur handicap s'est transformé en tremplin. Ils portent, vaillants, leur grabat et se mettent à marcher dans la vie. Fini l'à-plat-ventrisme ! Finies les courbettes devant le système et les puissants ! Fini le surplace ! Les voilà sur les routes du monde et de la vie, sans sac, ni besace, ni rien du tout. Donc, expérience de relèvement (ressusciter : *egeirein*), de libération de la peur, d'arrachement au devenu, de partance sans retour. Eux qui étaient enfermés en eux-mêmes « par peur » (des impuretés, des pouvoirs religieux, de leur ombre), les voilà qui osent « aller et venir » dans le Temple, tenir tête aux puissants, convaincus qu'il « vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes ».

Les miracles touchant la nature cosmique révèlent une quatrième dimension de l'expérience vécue au contact de Jésus. Qu'il s'agisse de la tempête apaisée, de la marche sur les eaux, de la multiplication des pains, de la transmutation de l'eau en vin, de la pêche miraculeuse ou encore des récits théophaniques (baptême, transfiguration) et des récits d'apparitions post-résurrectionnelles (bilocation, matérialisation et dématérialisation, etc.), tous ces récits suggèrent la dimension transcendante de l'expérience. On éprouve quelque chose qui dépasse

l'ordinaire, transgresse les frontières du connu, outrepassé le possible; on accède à une réalité qui appartient à un au-delà des expériences humaines recensées. Dieu est sûrement là! On a touché à quelque chose de lui. La crainte que l'on éprouve alors ne désigne pas un état psychologique; c'est une catégorie religieuse qui indique qu'on est en présence de Dieu. L'expérience faite avec Jésus est une expérience de Dieu; expérience d'un Dieu dont la Surprenance éclate dans la quotidienneté et l'humble réalité humaine. Faire l'expérience de Jésus, c'est faire l'expérience d'un au-delà mystérieux que Jésus a qualifié de Père.

La terminologie des récits des miracles nous indique que nous sommes dans un registre symbolique. Comme symboles, ils donnent à penser; ils renvoient à une réalité autre que la pure anecdote. Ce sont des signes de ce que produit le Royaume quand il investit un individu; des signes de l'expérience existentielle vécue au contact avec Jésus. Les mots utilisés renvoient à des attitudes ou à des comportements et expriment des aspects variés d'une expérience existentielle polyforme. Lève-toi, dresse-toi, va, marche, sois guéri, sois sauvé, réveille-toi, *ephata*, ouvre-toi, te voilà libéré. La guérison physique est signe du rétablissement de l'être tout entier. Guérir et sauver sont synonymes dans les récits de miracles. Somme toute, la relation confiante à Jésus induit une expérience de salut, de libération.

Outre la terminologie utilisée, la structure des récits de miracles montre à l'évidence que l'expérience à laquelle ils réfèrent en fin de compte se situe aussi et d'abord à un niveau plus englobant. Tous les récits – sans exception – sont structurés de façon identique. Ils comportent cinq éléments dont l'importance varie selon les récits.

D'abord, une situation de détresse multiforme symbolisée par les diverses maladies, infirmités ou malheurs. Il ne suffit pas de constater qu'on est dans de mauvais draps; encore faut-il reconnaître que la situation est désespérée. On a tout essayé, mais en vain. À la fin, on en est venu à admettre humblement sa totale impuissance devant le malheur.

Deuxième élément, reconnaissance de l'autorité de Jésus. Lui, Jésus, a le pouvoir de faire quelque chose. Une force particulière sort de lui. Un seul mot, un simple geste suffit. Et tout advient selon son vouloir. Mais rien ne se produit si on en reste au niveau objectif de la reconnaissance de l'autorité de Jésus.

Troisième élément : la démarche subjective. Il faut que les gens brisés, mal pris, désespérés (ou leurs proches) fassent une démarche auprès de Jésus. Les scènes sont émouvantes. On ose tout, on est prêt à tout pour prendre contact avec Jésus ; on démolit les toits, on affronte le rejet des disciples, on surmonte la gêne et le respect humain, on ne craint pas de violer les lois de la pureté, les règles du sabbat, les interdits de la race, les qu'en-dira-t-on et la peur d'être importun. On s'approche de Jésus pour lui faire connaître son désespoir : on lui parle doucement, on crie à tue-tête, on supplie. Cette démarche confiante s'enracine dans la conviction que Jésus peut, s'il le veut, faire quelque chose. Il s'agit d'une confiance active, obéissante, prête à exécuter l'ordre de Jésus. Le miracle s'inscrit dans l'acte d'obéir. Il advient quand on obéit. « Faites tout ce qu'il vous dira », dit Marie aux serviteurs à Cana. Ce qu'il dit : « Remplissez ces jarres. » « Lève-toi. » « Viens. » « Approche. » « Jetez les filets. » « Amène ici ton fils. » « Appelez-le. » « Allez vous montrer aux prêtres. » C'est en accomplissant l'ordre que le miracle se produit. La rencontre de la foi obéissante et de l'autorité de Jésus produit l'étincelle.

Quatrième élément des récits de miracles : ce qui se produit alors est en tout point extraordinaire. L'un accède à la lumière et s'éveille à la conscience ; l'autre se met à entendre et à parler, un troisième se dresse tout droit (ressuscite), un autre prend la route de la vie. Il y a du pain en surabondance, du vin à saouler un village, des poissons à faire couler un bateau. Les tempêtes de la vie, la mer agitée de l'existence, les troubles de l'âme : tout se calme au-dehors et au-dedans. On marche sur des eaux troubles sans s'enfoncer. Une main est toujours là, tendue, prête à nous tirer du borbier.

Et cela nous conduit au cinquième élément : l'étonnement et la louange. Les rescapés émerveillés crient leur joie; bouleversés, ils s'interrogent; enthousiastes, ils sont incapables de garder la consigne du silence et de la réserve. Les témoins exaltés répandent partout la bonne nouvelle en disant qu'ils n'ont jamais vu chose pareille. Que faire sinon louer et bénir Dieu devant ce passage de la « mort » à la « vie »!

Les cinq éléments structurels des récits de miracles visent, de toute évidence, à décrire les cinq étapes ou composantes de l'expérience vécue à la suite d'un rapport confiant avec Jésus : 1) prise de conscience qu'on est dans une situation sans issue et reconnaissance de l'impuissance de toutes les ressources disponibles sur la place publique ou dans les religions; 2) conviction que Jésus a le pouvoir de libérer et de remettre sur pied; 3) démarche personnelle pour établir un rapport confiant et vivant avec Jésus; 4) expérience totalement bénéfique : libération, guérison, salut; 5) action de grâce devant le bienfait obtenu. Il va sans dire que cette expérience unique est vécue de façon fort diversifiée selon les individus, étant donné la singularité de leur situation et de leur condition existentielle.

Telle est l'expérience dont les écrits évangéliques veulent témoigner. Voilà ce que produit la relation confiante à Jésus; voilà ce que des gens, hommes et femmes, ont vécu à son contact. Tout le reste de l'évangile (paraboles, discours et actions) ne sert qu'à expliciter cette expérience, à dire de quoi est faite la relation vivante à Jésus, et à donner des exemples du mode de vie que peut exiger cette grande expérience. Répétons-le, beaucoup plus que répondre à la question de l'identité de Jésus, les évangiles veulent illustrer ce qui arrive quand on instaure une relation vivante avec lui.

La question : « Qui est-il, ce Jésus de Nazareth ? » se pose en second; elle n'est valide et bénéfique que si elle jaillit d'une rencontre avec lui. Elle est la conséquence obligée d'une expérience vécue. Qui est-il pour que son contact produise en moi une expérience si vivifiante? Si la question

ne jaillit pas de là, elle est malsaine ; elle se réduit à un jeu intellectuel relevant de la curiosité, d'un désir de contrôle ou d'une intention mauvaise. Une fois nommé et circonscrit dans une définition ou un titre précis, Jésus est maîtrisé, domestiqué ; il ne dérange plus personne. On sait... on le contrôle.

Ainsi donc, la question « Qui est ce Jésus de ma relation à Jésus ? » me renvoie nécessairement à la question : « Quelle est mon expérience de Jésus ? » Il s'agit d'abord de nommer ma propre expérience ; après, seulement, puis-je me poser la question : « Mais qui est-il pour qu'un contact confiant avec lui puisse induire une telle expérience ? » Laissons donc de côté la question, certes importante, concernant l'identité de Jésus ; mettons entre parenthèses toutes les réponses officielles, « hérétiques » ou « incroyantes » qu'on lui a données ; oublions pour un instant tous les titres qu'on lui a accolés et tournons-nous vers nous-mêmes, nous qui sommes de vieux croyants, qui portons le beau nom de chrétiens, qui confessons Jésus depuis les genoux de notre mère et qui avons appris par cœur les réponses du catéchisme qui en savait tant. Oui, tournons-nous vers nous-mêmes et, jetant un regard rétrospectif sur l'histoire de notre relation à Jésus, tâchons courageusement de nommer l'expérience que nous avons vécue en nous mettant à sa suite.

Je fais ici l'exercice pour moi-même, convaincu que beaucoup de mes lecteurs et lectrices se reconnaîtront dans mes paroles. Quelle est mon expérience de Jésus ? Cette question me fait paniquer. Ai-je vraiment une expérience de Jésus ? Ai-je jamais fait une telle expérience ? Puis-je le savoir ? Comment puis-je le savoir ? Ai-je vraiment vécu une expérience de Jésus analogue à celle évoquée plus haut ? Ou une autre expérience que j'ai rattachée à Jésus alors qu'un autre aurait pu l'attribuer au Bouddha, à Mahomet, etc. ? De quel Jésus ai-je fait l'expérience ?

# Les références traditionnelles à Jésus

**D**ire son expérience de Jésus, c'est faire mémoire du mode de relation qu'on a entretenue avec lui au cours de sa vie. La manière de concevoir cette relation joue un rôle déterminant dans la configuration concrète de l'expérience qu'on fait de lui, expérience qui – je l'ai dit plus haut – est polymorphe dans ses manifestations tout en présentant des caractéristiques axiologiques communes qui en déterminent la spécificité. L'expérience et le type de relation à Jésus ne peuvent qu'être traités du même souffle. Chaque modèle relationnel produit une expérience bien particulière. Et c'est au cœur de cette expérience et en cohérence avec elle que je dois nommer le Jésus que je touche.

L'expérience chrétienne est caractérisée par la référence radicale à Jésus. Les diverses façons de comprendre cette référence commande autant d'expériences bien typées. Il faut à tout prix maintenir l'exigence christologique selon laquelle « on ne peut pas ne pas tenir compte de la référence christique comme critère général d'authenticité de l'expérience chrétienne, donc comme critère fondamental du “discernement”

chrétien<sup>26</sup> ». C'est dire que l'expérience chrétienne ne peut jamais envisager un projet de dépassement de cette intangible référence.

Je voudrais traiter de cette question à partir de mon expérience personnelle, non pas de façon anecdotique, mais comme point d'enracinement d'un discours qui dépasse largement ce que j'ai la prétention d'appeler « mon expérience personnelle », expérience qui a évolué au cours de ma vie, selon les modes de référence que j'ai établis avec Jésus.

## I. Les références traditionnelles

### La référence pieuse

Les mots « piété », « dévotion », « ferveur » désignent bien cette référence qui s'exprime de préférence dans la prière, le culte, le rituel, la liturgie, les dévotions, les objets de piété et les œuvres pies. Il s'agit d'établir un rapport de dilection, c'est-à-dire d'amour tendre et spirituel avec Jésus en qui on met toute sa confiance dans un complet abandon. On parle à Jésus, on le prie, on lui confie ses besoins et ses peines. On s'épanche en lui et on le serre sur son cœur. On nourrit avec lui une relation analogue à celle que l'on vit avec son saint préféré. Tel fut le premier type de rapport que j'ai établi avec Jésus, ce Jésus que j'ai connu par ma mère, bien avant de lire les évangiles ou d'entendre les sermons des braves curés. Les titres utilisés à cette époque pour désigner ce type de rapport à Jésus, je les ai appris de ma mère qui parlait du Petit Jésus, du Bon Jésus et surtout du Sacré-Cœur. « Cœur sacré de Jésus, j'ai confiance en vous » faisait partie de sa prière quotidienne. Très tôt, j'ai appris à chanter avec ferveur, oui, avec ferveur :

---

26. MOIOLI, G. Art. « Christocentrisme », dans DE FIORES, Stefano et GOFFI, Tullio. *Dictionnaire de la vie spirituelle*, Paris, Éditions du Cerf, 1987, p. 143.

« Amour, amour au Cœur de Jésus,  
Amour, amour au Cœur de Jésus. »

Ou encore : « Ô Jésus, Ô Jésus, doux et humble de cœur  
Rendez mon cœur semblable au vôtre  
Prenez mon cœur, il sera vôtre », etc.

Ou encore : « Doux cœur transpercé par la lance  
Sur l'arbre sanglant de la croix  
Touché de votre amour immense  
Nous voulons à jamais garder vos saintes lois. »

Nous savons l'importance de la dévotion au Sacré-Cœur dans la vie des fidèles catholiques au cours des Temps modernes, depuis Jean-Eudes et Marguerite-Marie Alacoque au XVII<sup>e</sup> siècle jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, avec, au Québec, les grandes croisades du père Lelièvre. Le Québec avait son Montmartre canadien, et toutes les églises, leur statue du Sacré-Cœur. On pouvait gagner une indulgence plénière en récitant la *Consécration du genre humain au Sacré-Cœur*. On parlait aussi du Règne du Sacré-Cœur pour indiquer que la dévotion devait éventuellement produire ses fruits dans l'ordre social.

À cette image du Sacré-Cœur s'est superposée celle de Jésus-Hostie, divin « prisonnier de son amour », comme disait le cantique. Il rayonnait dans l'ostensoir qu'on exposait sur l'autel ou qu'on promenait dans les rues. Les processions de la Fête-Dieu, quel souvenir ! Et comble de bonheur ! Jésus-Hostie daignait descendre dans mon cœur par la communion.

Tout cela a suscité en moi une expérience d'ordre émotif. Expérience dévotionnelle très religieuse en lien avec la piété personnelle ou le culte liturgique. Expérience marquée au coin de la dilection et de la dévotion et se logeant principalement dans l'affection, l'imaginaire et la candeur du cœur. Cette expérience pouvait-elle mieux se dire qu'en utilisant le grand symbole de l'Amour : le Cœur ? Jésus homme de cœur. Le cœur physique de Jésus, expression de son amour miséricordieux et offensé.

Cœur du Christ eucharistique. Jamais n'a été si vraie pour moi cette parole : « Venez à moi car je suis doux et humble de cœur. » Le cœur « sacré » de Jésus a fini par constituer avec le Cœur immaculé de Marie une paire inséparable. Dans la référence pieuse, la voie d'accès à Jésus, c'est la dévotion.

### **Référence morale**

Si la morale est « l'ensemble de nos devoirs, autrement dit des obligations ou des interdits que nous nous imposons, indépendamment de toute récompense ou sanction attendues, et même de toute espérance<sup>27</sup> », il s'ensuit qu'il peut exister une chose telle qu'une morale évangélique, c'est-à-dire une morale qui s'inspire des évangiles et remonte à Jésus lui-même. L'Église a réduit trop souvent, hélas !, cette morale à un catalogue d'obligations et d'interdits qu'elle imposait à ses membres en se réclamant de l'autorité de Jésus lui-même. Elle a développé une morale rigoriste et propagé une vision moralisatrice des évangiles. Jésus est un moraliste, le prédicateur d'une loi nouvelle aux exigences des plus raffinées. La référence morale à Jésus, proposée aux chrétiens du haut de la chaire, se faisait sur l'arrière-fond de la crainte du péché, de l'enfer et du jugement. Peur et culpabilité. De graves déformations se sont opérées : on agissait par peur du péché et de la damnation, et pour mériter le ciel. Quelle est la valeur d'une morale fondée sur la peur et l'intérêt ? Déformation de la morale, le moralisme est le fruit d'un rapport moralisateur à l'évangile et à Jésus. Ce rapport moralisateur proposé dans les sermons dominicaux et les prédications de retraite, je l'ai appris dès mes premiers contacts avec les prêtres. J'ai surtout appris d'eux les interdits, ce qu'il ne fallait pas faire. Et souvent, je n'y comprenais rien, comme l'interdiction qu'on me faisait de danser les danses dites modernes, par opposition aux danses carrées.

---

27. COMTE-SPONVILLE, André. *Dictionnaire philosophique*, Paris, PUF, 2001, p. 389.

Toujours est-il qu'au cours de mon enfance, la seule référence pratique à Jésus destinée à guider mon action se trouve résumée dans une parole souvent entendue de ma mère : « Faut faire plaisir au Petit Jésus. » Le critère moral, c'était le sourire du Petit Jésus. C'était beau et beaucoup plus stimulant que tous les interdits imposés par le clergé au nom d'un Jésus moralisateur. La moralisation de Jésus et de l'Évangile a produit chez moi des sursauts de révolte et de refus. Non à ce rabat-joie que j'aurais voulu ne pas connaître ! Donc, clivage malheureux entre mon expérience dévotionnelle de Jésus et ma praxis commandée par les impératifs et interdits de tout acabit dressés sur ma route par le système ecclésiastique. La culpabilité et la peur du péché, la menace du jugement et de la peine éternelle ont été un élément non négligeable dans mon expérience adolescente de Jésus. Cela n'avait rien de commun avec mon expérience enfantine. Le Sacré-Cœur était devenu le grand moralisateur : il avait revêtu sa toge de juge et me menaçait de son bras tendu. Heureusement que la Vierge Marie, la Mère bienveillante, retenait le bras vengeur de son Fils ! Dans le rapport moral, la voie d'accès à Jésus, c'est la moralité, plus concrètement, l'observance des commandements.

### **La référence mystique**

Ai-je jamais tenté d'établir avec Jésus un rapport de type mystique ? Ce terme au contour imprécis peut cependant être utilisé à bon escient pour parler d'un modèle de relation à Jésus qui a existé au cours de l'histoire. Qui dit « mystique » dit expérience d'union de l'être créé avec l'être divin, et donc insistance sur la participation à l'essence divine. Donc recherche de fusion s'opérant au fond du cœur dans le détachement sinon le dépassement de toute médiation créée : Bible, sacrements, commandements, structure ecclésiale.

La « mystique de l'essence » en est une de fusion dans l'océan divin et, à la limite, d'anéantissement de la personne mystique elle-même. En contraste, la mystique nuptiale, qui se construit à même l'infrastructure

biblique de l'alliance, se traduit en termes de communion avec Dieu, communion dans laquelle s'accomplit, non pas la disparition de la personne mystique, mais sa « divinisation » en Dieu, son passage de l'image à la ressemblance divine. Les mystiques chrétiens ont utilisé volontiers la symbolique nuptiale pour exprimer ce type de mystique fondé sur l'alliance. Dieu est l'époux et la personne mystique, l'épouse<sup>28</sup>.

Le rapport mystique à Jésus transpose la symbolique nuptiale sur Jésus. C'est avec Jésus que s'accomplit l'union nuptiale au-delà des rites, des lois et des dogmes. La personne mystique cherche à s'unir à Jésus qui, comme Verbe incarné, représente le fondement ultime de son être. Le Verbe de Dieu gît ontologiquement au cœur de l'être comme son tissu fondamental. Le fond de l'être participe du Logos incarné. Il s'agit donc d'entrer en relation avec celui qui demeure au fond de l'âme et en constitue le tissu, pour que se réalise une véritable « divinisation ». Jésus devient l'Époux divin qui ne se substitue pas à Dieu, mais qui est expérimenté comme le sacrement de Dieu-Époux.

Je n'ai, quant à moi, jamais établi de relation mystique avec Jésus, même s'il me faut confesser avoir été, à certains moments de ma vie, fasciné par une telle relation. Ainsi ai-je eu quelque velléité d'aspirer à ce modèle relationnel, surtout au cours de retraites, de séjours de silence, de rencontres avec des moines et surtout des moniales qui m'ont fait part de leur expérience nuptiale avec Jésus. Cette expérience tout intérieure est centrée sur le tréfonds de soi qui est appelé « demeure » ou « chambre nuptiale ». Faite de contemplation, de silence, d'expérience, de connaissance existentielle et d'amour accompagné parfois d'états affectifs (larmes, impression de douceur et même émoi physique, voire érotique), sans oublier éventuellement tous les phénomènes parapsychologiques. Pour

---

28. Voir CANNON, John. *Voici l'époux!*, Québec, Anne Sigier, 2005. Ce livre nous offre une excellente introduction à la symbolique et à la mystique nuptiales et en retrace les principales étapes dans l'histoire chrétienne.

vivre ces divines épousailles, la personne mystique entre dans la solitude, fait l'expérience du désert, étouffe les vacarmes intérieurs et travaille à exorciser tout ce qui vient brouiller la communion avec l'époux, Jésus.

L'image de l'époux est un symbole extrêmement puissant. Jésus ne peut être époux que s'il est Logos, Verbe incarné, un de la Trinité. Une grande mystique, Angèle de Foligno, qui exposait sa nudité à l'Époux crucifié, affirme « contempler le Christ en tant que Verbe, dans l'acte même de sa génération comme seconde personne de la Trinité<sup>29</sup> ». Marie de l'Incarnation ne parle pas autrement : « Notre-Seigneur m'élève à la connaissance du mystère de la Sainte Trinité dont la grandeur me fut montrée en l'unité des trois personnes divines. Je voyais les communications internes entre les trois personnes comme je les avais vues la première fois, mais je fus bien amplement instruite de la génération éternelle du Verbe. » Après avoir décrit assez longuement cette expérience, elle en révèle le caractère nuptial : « Le Verbe tenait mon âme captive, je veux dire qu'il la tenait si serrée dans ses embrassements qu'elle ne pouvait que pâtir. » C'est après cette expérience que Marie de l'Incarnation reconnaît sa qualité d'épouse et appelle Jésus son Époux. Comme quoi, c'est toujours l'expérience qui préside à la nomination de Jésus<sup>30</sup>. Dans le rapport mystique, la voie d'accès à Jésus, c'est la contemplation.

### Référence mimétique

On considère volontiers la vie chrétienne comme une imitation de Jésus. À preuve, le fameux livre *L'imitation de Jésus-Christ* qui depuis le XIV<sup>e</sup> siècle propose à tous les chrétiens la voie mimétique. Ce livre, qui a connu une destinée prodigieuse, a exercé une influence profonde sur la spiritualité chrétienne jusqu'à nos jours. Thérèse de l'Enfant-Jésus,

---

29. Voir *Le livre d'Angèle de Foligno*, trad. GODET, Jean-François, Grenoble, Jérôme Millon, 1955, Instruction XXXVI, p. 295-300.

30. MARIE DE L'INCARNATION. *Écrits historiques et spirituels*, Paris, 1929, p. 201-212.

qui le portait toujours dans sa poche, en avait mémorisé tous les versets. Toute forme d'imitation du Christ est fondée sur la conviction suivante : la seule façon de comprendre Jésus, ses paroles et son œuvre, c'est d'imiter sa vie. « Qui veut comprendre et se pénétrer pleinement des paroles de Jésus doit conformer toute sa vie à la sienne<sup>31</sup>. » L'idée de conformité est centrale dans la relation mimétique. Il s'agit de devenir un *Alter Christus*, un « autre Christ », en « ayant les dispositions qui furent en lui » (*Ph 2, 5*), en partageant le même amour et la même souffrance, en faisant ce qu'il a fait et, à la limite, en répétant ses paroles et en reproduisant ses gestes.

Le rapport mimétique à Jésus va connaître deux grands modèles au cours de l'histoire. Le premier a été développé dans le monachisme et le second est étroitement lié au franciscanisme et à la spiritualité ignacienne.

Le modèle monastique : toute la vie du moine consiste à s'assimiler au Christ et à y conformer sa vie. Il s'agit donc de revivre le Christ en qui a été restaurée l'image divine. Jésus est non seulement image, mais ressemblance de Dieu ; et comme tel, il est pour nous l'icône à admirer et à imiter. Modèle exemplaire d'amour filial. Par Jésus, la filiation divine s'accomplit chez le moine, grâce à un processus d'imprégnation qui affecte autant son corps et son psychisme que son âme et son esprit. Il s'agit d'une expérience intégrative où tout l'être est plongé dans les mystères du Christ. C'est une assimilation réaliste.

Ce qui s'est accompli hier en Palestine se réalise aujourd'hui dans les « mystères du Christ ». « L'effort du moine pour se conformer au Christ suppose la conviction que les mystères du Christ sont actuels, qu'ils se trouvent présents, opérants, participables, dans un "lieu" déterminé, c'est-à-dire dans l'Écriture et dans l'action liturgique. Grâce à ces "médiations", une réactualisation non matérielle de ces mystères peut avoir lieu dans la vie. Sans cette "actualité actualisée" (qu'on nous pardonne l'expression) il n'y

---

31. *L'imitation de Jésus-Christ*, 1<sup>re</sup> partie, 1, 2.

a pas, pour le moine, d'« imitation » du Christ<sup>32</sup>. » Tous les mystères de la vie de Jésus, sa conception, sa naissance, son baptême, sa transfiguration, sa passion et sa mort, sa résurrection et son ascension sont présents, actualisés et comme « introjectés » grâce à la *lectio divina* et à la célébration liturgique. Imiter le Christ, c'est se conformer à lui, c'est-à-dire s'approprier ses mystères, assimiler sa forme et reproduire en soi un archétype concret.

Je me suis essayé à cette approche mimétique de type monastique dans l'ordre franciscain dont la structure comportait encore dans les années 1950 un fort résidu monastique : clôture, grand silence, office des heures y compris matines à minuit, offices liturgiques élaborés, gestes rituels, célébrations des mystères, vie soumise au rythme de l'année liturgique. Et quoi d'autre ! Le renouveau liturgique, qui a occupé une si grande place dans l'Église contemporaine, a été lancé en France par Dom Guéranger au XIX<sup>e</sup> siècle et sanctionné par le pape Pie X qui en fut le propagateur officiel. Les monastères de Solesmes en France, de Mont-Céran en Belgique et de Maria Laach en Allemagne ont été les foyers de ce renouveau auquel j'ai été initié par Thaddée Matura dont l'influence sur moi et sur le scolasticat des Franciscains de Montréal a été considérable. Pendant mes années d'études en théologie, la liturgie a joué un rôle important dans ma vie. Avec Dom Marmion, j'ai appris à actualiser les mystères du Christ dans l'action liturgique et ai tenté, maladroitement peut-être, de les actualiser dans ma vie. Que de temps, d'effort et de recherche investis dans la préparation et la célébration des mystères, dans la récitation des heures et dans une initiation biblique en vue de la *lectio divina* ! Dans le rapport « mystérique », la voie d'accès à Jésus, c'est l'action liturgique.

À partir des années 1960, j'ai vécu ma vie franciscaine dans de petites fraternités au cœur des villes, d'abord à Strasbourg, France, puis à Montréal et à Longueuil. En sortant du cadre monastique structuré autour des heures canoniales et de l'action liturgique, je quittais la voie

---

32. DE FIORES, Stefano et GOFFI, Tullio. *Dictionnaire de la vie spirituelle*, p. 146.

mimétique monacale pour passer à un autre type d'imitation à laquelle j'avais été initié en me mettant sous la mouvance franciscaine, au collègue séraphique de Trois-Rivières et au noviciat franciscain de Sherbrooke. C'est là que j'ai été initié au deuxième type de référence mimétique qui, je l'ai dit plus haut, est lié au franciscanisme et à la spiritualité ignacienne. Il s'agit ici d'édifier son être chrétien sur le modèle de Jésus de Nazareth, selon la teneur « littérale » de la narration évangélique. Imiter ne veut plus dire s'approprier une forme et participer à un archétype concret ; imiter veut dire agir, penser et souffrir comme Jésus. On cherche à conformer son existence à la sienne.

François d'Assise est le parfait exemple d'une référence mimétique selon la ligne d'une imitation « matérielle » de Jésus, grâce à une pratique « littérale » de l'Évangile. Le « sans glose » que l'on trouve sur ses lèvres désigne moins un littéralisme étroit de type fondamentaliste qu'une mise en garde contre toute tentative de réduction de l'exigence évangélique. François prend l'Évangile au pied de la lettre dans sa teneur littérale. Il veut devenir une parfaite réplique de Jésus ; il entend calquer sa vie sur la sienne. « Suivre les traces de Notre Seigneur Jésus-Christ », tel est son idéal. Comme Jésus « né pour nous en chemin », François deviendra un infatigable itinérant, parcourant toutes les régions de l'Italie centrale jusqu'en Orient. Aucun détail de l'Évangile n'échappe à sa vigilance. Tout doit être mis en pratique. François est résolu à imiter « corporellement » Jésus et ses apôtres dans leur pauvreté, leur itinérance, leur service, leur souffrance et leur prédication. Recherche tendue d'une configuration « matérielle » et événementielle à la vie concrète et à la mort de Jésus. Conformation poussée à l'extrême dans son corps blessé par les stigmates du Crucifié. Parfaite conformité des corps, des âmes et des psychismes par la mise en œuvre de la référence mimétique dans la ligne d'une imitation « matérielle ». L'imitation extérieure induit une ressemblance intérieure et, inversement, la conformation psychospirituelle s'épiphane en conformité

corporelle. L'imitation va du dehors au dedans et du dedans au dehors. En d'autres termes, le geste extérieur nous transforme intérieurement et l'intérieur, une fois transfiguré, renouvelle notre geste. Dans ce deuxième modèle de référence mimétique, la voie d'accès à Jésus, c'est l'action apostolique ou l'engagement évangélique.

Il est clair que cette référence induit une image de Jésus qui met en relief son humanité simple et modeste – de sa naissance en chemin à sa secrète mise au tombeau –, en particulier son humilité, sa minorité, son accueil des petits, son rejet et sa passion. Jésus devient le Pauvre, l'Itinérant, l'Obéissant, le Laveur de pieds, le Crucifié. Et c'est en tant que tel qu'il est Fils de Dieu et nous révèle le Père.

J'ai été initié à la référence mimétique dans l'ordre des Frères mineurs qui en a modelé les exigences selon les goûts et besoins des diverses époques. La référence mimétique n'arrivait plus, hélas!, à se dire adéquatement à travers des structures conventuelles qui rendaient l'imitation « matérielle » pratiquement impossible, la confinaient dans des pratiques internes au cloître et l'encadraient canoniquement dans des règles juridiques (règle, constitutions, coutumier, etc.) et la structure des trois vœux. Le principe mimétique se trouvait domestiqué et rendu « raisonnable ». Adaptation oblige. Tout en voulant imiter Jésus et conformer ma vie à la sienne, je n'ai à peu près pas connu la pauvreté, le manque d'argent, l'insécurité, l'itinérance, le dénuement, le mépris, la minorité, ni le lavement des pieds – ni la joie parfaite qu'engendre cette austère imitation.

### **Référence théologique**

Tout au long de mon appartenance à l'ordre des Frères mineurs, je me suis consacré à l'étude et à l'enseignement de la christologie. À mon insu, la référence théologique a supplanté la référence mimétique dans ma recherche de Jésus. La théologie, se voulant intelligence de la foi, transforme le contenu de la foi en objet de savoir. Le discours

théologique fait appel à la raison discursive pour sonder le caractère « raisonnable » de l'objet de foi. Ainsi la référence théologique au Christ fait accéder à Jésus par le biais de la raison et des méthodes critiques. L'étude, la réflexion, le travail intellectuel constituent la voie royale pour connaître Jésus d'un savoir qui favorise la connaissance de foi. Dans la référence théologique, on va à Jésus par la raison, sûr que l'intelligence, grâce à ses méthodes, peut saisir un être historique.

La christologie – qu'elle soit ascendante ou descendante – s'attache à décrypter la signification salvifique de la vie de Jésus et à comprendre son identité par l'étude des titres utilisés par la tradition chrétienne pour la dire. La relation théologique à Jésus peut être source d'une expérience réelle, car elle dynamise et tire l'esprit sur le versant du mystère. Fascinante, l'étude de Jésus suscite un amour et un désir de le connaître toujours davantage et creuse un questionnement qui ne s'épuise jamais. L'histoire chrétienne montre à l'évidence que l'approche théologique de Jésus, si elle est menée avec humilité et modestie, s'avère un lieu fécond d'expérience authentique. Voyez la liste des grands témoins reconnus comme saints, qui ont passé leur vie dans leur cabinet à scruter les mystères divins et à tenter de les « exposer » dans des sommes théologiques qui ont traversé les siècles.

Tout au long de ma carrière universitaire, j'ai donné priorité à la référence théologique. Les recherches sur le Jésus historique, les débats sur le sens de sa vie et de sa mort, les questions sur la rédemption, la résurrection et le salut ont mobilisé le gros de mes intérêts et de mon énergie pendant une trentaine d'années. J'ai eu la « passion du Christ », je me suis laissé exciter et enthousiasmer, sinon par lui, du moins par les questions qu'il soulevait en moi. Mes recherches christologiques ont généré chez moi un certain amour de Jésus, une grande admiration pour sa vie et ses paroles, et une certaine honte de moi-même. Dans mon enseignement – je m'en souviens très bien – je cherchais autant à faire admirer et aimer Jésus qu'à le faire comprendre. Je répétais souvent cette

phrase devant ma classe généralement très attentive : « Vous allez me dire : c'est trop beau pour être vrai ; eh bien ! moi, je vous dis : c'est assez beau pour être vrai ! » C'est ainsi que la recherche de la vérité christologique que commande la référence théologique conduit à l'amour de Jésus et à la découverte de sa beauté.

Il est clair que la référence théologique induit une image particulière de Jésus. Jésus de Nazareth devient un Grand Chiffre interprétatif de l'homme et de Dieu. Les noms de Christ, de Logos, de Verbe divin, d'Homme-Dieu, d'Alpha-Oméga occupent une place névralgique dans cette relation théologique à Jésus. À la limite, le danger est grand de perdre de vue l'homme-Jésus et son histoire et de le réduire à un grand principe cognitif ou à une catégorie herméneutique universelle. Dans la référence théologique, la raison croyante est la voie d'accès à Jésus.

## II. Retour critique

Au terme de cette présentation trop brève des types de références christiques que j'ai connues sinon pratiquées au cours de ma vie, je fais le constat suivant : toutes les références traditionnelles à Jésus peuvent se regrouper sous deux catégories. Il y a d'abord les références populaires destinées au peuple chrétien en général et disponibles aux simples fidèles. Ce sont les références « pieuses » et morales qui ont été prêchées aux laïcs, à l'exclusion des autres références qui n'étaient pas pour eux, pauvres hères engoncés dans une vie « mondaine » et rivés aux tâches et responsabilités de la cité terrestre. La dévotion au Petit Jésus, au Bon Jésus, au Sacré-Cœur, à Jésus-Hostie présent dans le tabernacle et « dans mon cœur » se présentait comme un type de relation à Jésus capable de féconder, de consoler et de faire vivre les fidèles ordinaires. Ainsi en est-il de la morale qui, avec ses obligations et ses interdits, paraissait susceptible d'induire une relation vivifiante à Jésus puisqu'elle prétendait

mettre le fidèle en rapport avec la volonté de Jésus : « Vous êtes mes disciples si vous faites ce que je vous commande. »

La seconde catégorie regroupe des références « privilégiées », réservées aux âmes d'élite et pratiquées en retrait du monde. Non pas que ce retrait ait été exigé de droit par ces références ; mais **de fait** elles ont toujours été vécues dans la « fuite du monde » (célibat, ermitage, monastère, désert, communauté structurée autour des trois vœux ou encore cercle académique et arcane de haut savoir). Qu'elles soient mystique, ascétique, théologique, mimétique, toutes ces références ont été vécues par des spécialistes aux noms les plus variés : ermites, moines, moniales, anachorètes, cénobites, contemplatifs, consacrés, religieux (sœurs, frères, pères), clercs au double sens de savants et d'ecclésiastiques. Ces références « privilégiées » devaient induire une relation à Jésus qui ne pouvait être vécue intégralement que dans un retrait du monde, dans des cadres de vie exceptionnels et dans des conditions existentielles particulières (célibat, obéissance et pauvreté comme vœux, promesses ou serments). À la rigueur, les fidèles ordinaires pouvaient profiter des retombées spirituelles issues de ces références privilégiées.

La référence à Jésus et l'expérience qui en découle s'inscrivent toujours dans une culture particulière. Or, tous les types de référence présentés plus haut ont été élaborés en situation de chrétienté au cœur d'une culture dite chrétienne, c'est-à-dire une culture issue de l'événement Jésus et façonnée à même les valeurs, les idéaux et les croyances du christianisme. Les références traditionnelles ont marqué les mœurs et enrichi la culture. Elles ont donné naissance à des pratiques (processions, défilés, rassemblements autour du Sacré-Cœur et de Jésus-Hostie), à des associations pieuses et à des mouvements de dévotion jouant souvent un rôle social, ainsi qu'à des mouvements littéraires et à des œuvres d'art (sculptures, peintures, livres, édifices, sanctuaires dédiés à l'un ou l'autre figure de Jésus : Christ-Roi, Sacré-Cœur, Enfant-Jésus, Bon Pasteur, Divin Maître, etc.). Somme toute, les références à Jésus n'étaient

pas que privées ; elles s'exprimaient socialement, trouvaient place dans l'espace public et s'inscrivaient dans la culture ambiante en l'enrichissant d'apports originaux.

De plus, les références traditionnelles étaient comprises dans un cadre religieux spécifique et interprétées à l'intérieur d'une théologie dominante. S'il n'y a d'expérience qu'interprétée, cela veut dire que l'interprétation elle-même fait partie de l'expérience. Elle induit l'expérience autant qu'elle en découle.

L'Église institutionnelle a traduit en termes religieux la relation à Jésus et l'expérience qui en découle. Cet encadrement religieux s'est opéré à deux niveaux : juridique et théologique. Juridiquement par la réglementation canonique, par le contrôle ecclésiastique et par la cléricisation d'instituts religieux (ordres, congrégations) censés incarner tel ou tel type de référence particulière à Jésus. Théologiquement, l'autorité s'est évertuée à nommer de façon orthodoxe les différentes références à Jésus et à les déclarer conformes ou non aux requêtes scripturaires, doctrinales et dogmatiques, ainsi qu'aux exigences de la rectitude ecclésiastique.

Cette inscription de la référence à Jésus dans la culture de chrétienté et dans le cadre ecclésial a connu ses grandeurs et montré sa force de séduction. À preuve, ces grands mouvements spirituels auxquels elle a donné naissance au cours des siècles. Aujourd'hui on sent de l'essoufflement. Les références traditionnelles à Jésus ont-elles épuisé leur dynamisme ? Connaissent-elles un déclin irréversible ? Toujours est-il qu'elles n'inspirent plus les jeunes, que les adultes s'en détachent et qu'elles paraissent, dans leur expression concrète, en porte à faux par rapport à la société actuelle et à la culture ambiante. Suffira-t-il de restaurer leurs formes originelles et de les moderniser en les adaptant ? Ne faudra-t-il pas plutôt en faire une critique sévère et une interprétation risquée, accompagnée d'une tentative d'inculturation courageuse ? Ils sont nombreux à penser que l'Église institutionnelle est

devenue un miroir déformant, sinon un écran et un anti-signes de Jésus, et que sa doctrine officielle et son dogme sont langues de bois. Alors se pose la grande question : Peut-on dissocier Jésus de l'Église? Peut-on dégager les références à Jésus de leur cadre religieux? Le cadre religieux est-il obligatoire?

Tout cela renvoie à une question plus profonde : La religion est-elle une expression obligée du christianisme? Ou encore, la religion exprime-t-elle le tout du christianisme? Sans aller jusqu'à des positions extrêmes qui opposent religion et foi chrétienne et dénoncent autant la structuration religieuse du christianisme que son hellénisation, ne peut-on pas penser 1) que le christianisme ne s'identifie à aucune de ses formes historiques; 2) qu'inversement aucune forme historique de la religion chrétienne n'épuise l'essence du Christ; 3) que le christianisme ne s'est pas encore incarné dans toutes les formes possibles; 4) que même s'il s'est toujours exprimé à l'intérieur d'un cadre religieux – à l'origine le judaïsme et par la suite l'Église gréco-romaine –, cette expression religieuse reste toujours relative, c'est-à-dire dépendante de la culture, mais non exigée par son essence même; 5) que les exigences de l'incarnation devraient imposer au christianisme d'opter aujourd'hui pour une structure conforme à la culture séculière? Un christianisme séculier. Pourquoi pas? Un Jésus séculier, c'est-à-dire dégagé de tout cadre religieux institutionnel. Pourquoi pas? Une référence à Jésus qui soit séculière. Qu'est-ce à dire?

Ces questions montent à mon esprit d'homme « moderne » vivant dans un monde séculier et pluraliste, vidé de Dieu et des symboles religieux. Un monde adulte et autonome qui a sa propre densité ontologique et fonctionne selon ses propres lois internes. Un monde d'où Dieu est totalement évacué comme partie ou cause des phénomènes. Un monde caractérisé par la raison instrumentale et scientifique, par l'émergence du sujet avec ses droits et par l'unification de l'humanité sur l'horizon d'un cosmos aux dimensions infinies. Mais aussi un monde malade de ses

propres excès et ébranlé par la corruption des principes qui en ont assuré la croissance. La modernité n'ayant pas tenu toutes ses promesses, ne sommes-nous pas à l'heure des désillusions et des dé-croyances<sup>33</sup> ?

Voilà le monde et la culture dans lesquels je vis, mieux, qui vivent en moi, qui m'ont façonné et structuré intérieurement. Je ne suis plus un homme médiéval, ni un homme de la chrétienté, mais un homme de la modernité. Le Moyen Âge et la chrétienté sont sortis de moi. La modernité a pris place ; elle a transformé ma conscience, ma sensibilité et ma conception du monde ainsi que ma vision de Dieu et de son action dans l'histoire. Si je ne vais pas jusqu'à séculariser Jésus et ni à l'extraire du cadre religieux chrétien, je me dois pourtant de tenir compte de ma « modernité » dans la recherche d'un type de référence adapté et pertinent ; je me dois d'en faire une approche sécularisée, c'est-à-dire qui tienne compte de la culture séculière et qui prenne ses distances critiques par rapport aux références traditionnelles, issues d'un cadre religieux révolu et essentiellement moulées dans un discours interprétatif qui ne trouve plus guère d'oreilles attentives. Les types traditionnels de relation à Jésus se trouvent mis en question sinon invalidés par les acquis et les dérives de la modernité. Les acquis : les références traditionnelles ne trouvent plus guère de points d'ancrage et d'enracinement dans la culture moderne. Les dérives : on voit mal comment elles peuvent guérir les blessures que la modernité dévoyée ou flouée inflige aux êtres humains.

Il faudrait revisiter toutes les références traditionnelles présentées plus haut et les soumettre à un processus de réinterprétation radicale si l'on veut que Jésus rejoigne les gens dans leur culture et leur situation existentielle. Il ne suffit pas de les restaurer. Toute entreprise de restauration s'accomplit par un retour aux sources qui se traduit souvent par une sortie de l'espace public et un retrait de la culture, en un mot, par

---

33. Voir GUILLEBAUD, Jean-Claude. *La force de conviction*, Paris, Seuil, 2005.

## ET POURQUOI PAS JÉSUS ?

un saut par-dessus l'histoire. C'est ainsi qu'on voit apparaître sporadiquement des groupes, associations et mouvements réactionnaires qui reprennent les références traditionnelles à Jésus et les mettent en œuvre envers et contre tout, faisant fi des requêtes de l'interprétation, de l'inculturation et parfois du bon sens. Quant à moi, je cherche, comme tant d'autres, un type de référence à Jésus qui soit délesté, en partie du moins, de son cadre religieux et qui prenne sérieusement en compte les requêtes de la sécularité et de la pluralité culturelle et spirituelle.

# En quête d'une nouvelle référence

**L**es références christiques traditionnelles ont été élaborées en d'autres temps et sous d'autres cieux. Elles ont été pensées et vécues en tenant compte de la culture dans laquelle elles étaient immergées ainsi que des impasses et des excès des sociétés où elles étaient mises en œuvre. Autres temps, autres références à Jésus. Notre tâche est de chercher à concevoir et à mettre en pratique une nouvelle référence à Jésus qui soit inculturée, c'est-à-dire qui intègre les acquis de la culture ambiante et résiste à ses dérives. Enracinement et résistance. Toute référence à Jésus qui serait incapable de poursuivre ce double objectif devrait être invalidée et falsifiée comme non signifiante et non pertinente. Or la culture actuelle est fortement marquée, entre autres, par la sécularité et le pluralisme spirituel et religieux. Cela doit être pris en compte dans la fabrique d'une nouvelle référence à Jésus.

Par ailleurs, la recherche de cette nouvelle référence doit se faire en continuité avec les références traditionnelles. S'il y a rupture, celle-ci doit être instauratrice de renouveau dans la fidélité. Ainsi la quête d'une nouvelle référence à Jésus ne saurait être authentique que si elle est fidèle,

c'est-à-dire que si elle retient le cœur, l'essentiel des appartenances anciennes. Or, le résidu commun et spécifique de toute référence authentique à Jésus tient dans deux données incontournables : la reconnaissance du caractère normatif de l'événement Jésus et le principe d'exemplarité.

Jusqu'à ces dernières années, dans le christianisme orthodoxe, seule la référence absolue et exclusive à Jésus paraissait acceptable ; elle était imposée à tous au nom du dogme. Aujourd'hui, on insiste sur l'aspect historique et relationnel de cette absoluité. Au lieu de parler d'absolu exclusif, la théologie des religions parle davantage d'absolu relationnel, marqué au coin de la relativité historique. En contexte séculier et pluraliste, la référence à Jésus, pour être authentiquement chrétienne, doit être prioritaire et préférentielle mais non exclusiviste ; elle doit entrer en dialogue avec les autres références religieuses et spirituelles qui partagent le même espace public.

Quant au principe d'exemplarité, nous verrons comment, tout en s'inspirant des références traditionnelles, il peut et doit être mis en œuvre de façon pertinente et inédite, en tenant compte cependant de la façon dont on traite le modèle dans la modernité.

## **I. Référence séculière**

La référence à Jésus se doit d'être inculturée. Or, la sécularité est un des mots-clés qui caractérisent la culture actuelle. Le mot « séculier » n'a en soi aucune saveur péjorative ; il n'est ni anticlérical, ni antichrétien, ni antireligieux. Il désigne une qualité fondamentale de la culture actuelle qui pose l'autonomie du monde qui est assez bien « agencé » pour fonctionner tout seul sans intervenant extérieur, et de l'homme qui est assez grand pour marcher par lui-même. La référence séculière à Jésus est commandée par la vision de l'homme devenu adulte qui, dans son autonomie et sa liberté, cherche à se donner un art de vivre

dans le respect de ses propres lois internes et externes et de ses dynamismes inhérents. Cette référence s'inscrit dans son essence même et non dans une soi-disant surnature qui serait, à la limite, une négation mortifère de sa propre nature ou une volonté prométhéenne de dépassement de ses propres frontières. L'homme séculier n'aspire à rien d'autre qu'à devenir un humain authentique et à porter des fruits d'humanité. Il cherche à répondre aux dynamismes et aux exigences de son être. Sa vision est résolument anthropocentrique.

C'est dire que la référence séculière à Jésus s'inscrit au cœur même de la vie, à l'intérieur des tâches terrestres et de l'histoire mondaine. Elle doit s'arracher au cadre religieux dans lequel les références traditionnelles se sont toujours façonnées en se donnant des rituels, des formules, des symboles religieux, des lieux particuliers (sanctuaires) et des rites spécifiques (pèlerinages, processions, croisades, rassemblements). De plus, ces références induisaient des relations et des expériences qui étaient toujours interprétées dans un langage religieux qui en dégagait le sens et la portée. Quant aux appartenances traditionnelles réservées à l'élite, elles ont toujours exigé le retrait du monde et un mode de vie célibataire : le désert, les ermitages, les monastères, les couvents, les maisons religieuses et les écoles de théologie et de spiritualité étaient leurs lieux de prédilection.

À l'opposé, la référence séculière plante la relation à Jésus au cœur même de la cité et de la vie intramondaine (famille, travail, tâches matérielles, responsabilités sociales, construction de l'espace public), au cœur de nos amours, de nos joies et de nos souffrances. S'inscrivant dans l'ici-maintenant, elle est appelée à inspirer chacune de nos actions, à modeler nos intentions et motivations, à présider au moulage d'un art de vivre bien spécifique et à informer nos relations, nos engagements dans le monde, nos rapports aux biens matériels, en un mot, toute notre vie dans toutes ses dimensions. Ce n'est pas dans le giron de l'Église qu'elle est mise en œuvre, mais au cœur du monde; elle ne touche pas que notre âme et notre esprit, mais notre être cosmique, corporel, sexuel, vivant

dans la temporalité et voué à la mort. La relation séculière à Jésus ne pose pas au départ d'exigence morale. Les pécheurs (collecteurs d'impôt, prostituées) peuvent pratiquer cette référence séculière alors qu'ils sont potentiellement exclus de la communion eucharistique (divorcés remariés), frappés d'ostracisme ecclésiastique (homosexuels) ou d'excommunication (avortement). Il faut être OK pour pratiquer une référence à Jésus dans le cadre religieux de l'Église. Pas besoin d'être moralement OK ni « religieusement correct » pour établir avec lui une relation séculière.

De plus, cette relation s'avère possible même si on ne partage pas la foi dogmatique de l'Église et si on n'appartient à aucune structure religieuse. Les « hérétiques », les « schismatiques », les « mal-croyants » (autres religions), les « païens », voire les non-croyants et les agnostiques peuvent établir cette relation séculière qui ne présuppose aucune croyance religieuse particulière. L'appartenance séculière ne se laisse ni encadrer, ni juger par l'appareil ecclésiastique ou le discours dogmatique; elle suppose que l'on puisse dissocier Jésus des affirmations croyantes, diverses et souvent opposées, que l'on fait à son sujet. Jésus de Nazareth est antérieur à toutes les interprétations qu'on a pu faire de lui, même s'il ne peut être saisi qu'à travers elles.

Jésus fait partie du patrimoine de l'humanité tout entière; il n'est pas la propriété des Églises et des confessions religieuses. L'homme séculier, vivant au cœur de sa propre modernité, doit pouvoir aller à lui et le choisir comme référence pour sa vie. Pas besoin d'aller à l'église, d'entrer au cloître, de s'enfermer dans un ermitage ou une cellule. Le monde est l'espace grand ouvert où peut être mise en œuvre l'appartenance séculière à Jésus. Pas besoin d'observer toutes les lois morales, d'être un juste et un bien-portant (les évangiles suggèrent même le contraire) pour établir une relation authentique avec Jésus. Pas besoin non plus d'adhérer aux articles de foi ni aux dogmes christologiques.

Il est toutefois évident qu'un appel à la conversion est inscrit au cœur de toute référence à Jésus. Mais advenant que je ne puisse pas croire en lui

ou je ne sois pas capable de m'arracher à mon vice et à ma déchéance, ou de sortir de son bourbier, suis-je pour autant exclu de la relation à celui qui est venu pour les pécheurs et les samaritains? En quoi mon péché détruit-il ma référence à Jésus? Au contraire, mon désir d'appartenance n'est-il pas excité par l'expérience de ma misère et de ma « malcroyance »? Ma détresse est peut-être ma perle précieuse. Anselm Grün écrit : « Là où se situe ton plus grand problème, où tu souffres le plus de toi-même, où tu es malade, c'est là que se trouve ton trésor. C'est là que tu peux entrer en contact avec ton être véritable<sup>34</sup>. » L'expérience du manque et de sa propre misère peut même servir de déclencheur à une authentique relation avec Jésus. C'est des profondeurs que monte le cri vers Jésus et que naît ou peut naître le désir d'entrer en relation avec lui.

## II. Référence en dialogue

Séculière, la culture actuelle est aussi pluraliste. Si elle se veut incultivée, la référence à Jésus doit tenir compte du pluralisme sous ses différentes formes.

La pluralité religieuse est aussi ancienne que l'humanité. Mais l'expérience que nous en faisons aujourd'hui est inédite. Dans la modernité séculière, le pluralisme philosophique, spirituel et religieux est une donnée intraculturelle qui s'impose comme un fait incontournable. Tous les groupes religieux, anciens et nouveaux, se côtoient dans un même espace public avec les mêmes droits. À aucun n'est reconnu le pouvoir de gérer les autres.

Le passage au pluralisme religieux fut pour moi une pâques bien difficile qui a soulevé mille questions et inquiétudes. S'ouvrir au pluralisme religieux, se laisser intérieurement pétrir par la présence de l'autre, mettre sa conscience et sa foi sur le registre du dialogue, quel apprentissage

---

34. GRÜN, Anselm. *Petit traité de spiritualité au quotidien*, Paris, Albin Michel, 1998, p. 133.

difficile! Que de peurs à surmonter, que d'intolérance à dépasser pour accéder à cette nécessaire sympathie spirituelle qui réveille en soi des zones endormies ou inconnues de l'expérience religieuse. À l'école de l'altérité, j'ai été appelé à transformer mon regard, à déconstruire mon identité fermée et à « refaire » ma théologie.

L'aventure commence par la prise de conscience du pluralisme ambiant et par la reconnaissance du fait que ce pluralisme affecte la structure même de l'âme. L'avènement de la conscience pluraliste présente plusieurs caractéristiques :

- La pluralité des possibles est devenue une qualification intime de la conviction du sujet. La possibilité du choix est intérieure à la personne. Le sujet s'éprouve comme ouvert à de multiples possibles. Le pluralisme est devenu une possibilité cognitive.
- En conséquence, la conscience pluraliste n'est plus orientée vers un seul type de croyance. Le crédible disponible se présente à nous sous de nombreuses formes.
- Le doute devient une caractéristique de la foi chrétienne. Croire et douter. Pour la conscience pluraliste, le doute n'est pas vu comme un péché ou une défaillance de la foi, mais comme une donnée constitutive de la conviction chrétienne. Prend toute sa vérité cette parole de Grégoire de Naziance au IV<sup>e</sup> siècle : « Le doute de Thomas est plus important pour la foi que la foi des disciples croyants. » En contexte pluraliste, la foi revêt davantage la forme d'une *quaestio* et d'une quête que celle d'une réponse.
- La conscience pluraliste pense le christianisme sur l'horizon de la diversité religieuse. L'autocompréhension se réalise dans la référence à l'autre; celui-ci m'amène à me connaître mieux et autrement comme chrétien.

L'autre, dans son altérité radicale, m'interpelle radicalement par sa différence. Je vais à lui pour le connaître certes, mais surtout pour **me** connaître. La rencontre véritable de l'autre en tant qu'autre ne peut pas

ne pas déclencher un processus de transformation identitaire qui est vécu comme une perte douloureuse. En tout cas, c'est ce qui m'est arrivé. Je suis passé d'une identité dogmatique fermée, exclusive, prétentieuse et finalement intolérante, à une identité ouverte et dynamique qui se définit moins par l'adhésion à un credo ou à un catéchisme que par l'attachement à la grande tradition spirituelle du christianisme, moins par la soumission à une autorité et l'appartenance au *in-group* catholique que par la fidélité à mon être chrétien, moins par une pratique sacramentelle que par une praxis historique spécifique. Finalement, je ne me reconnais plus dans mon être chrétien d'autrefois. Je suis devenu un chrétien pluraliste<sup>35</sup>.

L'identité chrétienne interreligieuse pose de graves questions au système catholique. Elle exerce une pression particulière sur les dogmes touchant l'absoluité et l'unicité du Christ et de l'Église : un seul Christ, un seul sauveur, une seule révélation, une seule Église. Plutôt que de rejeter à la hâte ces formules devenues difficiles, il faut continuer à leur prêter une attention religieuse, même si on est devenu incapable d'y adhérer dans leur teneur traditionnelle. On ne décroche pas un vieux cadre parce qu'il ne nous dit plus rien. Peut-être qu'un jour il nous parlera ?

Qu'en est-il de la vérité religieuse dans ce contexte ? Je dirai qu'elle est plurielle et relationnelle. Les sciences historiques nous ont appris que toute vérité est historique et que tout ce qui est historique est marqué au coin du relatif. L'absolu qui se manifeste dans l'histoire revêt toujours la forme de la relativité. La conscience pluraliste est incapable de parler de vérité éternelle et absolue. Toute vérité s'inscrit dans l'histoire d'une manière relative. Tout absolu est donc relatif dans ses manifestations. L'absolu est caractérisé non pas par son pouvoir d'exclusion

---

35. Voir mon article : « Mon parcours théologique (1950-2000) ou le passage du dogme au sujet », dans BEAUDIN, M. et autres *Des théologies en mutation*, Montréal, Fides (Héritage et projet 65), 2002, p. 63-80.

ou d'inclusion, mais par sa capacité d'entrer en relation avec tous les êtres. Ma vérité n'est vraie que dans la rencontre de la vérité de l'autre. Par exemple, la personnalité de Dieu n'est vraie qu'en relation avec son impersonnalité. Dieu n'est personnel que comme impersonnel ou transpersonnel ou tri-personnel ; ce qui revient à dire qu'il échappe aux catégories du personnel et de l'impersonnel, mais qu'en dépit de cela on doit continuer de les lui appliquer.

Si la vérité religieuse est relationnelle, il devient impératif de trouver la relation adéquate qui existe, d'une part, entre toutes les religions, et d'autre part, entre le christianisme et chaque religion. C'est à l'intérieur de cette relation qualifiée qu'on doit saisir la vérité chrétienne. La relation d'exclusion est à bannir, même sous sa forme mitigée, car elle implique le rejet de l'autre. La relation d'inclusion me paraît, elle aussi, inadéquate, car elle nie l'autre dans son altérité et dans sa différence ; elle le ramène à soi-même en le considérant soit comme un chrétien anonyme, soit comme un croyant en attente de la révélation chrétienne. La relation de complémentarité, elle, met l'accent sur la déficience, la limite, le manque ; on s'ouvre à l'autre pour combler son manque à lui ou pour remplir son propre vide à soi. Dans ces trois modèles de relation, le christianisme se considère comme la religion parfaite, plénière, possédant toute vérité et tout bien de salut, ayant tout à donner et rien à recevoir de personne.

M'est avis que la relation à poser entre le christianisme et les autres religions en est une de réciprocité asymétrique. La réciprocité implique que l'autre existe comme un tout autosuffisant, complet mais différent, et qu'il est capable d'entrer en relation d'égal à égal avec les autres. Comme chrétien, j'entre en rapport avec l'autre, non pour le compléter ou me remplir, mais pour saisir le tiers qui jaillit toujours au cœur de la rencontre<sup>36</sup>.

---

36. À ce sujet, voir mon livre *Hors de l'Église...*, p. 167-213.

Les conséquences qu'il faut tirer de ces réflexions sont déterminantes pour notre propos. Je suis convié à vivre ma référence à Jésus selon le modèle pluraliste. Qu'est-ce à dire ?

La conscience pluraliste n'est plus orientée vers un seul type de croyance ; elle est structurellement ouverte à plusieurs crédibles disponibles et à de nombreuses options. Ma référence à Jésus doit tenir compte des autres références possibles aux grands fondateurs, réformateurs ou témoins des différentes religions et au patrimoine de sagesse et de savoir vivre qu'ils ont légués à l'humanité (Socrate, Moïse, le Bouddha, l'Ancêtre africain, le Rishi hindou, Mahomet). En contexte pluraliste, la référence à Jésus devient une option préférentielle parmi de multiples possibles ; elle est donc la résultante d'une décision libre. C'est une référence parmi tant d'autres qui jouissent toutes d'un grand crédit puisqu'elles ont donné naissance à des arts de vivre individuels et collectifs qui ont marqué le cours de l'histoire. Toutes se sont avérées valables à travers l'espace et le temps. Chaque individu a ses raisons personnelles pour accorder sa préférence à qui il juge bon de le faire. Ma référence à Jésus n'est plus socialement imposée ; elle n'existe qu'en face ou à côté d'autres références disponibles dans la même aire géoculturelle.

Alors qu'autrefois elle allait de soi et appartenait pour ainsi dire à mon patrimoine culturel, ma référence à Jésus relève aujourd'hui d'une option libre. Je la veux prioritaire et privilégiée. Non pas parce que, a priori, je l'estime supérieure aux autres et plus vraie. Mais pour mes raisons à moi, qui sont d'ordre historique, herméneutique, éthique, existentiel, etc. Je la trouve meilleure pour moi, en meilleure cohérence avec mes soubassements culturels, mon histoire personnelle, ma tradition spirituelle et mon passé religieux. Référence prioritaire et privilégiée. Qu'est-ce à dire ?

D'abord, cela signifie que ma référence à Jésus n'est pas exclusive des autres références qui seraient dès lors ignorées, méprisées ou, pire encore, disqualifiées comme fausses ou comme non pertinentes. La

référence prioritaire à Jésus n'est ni hautaine, ni autosuffisante. Elle n'est culturellement valide et sensée que si elle est mise en relation avec d'autres références. Pour les raisons invoquées plus haut, le rapport à établir entre l'appartenance à Jésus et les autres références n'en est pas une d'inclusion ou de complémentarité. L'inclusion suppose que toutes les autres références sont implicitement comprises dans la référence à Jésus qui les englobe toutes anonymement ; par ailleurs, la complémentarité implique que les autres références, étant toutes imparfaites, doivent être complétées par la référence à Jésus. Ma référence à Jésus s'inscrit dans la réciprocité ; elle reconnaît que toute référence à quelque grand maître spirituel ou religieux est capable d'offrir un art de vivre intégral. Elle peut alors entrer en dialogue avec elle et se laisser interpeller et enrichir par elle. Ma référence à Jésus est dite préférentielle et prioritaire parce qu'elle est le noyau auquel j'arrime les autres références, le point de vue à partir duquel je les observe et les interprète, et le pôle autour duquel s'intègrent les éléments que je leur emprunte. Il ne s'agit nullement d'un relativisme débilisant, ni d'un syncrétisme délétère, ni d'un éclectisme douteux. Il s'agit au contraire d'un processus d'incorporation d'éléments étrangers dans mon appartenance elle-même qui s'en trouve enrichie d'autant.

En un mot, la référence préférentielle et prioritaire à Jésus joue le rôle d'aimant contre les égarements, de port d'attache contre le non-lieu, d'ancre contre les dérives et de point focal contre l'éparpillement.

### **III. Référence privilégiée**

J'appelle chrétien celui qui nourrit envers Jésus une référence prioritaire. Toute personne peut se référer à Jésus. Un athée comme Ferry, un agnostique comme Jacquard, un bouddhiste comme le Dalai Lama, un hindou comme Ghandi se réfèrent à Jésus avec un grand respect. Mais il ne s'agit

pas pour eux d'une référence privilégiée; on ne peut donc pas les qualifier de chrétiens, ni de chrétiens anonymes, même si leur sympathie pour Jésus est manifeste. On ne peut être plus ou moins chrétien – comme une statue ne peut être plus ou moins équestre. On ne peut être chrétien à demi, par la bande, par ricochet. On l'est ou on ne l'est pas. Mais on ne l'est, à mon sens, que si on fait l'option d'une référence prioritaire à Jésus – que l'on soit au-dedans ou au-dehors des frontières de l'Église catholique ou de toute autre institution se réclamant de Jésus.

En tant que chrétien, je me réclame personnellement de la tradition immémoriale de ceux et celles qui, au cours des siècles, ont fait pour Jésus une option préférentielle. Issue de ceux que le Nouveau Testament appelle « disciples de Jésus », « adeptes du Christ », « chrétiens », « frères », « croyants », « adeptes de la Voie », « ceux qui invoquent le nom du Seigneur », cette tradition a été portée à travers schismes et controverses par des gens de toutes races et cultures qui se sont réclamés prioritairement de Jésus. C'est en lien avec cette tradition et en relation avec toutes les formes de christianisme que je choisis de construire ma référence à Jésus. Le rapport à toutes les formes de christianisme est constitutif de mon être chrétien catholique. Être chrétien pour moi, c'est être œcuménique. Et être œcuménique, c'est entrer en dialogue avec toutes les nuances de la référence à Jésus mises en œuvre dans les diverses confessions chrétiennes.

Faisons un pas de plus. Dans ma conscience pluraliste, je ne puis plus me dire chrétien sans entrer en relation dialogale avec les autres religions du monde. Cette relation devient constitutive de ma nouvelle identité chrétienne. Devenu chrétien sur le mode interreligieux, je ne me définis plus par opposition à l'autre, mais par la mise en relation avec lui. L'autre a un rôle à jouer dans la constitution de ce que je suis comme chrétien. On parle aujourd'hui de double appartenance religieuse. Dans la double appartenance, la référence privilégiée à Jésus se teinte des couleurs de l'autre. Il ne s'agit pas d'être ici et là en même temps, d'avoir le pied droit dans un

endroit et le gauche ailleurs. La double appartenance signifie que la référence privilégiée à Jésus se teinte des couleurs de l'autre et se modèle de façon variée selon les individus. Il y a toujours chez le chrétien pluraliste une ou plusieurs références secondaires qui entrent dans la confection de son identité chrétienne. Ne sommes-nous pas toujours des chrétiens à trait d'union : chrétien-catholique, chrétien-orthodoxe, chrétien-protestant, judéo-chrétien, pagano-chrétien, chrétien-socialiste, chrétien-démocrate ? Le trait d'union vient qualifier l'identité chrétienne. Il y a mille façons d'être chrétien. Mille façons de vivre une référence privilégiée et prioritaire à Jésus.

#### IV. L'exemplarité

La visée profonde de toute référence traditionnelle à Jésus, c'est de parvenir à lui ressembler. L'exemplarité en est le moteur et le principe directeur. Les mots « ressemblance », « imitation », « similitude », « conformité » s'allient au vocabulaire de la communion, de la fusion, du vivre-avec. On veut vivre comme Jésus, avoir un cœur semblable au sien, mener une existence pareille à la sienne, imiter ses gestes et reprendre ses paroles, s'approprier ses mystères, entrer dans ses propres sentiments, suivre son exemple, porter sa croix, marcher dans ses pas, faire les œuvres qu'il a faites, aimer comme il a aimé. Somme toute, devenir un autre Christ, *alter Christus*.

Tels étaient et tels sont l'idéal et la vocation de tout chrétien, tels que formulés dans les écrits néotestamentaires, surtout chez Paul. « Le Christ nous a laissé un exemple à suivre. » (1 P 2, 20) « Nous sommes destinés à être conformes à son image. » (1 Co 3, 18 ; Rm 8, 22) Nous devons « garder les yeux fixés sur Jésus » (He 12, 2). En un mot, il faut être et agir *comme* Jésus. Le *comme* est la norme de l'exemplarité. « Vivez dans l'amour comme le Christ a aimé. » (Ep 4, 2) « Tout comme Jésus, ne

recherchez pas votre propre agrément. » (*Rm* 15, 2) « Tout comme Jésus a souffert dans la chair »... (*1 P* 4, 1) « Accueillez-vous comme le Christ vous a accueillis. » (*Rm* 15, 5) « Maris, aimez vos femmes comme le Christ a aimé l'Église. » (*Ep* 5, 25). Somme toute, il s'agit de devenir les « imitateurs du Christ » (*1 Th* 1, 6; *1 Co* 11,1).

Le principe d'exemplarité et d'imitation passe de Jésus à Dieu : « Montrez-vous des imitateurs de Dieu. » (*Ep* 5, 1) L'imitation de Jésus est la transposition terrestre de l'imitation de Dieu. À l'exemple de Jésus, nous devons être parfaits « comme le Père céleste est parfait » (*Mt* 5, 48).

Le principe d'exemplarité reflue sur les disciples. Paul exhorte ses lecteurs : « Montrez-vous mes imitateurs comme je le suis de Jésus-Christ. » (*1 Co* 4, 16; *Ph* 3, 17; *Ga* 4, 12; *1 Th* 2, voir *He* 13, 7; *1 Th* 2, 14-15) L'exemplarité est médiatisée : on imite Jésus en imitant Paul. En un mot, le principe d'exemplarité doit inspirer toutes nos relations : à Jésus, à Dieu, à Paul et à tous ces imitateurs de Jésus à travers le temps. « Nous sommes prédestinés à devenir conformes à l'image de son Fils. » (*Rm* 8, 29)

L'exemplarité fonctionne toujours à partir d'un point focal et, de là, rayonne dans toute la personne qui se trouve ainsi transformée à l'image du modèle. On devient ainsi un autre Christ, fils comme lui, serviteur comme lui, terrible aux démons comme lui, homme pour les autres comme lui, homme devant Dieu comme lui. Toute référence à Jésus choisit un lieu à partir duquel fonctionne le principe d'exemplarité.

1. Dans la **référence « pieuse »**, le cœur est le foyer à partir duquel le rayonnement exemplaire se fait : « Rendez mon cœur semblable au vôtre. » Pour Jésus-Hostie, c'est aussi le cœur, mais vu cette fois comme demeure : on reçoit Jésus dans son cœur. Il s'agit de devenir comme Jésus : doux et humble de cœur. Le cœur de Jésus est le cœur même de Dieu. C'est près de ce cœur et dans ce cœur que notre cœur trouve son repos. Aussi longtemps qu'il n'est pas purifié et recréé, notre cœur est un cœur de pierre, sans intelligence, plein de mauvais penchant. Dans la mesure où notre cœur est identifié au cœur de Jésus, nous pouvons

aimer Dieu, nos proches, nos ennemis et même notre propre misère. Exemplarité du cœur qui finit par envahir tout l'être et toute l'existence.

2. Dans la **référence mystique**, c'est du tréfonds de l'âme que le rayonnement exemplaire jaillit sur toute la personne, puisque c'est là que se produit la vision de l'Époux. Cette vision se produit quand l'âme, qui a fait le vide, ne peut plus rencontrer qu'elle-même. C'est dans ce contact avec son essence toute pure que l'âme rencontre et voit Dieu et son Verbe. L'âme est ainsi transformée par le Verbe qu'elle contemple. Ces saintes épousailles de l'âme avec le Verbe finissent par transfigurer toute la personne à l'image de Jésus.

3. Dans la **référence morale**, c'est la main qui est le point de rayonnement de l'exemplarité. La main, c'est ce qui produit les « œuvres de Dieu » (*Jn 6, 29*). La main qui sème et moissonne, la main qui caresse et guérit, la main qui donne et bénit, mais aussi la main qui blesse, écrase et détruit. La main, c'est le symbole du corps agissant, produisant des œuvres de lumière ou de ténèbres. Aussi faut-il se couper la main qui blesse et fait chuter. Vaut mieux être manchot... L'évangile parle abondamment des mains de Jésus. Le Père a tout remis entre ses mains ; ces mains qui saisissent les mains de tous : mains desséchées, mains sales et impures, mains malades, mains liées, mains effrayées de Pierre qui s'enfonce dans l'abîme. Une fois guéris, nous pouvons à notre tour mettre les mains à la charrue sans regarder en arrière, prendre des serpents dans nos mains (*Mc 16, 8*), distribuer les pains et les poissons, nous mettre au service de l'humain en perdition, faire les œuvres de lumière, et cela en toute gratuité, la main droite ignorant ce que fait la main gauche.

Mais c'est le pied qui rend la main mobile, qui la déplace à travers l'espace et l'emmène partout où il y a un magané à relever de l'abîme. La main ne va pas sans le pied. Mieux vaut le couper, lui aussi, s'il scandalise et entraîne au mal. Le pied porte la main de Jésus partout où il y a une souffrance ; partout où un pauvre a besoin d'être secouru. Qu'ils sont beaux, ces pieds de Jésus qui parcourent tout le pays, marchent sur

les scorpions et passent en faisant le bien ! Ses pieds, on les étroit (*Lc* 24, 39), on les arrose de ses larmes (*Lc* 7, 38), on y répand du parfum (*Jn* 11, 2, 32). Pour agir comme lui, il faut accepter de se faire laver les pieds par lui ; on peut alors « fouler aux pieds toute puissance de l'ennemi » (*Lc* 10, 19). Ainsi l'exemplarité rayonne en même temps des pieds et des mains et transforme tout le corps en arme de justice et en instrument de paix. Aussi Jésus lui-même nous invite-t-il à contempler ses mains et ses pieds : « Voyez mes mains et mes pieds, ils ne portent ni anneau, ni bracelet ; ils se sont mortellement blessés au combat contre l'iniquité et au service des maganés de l'existence. »

4. Dans la **référence « théologique »**, c'est l'œil qui devient le moteur de l'exemplarité. L'œil est ce qui fait voir ; l'œil intérieur, c'est l'intelligence. Il faut purifier son œil. Si ton œil te scandalise, arrache-le. L'œil est la lampe du corps ; elle ne doit pas s'éteindre. L'aveugle tombe dans le fossé ; il est dans l'ignorance. Jésus le guérit en lui touchant les yeux. Le thème du voir est omniprésent dans les évangiles. Il est dit à profusion que Jésus voit (les choses, les gens, les malades, la foi, la peine, l'esprit). Heureux ceux qui voient ! Il faut convertir son œil mauvais et le transfigurer à l'image de l'œil bon de Jésus. Cet œil qui regardait la misère, l'oppression, la souffrance, le malheur des petits. Jésus veut tout voir : il « promène son regard sur la foule » (*Mc* 3, 34), il fixe les yeux sur Pierre qui l'a renié, il regarde le jeune homme riche, il se retourne pour voir Marie-Madeleine, il jette un regard de colère sur les agents d'iniquité (*Mc* 3, 5). Dans l'approche théologique, on est appelé à purifier son œil, à l'ouvrir sur l'événement Jésus pour le comprendre et le contempler.

L'authentique référence théologique ne se contente pas d'acquérir un savoir objectif ; elle veut accéder à une véritable connaissance de Jésus. Je regarde Jésus, je le vois, je le connais et je suis transformé par mon regard. L'œil est au centre de mon rapport avec Jésus. On est toujours transformé à l'image de ce que l'on voit. Si ton œil est mauvais, tu deviens mauvais ;

en d'autres termes, si tu regardes toujours des choses, des actions et des œuvres qui sont laides et dégradantes, tu deviendras un être vil et dégénéré. Si ton œil est dans la lumière, tu deviendras lumière à l'instar de Jésus, lumière du monde. Si ton œil rencontre l'œil de Jésus, tout ton être sera transformé. Zachée « cherche à voir qui est Jésus » ; Jésus levant les yeux le voit (*Lc 19, 3, 7*). Cette rencontre du regard amorce un processus de conformité. L'être et la vie de Zachée seront remodelés à l'image de Jésus. Après sa mort, Jésus se donne à voir : « Voyez. » (*Lc 24, 39*) Les disciples annoncent « ce qu'ils ont vu » (*Act 4, 20*). Et ce qu'ils ont vu, « c'est le Seigneur ». « N'ai-je pas vu le Seigneur moi aussi ? » (*1 Co 9, 1*) écrit Paul de Tarse. Et pourtant il n'a connu ni vu de ses yeux Jésus de Nazareth en chair et en os. Que l'œil soit un puissant moteur d'exemplarité, cela est attesté par Jean : « Nous lui serons semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est. » (*1 Jn 3, 2*) Et saint Paul de reprendre le même thème : « Nous tous, le visage dévoilé, reflétons la gloire du Seigneur, nous sommes transfigurés en cette même image avec une gloire toujours plus grande. » (*2 Co 3, 8*) Saint Jean dit la même chose en inversant les termes : « Celui qui pêche ne l'a jamais vu. » (*1 Jn 3, 6*). Ce qui se traduit comme suit : celui qui l'a vu ne pêche plus ; il est devenu saint comme lui qui est le Saint par excellence (*Act 3, 14 ; 4, 30*) Pour le dire en un mot : l'œil est producteur de conformité.

5. **La référence mimétique** a connu, nous l'avons dit, deux grands modèles au cours de l'histoire. Dans le premier modèle, la ressemblance se fait par l'appropriation des *mysteria Christi* ; le principe d'exemplarité y fonctionne à partir d'un point focal particulier : le psychisme humain. De là, le rayonnement « exemplaire » atteint tout l'être. C'est probablement ce à quoi Paul fait allusion dans sa lettre aux Philippiens : « Ayez en vous les sentiments (ou dispositions) qui furent dans le Christ-Jésus. Lui de condition divine, s'est dépouillé, abaissé, devenant obéissant jusqu'à la mort de la croix. C'est pourquoi Dieu l'a exalté... » (*Ph 2, 6-11*) Dans cet hymne bien connu, Paul ramène toute la vie de Jésus à un processus de

dépouillement et d'obéissance qui débouche sur la gloire Seigneuriale<sup>37</sup>. Ailleurs, Paul nous invite à fixer les yeux sur Jésus qui « de riche qu'il était, s'est fait pauvre afin de nous enrichir de sa pauvreté... » (2 Co 8, 9). Ici, l'événement-Jésus est présenté comme mystère de pauvreté; et c'est en s'appropriant cette pauvreté qu'on entre dans sa richesse. De son côté, l'Épître au Hébreux présente la vie de Jésus comme une expérience de souffrance. « Ayez les regards fixés sur Jésus qui est l'initiateur de la foi et qui la mène à la perfection, Jésus, lui qui renonçant à la joie qui lui revenait, endura une croix au mépris de la honte et s'est assis à la droite de Dieu. » (He 12, 2-3) Dans tous ces textes, la vie de Jésus est concentrée en un mystère, celui de la souffrance salvifique.

Dans le prologue de Jean, cependant, on la présente comme l'incarnation du Logos divin. Le Nouveau Testament parle aussi des mystères de la vie publique (baptême, transfiguration) et enfin des mystères de la Pâques, de l'Ascension, de la Rédemption. Le chrétien est appelé à s'approprier ces mystères dans son psychisme et à se laisser pétrir et transformer par eux. Cette appropriation se fait par assimilation. Ce thème est omniprésent chez Paul pour qui toute la vie chrétienne consiste à « vivre avec le Christ » (Rm 6, 8) à « revivre avec lui » (Ep 2, 4-5), à « souffrir avec lui » (Rm 8, 17), à « être crucifié avec lui » (Ga 2, 19), à « mourir avec lui » (Col 2, 20), à « être enseveli avec lui » (Rm 6, 4), à « ressusciter avec lui » (Col 3, 1), à « être assis sur le trône avec lui » (Ep 2, 7), à « régner avec lui » (2 Ti 2, 12). Tous ces verbes indiquent que le chrétien partage le même sort que Jésus, suit le même chemin, entre dans le même processus de mort et de vie. Comment? Par la foi, certes, mais surtout – et c'est le point qui est le nôtre – par la célébration de la divine liturgie qui structure toute la vie des moines. La liturgie est une action; elle est un faire rituel; ce faire n'est que le survêtement extérieur d'un faire plus profond. Dans la divine liturgie, en effet, c'est le mystère de l'Incarnation, de la

---

37. Le thème est repris en He 5, 8.

Mort et de la Résurrection, en un mot, de la Pâques qui s'accomplit et s'actualise dans la vie du moine par la médiation de la ritualité. L'actualisation des mystères imprègne le psychisme humain qui devient le lieu à partir duquel le dynamisme d'exemplarité rayonne dans toute la personne. La conformité s'accomplit par un processus d'appropriation du mystère pascal du Christ. En embrassant les plaies du Crucifié (mystère de la mort), Thomas a découvert le Ressuscité; en voyant le Ressuscité, Madeleine a reconnu le Crucifié. Le mystère de Christ est un, mais ses accès sont multiples.

Le second modèle de référence mimétique situe le processus d'exemplarité au niveau du mode de vie concrète et des valeurs qui la spécifient. On l'appelle imitation « matérielle » des faits et gestes de Jésus. Le « sans glose » de François d'Assise pourrait nous mettre sur la piste d'une interprétation littérale du Jésus de l'évangile. Il n'en est rien. Le point focal de l'exemplarité n'est pas tel ou tel geste ou tous les gestes de Jésus, mais tel ou tel aspect ou valeur de son art de vivre. Pour François d'Assise, c'était la pauvreté du Christ (*vita evangelica*); la vie de Jésus et des apôtres est comprise comme un mystère d'itinérance (*vita apostolica*). Pauvreté et itinérance, tels sont les deux lieux à partir desquels le principe d'exemplarité a conformé tout son être (son corps y compris : les stigmates) et toute sa vie à l'image de Jésus. Pour Charles de Foucault qui a voulu, lui aussi, pousser à l'extrême l'imitation « matérielle » de Jésus, le point focal du principe d'exemplarité, c'est l'humilité de Jésus. L'abbé Huvelin, son maître spirituel, écrit : « Jésus a tellement pris la dernière place que personne ne peut la lui ravir. » C'est à partir de cette « dernière place » que Charles réalise son imitation intégrale de Jésus. Pour les théologiens de la libération, le principe d'exemplarité s'enracine dans l'option préférentielle de Jésus pour les pauvres. Pour les pacifistes, c'est dans la non-violence de Jésus. Il y a, de fait, beaucoup de moteurs de l'exemplarité, qui donnent naissance à divers modèles d'imitation, tout aussi authentiques et intégraux les uns que les autres. Ainsi, l'imitation de Jésus, tout

en étant « partielle », n'est jamais partielle ; elle n'est jamais une limitation du Christ.

Au terme de ces réflexions, retenons deux points. Premièrement : le principe d'exemplarité est sous-jacent à toutes les références traditionnelles à Jésus. Deuxièmement : l'exemplarité fonctionne toujours à partir d'un point focal qui détermine et la nature de l'imitation et la forme concrète de vie qu'elle commande. Moteur d'exemplarité, le point focal est librement choisi par un individu qui veut établir un type de référence christique qui soit inspirateur de toute sa vie. Ce choix se fait à partir des conditions existentielles de chacun, de ses grandeurs et limites, de ses blocages et dynamismes, de ses blessures et désirs, ainsi que d'un appel qui sourd du tréfonds de lui-même. Tel type d'imitation peut être recommandable pour l'un et préjudiciable pour l'autre. Sans oublier que toute imitation peut avoir ses ratés et ses corruptions : pharisaïsme, littéralisme, intégrisme, formalisme, exclusivisme, fanatisme.

Allons plus loin. Le point focal d'exemplarité est aussi choisi en tenant compte du milieu socioculturel et politique dans lequel vit la personne. Un même point focal peut générer différents modèles d'imitation et de conformité. En bref, contentons-nous de rappeler que toute culture traditionnelle s'articule autour d'une vision du monde et d'une conception de l'être humain. Selon que la nature sera vue comme réelle ou illusoire, vraie ou trompeuse, bonne ou séductrice, ou encore selon que la société humaine sera considérée comme demeure de l'homme ou lieu du péché ; ou enfin selon que l'être humain sera vu comme bon ou mauvais, juste ou pécheur, lumineux ou fils des ténèbres, l'exemplarité jouera dans le sens d'une continuité ou d'une rupture, d'une inscription dans le monde ou d'une fuite du monde. Imiter Jésus voudra aussi bien dire amour des hommes que mépris du monde. C'est dire que, d'un même point focal, le dynamisme d'exemplarité pourra fonctionner dans des directions différentes, voire opposées. La référence exemplaire à Jésus serait-elle donc ouverte à tout ? Auquel cas, elle ne signifierait plus rien.

Sur l'influence de la culture sur l'imitation de Jésus, j'aimerais mentionner un dernier point fort important. Les références traditionnelles à Jésus et les modes de fonctionnement du principe de l'exemplarité qui en dérivent ont été élaborés dans une culture de chrétienté et développés à l'intérieur d'un cadre religieux précis, l'Église catholique. Cette culture mettait l'accent sur le caractère trompeur du monde, le pouvoir séducteur de la nature, le mépris des plaisirs, la méfiance envers le corps, le péché de l'homme et l'état de perdition universelle. Cette vision dominante a présidé au fonctionnement du principe d'exemplarité et à la pratique de l'imitation de Jésus : imitation rédemptrice, ascétique, sacrificielle, marquée au coin du renoncement, de la contrition, de la componction et de l'apitoiement sur les souffrances de Jésus et sur sa propre condition pécheresse.

À cette vision sombre du monde et de l'homme est venue s'arrimer, à partir du XVI<sup>e</sup> siècle, en France, une théologie de la rédemption par le Sang du Christ qui nous fait frémir aujourd'hui. Cette théologie est fondée sur l'idée de « vengeance de Dieu », de châtement divin s'abattant sur le Fils bien-aimé, de justice vindicative, de substitution pénale, d'immolation propitiatoire et de victime sacrificielle. Sans oublier la peine du dam (peine de l'enfer) imposée à Jésus en croix. Que de violence ! Quelle soif de sang, de la part d'un Dieu que Jésus qualifie pourtant de Père ! Élaborée par des théologiens catholiques et protestants, cette vision effrayante de la Rédemption est devenue en France (du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècles) le thème favori des sermons et des traités spirituels. Du haut de la chaire, les plus grands prédicateurs (Bossuet, Massillon, Bourdaloue, Monsabré, Gay, d'Hulst, etc.) ont nourri le « petit peuple » de ces doctrines frelatées. Et dans leurs livres de dévotion et de méditation, les auteurs spirituels (Parra, Nouet, Le Camus, Massoulié, Longhaye, Gratry, Fouard, Grou, Le Perroy) les ont distillés dans l'âme des religieux et des religieuses. Durant mon noviciat, j'ai moi-même lu avec dévotion l'effrayant ouvrage de Perroy, *La montée du Calvaire*, dans sa 58<sup>e</sup> édition,

ouvrage qui décrit en long et en large comment « les colères divines », s'étant accumulées de siècle en siècle sur l'humanité, s'abattirent finalement sur la pauvre victime du Calvaire<sup>38</sup>. Cette rhétorique sacrificielle et expiatoire, qui a induit chez les fidèles culpabilisation et peur de Dieu<sup>39</sup>, a exercé une influence déterminante sur la mise en œuvre du dynamisme d'exemplarité et sur la pratique de l'imitation du Christ.

Tout au long de l'histoire, la théologie magistérielle a servi de mesure pour juger de l'orthodoxie et de l'orthopraxie des différentes formes d'imitation du Christ. Celles qui étaient jugées non conformes à la *regula fidei* ou qui risquaient d'égarer les fidèles étaient réprimées et condamnées comme opposées à la vérité de Jésus. Contrôle théologique et contrôle juridique. Toutes les références traditionnelles, avec leur dynamique d'exemplarité, se pratiquaient dans le respect de la doctrine officielle et du système catholique. Jésus n'a-t-il pas fondé l'Église catholique? N'a-t-il pas conféré à Pierre l'autorité et l'infaillibilité? N'a-t-il pas fondé les sept sacrements et institué le sacerdoce réservé aux hommes? L'Église catholique n'est-elle pas totalement pensée, voulue et dirigée par Jésus lui-même? N'est-elle pas le Corps du Christ, le Christ parmi nous? Comment pourrait-on concevoir une imitation de Jésus qui ne serait pas conforme au Christ ecclésial? L'imitateur de Jésus ne peut être qu'un *vir catholicus* et un *servus ecclesiae*, c'est-à-dire un homme catholique et un serviteur de l'Église.

Sur ce point, l'exemple de François d'Assise est fort éloquent. François s'est vraiment voulu homme catholique et serviteur de l'Église. Il a voulu être soumis au Seigneur pape, avoir un cardinal protecteur pour

---

38. Sur cette question, voir l'ouvrage magistral de RICHARD, L. *Le mystère de la Rédemption*, Tournai, Desclée, 1959, ou encore le petit livre de DE LA TRINITÉ, Philippe. *La Rédemption par le sang*, Paris, Fayard, 1959.

39. Voir les travaux remarquables de DELUMEAU, Jean. *La peur en Occident (XIV<sup>e</sup> – XVIII<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Fayard, 1978; *Le péché et la peur, La culpabilisation en Occident (XIII<sup>e</sup> – XVIII<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Fayard, 1983.

son Ordre, faire approuver sa règle par les instances canoniques, être soumis aux clercs, avoir du respect pour les prêtres, réciter l'office selon les règles canoniques, reconstruire l'Église de saint Damien, ne jamais prêcher sans l'autorisation de l'évêque du lieu. Véritable imitateur de Jésus, François ne peut être qu'un modèle de vie catholique. Telles sont les règles ecclésiastiques : encadrer, contrôler, domestiquer et rendre « ecclésiastiquement correcte » toute imitation de Jésus. Ainsi se trouve rejeté tout ce qui semble déviant ou canoniquement irrecevable. Sont déclarés hérétiques les imitations qui mettent en cause le principe d'autorité et d'obéissance dans et à l'Église. À titre d'exemple, beaucoup de mouvements de pauvreté au Moyen Âge, sans parler des spirituels franciscains, des béguines (imitation féministe) et de certains mystiques qui ont été qualifiés d'illuminés. Sans oublier Luther et certains réformateurs qui ont inscrit leur imitation de Jésus dans un rejet radical du système romain.

Point n'est étonnant dès lors que le souci de conformité à l'Église ait influencé la quête de conformité à Jésus. Travailler pour l'Église, souffrir pour et par l'Église, mourir pour l'Église, répandre sa doctrine, aller en mission, étendre sa présence et son influence partout dans le monde. Cela, tous les vrais imitateurs de Jésus le font, doivent le faire ou le feraient s'ils en avaient la possibilité. Imiter Jésus, c'est servir l'Église. L'exemplarité prend les livrées ecclésiales. On n'est *alter Christus* qu'en étant un *servus ecclesiae*. À noter aussi que le souci de conformité à l'Église a grandement influencé, au cours des siècles, le choix des lieux à partir desquels le dynamisme de l'exemplarité s'est déployé dans l'être et dans la vie de ceux qui se sont mis en rapport avec Jésus. C'est ainsi que l'humilité de Jésus, son obéissance, sa diaconie, sa kénose, sa souffrance expiatoire ont été favorisées et proposées aux fidèles par les responsables de l'Église comme points focaux d'exemplarité. Et pour cause. L'exemplarité s'en trouvait plus facilement mise au service de l'Église ; et l'imitation de Jésus, au service du système catholique.

En conséquence, ont été négligés et « tenus pour suspects » des foyers d'exemplarité plus critiques à l'endroit des institutions ecclésiastiques et politiques, foyers qui sont pourtant déterminants dans la vie de Jésus. Par exemple, quand a-t-on invité les fidèles à imiter la posture contestatrice de Jésus face aux structures potentiellement aliénantes (argent, sabbat, loi, religion, Temple), son attitude provocatrice à l'égard des gens d'autorité (prêtres, pharisiens, scribes, sanhédrin) qui utilisent la religion, la loi et leur savoir à leur profit et s'en servent pour écraser et exploiter les gens ? Ou encore son option préférentielle pour les pauvres ? Ou encore son amour des ennemis (des samaritains, des païens, etc.) et son attitude d'ouverture révolutionnaire envers les femmes ? On le devine aisément, les types d'imitation engendrés par ces lieux d'exemplarité ne seraient guère accueillis favorablement par les pouvoirs religieux en place et par tous ceux qui tirent avantage du *statu quo* sociopolitique. Toute imitation de Jésus qui se fait engagement, solidarité, amour de l'autre en tant qu'autre, critique des exploiters et contestation des structures aliénantes reçoit rarement l'aval des autorités religieuses et civiles. C'est à croire que l'imitation de Jésus ne peut pas prendre la forme d'une lutte pour la justice ou d'un engagement sociopolitique. D'où la remarque judicieuse de Mgr Romero : « Si je donne du pain aux nécessiteux, on me considère comme un saint, un véritable imitateur du Christ ; mais si je dénonce les causes de leurs malheurs, on me soupçonne d'être un dangereux perturbateur de l'ordre social. »

Somme toute, en situation de chrétienté, la culture et les instances ecclésiastiques jouent un rôle non négligeable dans la mise en œuvre du principe d'exemplarité et dans le profil des imitateurs de Jésus.

Mais qu'en est-il de l'exemplarité et de l'imitation au Jésus en situation de modernité ?



# Imiter Jésus ou inventer sa vie ?

**L**e principe d'exemplarité est fondé sur une typologie fondamentale en christianisme : celle de l'image et de la ressemblance. Jésus est l'icône par excellence. Il est l'image et la ressemblance de Dieu, alors que l'homme n'en est que l'image déformée qui aspire à la ressemblance. Il est aussi l'image prototypale de l'humain, alors que l'individu concret n'en est qu'une figure embryonnaire ou une esquisse mal léchée. Le pouvoir évocateur de l'icône a présidé à l'élaboration concrète des différents types de référence à Jésus et elle a généré des diverses formes de conformité. L'imitation de Jésus par laquelle nous lui devenons semblables, nous rend, par ricochet, semblables à son Dieu et nous façonne selon le modèle d'humanité dont il est le prototype.

Ce thème revient souvent sous la plume de Paul. Jésus est « l'image du Dieu invisible » (*Col 15*), lui qui nous a « prédestinés à être conformes à l'image de son Fils » (*Rm 8, 29*) en nous faisant participer à sa propre filiation. Cette conformité à l'image devenue modèle se fait par une transformation progressive. « Nous tous qui, le visage dévoilé, reflétons

la gloire du Seigneur, nous sommes transfigurés en cette même image avec une gloire toujours plus grande. » (2 Co 3, 18)

Cette dynamique de l'exemplarité peut-elle encore tenir la route dans la culture actuelle qui prône l'exaltation de soi et prescrit de suivre sa propre route? Chacun devient son propre modèle. Il n'a qu'à réaliser son archétype intérieur. Finie l'ère des modèles à imiter, des exemples à suivre! Fini le mimétisme! Les modèles sont remplacés par des super figures fabriquées par les médias et la publicité. Les modèles passés de notre tradition chrétienne et de notre histoire nationale sont, dit-on, dépassés sinon objets de honte, témoins de la grande noirceur.

Les héros ont été décapités. Prisonnier d'un subjectivisme exacerbé, l'individu s'obstine à inventer sa vie et à réaliser son être à partir de ses propres fantasmes, idéaux et utopies; il se projette parfois dans la figure de héros fictifs proposés par une littérature fort prisée et par des séries télévisées battant toute cote d'écoute. Reste que l'homme est le législateur de sa propre vie, le maître de son destin. Il doit inventer son être; il n'y a, à vrai dire, pas de modèle idéal ou concret selon lequel il pourrait édifier son être et sa vie.

Choisir un modèle passé, n'est-ce pas se condamner à être dépassé? Autrefois, la transmission des modèles jouait un rôle important dans la formation de la jeunesse et dans la conduite de la vie. Georges Leroux écrit : « Les élites de la Renaissance lisaient Plutarque et étaient invitées à imiter les modèles de courage ou de sagesse que la vie des hommes illustres de l'Antiquité était chargée de véhiculer. Périclès, Léonidas, Alexandre, tels étaient les héros à qui Montaigne et, après lui, les Jésuites confiaient de former moralement la jeunesse. Ces élites, dont les derniers héritiers furent ici les élèves des collèges classiques, lisaient la Bible et en attendaient inspiration et vertu<sup>40</sup>. » Et que dire du rôle exemplaire de la vie des saints! Dans cette dynamique d'exemplarité, on ne faisait

---

40. LEROUX, Georges. *Éthique, culture religieuse, dialogue*, Montréal, Fides, 2007, p. 81.

guère confiance à l'autonomie et à la liberté des individus; on s'en remettait à l'autorité de l'excellence.

## **I. Dépassés, les modèles du passé!**

Cette dynamique d'exemplarité fondée sur l'autorité des modèles du passé s'inscrit dans une conception bien particulière du temps. Le temps y est vu comme un mouvement induisant un processus de dégradation : il est essentiellement entropique. L'avant est meilleur que l'après; ce qui précède est supérieur à ce qui suit. On atteint la perfection en remontant aux origines. Au commencement était la perfection : le paradis terrestre, Adam l'homme idéal, Abraham le croyant, la Communauté chrétienne primitive, l'Ancêtre africain. L'idéal est toujours au commencement. Les origines sont ainsi investies de l'idée d'absolu. La recherche de perfection s'inscrit logiquement dans un mouvement de retour aux sources.

L'idéal est résolument derrière nous; il appartient toujours au passé, à l'histoire; il est objet de mémoire. L'imitation exige une remontée dans le temps; la dynamique de l'exemplarité devient donc un processus de mémoire. On saisit le modèle par un long et parfois périlleux processus d'anamnèse. L'imitation chrétienne traditionnelle est foncièrement dépendante de cette vision de l'idéal. Aussi est-elle essentiellement un processus d'anamnèse. « Souviens-toi de Jésus Christ... de son obéissance... de sa pauvreté... de sa croix... »

La modernité a renversé cette perspective. Elle postule le principe évolutif et la perfectibilité de l'être humain. C'est l'idéologie du progrès inéluctable des individus et de la société. Le regard est résolument tourné vers l'avenir. Les mythes d'origine sont remplacés par les mythes de la fin. Le temps induit un processus de maturation. L'idéal passe du passé au futur; il est devant nous. Le meilleur appartient à l'avenir. Puisque la perfection n'est plus à l'origine, on n'a plus à remonter le temps pour la saisir. La

référence à tout modèle passé est donc décriée au nom d'une projection dans le futur. L'âge d'or n'est plus hier, mais demain. « Le paradis n'est plus perdu, écrit Alphonse Dupont, c'est le paradis promis<sup>41</sup>. »

Dans ce contexte, l'homme parfait d'antan perd son autorité d'excellence; il est dépouillé de ses attraits et de sa puissance d'exemplarité. Il ne peut plus servir de modèle. Le processus mimétique ne passe plus par le jeu de la mémoire. Le souvenir est déclassé au profit de la projection dans l'avenir qui est devenu la demeure du parfait. L'homme idéal, celui qui peut servir de modèle, est à venir; c'est dire qu'il reste indéfinissable. En tant que figure exemplaire, il est sans contours précis. Il est essentiellement utopique: il n'est jamais réalisé et il sert d'instance critique à tout modèle passé. L'homme parfait projeté dans le futur ne peut pas, à vrai dire, servir de modèle à imiter. Étant sans configuration concrète, il ne peut être saisi que dans l'attente projective. L'attente déclenche un processus d'inspiration, d'aspiration et de désir plus qu'un processus d'imitation.

L'humain idéal à venir n'est pas un modèle à imiter; c'est une figure prototypale dans laquelle on se projette en espérance. Si le souvenir est le lieu de l'imitation, l'espérance ou l'attente est le lieu du désir projectif. Dans les deux cas, le présent est modifié; le souvenir comme l'attente sont des postures transformatrices de la réalité. Le souvenir a la force de faire advenir dans mon ici-maintenant ce qui a été (modèle passé) et l'attente a le pouvoir d'anticiper dans mon présent ce qui est à venir. Dans le souvenir, la transformation de mon être se fait par l'imitation du modèle passé; dans l'attente, elle se réalise par l'inspiration suscitée par la figure prototypale.

Tout cela ne nous oblige-t-il pas à revisiter notre conception de l'imitation de Jésus? Peut-on parler d'une imitation de Jésus à la moderne, c'est-à-dire attentive aux acquis de la modernité et à la sensibilité séculière? Nous savons que le christianisme a été la matrice des principaux

---

41. Cité par LENOIR, Frédéric. *Le Christ philosophe*, Paris, Plon, 2007, p. 201.

vecteurs de la modernité, en particulier les idéologies millénaristes, les mythes du progrès inéluctable des individus et des sociétés et le processus « d'utopisation » qui projette l'humain idéal dans l'avenir. Ne sommes-nous pas ici en face d'une laïcisation du principe eschatologique et de l'attente messianique qui ont structuré les christologies les plus primitives? Principe et attente qui, cédant le pas au principe d'incarnation, sont pratiquement tombés en désuétude. Le principe-espérance, pourtant si déterminant dans la vision primitive de Jésus, s'est atrophiée au profit du principe-anamnèse. Tout en reconnaissant que Jésus appartient à un point précis du temps et qu'il est toujours présent au cœur de l'histoire comme Ressuscité, le christianisme a désappris au fil des âges que l'homme de Nazareth est aussi une figure eschatologique. Jésus est pratiquement disparu de l'horizon du futur; il n'est plus objet d'une attente; il n'est plus guère cette figure prototypale de l'humain à venir, ni cette image eschatologique de Dieu ni cette référence utopique apte à valider critiquement notre imitation de Jésus.

Les communautés primitives, elles, **attendaient** Jésus dont elles faisaient mémoire. Le pôle du futur était constitutif de leur référence à Jésus. Le dynamisme d'exemplarité les tournait autant vers le futur de Jésus que vers son histoire passée. Il était anamnèse et espérance. On était convié à imiter le Jésus terrestre dans l'espérance de devenir conforme à son corps de gloire. Double polarité de l'exemplarité : imiter le passé et devenir conforme au futur. D'une part, la référence au Christ à venir fait éclater toute conception statique de l'imitation de Jésus; d'autre part, la référence à l'homme de Nazareth empêche de glisser dans un exemplarisme ésotérique qui vide l'exemplarité de tout référent spatio-temporel. L'attente du Christ à venir permet d'ouvrir à l'infini la dynamique de l'exemplarité. Elle inscrit une incidence critique dans toute imitation du Jésus historique, ébranle toute copie fermée et exclusiviste de sa vie et dénonce toute conformité christique qui aurait la prétention d'être définitive et intégrale.

Jésus est image parfaite de l'humain et du divin puisqu'il est à la fois passé et à venir, visage historique et figure eschatologique. La dynamique de l'exemplarité s'inscrit au cœur de cette tension entre les deux. Ce n'est qu'en revêtant l'image du Jésus terrestre qu'on revêt l'image du Christ céleste (1 Co 15, 49-54). Il s'agit de conformer notre corps de misère tout autant à son corps d'abaissement qu'à son corps de gloire (Ph 3, 21). Il existe un lien mystérieux entre ces deux images, historique et eschatologique, de Jésus. L'imitation du Jésus terrestre induit un processus de conformation au Christ eschatologique. Et, inversement, la contemplation du Christ à venir induit le désir de nous conformer au Jésus historique. Le désir ardent de devenir conforme au Christ eschatologique déclenche le processus d'imitation du Jésus terrestre. C'est pour devenir semblable à son corps de gloire qu'il faut imiter son corps de misère. La conformation au Christ à venir devient donc le principe et la visée de l'imitation de Jésus de Nazareth. En christologie, le processus mimétique s'inscrit à la jonction de l'espérance et de l'anamnèse. L'ouverture au futur s'accomplit non par un oubli du passé, mais par une reprise incessante de l'histoire de Jésus érigé en figure exemplaire.

En réveillant le principe eschatologique qui était en dormance depuis belle lurette en christianisme, la modernité a rendu un fier service aux chrétiens : elle leur a rappelé que toute imitation du Jésus historique doit s'arrimer au désir de conformation au Christ eschatologique, que toute référence au passé exemplaire de Jésus est falsifiée si elle ne s'inscrit pas dans la référence utopique à sa figure glorieuse à venir, et enfin que l'imitation dans le souvenir tire son dynamisme du désir de conformation dans l'espérance. L'utopique ouvre l'historique. La référence au futur protège l'imitation contre tout glissement dans la copie et le plagiat. Comme la figure à venir est inimaginable, elle est, de ce fait, inimitable. L'imitation prend alors la forme de l'intuition, de l'inspiration, de la création. Imiter Jésus, c'est inventer son propre avenir, c'est faire advenir l'humain en soi en prenant appui sur le Jésus de l'histoire. Ce n'est que dans cette ouverture à l'avenir que l'imitation de Jésus peut s'accorder avec les exigences

d'une modernité résolument tournée vers le futur et profondément ancrée dans une vision évolutive de l'homme et de l'univers.

## II. Finis, les modèles !

Marquée au coin de l'individuation et de la subjectivité, la culture actuelle prescrit à chacun de choisir son art de vivre bien à lui, d'agir selon ses propres convictions et inspirations, et d'organiser son existence d'une façon singulière. À chacun son mode de vie et ses valeurs. Chacun est appelé à édifier sa vie à partir de son propre fond et non plus à partir de modèles extérieurs d'hier ou d'aujourd'hui, ni d'une échelle de valeurs soi-disant valable pour tous. En cela la posture de l'*homo modernis* contraste fort avec celle des anciens. Ceux-ci, en effet, croyaient faire partie d'un ordre transcendant et d'une « grande chaîne des êtres » dans laquelle chaque individu, figurant à sa place, occupait un rang précis qui lui était dévolu et auquel il lui était pratiquement impossible d'échapper. La rationalité et la liberté modernes ont fini par discréditer de telles hiérarchies. La seule pensée d'un modèle extérieur à imiter hérisse le principe même de l'autonomie, de la liberté et de l'originalité. Chacun a le devoir d'inventer sa vie, non en référence à des modèles préfabriqués, mais en fonction de ce qu'il est ou croit être et de ce qu'il juge valable pour lui en vue de son épanouissement personnel.

À la conception classique de la vie bonne s'est substituée l'idéologie de la « réalisation de soi », fort répandue en Occident surtout depuis les années 1960. Cette idéologie s'exprime de mille manières : individualisme, hédonisme, atomisme social, subjectivisme moral, relativisme philosophique, sans parler de toutes les formes de gratification narcissique<sup>42</sup>. Beaucoup

---

42. Sur l'idéologie de l'épanouissement, voir, entre autres, les ouvrages de BELL, Daniel, LESCALE, Christopher et LIPOVETSKY, Gilles.

d'auteurs n'y voient que repliement sur soi, inconscience des problèmes qui dépassent le moi, rétrécissement de la vision du monde et aplatissement de la vie. D'autres<sup>43</sup>, tout en partageant nombre de ces critiques et en dénonçant les dérapages tous azimuts de l'idéologie de l'épanouissement de soi, pensent que, derrière elle, se profile un idéal moral de véracité envers soi-même, qu'ils qualifient d'authenticité.

L'idéal moderne de l'authenticité, écrit Charles Taylor, affirme que « chacun de nous a une façon particulière d'être humain ; chaque personne possède sa propre "mesure". Cette idée s'est gravée profondément dans la conscience moderne. Elle est nouvelle [...] Il existe une certaine manière d'être humain qui est **la mienne**. Je dois vivre ma vie de cette façon et non pas imiter celle des autres [...] Non seulement je ne dois pas modeler ma vie sur les exigences conformistes extérieures, mais je ne peux même pas trouver de modèle de vie à l'extérieur. Je ne peux le trouver qu'en moi<sup>44</sup> ».

Le jugement est tombé : l'idéal moral de la modernité ne fait aucune place au « modèle à imiter ». Il est impossible de proposer, encore moins d'imposer à autrui un quelconque modèle de vie. La source qu'il faut atteindre est au fond de soi ; chacun doit prêter attention au bruissement de sa voix à lui. Puisque toute personne a une façon originale d'être humain, il s'ensuit que « chacun doit découvrir ce que c'est qu'être soi-même. Mais on ne peut faire cette découverte en se rapportant à des modèles préexistants, cela va de soi. On ne peut la faire qu'en recommençant à neuf<sup>45</sup> ». Selon Gilles Lipovetsky, l'avènement de cette éthique d'authenticité marque l'aboutissement d'un long processus de sécularisation qui mène à la laïcité achevée ; elle est un trait caractéristique de la

---

43. Charles Taylor, Luc Ferry et Lionel Trilling.

44. TAYLOR, Charles. *Grandeur et misère de la modernité*, Montréal, Bellarmin, 2007, p. 43-44.  
Les soulignés sont de l'auteur.

45. *Ibid.*, p. 80.

sécularité<sup>46</sup>. D'où l'idée généralement reçue que l'idéal d'authenticité sonne le glas d'une morale du devoir dominée par la norme objective et par la place que l'individu occupe dans la hiérarchie des êtres. Rame-nant tout à la conquête de la vérité de soi par soi, l'authenticité disqualifie *in ovo* toute référence à une instance extérieure et, partant, ne laisse aucune place à l'idée de modèle à imiter.

La culture populaire a substitué à la catégorie traditionnelle du modèle celle de l'idole. L'idole séduit par ses prestations culturelles ou sportives ; on porte son effigie sur son chandail, sa veste ou sa casquette. À vrai dire, on ne peut que l'adorer et lui rendre un vrai culte comme à un démiurge. On le contemple sur les affiches et on est prêt à multiplier veilles et déplacements pour le voir, l'entendre et le toucher. Il suscite un enthousiasme parfois délirant. On peut l'applaudir et l'envier. On peut copier son art ou s'en inspirer. Mais il n'est pas à proprement parler un modèle de vie, puisqu'il est hors du commun et qu'il habite une demeure inaccessible ; il vole au-dessus de la foule comme Jonathan le Goéland. Et plus l'idole « fait dans l'extrême et le suprême », plus elle attire l'attention et suscite l'admiration. Tout en étant objet de culte, l'idole est finalement toujours désespérante pour le commun des mortels qui, eux, doivent se résigner à habiter leurs limites et à vivre dans l'anonymat. La culture populaire actuelle prétend se passer de modèle mais elle s'accroche à des idoles qui distraient et font rêver.

### III. Réhabiliter le modèle

Il est urgent de réhabiliter le modèle et de redéfinir le rôle qui, de fait, lui revient dans le savoir et l'existence concrète. On n'a plus à démontrer

---

46. LIPOVETSKY, Gilles, *Le crépuscule du devoir. L'éthique indolore des nouveaux temps démocratiques*, Paris, Gallimard, 1992.

la fonction essentielle du modèle tant dans les sciences humaines que dans les sciences de la nature. Tout savoir fait un usage structuré de modèle – même la théologie. Les modèles ne sont pas des reproductions miniaturisées ou agrandies, des photographies ou des dessins de la chose à étudier. Leur fonction n'est pas de représenter et de décrire la réalité, mais de pointer vers l'inconnu à connaître, de référer au « mystère » qui est à l'origine même du modèle qui, lui, fait fonction de métaphore. Le « mystère » ne peut être approché que par l'intermédiaire du modèle, il doit être « essayé » si on veut en mesurer la validité et les potentialités cognitives<sup>47</sup>.

Ainsi en est-il sur le plan éthico-spirituel. Les modèles concrets d'existence doivent aussi être « essayés ». Ici la vérité du modèle ne peut être démontrée; elle ne peut être que montrée, exposée sous la forme d'un témoignage de vie. Quand il s'agit d'art de vivre, de sens de la vie et de valeurs morales, on n'est plus devant des propositions théoriques à comprendre. Le langage devenant impuissant, c'est alors qu'intervient le modèle. « À l'avenir, écrit Engelmann, on ne tentera pas de transmettre des idéaux par le truchement du langage (ce qui ne peut qu'opérer une distorsion) mais par des exemples d'une conduite de vie appropriée. Et ces vies exemplaires auront une énorme valeur éducative. Aucune doctrine exprimée par des mots ne pourra les remplacer<sup>48</sup>. »

Ces mots explicitent le présupposé sous-jacent qui justifie le recours aux modèles dans la mise en œuvre d'un art de vivre. Un modèle concret a une valeur pédagogique que les seuls mots ne possèdent pas. Il donne à penser et se donne à imiter. Non seulement suggère-t-il l'inexprimable de la vie, mais encore il permet d'enraciner la relation d'exemplarité.

---

47. Voir RAMSAY, I.T. *Models and Mystery*, London, 1964, BLANK, M. *Models and metaphor*, Ithaca, 1962.

48. Cité par SPINSANTI, S. Art. « Modèle spirituel », dans DE FIORES Stefano et GOFFI, Tullio, *Dictionnaire de la vie spirituelle*, Paris, Éditions du Cerf, 1987, p. 693. Je m'inspire ici de cet article.

Une vie exemplaire est un puissant appel à l'imitation. Bien comprise, celle-ci a sa place et son rôle dans l'élaboration et la mise en pratique d'un art de vivre.

La culture actuelle valorise la nouveauté et honnit la répétition ; elle préfère l'original aux imitations. Elle qualifie volontiers l'exemplarité et l'imitation de posture éthique infantile s'alliant mal à la maturité morale et spirituelle. L'enfant, en effet, imite et copie. Le principe mimétique exerce une fonction importante dans l'apprentissage de la vie. L'adulte moderne, qui prétend volontiers que ce principe est invalidé à la maturité, entend construire sa vie en s'arrimant uniquement à l'élan créateur qui sourd de son tréfonds.

Cependant la philosophie personnaliste, la phénoménologie et la théologie narrative ont revalorisé le principe d'exemplarité et le processus éthique de l'imitation. Ainsi en est-il de Max Scheler qui pose une distinction entre le modèle et le chef. Le **chef** agit par voie de commandement. En régime dictatorial, son pouvoir repose sur l'arbitraire, la contrainte et la force brute ; en démocratie, il se fonde sur le droit et est limité par la loi. L'influence du chef passe soit par la crainte de la punition, soit par l'attrait d'un avantage, mais toujours par la sujétion.

Le concept de modèle se réfère à une réalité tout autre. Le modèle implique toujours l'idée de valeurs. Il tire son autorité de la valeur elle-même ; son influence ne s'exerce pas par la contrainte mais par le libre consentement. Dans le modèle, un faisceau de valeurs s'offrent à moi, qui me sollicitent, excitent mon désir et s'imposent à moi non pas « du dehors », mais « du-dedans », dans la mesure où je les saisis comme « vitales » pour moi. L'autorité des valeurs se communique à la personne qui s'engage à leur service. Le modèle est porteur et serviteur d'un faisceau de valeurs. Son autorité sur moi découle à la fois de la qualité du témoignage qu'il rend à la valeur et du libre consentement de ma part.

Scheler définit le modèle « comme valeur incarnée dans une personne, une figure idéale qui est continuellement présente dans l'âme de

l'individu ou du groupe, si bien que celle-ci prend peu à peu ses traits et sa forme ; son être, sa vie, ses actes consciemment ou inconsciemment, se règlent sur elle, soit que le sujet ait à se féliciter de suivre son modèle, soit qu'il ait à se reprocher de ne pas l'imiter<sup>49</sup> ».

Jamais le modèle n'impose son faisceau de valeurs ; mais c'est à travers lui que les valeurs deviennent vivantes et séduisantes. Je décide alors de le suivre en adoptant une attitude propre appelée imitation, qui est bien autre chose qu'une copie, une réplique ou une reproduction servile. L'imitation du modèle structure mon être de façon originale. Ma vie change parce que le modèle exerce une « attraction », une « inspiration », une « impulsion » qui, en se développant, devient amour. « Cet amour ne concerne pas tel ou tel aspect, ou tel ou tel acte du modèle, mais le centre même de tout son être, son essence spirituelle, à laquelle nous arrivons ainsi à participer. Sous cette forme, la relation de fidélité est susceptible d'entraîner chez le disciple une transformation morale, un renouvellement de son être que ni l'obéissance ni le respect des normes abstraites ne pourraient produire<sup>50</sup>. » Le modèle n'a pas besoin d'exhorter, encore moins de commander, il n'a qu'à exister ; son existence elle-même est un appel.

Le modèle n'a rien à voir non plus avec le **héros** qui peut répondre au besoin de sécurité et de direction, ou au désir de perfection et de dépassement. Le héros est en quelque sorte un personnage « extrême » qui pousse à l'excès telle vertu, tel comportement, telle attitude et qui, ce faisant, manifeste une force d'âme à couper le souffle. On l'admire pour sa transgression. L'héroïsme se présente sous les livrées du courage extrême face aux adversités réelles ou appréhendées. C'est une vertu d'exception. Les héros peuvent être fabriqués de toutes pièces à partir d'une pure projection de l'imaginaire : ce qui en fait des êtres virtuels

---

49. SCHELER, Max, cité dans *Dictionnaire de la vie spirituelle*, p. 694.

50. *Ibid.*, p. 694.

sans référence à un système concret de valeurs et d'idées. Ou encore ils peuvent émerger de l'idéalisation de figures présentes ou passées qui jouissent d'une certaine renommée. On prête au riche ; on pare d'originaux héroïques des figures qui, tout en jouissant d'un certain éclat, sont en réalité des êtres ordinaires. Les héros sont alors des figures magnifiées, mises au service de certains besoins psychologiques ou sociopolitiques.

Or, la culture actuelle s'est éloignée du registre héroïque. On assiste à ce que Charles Taylor appelle « une perte de la dimension héroïque de la vie<sup>51</sup>. Les héros d'hier ont été démystifiés et passés au crible des sciences historiques et psychanalytiques. Très souvent leur motivation soi-disant pure, leur intention prétendument désintéressée et leurs actions réputées courageuses ont été démasquées comme spécieuses. D'où le désenchantement actuel et l'humeur antihéroïque. Le héros légendaire sans peur et sans reproche, sans faille et sans compromis s'est écroulé de son piédestal mythique.

L'estime et le respect que l'on accordait jadis aux héros rejaillissaient sur les modèles spirituels que sont les saints. Le saint était presque toujours un personnage héroïque. Ses pratiques de mortification, son ascèse excessive, ses états mystiques extrêmes, ses pouvoirs métapsychiques et ses expériences psychosomatiques et hyperbiologiques, sa maîtrise des lois de la nature : tout, absolument tout, faisait du saint un héros. Les **vies des saints** sont des légendes dorées destinées à les magnifier en les arrachant à la normalité. Cette récupération ecclésiastique du héros a dénaturé la conception de la sainteté dans l'Église : le saint n'est plus un modèle à suivre et à imiter. Il est, de fait, inimitable ; on ne peut que l'admirer et se pâmer devant ses exploits.

Tel est, en partie du moins, le sort réservé à Jésus. Les récits évangéliques ont magnifié l'image de Jésus en lui prêtant les traits d'une figure héroïque. Ils ont insisté sur son origine extraterrestre, ses pouvoirs

---

51. TAYLOR, Charles. *Grandeur et misère...*, p. 64.

miraculeux, sa maîtrise des lois naturelles et sa dominance sur les puissances démoniaques. Ils se sont inspirés des épopées héroïques d'Élie et de Moïse, et ils ont utilisé légendes, récits merveilleux et mythes pour montrer qu'il était plus qu'un homme, le Fils même de Dieu. Au cours des siècles, l'Église a insisté dans sa prédication sur les actes de puissance de Jésus, sur sa maîtrise des lois de la nature et son courage devant la mort. La théologie classique, de son côté, s'est esquivée à « prouver » que Jésus possédait une connaissance infinie, qu'il jouissait de la vision béatifique, qu'il avait été conçu par Dieu lui-même, qu'il était né miraculeusement comme un héros antique ou un grand personnage biblique, qu'il avait deux natures dont une divine, qu'enfant il faisait la leçon aux savants, qu'il jouissait d'une parfaite infaillibilité et d'une totale impeccabilité. Ce faisant, n'a-t-on pas hissé Jésus au-dessus de notre commune humanité pour en faire une figure héroïque admirable mais inimitable et finalement non pertinente pour éclairer l'existence et façonner un art de vivre? Comment un surhomme, un démiurge, un homme-dieu ou un extraterrestre tombé du ciel pourrait-il être source d'inspiration pour un « pauvre » humain? Pratiquement impraticable pour le commun des mortels, l'imitation de Jésus était réservée à une élite de surdoués spirituels et ne pouvait se vivre qu'en transgressant les limites humaines, qu'en s'arrachant aux contingences de la vie ordinaire et qu'en se retirant du monde.

La culture actuelle a jeté un certain discrédit sur la figure héroïque de Jésus. Il est donc urgent – c'est une requête de la sensibilité moderne – de « deshéroïser » Jésus, de décaper son visage de ses patines « surhumaines ». Nous assistons de nos jours à un renversement de la figure du héros. Aujourd'hui ce qui est héroïque, c'est de vivre fidèlement une vie marquée au coin du sens, des valeurs et du service gratuit, dans un monde où le sens est déconstruit, où toutes les valeurs ont basculé et où l'hédonisme égocentrique est posé comme idéal de vie. C'est dans l'ordinaire que se révèle l'héroïque.

La « deshéroïsation » de Jésus est aussi exigée impérativement par la vérité de l'évangile. Le texte évangélique ne présente-t-il pas un Jésus qui perd des plumes, qui ne ressemble à aucune grandes figures héroïques du passé biblique, hellénistique ou asiatique, un Jésus qui a faim, est tenté, pleure, s'indigne, se met en colère, invective les gens haut placés, pose des gestes dignes de réprobation, se tient en compagnie des gens malfamés, est déchiré par la tristesse et l'angoisse et meurt abandonné de tous. Rien là d'un surhomme. Rien d'un Socrate qui fait un grand discours sur l'immortalité avant d'avalier le poison mortel. Rien d'un Sénèque qui console sa femme avant de se donner la mort imposée ! Et que dire de Moïse et d'Élie qui, sans peur et sans reproche, se sont dressés contre les puissants et ont refusé l'infâme et idolâtre sujétion ! Que dire de Gautama qui, après une pratique d'ascèse extrême et une interminable méditation sous son arbre, est entré dans le nirvana. À côté de ces géants, Jésus apparaît comme un héros de petite pointure, voire comme un antihéros.

Aucun héros ne peut être un bon compagnon de voyage, car on désespère de pouvoir l'imiter et le suivre. Il est donc urgent de libérer la figure de Jésus de sa patine héroïque et de la restituer à la normalité. Ce n'est qu'une fois terminé ce processus de démystification que Jésus renaîtra comme modèle à imiter. Jésus, ce juif ordinaire de Palestine, c'est lui le modèle, mon modèle. C'est dans sa « normalité » et son « ordinarité » que doit s'enraciner tout processus d'exemplarité capable de reconfigurer mon être et mon existence.

#### **IV. De l'imitation à l'inspiration**

La découverte de soi et de sa propre manière d'être humain ne peuvent pas s'accomplir en copiant des modèles préexistants, légués par les diverses traditions culturelles et religieuses. Telle est, avons-nous dit, l'exigence première de l'idéal de l'authenticité. Le recours au modèle s'en

trouve-t-il pour autant discrédité à jamais ? Si tel était le cas, se trouverait alors falsifié le principe d'exemplarité en christologie et disqualifiée l'imitation de Jésus qui pourtant s'est avérée la donnée structurelle de toutes références traditionnelles à lui.

Puisqu'une « éthique sans modèle et sans exemple est une coquille de principes vide de contenu<sup>52</sup> », je reste convaincu que l'idéal d'authenticité bien compris ne perd pas tout lien avec l'ancienne éthique des modèles. La question demeure : Que convient-il d'admirer et de prendre comme modèle pour soi et pour la société ? L'idéal d'authenticité nous impose un nouveau cadre pour penser la référence au modèle. Autrefois le modèle à imiter était imposé du dehors par la religion, les traditions, les exigences du devoir, le conformisme social et la place que chacun occupait dans la grande chaîne des êtres et la hiérarchie des fonctions. À l'opposé, l'idéal d'authenticité prescrit la liberté de choix : chacun doit choisir son modèle de vie premièrement en conformité avec la vérité de soi-même et les exigences de son humanité singulière et originale, deuxièmement sur l'arrière-fond d'une discussion sur la vie bonne et enfin dans le cadre du dialogue et de la reconnaissance théorique et pratique de la pluralité des modèles disponibles.

L'idée du libre choix que prescrit l'idéal d'authenticité suppose qu'il y a un horizon préexistant de signification, qu'il existe d'autres critères de sens au-delà du simple fait de choisir et que certains de ces critères valent plus que d'autres. L'authenticité exige cet horizon et ces critères, car sans eux point n'est possible de définir dans quelle mesure l'autodétermination est signifiante. Par ailleurs, étant donné le caractère intersubjectif social et dialogique de l'existence humaine, toute identité se définit dans la rencontre et la reconnaissance de l'autre. Et toute compréhension juste de l'épanouissement de soi ne s'acquiert qu'en consentant aux exigences de la nature et de la société, ainsi qu'aux requêtes de l'histoire et de la

---

52. LEROUX, Georges. *Éthique...*, p. 71.

solidarité. Enfin, en prescrivant d'atteindre la source qui est en nous, l'idéal d'authenticité n'exclut pas que notre être soit relié à Dieu ni que la voie vers notre propre source intérieure soit aussi le chemin vers Dieu. Toutes ces remarques laissent entendre que l'authenticité implique toujours une autonomie ouverte et une référence permanente au monde extérieur : nature, histoire, société, voie, Dieu. Loin de tourner le dos aux exigences qui dépassent le moi, l'authenticité les appelle ; le nier serait éliminer ce qui compte pour beaucoup dans la fabrique de ma singulière humanité.

Tout cela laisse entendre que l'idéal d'authenticité ne s'oppose pas, bien au contraire, à toute idée de modèle extérieur auquel se référer pour construire sa propre vie. Mais elle prescrit de repenser à nouveaux frais le principe mimétique et le rôle du modèle. Et pour la repenser, on peut avoir recours à l'œuvre d'art.

On note, en effet, une analogie étroite entre la découverte de soi et la création artistique. La mise en forme dans nos paroles et dans nos actions de ce qui est original en nous est un véritable art. Un art de vivre. Charles Taylor écrit :

« La création artistique devient le paradigme de la définition de soi. L'artiste est promu en quelque sorte au rang de modèle de l'être humain, en tant qu'agent de la définition originale de soi. Depuis 1800 environ, on a eu tendance à faire de l'artiste un héros, à voir dans sa vie l'essence même de la condition humaine et à le vénérer comme un prophète, un créateur de valeurs culturelles. »

« Il en est résulté une compréhension nouvelle de l'œuvre d'art. Non plus défini par l'imitation du réel, une *mimésis*, l'art est désormais compris en termes de création. Si nous devenons nous-mêmes en exprimant ce que nous sommes, et si ce que nous devenons est, par principe, original et ne dépend pas de ce qui existait auparavant, ce que nous exprimons n'est pas non plus une imitation de ce qui existait déjà, mais une création nouvelle... »

« Examinons de plus près cet exemple, qui est devenu notre modèle, où je me découvre grâce à mon travail en tant qu'artiste, à travers ce que je crée. La découverte de mon moi passe par une création, par la fabrication de quelque chose d'original et de neuf. J'invente un nouveau langage artistique et, à travers cela et cela seulement, je deviens l'être que je portais en moi. La découverte de soi exige une *poiesis*, une création<sup>53</sup>. »

La définition de soi et la réalisation de soi par la conquête de soi, telles que les prescrit l'idéal d'authenticité, peuvent être qualifiées d'œuvres d'art ; la forme de vie qu'elles commandent est un véritable art de vivre. Cela met l'existence humaine sur le registre de la beauté et fait du sujet qui travaille à modeler sa forme singulière d'humanité, un véritable artiste. L'œuvre produite n'est pas une copie conforme au réel, ni une imitation fidèle de la réalité objective, mais bien une création de l'artiste. Les mêmes paysages charlevoisiens cent fois peints par Horic, Côté, Fecteau, St-Gilles et compagnie n'existent que dans la subjectivité de ces divers peintres sous des formes extrêmement diversifiées. Le paysage atteint l'artiste dans sa subjectivité, celui-ci le transforme au-dedans : le paysage extérieur est intériorisé. Ce que l'artiste crée, c'est ce paysage intériorisé qu'il porte en lui. La peinture illustre l'âme de l'artiste tout autant que le paysage. Le modèle extérieur, une fois intériorisé, transforme l'artiste en l'inspirant ; celui-ci, à son tour, transforme le modèle en l'incarnant dans une œuvre. L'œuvre produite est une véritable création de l'artiste, une création non pas *ex-nihilo*, mais à partir d'une donnée objective. Le modèle inspire l'artiste et l'artiste exprime son souffle créateur.

Suite à ces réflexions sur l'authenticité et sur l'œuvre d'art, qu'en est-il de l'imitation de Jésus ? Que devient le principe mimétique et comment fonctionne la dynamique d'exemplarité ?

---

53. TAYLOR, Charles. *Grandeur et misère...*, p. 81-82.

Disons d'emblée que l'idéal d'authenticité ne nie pas le rôle du modèle dans la réalisation de soi et la fabrication de son humanité singulière. Mais elle soumet tout modèle à un processus de révision critique et elle en discute la valeur et la pertinence sur l'arrière-fond d'une vie bonne et belle et dans le cadre du dialogue et de la reconnaissance de la diversité. Tout cela dans le but de nous protéger des dangers que comporte toute référence exclusiviste à un modèle. L'histoire montre à l'évidence quelles formes peuvent prendre ces dangers quand il s'agit de l'imitation de Jésus.

Selon l'idéal d'authenticité, Jésus reste un modèle d'humanité ; il a porté à la perfection l'humain à la manière Jésus. Il s'est délesté de tout ce qui n'était pas lui ; il n'y avait en lui que du Jésus. Du Jésus à l'état pur, sans faux alliage. On peut le classer parmi les grands exemplaires d'humanité. Mais je n'ai pas à reproduire ce qu'il a été. Je n'ai pas à devenir lui ; j'ai à me réaliser moi-même. Et il n'y a, à vrai dire, aucun modèle préfabriqué de ce que je dois devenir, de la forme humaine que je dois réaliser et de l'art de vivre que je suis appelé à incarner. Selon les exigences de l'authenticité, Jésus n'est pas un modèle à reproduire. On le choisit comme source d'inspiration pour sa vie. Se laisser inspirer par sa posture, ses paroles et sa vie exemplaire. Tout son événement est une fontaine d'inspiration créatrice. Le rapport qu'on est appelé à établir avec lui n'en est pas un de *mimésis* (imitation) mais de *poiesis* (création). En ce qui me concerne, l'événement-Jésus tout entier m'inspire, m'excite, touche mon âme et me libère de ce qui n'est pas moi. Ce que je produis, c'est moi et lui : moi devenu lui sans cesser d'être moi, et lui devenu moi sans cesser d'être lui.

Ma référence à Jésus n'est plus d'abord pieuse, morale, théologique ou mystique ; elle est d'ordre esthétique. Jésus est contemplé comme objet de beauté. Jésus est beau. Le Beau Dieu de la Cathédrale d'Amiens. Sa vie, ses paroles, sa lutte, sa liberté, son service, sa souffrance kénitique, tout est beau en lui. Son événement dans son ensemble est marqué au coin de la beauté.

Comme disciple de Jésus, je deviens artiste. J'ai à produire une œuvre d'art : moi-même. Moi-même comme œuvre d'art et ma vie comme art de vivre. Pour ce faire, je dois refuser de me laisser sculpter de l'**extérieur** par les conformismes, les « il faut », les modes, les modèles préfabriqués, les idéologies dominantes. C'est du dedans, à partir des poussées et des appels intérieurs, que cela doit s'accomplir, au nom de ce que je suis, de ce que j'ai à devenir et de ce que je dois faire pour le devenir.

En tant qu'artiste appelé à faire de moi-même et de ma vie une œuvre d'art, je fais l'option préférentielle de Jésus comme modèle. Je le regarde et le contemple attentivement sous tous les angles ; je le laisse me pénétrer lentement, me toucher et m'exciter. Il devient pour moi source d'inspiration. Que m'inspire-t-il ? Non pas à devenir lui, mais à devenir moi-même dans ma singularité. De Jésus jaillit un grand souffle créateur d'humanité. En accueillant ce souffle, je crée ma propre humanité bien à moi. L'œuvre créée, c'est bien moi, mais c'est aussi lui de quelque manière. Devant une peinture de Charlevoix, on ne dit pas : c'est le mont des Érables ; mais on dit : c'est du Horic, du Côté, du St-Gilles. Mais c'est aussi le mont des Érables, transfiguré. Ainsi en est-il de moi et de Jésus.

Dans la mesure où je me laisse transformer par l'impulsion créatrice qui jaillit de ma contemplation de Jésus, je deviens moi-même dans ma singularité. Par ailleurs, ce Jésus qui m'inspire, je le transforme en le configurant à mon « image ». En me laissant transfigurer par lui, je lui donne un nouveau visage et de nouveaux traits. En me voyant, on devrait pouvoir dire : c'est du Bergeron mais c'est aussi du Jésus. Telle est l'imitation esthétique de Jésus, si tant est qu'on puisse encore parler d'imitation. Toute référence « artistique » à Jésus nous porte à transgresser toutes figures imposées par les conventions sociales, les impératifs légaux et les institutions ecclésiastiques. Elle n'est possible que dans la liberté créatrice de l'esprit.

# L'écoute de Jésus

« **L'**idéal du sage est une oreille qui écoute. » (*Sirac* 3, 29) L'écoute me paraît le mode approprié de référence à Jésus dans la culture séculière. Écouter Jésus. Tout être humain, chrétien ou non, peut se mettre à l'écoute de Jésus. L'écoute ne présuppose pas la foi. L'écoute précède la foi et la foi exige l'écoute. C'est en écoutant qu'on devient croyant. Et c'est par l'écoute que le croyant vit sa foi. Il ne faut pas attendre de croire pour écouter; et on ne doit pas cesser d'écouter quand on croit. L'écoute est une foi qui se cherche et la foi, une écoute accomplie. Qu'elle précède ou suive la foi, l'écoute est toujours une attitude d'ouverture, de disponibilité, d'attention. Écouter, c'est tendre l'oreille. Captée par l'oreille, la parole descend jusqu'au cœur qui est le siège de la connaissance spirituelle. Je fais de l'écoute le ressort dynamique de la référence à Jésus.

## I. De la parole à l'écoute

### Un cosmos parlant

Alors que les hindous parlent volontiers de « cosmos dansant » et de « danse de Shiva », la tradition judéo-chrétienne occidentale parle plutôt

de « cosmos parlant » et de « parole créatrice ». Toute réalité est parole manifestée : en elle il y a une parole qui est dite, qui se dit. Tout ce qui existe et advient historiquement est l'épiphanie d'une parole. C'est particulièrement vrai pour les humains. Vous et moi sommes l'incarnation et l'accomplissement d'une parole. La parole est l'origine dynamique de moi-même et des choses. Tout – être et événement – est le dévoilement (et donc aussi le voilement) d'une parole. Tout ce qui est et advient révèle une parole. Tout être parle. L'être humain est pour ainsi dire le porte-voix de cette parole qui est secrètement à l'œuvre dans le monde et en-lui-même. L'homme parle au cœur d'un cosmos qui est lui-même parlant. Un cosmos parlant, qu'est-ce à dire ? Qu'est-ce que la parole ?

La parole est une réalité fort complexe. D'abord, il y a la parole sonore, c'est-à-dire le « dit », le discours, le mot : toute émission phonétique d'un concept, d'une connaissance ou d'une émotion. À ce niveau, toute parole est l'actualisation d'un discours par la mise en œuvre d'une langue. C'est le premier sens que recouvre le *dabar* hébraïque de même que le *logos* grec.

Au-delà de la parole-discours, il y a la parole muette, silencieuse, intérieure, profonde et suprême, celle qui gît, secrète, au cœur de tous les êtres. Oui, il y a une parole primordiale inscrite dans le tissu fondamental et le dynamisme originel de tout être et plus spécifiquement de tout être humain : une idée, un plan, une nature, un sens, un modèle archétypal de ce qu'il est et de ce qu'il est appelé à devenir. À ce niveau, le *dabar* hébreu désigne le principe d'action qui construit et organise les êtres, qui fait advenir les choses et les événements et qui construit l'histoire autant collective qu'individuelle. Le *dabar* est toujours créateur, performant, efficace. Parler, c'est agir, fabriquer, transformer la réalité. Par exemple, pour l'artiste, parler, c'est produire une œuvre d'art. Dire mon amour, c'est l'exprimer en acte, c'est le *réaliser*, le rendre « réel », lui donner corps.

Le *logos* grec vient ajouter au *dabar* une note spécifique. La tradition philosophique occidentale a réservé au *logos* un sort particulier. Le *logos*, c'est la raison universelle, l'intelligibilité du réel, l'ordre qui structure le

monde. Le monde n'est pas chaotique. Il y règne un ordre, une logique, une intelligence et même une finalité. Cela est vrai pour la nature dans son ensemble et pour chaque être en particulier. Je suis moi-même parole-*logos* en ce sens.

Mais il faut compléter. Il ne suffit pas de dire que le monde et chaque individu sont « en ordre », c'est-à-dire intelligibles. Il faut ajouter qu'il y a en eux un principe d'ordonnance. Le *logos*, c'est aussi ce principe d'ordonnance, cette loi universelle selon laquelle le monde évolue. Pour le Grec, parler, c'est laisser la raison et l'ordre universels se manifester, c'est découvrir le principe d'ordonnance des choses et s'y conformer en toute obéissance. Parler, c'est rendre le monde, mon monde intelligible.

En christianisme, le *dabar* principe d'action s'est arrimé au *logos* principe d'intelligibilité, d'ordre et d'ordonnance, pour donner un sens nouveau à la parole. La rencontre du judaïsme et de l'hellénisme a lesté la parole (*dabar-logos*) d'un surcroît de sens. La parole est à la fois principe d'action et ordonnance du réel, efficacité et intelligibilité. Parler, c'est produire un être, une chose ou une action en conformité avec l'ordre et l'ordonnance qui sont à l'œuvre dans le monde. La parole est ce qui nous fabrique selon les exigences de la raison qui pénètre tout. La parole est donc toujours créatrice, performative et inventive ; elle est aussi toujours sensée, raisonnable et respectueuse des lois naturelles.

Cette conception d'un monde parlant postule finalement l'idée de création. En tant que créature, le monde renvoie à autre chose. Les êtres sont porteurs d'une parole, mais d'une parole entendue. Dieu dit et tout est créé. La parole suprême cachée au fond de tout être, donc de mon être, est l'écho d'une parole créatrice, l'expression spatio-temporelle d'une parole éternelle venue d'ailleurs. C'est en Dieu qu'origine le *dabar-logos* inscrit en tout être. Chaque individu – notamment chaque être humain – est finalement l'écho d'une parole divine qui cherche à se dire sur un mode créé ; je suis donc l'incarnation d'une parole issue de Dieu. La parole est mienne, mais elle est **de** Dieu. La parole essentielle qui me constitue est le

lieu où et par lequel Dieu parle. En elle, comme dit l'Écriture, une parole divine est semée (Jc 1, 21).

Certes, la science et la philosophie moderne ont radicalement mis en question cette vision d'un cosmos harmonieux, ordonné, évoluant doucement selon un sens et une finalité qui lui seraient inhérents. Il est vrai que la rationalité instrumentale et analytique est impuissante, à l'intérieur des limites de son fonctionnement, à conférer un sens à l'univers ou à le décrypter. Cela n'implique aucunement que ce monde n'ait pas de sens donné ou qu'il soit irrationnel de lui en chercher un. Rien ni personne ne nous oblige à partager la vision nihiliste de Nietzsche, selon laquelle l'univers serait un infâme chaos, un « monstre de forces aveugles ». Tout en prenant note de cet effort de déconstruction totale, la raison moderne n'en maintient pas moins l'idée d'un cosmos intelligible, fonctionnant selon des lois infiniment compliquées et porteuses d'une parole inscrite en son sein. L'hypothèse créationnelle permet de penser que ce monde n'est pas clos, mais qu'il renvoie à un au-delà de lui-même ; il est l'écho d'une parole autre, créatrice.

Au cœur de ce cosmos parlant se tient l'homme, l'être parlant par excellence, avec son histoire mystérieuse. Sous ses apparences chaotiques, l'histoire humaine, dans ses avancées et ses reculs, est vraiment le lieu par excellence où une parole cherche à se dire. Histoire collective et histoire individuelle. Tous les événements de la vie sont parlants ; l'ici-maintenant est pour chacun le lieu spatio-temporel immédiat où la parole semée dans l'histoire et dans le cosmos converge, devient « audible », et peut éventuellement trouver des mots pour se dire.

En résumé, dire que le monde, l'histoire et tout être, notamment l'être humain, sont parlants, c'est suggérer qu'ils sont gros d'une parole qui cherche à se dire et à se déployer. Cette parole est *dabar*, c'est-à-dire dynamisme inhérent et séminal qui assure le devenir de l'être et son actualisation ; elle est aussi *logos*, c'est-à-dire raison, ordre, essence, ensemble intelligible de lois qui assurent que le dynamisme performatif

(*dabar*) se déploie non pas de façon chaotique, mais dans l'ordre et le respect de la nature. Tout être est donc l'incarnation d'une parole essentielle qui lui est propre.

Dire que le monde, l'histoire et les individus sont parlants, cela veut dire, de surcroît, qu'ils renvoient à une parole incréée, mais créatrice. En tant que créature, tout être se reçoit de cet Autre dont il est le reflet lointain ; il est l'écho dans l'espace-temps d'une insaisissable parole qui habite le silence éternel.

Si la parole est le substrat de toute réalité, c'est dire que l'écoute est, de loin, la posture qui s'impose si je veux entrer en relation avec le réel. S'il y a une parole qui se dit, c'est mon devoir de l'écouter. Surtout si cette parole est déterminante pour mon être et ma vie. L'écoute, plus que l'action, établit une relation féconde avec la réalité. Alors que l'action transforme et organise le réel, l'écoute vise d'abord à me connaître et à me transformer. En face du monde et de l'histoire, la mienne et celle des autres, la première chose qui s'impose, c'est d'écouter, le cœur tranquille et l'âme ouverte et attentive, le bruissement de parole qui s'exhale de tout être. Écouter la parole, c'est la faire descendre en soi et la faire devenir chair et histoire. L'écoute est donc essentielle à la parole ; c'est elle qui la fait exister comme parole pour soi.

## II. Écouter, qu'est-ce à dire ?

En tant que posture existentielle, l'écoute comprend trois éléments constitutifs : entendre – obéir – agir.

Premièrement, entendre. On écoute ce qui est entendu. Ce qui est entendu peut être un son, un mot, un discours. Mais ce peut être aussi, au-delà du mot, une parole mystérieuse enchâssée dans le mot ou dans les profondeurs de soi, de l'histoire et du cosmos. Il y a dans la société actuelle tant de mots qui se disent et de discours qui se font ! Tant de

boniments qui cherchent à s'imposer à nous, malgré nous ! Que de cris montent de la rue et du for intérieur ! Que de stimuli sensoriels et psychiques brouillent les ondes et polluent l'environnement intérieur ! Tellement de paroles de peur, tellement d'appels au plaisir et à la gratification immédiate ! Qu'il est difficile de discerner dans ce brouhaha la parole intime des êtres.

Cette parole, on ne peut l'entendre qu'à deux conditions. Un : faire silence. Deux : prêter attention. Faire silence, c'est d'abord étouffer le vacarme et les bruits environnants. Faire silence, c'est aussi se taire. Trêve de mots. Au contrôle du bruit qui est le premier pas vers le silence, il faut ajouter l'absence de mots et de discours. Il ne s'agit pas de sombrer dans un mutisme délétère ou une aphasie volontaire, mais bien d'arrêter le mental et de cesser de multiplier les mots. On peut se taire pour plusieurs motifs : pour garder un secret, pour mettre l'autre à l'épreuve, ou encore parce qu'on a peur, qu'on n'a plus rien à dire ou qu'on refuse de discuter. Ce n'est pas de ce silence qu'il s'agit. Ici, on se tait pour laisser la parole à un locuteur et écouter ses propos avec attention. Faire silence pour écouter. Se taire pour accéder à la parole qui se dit. Tendre l'oreille dans le silence pour écouter le silence. Car la parole jaillit toujours du silence. Dieu parle dans le silence. Nous ne savons plus écouter si tant est que nous l'ayons déjà su – parce que nous avons désappris le silence.

Le silence crée l'espace intérieur et extérieur qui rend l'attention possible. L'attention rend présent à la présence d'une chose, de soi-même ou de Dieu. Rester attentif assez longtemps pour que ce à quoi on est attentif se mette à parler et à dévoiler son secret. L'attention rend présent à ce qui est caché dans le réel ; présent à ce qui est absent. Une oreille attentive est capable de capter la parole silencieuse plantée dans la profondeur de soi et de toute réalité<sup>54</sup>.

---

54. Sur l'attention et le silence, voir mon livre *La vivre à tout prix ! En quête d'un art de vivre intégral*, Montréal, Médiaspaul, 2006, p. 137-154.

Deuxièmement, obéir. Une fois qu'on a entendu la parole, on doit lui obéir. L'écoute s'opère par la descente de la parole en soi, par sa pénétration dans tous les recoins de l'être : âme, psyché, corps. Ce qui n'est possible qu'en y donnant son assentiment. Faire confiance à la parole entendue, se convertir à sa rude vérité et acquiescer à son interpellation. Écouter (*akouein*) c'est obéir (*upakouein*). Obéir à la parole, c'est refuser de lui barrer la route en soi; c'est aussi éliminer au-dedans et au-dehors tous les obstacles à sa venue; c'est écouter avec le désir de se laisser instruire, sans murmure ni récrimination. L'écoute est une posture radicalement obédientielle faite d'abandon et de consentement. Écouter, c'est dire *amen* à la parole qui se dit. Cet *amen* ne vise pas d'abord le contenu doctrinal ou éthique du discours, mais la parole elle-même. Le simple fait de l'écouter présuppose que la parole vaut la peine d'être entendue et qu'elle jouit d'une autorité sur moi. Je consens donc volontiers à lui obéir. L'écoute est toujours reconnaissance de l'autorité qu'a sur soi une parole entendue. C'est dire – et ceci est très important – que l'écoute s'adresse à la parole elle-même et non au locuteur, fût-il bardé de vertus et de science. Un locuteur peu vertueux peut dire une parole qui mérite mon assentiment; et un discours médiocre peut solliciter mon écoute. La crédibilité du locuteur et de son enseignement peut certes jouer dans ma décision d'écouter et d'obéir; mais c'est toujours la parole qui porte en elle-même l'invitation à l'écoute. D'ailleurs, ce n'est qu'après avoir écouté et accueilli la parole qu'on en comprend vraiment le contenu et ce n'est qu'après l'avoir expérimentée dans le concret de sa vie qu'on peut en saisir le sens et la vérité. Alors on n'écoute plus à cause de celui qui parle, ni à cause de la beauté du discours, mais parce qu'on a éprouvé la vérité de la parole entendue.

Cela nous amène à la troisième dimension de l'écoute : « réaliser » la parole, la mettre en pratique. Sans la mise en œuvre, l'écoute n'est plus que l'activité d'une dilettante aimant les belles paroles, curieux d'un nouveau savoir ou désireux de prendre le locuteur en défaut. L'écoute

implique la pratique. Jésus juxtapose souvent les deux expressions : celui qui écoute la parole et la met en pratique. En réalité, il s'agit d'une seule et même chose : écouter pleinement, c'est mettre en pratique. Seul celui qui met en pratique écoute vraiment et ressent la vérité et les bienfaits de la parole. Il est comme une maison bâtie sur le roc. Le roc, c'est la parole de Jésus. Celui qui ne la met pas en pratique n'écoute pas ; il construit sur le sable mouvant de ses caprices. Pratiquer la parole c'est la « réaliser », la rendre réelle dans sa vie, l'incarner dans tout son être, lui donner corps. L'écoute est finalement une action transformatrice de soi et de la réalité. C'est dans la pratique que l'écoute s'accomplit en plénitude ; c'est là seulement que se découvre la vérité de la parole entendue et que naît le goût de l'écouter encore et encore. On écoute la parole et on lui obéit parce qu'elle est vraie pour soi – non à cause du locuteur et de la valeur objective de son contenu cognitif.

On pense généralement – à tort – que la réception, l'obéissance et la pratique correspondent à trois étapes successives du processus de l'écoute : d'abord on reçoit la parole et une fois qu'on l'a reçue et comprise, on décide dans un deuxième temps de lui donner son assentiment théorique (obéir), et finalement on passe à l'action. Mais en réalité il s'agit moins d'étapes d'un processus que de composantes constitutives d'une même posture existentielle globale. Elles sont toutes trois présentes dans toute écoute authentique et elles interagissent de façon dynamique.

Hélas ! comme être humain, je suis un malentendant. Abasourdi par le vacarme urbain, embourbé dans un dépotoir de bruit, je suis devenu dur d'oreille, sinon sourd. Incapable d'entendre la parole originelle qui me constitue essentiellement, m'engendre à moi-même et me fabrique humainement dans ma singularité. Ma surdité s'étend à tout. C'est mon pire handicap. Je n'entends plus la parole qui est en moi, ni la parole qui est au cœur des événements et des êtres. Plus rien ne me parle, ni la rivière, ni la montagne, ni les étoiles, ni autrui. Je n'ai plus d'oreille pour rien. Je suis devenu sourd. Et pourtant tout continue à être parlant. Je

dois sortir de ma surdité, m'arrêter, tendre l'oreille et écouter le silence, car c'est du silence que jaillit la parole lov e au creux des êtres. C'est une vraie conversion qu'il me faut accomplir ; je dois me faire tout ouïe, devenir grande oreille. Devenir «  couter », auditeur de la parole. Développer ma capacité d'écouter ce que disent les êtres, ce qui se passe dans les autres et ce qui advient en nous. En toutes choses, dans les autres et en moi-même, c'est bel et bien Dieu qui parle. Parole de Dieu dans cette grande symphonie de la création. Comme je suis un être relationnel et cosmique, je ne puis me mettre à l'écoute de moi-même qu'en me mettant simultanément à l'écoute des autres et du cosmos. Mon écoute individuelle ne peut être que sociale et cosmique. Je me dois d'écouter Dieu et sa parole autant dans la nature cosmique et l'histoire que dans mon prochain et en moi-même.

Mais si tous les êtres parlent de Dieu, tous n'en parlent pas de la même façon, ni avec la même clarté et la même force de résonance. Pour apprendre à entendre, à écouter et à comprendre la parole de Dieu dans la parole originelle qui cherche à se faire chair en moi et à devenir moi-même, je me dois d'exercer mon oreille à entendre et à écouter les paroles semées chez d'autres humains qui ont porté de beaux fruits d'humanité.

## II. Un Jésus qui écoute

Je dois le confesser, je ne sais guère écouter cette immense parole qui sourd du monde, de l'histoire et de moi-même. Aussi dois-je me laisser instruire sur ce point par ceux et celles qui se sont révélés au cours de l'histoire ou se révèlent aujourd'hui comme de « grands » écouter, de « parfaits » auditeurs de la parole semée en eux, dans le monde et dans l'histoire ; ce sont des modèles d'écoute. D'eux, nous pouvons apprendre à écouter la parole en nous. Ils ont été des réalisateurs de la parole, ils l'ont incarnée dans leur être et mise en œuvre dans leur vie. Cette parole

incarnée unifie leur être, leurs désirs, leurs amours, leurs espérances, leur existence toute entière. À l'écoute de la parole, leur vie est devenue parlante d'une chose, toujours la même – mais de mille manières. À la différence du non-écoutant qui « n'a rien à dire » parce que sa vie ne dit rien et se répand en de vains et creux discours, l'auditeur de la parole a une parole bien à lui qu'il dit de mille manières ; il réalise toujours la même parole et chante toujours la même mélodie. Par exemple, la vie de Jésus est parlante de Règne de Dieu, celle du Bouddha, de compassion ; celle de Moïse, de libération ; celle de Mahomet, de *umma* (communauté d'Allah) ; celle de François d'Assise, de fraternité universelle ; celle de Thérèse d'Avila, d'union mystique ; celle de Thérèse de Lisieux, d'enfance spirituelle ; celle de Martin Luther King, de libération des Noirs ; celle de Jean Vanier, de service des handicapés.

Celui qui a un jour entendu et écouté sa propre parole originelle, celui-là ne peut que la dire et la réaliser de mille manières. En obéissant à sa propre parole, c'est à la source même de cette parole, c'est-à-dire la parole divine, qu'il obéit.

Tous les grands auditeurs de la parole me sont donnés comme modèles. D'eux je peux apprendre quoi et comment écouter. Ils peuvent certes m'enseigner la parole de Dieu qui est en eux ; mais ce que j'attends surtout d'eux c'est qu'ils m'aident à découvrir la parole originale qui est en moi. Je suis sourd, je ne sais pas écouter, j'ai étouffé la parole essentielle semée en moi et je n'ai même pas le goût ni la capacité de l'écouter. Je me tourne alors avec modestie vers un de ces grands écoutants avec qui j'ai des affinités et je lui demande de me dire ses secrets.

Je choisis, quant à moi, Jésus comme modèle d'écoute. Je veux écouter à sa manière, apprendre de lui quoi et comment écouter. Son écoute précède sa parole. J'écoute Jésus non pas d'abord parce qu'il parle bien, mais parce qu'il sait écouter. La puissance et l'autorité de son enseignement s'enracinent dans la qualité de l'écoute de la parole semée en lui, au tréfonds de lui-même. L'écoute est sa posture fondamentale, c'est le

terreau fertile où sa parole prend racine. Avant d'être un homme de parole, Jésus est un homme d'écoute. Qu'il ait écouté avec une fine attention la parole qui se disait dans les événements, dans les situations de vie, dans la nature, un bref regard sur les évangiles suffit pour nous en convaincre.

Les récits évangéliques présentent l'enfance et la jeunesse de Jésus sous le signe de l'écoute. On précise que Jésus était « soumis » à son père et à sa mère qui, elle, incarne à merveille la posture d'écoute : « Qu'il me soit fait selon ta parole. » (*Lc 1, 38*) Par ailleurs, on trouve le jeune Jésus dans le Temple, « assis au milieu des Maîtres de la loi à les écouter et à les interroger » (*Lc 2, 38*). Ces « récits d'enfance » ont comme visée de nous dire que toute la vie de Jésus fut marquée au coin de l'écoute. Vie cachée : trente ans à écouter, dans le silence, la parole se dire par ses mains de charpentier. Et trois ans de ministère sous le signe de l'écoute de la parole dans le brouhaha de la place publique.

Les évangiles et les autres écrits néotestamentaires présentent l'événement-Jésus comme une expérience d'écoute obéissante à la volonté du Père. « Il s'est fait obéissant jusqu'à la mort », écrit saint Paul (*Ph 2, 8*). Saint Jean met sur les lèvres de Jésus la parole suivante : « Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé ; je fais toujours ce qu'il lui plaît. » (*Jn 4, 34*) Et l'épître aux Hébreux fait dire à Jésus : « Tu n'as voulu ni sacrifice, ni holocauste, alors j'ai dit : "Me voici, je suis venu pour faire ta volonté." » (*He 10, 9*) « Non pas ma volonté mais la tienne. » (*Mt 26, 39*) Beaucoup d'autres expressions de Jésus suggèrent cette posture d'écoute obéissante : « J'ai été envoyé pour... », « je suis venu pour... », « le Fils de l'homme doit... », « il faut que... »

Sa vie n'est d'aucune façon la réalisation d'un projet aux contours précis ni la soumission à un plan défini d'avance. Elle est imprévisible invention, en réponse à l'appel intérieur qui jaillit dans l'ici-maintenant. Jésus invente sa réponse au fur et à mesure qu'une parole vivante le rejoint, d'où qu'elle vienne. Toute sa vie est, pour ainsi dire, la mise en

œuvre d'une parole mystérieuse semée en lui. Cette parole, il l'accueille et la laisse s'incarner en lui : il lui obéit au milieu de nombreuses épreuves et contradictions. Ainsi sa vie toute entière devient « parole vivante », événement de parole.

En obéissante écoute à la parole plantée en lui, Jésus s'est arraché à sa famille et à son métier pour se faire auditeur de Jean-Baptiste. Il s'est réfugié au désert pour discerner la parole authentique dans le concert des voix séductrices. S'il mange avec les pécheurs et les petites gens, s'il guérit les malades et chasse les démons, s'il proclame la Bonne Nouvelle et enseigne aux foules, s'il chasse les vendeurs du Temple et marche vers la croix, c'est toujours et uniquement pour répondre à une parole entendue au tréfonds de lui-même.

Jésus « écoute en homme qui se laisse instruire », comme le prophète Isaïe (*Jn* 50, 4). Il se laisse instruire par l'Écriture à la synagogue, par ses parents à la maison, par ses mains à l'atelier et par Jean-Baptiste au Jourdain.

Il se laisse instruire par les gens, petits et grands, pauvres et riches, ignorants et savants, juifs et païens. La rue est son école et les gens rencontrés sont ses maîtres.

Il se laisse instruire par les situations de vie : les gamins capricieux, les noces, les repas avec les pécheurs, la chute de la Tour de Siloé, l'ami importun, le juge inique, le bon samaritain, le débiteur impitoyable, les travailleurs journaliers, l'homme qui part en voyage, le riche insensé, le roi qui part en guerre... Autant de petites scènes de vie d'où sourd une parole qui l'interpelle.

Il se laisse instruire par les divers métiers et la façon dont ils sont pratiqués : le berger, le semeur, le vigneron, le marchand, le majordome, le pêcheur, le changeur, le publicain, le serveur, le militaire, la prostituée... Autant de lieux où une parole se dit qui rejoint la parole de Jésus.

Jésus se laisse encore instruire par les choses, les animaux et les phénomènes cosmiques : agneau, loup, oiseaux, serpent, colombe,

tremblement de terre, vent, coucher de soleil, nuit et jour, levain, trésor dans un champ, perle précieuse, ivraie, semence, figuier, filet, vin, moisson, porte, sel... Autant de choses porteuses d'une parole.

Écouter pour Jésus c'est se laisser instruire par tout ce qui fait partie de son quotidien. Pour lui toute réalité est porteuse d'une parole. Cette parole est unique, toujours la même ; mais elle s'exprime de façon diversifiée. Parole du Règne dans le maintenant de Jésus. Tout lui parle du Règne présent et à venir. Quand il dit : « Le règne de Dieu est semblable », cela veut dire : « Voici comment j'expérimente le Règne dans ma vie. » Le Règne de Dieu advient en lui par l'écoute.

### **III. Un Jésus qui parle**

L'écoute de Jésus devient parole pour les autres. L'auditeur se transforme en locuteur. L'auditeur Jésus est habilité pour dire aux autres la parole entendue. Toute sa vie est parlante du Règne de Dieu ; elle est un événement de parole. Jésus prend la parole et ce qu'il dit, c'est le Règne. Cette parole plantée en lui, voilà qu'elle le pénètre dans tous les pores de son être et qu'elle devient chair. Parfaite cohérence et indivisible unité entre sa vie et son enseignement.

Cet enseignement n'est pas citation des Écritures, ni discours dicté par la loi et la religion, ni message venant d'un tiers. Elle est authentiquement sienne, elle sourd de son propre puits. « On vous a dit [...] moi, je vous dis. » Si Jésus parle avec tant d'autorité et de nouveauté, ce n'est ni par la volonté de puissance ou par hypertrophie de l'égo ; c'est par fidélité absolue à la parole entendue. Cette parole est passée au creuset de l'épreuve ; sur la croix elle est purifiée de tout relent de mondanité. Grâce à son écoute parfaite, Jésus est devenu sa propre parole sans aucun résidu de ce qui n'était pas lui. Aussi est-ce en toute sécurité que je me remets encore aujourd'hui à l'écoute d'une parole si digne de foi.

En écoutant la parole de Jésus, j'apprends à écouter la parole originelle plantée en moi et, par le fait même, à écouter la parole de Dieu. En écoutant Jésus, je ne cherche pas à connaître la parole de Jésus en général – si tant est qu'il puisse exister une telle chose qu'une parole adressée à personne ou à tout le monde, ce qui revient au même. J'attends de Jésus qu'il me révèle ce qu'a été la parole semée en lui pour que, à la lumière et à l'aide de cette révélation, je puisse découvrir, entendre, écouter et incarner dans ma vie la parole plantée en moi. En écoutant la parole de Jésus, ma parole originelle se trouve modelée par elle; mon être et ma vie se trouvent façonnés à son image. Parole performative et efficace, le *dabar* de Jésus. Parole signifiante et ordonnatrice, le *logos* de Jésus.

En prêtant l'oreille à Jésus, je ne fais que répondre à l'impératif que l'on trouve si souvent sur ses lèvres : « Écoutez-moi. » Les évangiles notent à profusion que les pécheurs, les samaritains, les malades et les foules de petites gens – sans oublier les notables et les pharisiens – viennent de partout pour écouter Jésus. « Les collecteurs d'impôt et des pécheurs s'approchaient pour l'écouter. » (*Lc* 15, 1) « De grandes foules s'assemblaient pour l'entendre. » (*Lc* 5, 16; 6, 17-18; 5, 1; 11, 3) « Les foules l'écoutent avec plaisir. » (*Mc* 12, 37) Jésus « leur enseignait beaucoup de choses »; il leur disait dans son enseignement : « Écoutez. » (*Mc* 4, 2) « Il leur annonçait la Parole dans la mesure où ils étaient capables de l'entendre. » (*Mc* 4, 33)

L'étonnement est le compagnon obligé de l'écoute de Jésus. Les gens sont « étonnés » (*Lc* 20, 26), « frappés d'étonnement » (*Mc* 6, 2 etc.), « impressionnés par sa parole » (*Mc* 10, 26). Étonnement, non devant Jésus, mais devant sa parole. Quelle parole performante, libératrice et vivifiante! « Qu'est-ce que cela? Voilà un enseignement nouveau, plein d'autorité. » (*Mc* 1, 27) L'écoute et l'étonnement n'induisent pas d'abord la question de l'identité de Jésus (« Qui est-il? »), mais ils font nous interroger sur la parole elle-même (« Qu'est-ce que cela? »). Personne dans la foule ou parmi ses disciples ne savait qui était Jésus; c'est sa parole

qui intriguait, étonnait, interpellait. On venait certes pour le « voir » (*Lc 9, 9*), le « toucher » (*Lc 6, 19*), mais surtout pour l'entendre et l'écouter. L'écoute de la parole, c'est de là qu'il faut partir, sans se préoccuper au préalable de celui qui parle : « Qui est-il ? », « D'où est-il ? », « Est-il mandaté ? » L'oreille est tendue vers ce qui est dit et c'est à propos de la parole qu'on s'interroge. Au départ, la foi en Jésus ne consiste pas à confesser qu'il est tel ou tel (Messie, Fils de Dieu, Seigneur, etc.) mais à croire en la puissance et en l'efficacité vivifiante de sa parole. La foi en Jésus se traduit en écoute de sa parole et elle se réduit à cela au départ. On peut l'écouter longtemps sans le connaître vraiment et sans pouvoir dire qui il est. Même les disciples ne sont pas parvenus à confesser Jésus comme Messie, de son vivant. Ce n'est qu'après sa mort qu'ils ont reconnu avoir côtoyé et écouté le Messie lui-même ; et cette reconnaissance a été le fruit d'une révélation qui leur a permis de surmonter doute et incroyance. Paul, qui n'a pas connu Jésus selon la chair, l'a reconnu comme Fils de Dieu, grâce à une révélation spéciale : c'est Dieu qui a « jugé bon de révéler en moi son Fils » (*Ga 1, 16*) ; « c'est lui qui a fait resplendir la connaissance de sa gloire qui rayonne sur le visage du Christ » (*2 Co 4, 6*). On n'accède pas à la connaissance du mystère de Jésus par l'écoute, même la plus attentive ; mais par une révélation spéciale qui « fait connaître aux tout-petits » que Jésus est le Fils (*Lc 10, 21-22*). L'écoute nous conduit à l'intelligence de ce qui est dit et à la connaissance du contenu de sa parole. Or, Jésus ne parle jamais de lui ; il n'est jamais l'objet immédiat de sa propre parole. Tout son être, sa vie et son enseignement sont « parlant » d'un au-delà de lui-même et pointent vers une réalité mystérieuse appelée le Règne qui est présent parce qu'en train d'advenir partout où Jésus passe.

Nous avons bien du mal à nous mettre à l'écoute de Jésus. Nous avons tellement lu les évangiles, tellement entendu de beaux discours sur lui de la part de tant de spécialistes et de pros de la religion ! C'est devenu une rengaine. Du déjà vu. Du mille fois entendu. Quelle parole

usée, délavée et cléricalisée devant laquelle on a envie de se boucher les oreilles en déclarant : Je t'entendrai une autre fois. Il n'y a plus rien de frais, de surprenant dans cette parole qui pourtant est essentiellement étonnante. Étonnante de deux façons. D'abord parce qu'elle produit des effets surprenants chez ceux qui l'entendent et l'écoutent (guérison, conversion, dépassement de soi, pardon, courage, etc.). Étonnante surtout parce qu'elle affirme que c'est l'ordinaire qui est vraiment surprenant : si on sait le regarder et l'écouter avec attention, il nous apparaît comme le lieu où le Règne à venir est secrètement présent. Y a-t-il parole plus étonnante que celle qui affirme que l'ordinaire est la demeure de l'extraordinaire, que le visible est la résidence de l'invisible, que l'ici-maintenant est l'habitable du Règne futur de Dieu ? Qu'un homme ordinaire soit porteur d'une parole aussi incroyable qu'extravagante, quelle surprenance ! Il faut retrouver l'étonnement de l'enfant. On n'écoute Jésus que si on est étonné de l'entendre. La parole entendue étonne ; l'étonnement conduit à l'écoute (on veut en savoir plus) et l'écoute débouche sur la foi qui, elle, à son tour renvoie à l'écoute et à l'étonnement. On n'a jamais fini de s'étonner, d'écouter et de croire pour s'étonner toujours davantage.

#### **IV. Écouter Jésus**

S'il y a une parole qui s'adresse à moi, mon devoir est d'écouter. S'il n'y a pas une oreille pour entendre, la parole s'épuise et s'éteint. Il n'y a de parole révélatrice que s'il y a écoute. Finalement, c'est l'écoute qui fait exister la parole et la fait devenir chair et histoire. L'écoute est donc essentielle à la parole ; c'est elle qui la fait exister comme parole pour moi.

L'écoute est la posture existentielle du spirituel chrétien comme du spirituel juif puisque l'un et l'autre comprennent la révélation en termes de parole. « Écoute le Seigneur ton Dieu », ces mots résument l'essentiel

de l'attitude d'Israël face à Dieu. « Je t'offre la vie ou la mort », dit Yahvé. L'écoute produit des fruits de vie et d'humanité; le refus d'écouter conduit à la mort. Israël confesse son refus d'écouter : « Dans notre légèreté, nous n'avons pas écouté sa voix [...]. Nous n'avons pas écouté la voix du Seigneur notre Dieu. » (*Bar* 1, 20) Conséquence : la mort, le malheur, etc. Le vrai israélite est celui qui comme Samuel accueille la parole : « Parle, Seigneur, ton serviteur écoute. »

Jésus commence souvent ses discours par l'interpellation : « Écoutez. » Le vrai disciple est celui qui écoute Jésus, reconnu comme celui qui a les paroles de la vie en plénitude. « Écoutez-le », ordonne le Père céleste (*Mc* 9, 7). C'est une question de vie ou de mort. Celui qui écoute les paroles de Jésus est comme une maison fondée sur le roc : il peut résister à tous les désastres. Celui qui n'écoute pas s'écroule. L'écoute fait entrer dans la famille de Jésus. Par l'écoute on devient son frère, sa sœur, sa mère (*Mc* 3, 35). L'écoute induit un processus d'engendrement et de ressemblance. L'écoute de Jésus nous engendre à son image. Nous devons de sa race : ses frères et sœurs. Mon écoute est le canal par lequel le germe de sa parole me féconde et me fait naître à nouveau. Et, ô surprise ! Mon écoute devient la matrice où Jésus prend forme et naît dans le monde. Par l'écoute je deviens sa mère ; je l'engendre dans ma vie et dans mon ici-maintenant. Dans l'écoute se réalise un échange étonnant : Jésus me fait renaître comme frère et fils de Dieu, et moi je l'engendre dans mon humanité.

Il en va de la référence à Jésus comme de toute la vie humaine où tout commence par l'écoute, celle-ci étant, nous l'avons souligné plus haut, le lieu par où la parole prend forme et chair en nous et par lequel se transmettent les savoirs, les valeurs, les savoir-faire. Tout le processus éducatif consiste à développer la capacité d'écoute. Le « écoute ce que je te dis » est autant la parole de la mère que du professeur qui invite l'enfant aussi bien à l'attention qu'à l'obéissance. À l'origine l'enfant ne sait rien ; il doit tout apprendre. Et il apprend par l'écoute. La parole entendue joue un rôle

déterminant dans la configuration de sa propre humanité et dans l'édification de sa vie personnelle. L'écoute apparaît donc comme le mode de relation à Jésus le plus archaïque et le plus fondamental. C'est par là qu'il faut commencer.

L'enfance s'identifie à l'écoute. Petit à petit on désapprend l'écoute en vieillissant. L'adulte se pense volontiers dispensé d'écouter. Lui il sait, il a l'expérience. À lui la parole. Il parle, parle. Il s'enfoncé dans le bruit. Très tôt, il ne sait plus se taire, ni écouter. Il s'étourdit de mots, de phrases, de beaux discours. Il finit même par perdre la parole au profit des mots. Il émet des sons, placote, chouenne, raconte mille balivernes, tient des propos creux et s'épuise en vains bavardages. Il finit par perdre l'ouïe. Il n'a plus d'oreille. Il devient incapable d'écouter. Il se réfugie dans des mots sous prétexte que l'écoute, c'est pour les enfants. Pourtant, l'écoute ne correspond pas à une étape de la vie ; elle est une dimension permanente de l'être humain, une structure fondamentale de l'être. Si l'homme est par nature un être de parole, un parlant, il est tout aussi fondamentalement un être d'écoute, un écoutant. Le vacarme du dehors et du dedans nous a rendus sourds ; nous avons perdu la capacité d'écouter – si indispensable à la vie. Nous sommes des handicapés auditifs. Là où il n'y a pas d'écoute, il n'y a ni parole, ni révélation, ni partage.

L'homme contemporain doit réapprendre l'écoute, cet organe si essentiel à la vie. L'écoute de soi, des autres, du monde et de Dieu. Toutes ces écoutes n'en font qu'une. Seul celui qui a appris à se tenir à l'écoute de lui-même sera en mesure d'écouter autrui et les choses, et d'entendre à travers eux une parole inaudible. Si on ne s'exerce pas à cette écoute polyphonique, on ne saura pas davantage écouter Jésus. À force de chercher une oreille pour nous entendre, on finit par ne plus pouvoir écouter ; au mieux on écoute à demi ou on feint d'écouter, alors qu'on attend le bon moment pour enfin placer son mot. À ne plus écouter les autres, on finit par parler à côté de la question et par faire de son discours un pur bavardage ou un faire valoir. Il tente vainement d'écouter Jésus celui qui

n'a pas travaillé avec constance à développer sa capacité d'écoute. C'est un préalable à toute écoute de Jésus. Et cela exige qu'on fasse silence, qu'on porte attention et qu'on moule tout son être en forme d'oreille. On doit être guéri de sa surdité par Jésus lui-même pour pouvoir entendre et écouter sa parole. Petit à petit on deviendra apte à saisir les moindres frissons de cette parole efficace qui descend en soi par le canal de l'écoute. L'écoute est le fondement d'une référence dynamique à Jésus et la posture permanente de qui veut mettre sa vie en relation avec Jésus. Cette posture est bien appropriée à l'*homo modernis* séculier qui, même s'il ne partage la foi chrétienne, peut être intéressé, intrigué et étonné par la parole de Jésus et désirer lui prêter une oreille attentive.

L'écoute n'est jamais facile, car elle exige un retournement de tout l'être et une parfaite disponibilité. Écouter Jésus est encore plus difficile. Il faut se garder de se croire plus avisé que les scribes et les pharisiens qui « ne voulaient rien savoir », qui n'écoutaient pas ou écoutaient mal et qui étaient scandalisés par les paroles de Jésus ; plus fins que les apôtres qui écoutaient, mais sans rien comprendre, car « leurs intelligences étaient fermées ». N'allons pas croire qu'il en est autrement pour nous et qu'il n'en tient qu'à nous de tendre l'oreille pour entendre la parole de Jésus et la faire descendre en nous. Il y a en nous des résistances qui nous incitent à déclarer : nous t'entendrons là-dessus un autre jour. Spontanément nous n'avons d'oreille que pour la flatterie ; nous adorons nous laisser bercer par le chant des sirènes et les discours qui nous confortent dans nos idées et notre manière d'être et de vivre. Nous fermons volontiers nos oreilles à la parole qui nous met à nu, démasque notre mensonge, nous provoque et nous interpelle.

Or, c'est précisément le genre de paroles qui sort de la bouche de Jésus. Paroles rudes et difficiles à entendre ! Nous nous en détournons car elles ont à l'abord un goût amer et ce n'est que petit à petit qu'elles se changent en douceur pour l'âme et pour le corps. Parole effilée comme un scalpel et brûlante comme une braise ! Quand elle descend en nous, elle

coupe et brûle tout ce qui n'est pas nous, tout ce qui s'oppose à la parole essentielle semée en nous et qui nous constitue dans notre identité. La parole de Jésus fait mal. Celui qui n'a jamais ressenti l'envie de se boucher les oreilles en l'entendant, ne sait pas ce qu'il en coûte de l'écouter.

J'écoute aujourd'hui une parole qui a retenti il y a deux mille ans. Les mots se sont éteints mais la parole demeure *vivante*, grâce à l'écoute de celui qui les porte en lui, les cultive, s'en nourrit et les incarne dans sa vie. « Soyez des réalisateurs de la parole. » (Jc 2, 22) Réaliser la parole, c'est lui donner corps, en faire une réalité palpable, l'enfoncer dans la matière de l'existence. Réaliser la parole, c'est la faire advenir dans sa vie comme réalité vivante. La parole quitte le domaine de la pensée, de l'intention pour acquérir une densité réelle. C'est ainsi que la parole de Jésus vit réellement, « non dans l'auditeur distrait, mais dans le réalisateur agissant » (Jc 1, 25) qui devient à son tour porteur de la parole. Toute personne qui écoute vraiment la parole devient ministre et serviteur de la parole et agent de sa transmission. Ainsi de parole en écoute et d'écoute en parole, la parole de Jésus est demeurée au cours des siècles vivante, performatrice et productrice de sens. Vivante dans une tradition de parole où la transmission s'opère d'auditeur à auditeur ; chacun, relayant son devancier, porte la parole plus loin pour la remettre à son successeur enrichie de sa propre « réalisation ».

Le premier lieu pour entendre et écouter la parole de Jésus c'est la communauté, le réseau et la lignée de ceux et de celles qui aujourd'hui la gardent vivante en eux et l'incarnent dans leur vie. Ils peuvent être dispersés aux quatre coins de la terre et partager diverses croyances religieuses ; ils forment pourtant ce grand réseau planétaire des authentiques porteurs de la parole de Jésus. Certes chaque Église a la prétention d'être la vraie, la seule vraie ou, à tout le moins, la meilleure gardienne de la parole de Jésus. Et dans chaque Église, certains sont mandatés pour en être les ministres officiels. Au-delà de toutes ces prétentions d'ecclésiastiques patentés, la parole de Jésus demeure vivante en ceux qui en vivent

plutôt qu'en ceux qui la mettent en formules ; en ceux qui l'écoutent plutôt qu'en ceux qui l'enseignent. Les vrais serviteurs de la parole de Jésus sont ceux qui l'écoutent et la mettent en pratique, quelles que soient leur culture, leur race et leur religion. Ce sont eux qui l'ont gardée vivante au cours des siècles et qui l'ont portée jusqu'à nous. Et ils l'ont portée enrichie de leur interprétation, de leur expérience et de leur accomplissement. La parole immémoriale de Jésus ne peut rester vivante qu'interprétée et inculturée. Elle est tout autre chose qu'un discours ou une formule qu'on pourrait conserver intact dans le congélateur d'un texte qu'on transmettrait précieusement dans sa teneur originale.

C'est dans l'ici-maintenant, au cœur de la cité séculière, que la parole de Jésus vit et qu'elle cherche à se faire entendre au milieu des multiples voix qui réclament notre écoute. C'est dans la conscience de vrais écoutants qu'elle germe, prend racine et porte fruit. J'espère être compté parmi ces écouteurs de la parole de Jésus. Puisse sa parole être vivante au fond de moi ! Comme un chien de garde, je dresse l'oreille au moindre bruit ; je me mets à l'écoute de cette parole semée en moi, mêlée à la clameur urbaine et se laissant deviner dans le gémissement du cosmos. Il me faut presser l'oreille contre mon propre cœur et contre la terre pour entendre, venue du fond des âges, la parole de Jésus qui se fraye un chemin chez les humains et qui lutte pour s'incarner dans l'histoire. L'ici-maintenant, voilà le premier porte-voix de la parole de Jésus. Chaque situation me fournit l'occasion de l'entendre. Et je ne puis l'entendre qu'en me mettant à l'écoute de moi-même, des autres et du monde.

Un exemple pour illustrer mes propos. La vie de Jésus se termine dans une clameur tragique : « Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Ce cri résume toute son existence et concentre la parole incarnée dans son avènement : la déréliction de l'être humain et particulièrement du juste qui a mis sa confiance en Dieu. Je retiens ici une dimension importante, mais non exclusive, de l'événement de parole que fut la vie de Jésus. Si la déréliction occupe une place déterminante dans sa parole, elle n'est pas

la seule. C'est le cri de révolte de Job ; la plainte du psalmiste. « Que Dieu vienne le délivrer, puisqu'il a mis sa confiance en lui. » (*Mt 27, 43*) Ainsi ricanent les contempteurs de Dieu et du juste. Toute la vie de Jésus, de la naissance dans une mangeoire jusqu'à son abandon sur la croix, en passant par son exil en Égypte, par le soupçon des siens, le rejet des bien-pensants et la condamnation des prêtres, constitue un immense événement de parole. Tout cela est parlant d'une seule chose : la déréliction du juste et la surdité de Dieu. Cette déréliction devient bénédiction quand Dieu tend l'oreille et écoute le cri qui monte vers lui du calvaire. C'est la résurrection. La parole de Jésus reste lettre morte, cri dans le désert, discours creux si Dieu ne l'écoute pas et s'il n'y a pas oreille pour l'entendre et l'incarner dans sa vie. Sans l'écoute de Dieu et des humains, sa parole tombe à plat ; elle est une « cymbale retentissante » (*1 Co 13, 1*) dont le son se perd faute d'oreille pour le capter.

Poursuivons l'exemple de la parole de déréliction. Même si le Père a écouté Jésus et que cette écoute l'a rendu à la vie, sa déréliction est devenue parole vivante chez tous ceux qui l'ont écoutée après sa mort et qui l'écoutent encore aujourd'hui. Le célèbre mot de Pascal illustre bien cette idée : « Le Christ, dit-il, est en agonie jusqu'à la fin des temps. » Il est à l'agonie, vivant sa déréliction, criant son abandon par la bouche de tous les damnés de la terre, victimes de l'injustice, de la violence, de la maladie, du désespoir. Une immense parole en forme de clameurs monte des enfers humains : « Si tu es notre Père, pourquoi nous as-tu abandonnés ? » Ce cri de l'humanité, en qui s'incarne la déréliction de Jésus, reste lettre morte, vaine clameur et appel stérile si personne ne s'arrête pour tendre l'oreille et laisser la clameur descendre dans son cœur grâce à l'écoute attentive et active. L'écoute transforme la lettre morte en parole vivante. Le cri de déréliction de Jésus qui se fait chair dans la clameur des maganés devient radicalement la parole vivante de Jésus chez celui qui l'entend et qui l'écoute, c'est-à-dire chez celui qui répond à l'appel du

malheureux en se mettant à son service. Le service de la parole prend alors la forme du service du magané. Écouter la parole, c'est la servir ; et servir la parole c'est se mettre au service de celui qui répercute le cri de déréliction de Jésus dans l'histoire.

En écoutant le cri des itinérants de Montréal, le chanteur Dan Bigras, qui pourtant se dit athée, s'avère porteur d'une parole vivante de Jésus. De même, l'agnostique Albert Jacquard avec son *Souci des pauvres*; de même, Gandhi, en militant pour la non-violence. En cela ils sont, en fait, des « disciples du Règne » ; car ils écoutent sans le savoir la parole de déréliction de Jésus. Par ailleurs, Mère Térésa, Jean Vanier, Nelson Mandela, Martin Luther King, en se mettant à l'écoute de la clameur des nécessiteux, reconnaissent le cri de déréliction de Jésus lui-même. Ils sont des porteurs conscients de la parole vivante de Jésus : ce sont des « disciples de Jésus ».

Prenons un autre exemple, tiré celui-là de la prédication du Règne. Il ne fait aucun doute que le discours sur le Règne qui sort de la bouche de Jésus n'est que l'expression d'un aspect – essentiel s'il en est – de l'événement de parole que constitue sa vie. Toute son existence historique est parlante du Règne de Dieu ; c'est le lieu où la parole sur le Règne se fait chair. Pour dire le Règne, Jésus utilise le langage symbolique des paraboles. « Le Règne de Dieu est semblable à... » Et voilà que se mettent à parler la nature et les scènes familières de la vie. Que disent-elles ? Elles parlent du Règne.

D'abord, le recours aux êtres cosmiques (objets, plantes, animaux) qui sont dans la nature. La lumière, les ténèbres, le coucher de soleil, le vent, la montagne, le désert, l'eau, le trésor, la perle, la lampe, le filet, la graine de semence, le levain, les brebis, les oiseaux, les poissons, le figuier : autant d'êtres cosmiques qui parlent, que Jésus fait parler et qui deviennent des instruments de sa parole. Tous ces êtres sont parlants du Règne. En les écoutant avec attention, on découvre ce qu'est le Règne et ce qu'il produit dans la vie.

On peut en dire autant des situations de vie même les plus familières. Le repos, le travail à la vigne, la pêche, les gamins au marché, la veuve au temple, le débiteur, les métayers, l'ami importun, la femme qui retrouve la monnaie perdue, le berger de garde, le père qui accueille son fils délinquant : autant de scènes de vie qu'il faut écouter parce qu'elles ont une profondeur inédite et qu'elles en disent plus long que ce qu'on en peut mesurer. Elles sont parlantes d'une réalité étonnante : le Règne de Dieu. Toute situation de vie parle du Règne qui vient. Même les situations négatives et les personnages iniques peuvent dire la parole de Jésus. « Apprenez ceci du voleur dans la nuit ; écoutez bien ce que dit ce juge sans justice. » (*Lc 18, 1-8*) Et celui qui les écoute est porteur de la parole vivante de Jésus.

## V. La tradition d'écoute

Pour mieux discerner la parole de Jésus et mieux entendre sa voix dans le tintamarre des grandes gueules, il faut que notre écoute s'inscrive dans la lignée de tous les porteurs de sa parole au cours des siècles. La tradition d'écoute nous laisse voir comment sa parole a agi dans le passé et comment elle a transformé les individus qui l'ont mise en pratique. Les grands témoins de l'écoute illustrent, chacun à sa manière, les mille incarnations, aussi originales que variées, de l'unique parole vivante de Jésus. Ce contact avec les écoutants du passé est de nature à « développer » et « formater » notre oreille intérieure de façon à la rendre plus sensible et plus apte à capter les vibrations les plus subtiles de la parole. Une capacité d'écoute affinée par un dialogue permanent avec la tradition d'interprétation nous protège contre toute interférence idéologique et psychologique qui viendrait brouiller les ondes. Il est si facile de prendre la voix du diable pour celle de Jésus et de confondre service de ses passions et obéissance à la parole. L'ange des ténèbres revêt mille déguisements lumineux, dont le

plus subtil est peut-être d'imiter la voix de Jésus et de camoufler son message pervers dans de belles paroles, ou encore de se référer aux dits de Jésus ou de la Bible pour exploiter et écraser les autres. Dans l'évangile, Satan aime citer des passages bibliques (*Lc* 4, 1-11) et proclamer la messianité de Jésus (*Mc* 5, 7 ; *Mt* 5, 2). Les témoins passés de l'écoute ont mis par écrit ce qu'ils ont entendu et incarné dans leur vie, nous fournissant ainsi des exemples éloquentes de ce que peut produire la parole vivante de Jésus. Certes l'écoute donne des fruits propres à chacun ; n'empêche que ces fruits si divers ont le même goût et la même saveur.

Cette tradition d'écoute remonte aux premières générations chrétiennes qui ont consigné sur papyrus leurs souvenirs de la parole de Jésus et leurs expériences de ses effets bénéfiques. Les écrits évangéliques, ainsi que le reste du Nouveau Testament, témoignent de la puissance bienfaisante de la parole. Ceux qui ont eu le courage de l'écouter ont été radicalement transformés à l'image de Jésus lui-même. Les évangiles ne rapportent pas littéralement les dires de Jésus ; ils ne sont que l'écho d'une parole déjà interprétée. Ce sont des témoins et des signes privilégiés de ce que fut la parole de Jésus de Nazareth et de la façon dont cette parole s'est incarnée en son espace-temps.

Les évangiles doivent être abordés pour ce qu'ils sont : des souvenirs d'une parole entendue et interprétée. Il faut passer par l'écrit, mais dépasser la lettre pour accéder à la parole. Il y a une façon de réaliser ce passage de la lettre à la parole ; une façon de lire le texte qui soit une véritable écoute. Lire avec l'oreille. D'ailleurs, les évangiles, tout comme la Bible et le Coran, n'ont-ils pas été écrits pour être entendus et écoutés communautairement, afin que le son de la lettre, en descendant dans le cœur et l'âme, puisse éventuellement se transformer en parole vivante chez l'auditeur ? Le texte devient parole vivante pour moi quand il rencontre, grâce à l'écoute, la parole primordiale semée au fond de mon être. De cette rencontre de la lettre évangélique avec ma parole originelle jaillit la parole vivante de Jésus qui me dit non pas

une parole anonyme et générale, mais une parole singulière, liée à ma situation particulière.

Lire pour écouter. On doit lire l'évangile, écrit Drewermann, « comme on écoute son meilleur ami, autrement dit, au lieu de s'intéresser aux faits, s'intéresser à ses sentiments, au lieu de vouloir découvrir les motifs objectifs expliquant l'enchaînement de ses actes, être à l'écoute de sa peine, de son angoisse, de ses besoins tels qu'il les voit ; et de cette façon, comprendre pourquoi il agit et parle de cette façon...<sup>55</sup> ». On constate alors que l'important n'est pas de savoir si Jésus a vraiment dit ou prononcé telle sentence, fait tel miracle, posé tel geste, mais de savoir s'il y a aujourd'hui près de nous des paroles de vie qui se disent, des malades à guérir, des désespérés criant leur dérélition. Grâce à l'écoute que nous en faisons, la parole de Jésus devient vivante dans nos vies.

L'écoute commande donc une façon particulière de lire le texte évangélique, qui consiste à considérer le texte comme quelque chose qui nous parle personnellement à la façon d'un récit symbolique tiré de notre propre vie. Il s'agit, comme dit Rahner, de « reprendre lentement et patiemment ses expériences de vie dans son acte de lire, tendant toujours à nouveau l'oreille en direction de sa propre vie<sup>56</sup> ». Une telle lecture est en même temps lecture de ses expériences vécues. « Les mots représentent d'abord une incitation à laisser venir sur soi, au titre de sa propre expérience vécue, ce vers quoi ils pointent<sup>57</sup>. » On ne peut donc les recevoir que dans une attitude d'écoute active, c'est-à-dire en les traduisant dans le langage même de sa propre vie, en les incarnant dans sa propre chair. Cette façon de lire le texte évangélique pour en extraire la parole s'appelle *lectio divina*.

---

55. DREWERMANN, Eugen. *La parole qui guérit*, Paris, Éditions du Cerf, 1991, p. 66.

56. RAHNER, Karl. *Aimer Jésus*, Paris, Desclée, 1988, p. 18.

57. *Ibid.*, p. 17.

À la différence de l'exégèse qui est une étude objective du texte dans son contexte, ou de la lecture fondamentaliste qui vise à connaître intégralement le texte et même à l'apprendre par cœur, ou enfin de l'usage moralisateur qui cherche des règles de conduite morale, la *lectio divina* est une approche priante qui se fait au niveau du cœur, de l'âme et de l'affection. Pas simple lecture du texte, mais écoute de la parole elle-même sertie dans le texte qui devient l'intermédiaire entre moi et Jésus. Ma parole originelle – celle qui est semée au tréfonds de mon être – est éveillée et éclairée par la parole qui se dit dans ce que je lis. Somme toute, il s'agit de capter la voix derrière l'écriture, de rejoindre la parole que les mots tentent d'évoquer.

La *lectio divina* est un exercice à quatre temps. Elle s'ouvre sur la *lecture* du texte lui-même. L'attention aux mots vise à répondre à la question du signifié : Que dit le texte en soi, dans sa teneur objective, littérale, historique et symbolique ? S'ensuit la *méditation* qui est une véritable rumination du texte qu'on laisse descendre en soi ; elle entend répondre à la question : Que me dit le texte à moi personnellement dans ma situation existentielle ? On parvient ensuite à l'*oraison* qui cherche à répondre à la question : Qu'ai-je à dire au Seigneur en réponse à la parole entendue au fond de moi. L'exercice se termine par l'*auto-examen* au cours duquel, assumant le regard critique que jette sur ma vie la parole entendue, je m'interroge : Que dois-je faire pour mettre mon être et ma vie au diapason de la parole qui jaillit du texte ?

Le principe directeur de la *lectio divina* est le suivant : « *Te totum applica ad textum, rem totam applica ad te* » : Applique-toi tout entier au texte et appliques-en à toi-même tout le contenu (c'est-à-dire toute la réalité signifiée par le texte). Il s'agit donc d'établir un dialogue entre toi et le texte, en vue de faire émerger du texte la parole qui y est enfouie et de réveiller la parole essentielle semée en toi. Tu découvriras alors que la Parole de Jésus t'est adressée à toi personnellement et qu'elle te dit toujours la même chose, mais de manières toujours nouvelles.

Les évangiles étant des collections de souvenirs, c'est en faisant mémoire de la parole passée de Jésus qu'on devient auditeur de sa parole vivante aujourd'hui. L'anamnèse est le lieu où s'accomplit l'écoute de la parole de Jésus en soi, dans les autres, dans les événements et dans la nature. L'écoute est donc une œuvre de mémoire. La parole passée de Jésus s'inscrit dans sa parole d'aujourd'hui. L'écoute dans le souvenir « met à jour » la parole qui se dit au cœur de l'actualité; elle accueille « au présent » la parole ancienne, elle la « réactualise » dans l'ici-maintenant des hommes. L'écoute dans le souvenir assure que la parole de Jésus qui est entendue aujourd'hui est bien identique en son fond à celle qui était vivante dans les premières générations d'écouter.

Écouter Jésus, c'est donc toujours faire mémoire de lui. La vie de Jésus se termine sur cette consigne : « Faites ceci en mémoire de moi. » Les premiers chrétiens l'ont **écouté**, ils ont fait mémoire de lui en agissant comme il l'a fait. Qu'y a-t-il donc dans le « ceci » ? Le lavement des pieds, le partage de la coupe et du pain rompu. Symboles de l'existence de Jésus qui s'est offert comme du bon pain pour dresser la table des petits. Ces gestes sont constitutifs de la posture d'écoute en christianisme. La vie de Jésus est un événement de parole. Parole de don, de partage, de service. Faire mémoire, c'est écouter dans son présent à soi cette parole de partage et de service; c'est la rendre vivante dans sa vie personnelle, selon son appel intérieur et ses conditions spatio-temporelles.

Écouter dans la mémoire, c'est se souvenir de l'événement de parole qu'est la vie de Jésus. Ce souvenir est bien autre chose que la reprise de ses discours et la mémorisation du texte évangélique; bien autre chose qu'un regard nostalgique ou qu'une rêverie romantique sur une scène évangélique. Se souvenir, ce n'est pas revivre le passé en s'y rendant présent, ni modeler le présent selon une lettre révolue et donc morte, ni rendre le passé présent en le reconstituant, style Village d'Antan à Drummondville ou Village Acadien au Cap-Breton. À la différence de la mémoire officielle qui tire en arrière et se cramponne au passé, la vraie mémoire nous met

debout dans un maintenant tourné vers l'avenir. Se souvenir, c'est interpréter, transformer, inventer le présent à la lumière du passé. L'anamnèse est un processus herméneutique tourné vers l'aujourd'hui. Ce qu'il faut comprendre et transformer, c'est le maintenant. Mais on ne le comprend en profondeur qu'en remontant le fil de l'histoire, qu'en se référant au passé. Par le souvenir, on se reporte à un événement révolu, à des paroles passées qui deviennent la clé d'interprétation du présent et le moteur de l'agir. Je m'en souviens; je m'en souviendrai. Pour les Européens, se souvenir de la guerre 1939-1945, cela ne veut pas dire d'abord écrire des livres et faire des films sur les événements meurtriers, mais travailler aujourd'hui à remodeler l'Europe et à inventer l'Union européenne afin qu'une chose aussi horrible ne se reproduise plus sur le continent. Écouter la parole de Jésus dans le souvenir, c'est donc l'actualiser et la rendre vivante et active dans le présent. Cette écoute dans le souvenir assure la fidélité à la parole passée de Jésus et structure mon identité d'écouteur de sa parole.

Aussi le Nouveau Testament nous exhorte-t-il à écouter le « Faites ceci en mémoire de moi » de Jésus. « Souvenez-vous de ces mots que le Seigneur Jésus a lui-même prononcés : "Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir". » (*Act 20, 35*) Ou encore : « Je me suis souvenu de cette déclaration du Seigneur : "Vous allez recevoir un baptême dans l'Esprit". » (*Act 11, 16*) « Souvenez-vous comment il vous parlait. » « Souvenez-vous de Jésus : de riche qu'il était, il s'est fait pauvre pour nous. » (*2 Co 8, 9*); « Souvenez-vous de Jésus qui, au lieu de la joie qui lui était présentée, endura une croix dont il méprisa l'infamie. » (*He 12, 2-3*) « Souvenez-vous de Jésus qui, tout fils qu'il était, apprit par ses souffrances l'obéissance. » (*He 5, 8*) La mémoire est le canal par où vient jusqu'à nous l'événement de parole que fut la vie de Jésus de Nazareth. Elle rend vivant ce qui autrement serait dormant, inopérant, lettre morte.

La mémoire se recompose nécessairement à chaque génération. Ce dont on se souvient dépend des situations de vie et de la manière dont on se souvient; et cette manière dépend à son tour de la configuration

des événements passés opérée par les différentes formes de la mémoire commémorative. C'est dire qu'il n'y a pas une façon unique ou univoque de se souvenir d'une chose, d'un événement ou d'une parole ; on s'en souvient de manières diverses, on en retient de nouveaux aspects. Si on ne se souvient du passé que de multiples manières, il s'ensuit que l'écoute dans le souvenir se réfère toujours à une parole diversement interprétée, donc à une parole multiple mais toujours la même. Aussi, les écoutes de l'unique parole de Jésus – pour authentiques qu'elles puissent être toutes – peuvent-elles être diversifiées et même conflictuelles parce qu'elles dépendent de la façon dont la mémoire la reconfigure. Non seulement toute mémoire est-elle sélective, mais elle recompose la parole selon la situation, la culture et la mentalité de chaque génération. En conséquence, l'écoute est, elle aussi, sélective et multiforme. La parole entendue est donc toujours une parole interprétée et susceptible de recevoir des significations inédites.

### **L'oreille, foyer de l'exemplarité**

Voyons comment fonctionne le principe d'exemplarité quand on choisit l'écoute comme mode privilégié de référence à Jésus. L'oreille devient alors le foyer à partir duquel le dynamisme de l'exemplarité pénètre toute la personne qui modèle petit à petit son être et sa vie à l'image de Jésus. L'oreille est l'organe qui saisit les sons ; et l'ouïe est le sens qui permet de capter la parole. J'ai souligné plus haut le rôle incontournable de la parole dans la formation de la personnalité et de l'identité. Toute personne est façonnée à l'image de la parole entendue et, finalement, à l'image de celui qui la dit. La parole possède donc un dynamisme d'exemplarité extrêmement fécond. Aussi est-il si important d'être très sélectif dans le choix des paroles qui se disent et très prudent avant de prêter l'oreille à quelqu'un. D'où la consigne de Jésus : « Faites attention à ce que vous entendez. » (Mc 4, 24) On n'entend rien en vain, et le moindre mot peut porter une parole qui fait vivre ou mourir.

L'oreille peut se travailler, se développer, se raffiner. Qui veut comprendre une langue étrangère doit « se casser l'oreille », comme on dit. Qui veut écouter tel ou tel genre de musique doit se former l'oreille en conséquence. Tous ceux qui ont une même oreille sont capables de vibrer à l'unisson d'une même mélodie, d'un même discours. Il se crée entre eux une communauté d'écoute pourvue d'une oreille commune.

Ainsi en est-il pour Jésus. C'est par l'oreille que se crée la communauté de ceux qui écoutent Jésus. De prime abord, Jésus semble parler une langue étrangère qui sonne bizarre à nos oreilles habituées à capter des discours marqués au coin de l'autogratification, de l'égoïsme, de la volonté de puissance ou de la peur et de la démission. Nous n'avons pas d'oreilles pour le genre de discours prononcée par Jésus. Aussi faut-il s'exercer patiemment et se « casser » l'oreille pour la rendre apte à saisir sa parole. C'est en se formant l'oreille qu'on écoute, et c'est en écoutant que l'oreille s'habilité à mieux saisir toutes les nuances de la parole. On entre ainsi dans la communauté de ceux qui savent écouter Jésus et qui, l'écoutant, se laissent instruire et transformer à son image.

Mais comment écouter ? Il y a des manières perverses d'écouter : écouter pour juger, piéger, tirer profit, faire semblant, préparer sa réplique... Autant de pratiques abusives dont les évangiles nous fournissent moult exemples. Autant de situations où l'écoute est détournée de sa fin. « Faites attention à la manière d'écouter », déclare Jésus (*Lc 8, 18*). Ne sachant pas écouter, tournons-nous vers Jésus et tâchons de saisir sa manière d'écouter. Il ne suffit pas d'écouter Jésus ; il faut écouter « à la manière de Jésus » si on veut entendre ce que lui-même a entendu dans son écoute. Écouter Jésus, c'est tendre l'oreille à sa parole et la laisser descendre dans son cœur. Écouter à la manière de Jésus, c'est essayer de saisir la parole semée au cœur du monde, de l'histoire, des événements et au tréfonds de moi. J'écoute à la manière de Jésus quand je me laisse instruire par l'Écriture, les docteurs, les gens ordinaires, les mal pris et les maganés de l'existence ; quand je me laisse instruire par la

nature environnante avec sa richesse infinie d'objets, d'astres et d'animaux; quand je me laisse instruire par les situations de vie, par les événements fortuits et par mon histoire personnelle; quand je me laisse instruire par la solitude du désert, par le silence de la montagne à l'écart, loin du tumulte public; quand je saisis l'ici-maintenant comme le lieu où le Règne à venir s'incarne dans mon présent.

À l'école de Jésus, parfait modèle d'écoute, j'apprends à me mettre, moi aussi, à l'écoute de la parole originelle semée en moi par Dieu. Écouter cette parole séminale, c'est la laisser monter en moi, lui obéir et la mettre en œuvre. L'écoute de la parole de Jésus vise à éveiller ma propre parole. J'écoute Jésus pour mieux m'écouter moi-même. Grâce à mon écoute de Jésus, je structure ma propre parole. Quand sa parole vivante descend en moi, elle rencontre ma propre parole et la féconde. Naît alors quelque chose de radicalement nouveau, une parole qui est totalement sienne et totalement mienne. La parole de Jésus ne remplace pas la mienne, elle l'éveille, la féconde, la pénètre, la purifie, la transfigure; elle ne devient jamais mienne. Pas plus d'ailleurs que ma parole ne devient sienne. Je ne deviens pas Jésus; je deviens moi-même et, en devenant moi-même, je lui ressemble, au point qu'on peut dire de moi que je suis un autre Christ, *alter Christus*.

L'imitation se situe ici sur le plan de l'écoute. Je dois m'écouter et l'écouter, comme il s'est écouté lui-même et, ce faisant, a écouté le Père. Il s'agit donc, en l'écoutant, d'apprendre à écouter comme lui. Quand je m'écoute vraiment, je l'écoute; et quand je l'écoute, je m'écoute moi-même. L'écoute induit une parenté de paroles. Je parle comme lui et il parle comme moi, je parle par ses mots et il parle par mes discours et mes actes. Grâce à l'écoute de sa parole vivante, ma vie devient parlante de lui comme la sienne est parlante pour moi. Ressemblance dans le respect de la différence et de l'altérité. Je deviens moi-même grâce à lui, comme il devient lui-même intégralement grâce à moi. C'est ainsi qu'en étant toujours *semper idem*, toujours le même, Jésus prend le visage du Noir

en Afrique, de l'Asiatique en Orient, de l'Inuit au pôle Nord, du Bédouin au désert et du Blanc en Europe. En fécondant la parole originelle des individus, l'unique parole de Jésus déploie ses multiples richesses et son inépuisable originalité.

L'écoute de la parole est un processus d'une grande fécondité. L'Évangile en est la meilleure illustration. Qu'y a-t-il donc dans la parole de Jésus pour qu'elle produise de si bons fruits en moi et dans tous ceux et celles qui l'écoutent? Étonné et perplexe je cherche, comme Zachée, à voir « qui est Jésus ». L'efficacité de sa parole me conduit à un questionnement fondamental. À voir tout le bien produit par une parole si hautement performative, je m'arrête au comble d'étonnement et me pose une première question : « Qu'est-ce que cela ? » Cette première question me conduit à une seconde plus profonde : « Par quelle autorité dis-tu et fais-tu cela ? » Enfin surgit l'inéluctable question : « Qui es-tu pour dire une telle parole ? » Ces trois questions inscrites dans les évangiles surgissent tôt ou tard chez celui qui se met sérieusement à l'écoute de la parole de Jésus.

Mais revenons à Zachée. Voici un homme cossu, mais malfamé, qui a entendu parler de Jésus et de son enseignement. Hélas! il n'a jamais eu l'occasion de l'entendre de ses propres oreilles. Sa curiosité est piquée au vif. Il veut voir qui est cet homme dont la parole ne cesse d'étonner les gens. Son désir jaillit d'un appel intérieur. Zachée prend tous les moyens pour arriver à ses fins, au risque de paraître ridicule. En le voyant juché sur le sycomore, Jésus l'enjoint de descendre : « Descends vite. Il me faut aujourd'hui demeurer chez toi. » (*Lc 19, 5*) Vite, ne faisant ni un ni deux, Zachée obtempère. En obéissant à Jésus, c'est à son propre désir qu'il obéit. En écoutant Jésus, c'est lui-même qu'il écoute. Son appel intérieur rencontre l'injonction de Jésus pour ne plus former qu'une seule parole : parole de Dieu.

Voyons la suite du récit. Une fois à la maison, Zachée déclare subitement dans son enthousiasme : « Je fais don aux pauvres de la moitié de

ma fortune. » (Lc 19, 8) Ce faisant, il écoute son propre cœur et sa parole intérieure. Jésus pourtant ne lui a pas demandé (comme il l'a fait pour le jeune homme riche) de distribuer ses biens aux pauvres. La décision de Zachée procède de sa rencontre avec la parole inaudible qui monte de la vie parlante de Jésus, lui qui s'est fait pauvre et itinérant. Le partage de Zachée est donc tout autant le fruit de sa propre parole intérieure que de la parole incarnée dans la vie de Jésus. L'étincelle se produit. La fusion se réalise. Les deux paroles n'en forment plus qu'une, tout en restant distinctes : parole de Dieu pour Zachée. En écoutant Jésus, c'est lui-même qu'il écoute. Son obéissance à Jésus correspond à son désir le plus profond. Chaque fois que la parole de Jésus rencontre la parole originelle semée en moi, jaillit une parole de Dieu pour moi.

Prenons un autre exemple, celui de François d'Assise. Animé d'un esprit chevaleresque, le jeune homme part en guerre contre Pérouse. Il est fait prisonnier. Une fois libéré, malade et désœuvré, il ne sait que faire de sa peau ; il erre à la recherche de lui-même. Voici qu'un jour il décide de se mettre au service des lépreux. En les servant, il fait l'expérience de Jésus vivant. Cette découverte va transformer sa vie. « Personne ne me montra ce que je devais faire », écrit-il. Sa décision sourd d'une parole qui monte du fond de son cœur. Il décide de vivre selon l'Évangile. Dans le *Testament* qu'il écrit à la fin de sa vie, François fait une relecture de son expérience qu'il attribue entièrement à la parole du Seigneur. « Le Seigneur me conduisit chez les lépreux, c'est lui qui me montra que je devais vivre selon l'Évangile. » C'est donc en écoutant l'appel intérieur venu de sa propre parole que François écoute la parole vivante de Jésus.

Quelque temps après sa conversion, alors qu'il assiste à la messe, le prêtre lit l'évangile de l'envoi en mission : « Allez deux par deux... » François s'exclame : « Voilà ce que je veux. » Il ne dit pas : voilà ce que Jésus veut ; mais bien ce que **je** veux. Au fond, il y a coïncidence des deux volontés, imbrication des deux paroles. En obéissant dans une écoute active à sa propre parole intérieure, François obéit à la parole vivante de

Jésus en lui. Les deux paroles, tout en étant distinctes, n'en font plus qu'une. Les deux paroles se rencontrent, l'étincelle jaillit : parole divine au cœur de la vie de François. Perçue comme adressée à lui personnellement, la parole de Jésus devient parole de Dieu *pour* lui.

Pour terminer ce chapitre, j'aimerais citer un passage de Maurice Bellet dans *La nuit de Zachée*, où il prête à Zachée les pensées suivantes :

« Quelle est la part du choix dans la vie d'un homme ? Quel peut être mon choix devant toi (Jésus) ? Tu ne m'as pas dit : viens, suis-moi. Et quand j'ai dit : Je donne la moitié de ce que j'ai, tu n'as pas dit : donne tout. Quelle est ma part dans ton Royaume ? Je t'ai avoué mes faiblesses ; je ne peux pas faire un disciple convenable. Alors que puis-je ? J'y ai songé, figure-toi, beaucoup songé. Et j'ai conclu que je pouvais faire deux choses : la première est de t'écouter, t'écouter, me laisser habiter par ta parole, même quand elle me déconcerte ou me laisse vide de pensée ; la seconde est de ne rien faire contre toi. Non, non, même si la menace était sur ma tête, je ne serai pas parmi les meurtriers<sup>58</sup>. »

Je voudrais bien faire miennes ces pensées de Bellet-Zachée. Écouter, voilà ce que je veux ; et être écouté, voilà ce que Jésus veut. Je veux écouter sa parole, la recevoir comme m'étant adressée personnellement et la laisser venir avec la parole séminale déposée en moi. Je veux mettre ma vie sous cette parole, m'en nourrir et me laisser juger par elle. Cette parole, je ne la comprends pas mieux que les foules et les disciples ; je suis comme tous ces gens « qui ont des oreilles et n'entendent pas ». Je veux rester là auprès de la parole de Jésus et m'exercer à l'écoute de ce que je ne comprends pas, de cette parole scellée à mes oreilles qui tantôt me fait peur, tantôt me console, mais qui ne cesse de m'attirer.

---

58. BELLET, Maurice. *La nuit de Zachée*, Paris, DDB, 2003, p. 49.



DEUXIÈME PARTIE

# La trinité des maîtres



**S'**il y a écoute, c'est qu'il y a une parole qui se dit. L'écoute conduit au maître; c'est elle qui finalement crée le maître. Sans écoute il n'y a pas de parole, mais que des mots qui résonnent et se perdent dans l'espace; ni de maître, mais que des locuteurs qui débitent des phrases. Si personne n'écoute, « maître » reste un titre honorifique. Il n'y aurait pas de parole de Jésus si personne ne l'avait entendue et écoutée. Et Jésus ne serait pas maître si personne ne s'était constitué son disciple.

Depuis les origines chrétiennes, l'écoute active de la parole de Jésus a produit de merveilleux fruits d'humanité. Les évangiles et les autres écrits néotestamentaires témoignent des effets bénéfiques de cette écoute : on se dresse, on se met en marche, on fait l'expérience de la liberté, on pardonne, on s'active au service des maganés, on prend la parole, on se convertit, on naît de nouveau. Quel dynamisme ! Au cours des siècles, l'écoute de la parole de Jésus s'est avérée d'une fécondité inouïe dans toutes les sphères de la vie ; elle a suscité tant de personnalités originales, tant de modes de vie inédits, tant d'expériences de libération !

## ET POURQUOI PAS JÉSUS ?

Quant à moi, ai-je vraiment fait l'expérience de la parole de Jésus? Mini-expérience peut-être... j'ai si peu et si mal écouté. Mais j'ai eu la grâce de voir chez moult personnes les effets libérateurs et bénéfiques de l'écoute attentive de sa parole.

Le témoignage des grands écoutants me mène à la conviction que Jésus a des paroles de vie en plénitude, paroles qui ouvrent une voie, tracent un art de vivre et produisent des fruits d'humanité. Celui qui a une parole aussi performative mérite le titre prestigieux de maître. Je confesse donc Jésus comme maître, comme mon maître. Tel est le titre auquel je suis parvenu au cours de mon cheminement de vie. Je puis confesser avec quelque vérité : Jésus est mon maître ; en tout cas, je voudrais qu'il le soit, ou, mieux, j'essaie de me comporter comme son disciple. Qui pourra jamais proclamer sans sourciller : « Jésus est mon maître » ?

# Le maître, c'est la Parole

**A**vrai dire, mon maître ce n'est ni Socrate, ni Gautama, ni Jésus, ni quelque autre professeur, instructeur ou docteur. Tous ces maîtres extérieurs parlent au moyen de mots qui sont des signes conventionnels. Ces signes, mis à la suite les uns des autres, peuvent constituer un immense réservoir de savoir objectif. Mais les signes ne disent le sens et la parole que s'ils sont antérieurement connus du locuteur et de l'auditeur. Sinon, le discours reste au niveau des signifiants. Ce n'est que grâce à une connaissance antérieure qu'ils renvoient à un signifié, à une chose ou à un événement. Si l'auditeur ne connaît pas la signification du signe (signifiant), le discours devient pure succession de mots creux et de sons inintelligibles.

Depuis belle lurette s'est développée en Occident une tradition philosophique concernant l'incapacité du maître extérieur à communiquer la connaissance. Des maîtres sortent les doctrines et les écoles de pensée. Labyrinthe de phrases et montage de mots qui dégénèrent facilement en idéologies et en systèmes abstraits et qui ne renvoient finalement à la chose à connaître que grâce à l'expérience de la chose et

à une connaissance antérieure. Si bien que ceux qu'on appelle maîtres sont au mieux des « maîtres à penser ».

Mais on en reste toujours à un niveau conceptuel, abstrait. En soi, le discours ne nous conduit pas à autre chose qu'aux mots qui sont purs signes. Ainsi, les expressions « salut dans le Christ », « eschatologie », « Jésus-Fils de l'homme », « Jésus-Grand-Prêtre », « Dieu », « parousie », « jugement dernier », « pardon des péchés », « rédemption » ne sont que des mots et, en tant que tels, ils ne veulent rien dire. Pas plus d'ailleurs que Brahma, Nirvana, Atman, Shiva, Bodhisatva... Ce ne sont que des mots creux aussi longtemps qu'on n'a pas eu un certain accès à la chose, une connaissance antérieure de la réalité vers laquelle ils pointent.

Si le maître extérieur ne peut introduire dans la connaissance des choses « humainement » connaissables, *a fortiori* est-il incapable d'introduire la saisie des réalités invisibles, innommables et transcendantes. Est-ce à dire que le maître extérieur, en l'occurrence Jésus, soit inutile ? Ce qu'il a à transmettre ne se peut dire adéquatement par des mots. Jésus de Nazareth n'a pas les mots pour nous dire son secret, à nous, hommes et femmes d'aujourd'hui qui vivons dans des catégories culturelles et dans des réseaux sémantiques totalement ignorés de lui. Et à supposer qu'il les eût, les mots resteraient impuissants pour évoquer la chose. Tout langage rationnel, binaire, univoque s'avère finalement imbécile pour exprimer les réalités de ce genre. Le recours au langage symbolique et analogique peut toutefois en faciliter l'accès. Mais tout compte fait, seule une cognition inchoative ou « précognition » de ce qui est à connaître peut faire découvrir le sens des mots utilisés. Les mots ne deviennent pas inutiles pour autant. Ils servent à nommer, à circonscrire, à rendre intelligible la chose expérimentée. Ils ne conduisent à la connaissance de la chose que si la chose est déjà connue au préalable. C'est la connaissance préalable qui confère aux mots sa signification.

D'où la conclusion très importante pour notre propos : pour accéder à la vraie connaissance spirituelle, on ne doit pas partir des mots et

des enseignements des maîtres extérieurs. C'est la démarche inverse qui s'impose. Le véritable maître est intérieur, au-dedans de chacun, au-dedans de moi. C'est lui qui me communique la vraie connaissance de moi-même, de ma voie vers l'humanité et de mon chemin vers Dieu.

## **I. La parole magistérielle**

Je rappelle le postulat que j'ai formulé plus haut, à savoir qu'il y a une parole au cœur des choses, des événements et de moi-même et que c'est cette parole intérieure qu'il faut écouter. L'essentiel du travail spirituel consiste à mettre tout en œuvre pour entendre la voix qui parle à mon oreille intérieure. Me mettre à l'écoute du-dedans de moi-même, des autres et des choses. Quand j'écoute au-dedans, j'entends ce qu'il y a de plus profond et de plus essentiel en moi, dans les autres et dans les choses. Il y a une parole séminale et essentielle qui constitue le noyau fondamental de toutes choses. Cette parole est la voix qu'il faut écouter, le Maître. Le monde dans son ensemble, ainsi que tout être en particulier est intelligible, ordonné, gouverné par une nécessité inhérente et dynamique qui le pousse inéluctablement vers la réalisation de son essence.

Non seulement le monde est-il ordonné, mais il présente un sens, une orientation, une finalité. Il correspond à une intention et renvoie à un au-delà de lui-même. La structure intime et essentielle des choses renvoie naturellement à un créateur dont ils sont des « vestiges » et des signes. Tout être créé peut et doit être vu, compris et approché comme l'incarnation « cosmique » ou « historique » d'une parole originelle et séminale qui le constitue essentiellement et qui doit être menée à un accomplissement. C'est cette parole qu'il doit écouter. Chaque être a son maître : c'est la parole originelle qui veut s'incarner en lui dans l'espace-temps.

## Dans la nature

S'il en est ainsi, la nature dans son ensemble est le grand maître. La tradition parle du *liber naturae* (le livre de la nature). Je préfère parler de la *vox naturae* (la voix de la nature). La nature parle, il faut l'écouter. L'écouter au-dedans. Il y a dans ces espaces infinis qui nous effraient un silence qui parle. L'univers dans son ensemble est infiniment parlant. Tellement parlant que les anciens lui prêtaient des attributs de la voix humaine et même de la voix de Dieu. Au point de transférer sur la nature elle-même les caractéristiques de la divinité. La nature parle, chante, crie, se lamente dans les douleurs de l'enfantement. Non point langage... mais parole dans le silence.

La raison scientifique a rendu la nature muette; elle l'a pour ainsi dire vidée de son dedans. Le monde ne parle plus ni de lui-même, ni d'autre chose, ni de quelqu'un d'autre hors de lui-même. La science et la technique s'en tiennent à une analyse des lois et mécanismes qui règlent l'univers. Nous avons désappris à écouter le monde; c'est lui au contraire qui doit nous écouter et se soumettre à notre domination, avec tous les problèmes écologiques qui s'ensuivent. Monde désenchanté, qui désenchante et nous fait déchanter.

Les Anciens, convaincus que le monde parle et qu'il incarne une parole qui se déploie dans l'espace, avaient l'oreille tendue contre le cosmos. Ils cherchaient à saisir le message des astres; ils connaissaient le langage de la lune, de la foudre, du vent. Ils cherchaient des signes dans le ciel; ils tentaient de capter la voix qui montait de la terre. C'est en écoutant l'appel d'une étoile que des mages ont découvert Jésus l'Emmanuel. Le cosmos, dans son ensemble, émet une parole qu'il faut savoir écouter. Cette écoute peut conduire à Jésus et à Dieu.

Chaque élément du cosmos est l'incarnation particulière d'une parole primordiale. Tout parle. Que dit la montagne? Demandez-le aux alpinistes, ou à Moïse, ou à Jésus. Le vent parle. Que dit-il? Demandez-le à Élie. Le désert parle. Que dit-il? Demandez-le à Jean-Baptiste, aux

Pères du désert ou aux Bédouins. La banquise parle. Que dit-elle? Demandez-le aux Inuits. Tous, ils ont écouté et entendu une voix inaudible et ils ont obéi aux exigences et aux contraintes d'une parole cachée. Et ils y ont trouvé la vie. Ceux qui refusent d'écouter y trouvent la mort : ils ne peuvent survivre ni à la montagne, ni au désert, ni à la banquise.

Tout végétal est aussi l'incarnation d'une parole originelle appelée à réaliser son essence. Il y a des instructeurs qui incitent leurs adeptes à se choisir une plante ou un arbre comme fétiche ou maître spirituel. Il y a plusieurs années, j'ai fait une retraite à la Mecque du Nouvel Âge, à Esalen, Big Sur, Californie. Mon cochambreux était un musicien de Los Angeles qui venait chaque année à Esalen, passer une semaine auprès de son arbre-gourou. Il l'enveloppait de ses bras caressants, grimpait dans ses branches, lui chantait des airs tendres, lui lisait des poèmes et s'étendait sous son ombre pour écouter la voix du vent dans ses ramures. Les religions privilégient volontiers telle ou telle plante pour sa portée évocatrice et sa valeur « parlante », eu égard à l'expérience proposée aux adeptes. Le figuier parle au bouddhiste ; le lotus, à l'hindou ; l'olivier, au juif ; le lys blanc, au chrétien. Il en va de même pour les communautés nationales : le trèfle est parlant pour l'Irlandais ; le cèdre, pour le Libanais ; la fleur de lys, pour le Québécois. Il en est ainsi pour les humains dans leur individualité : la rose parle d'amour, le lys de pureté et l'œillet de deuil. S'il est vrai qu'il faut parler aux plantes, il faut davantage les écouter pour qu'elles soient belles et rayonnantes de vie. Loin d'être pure rêverie ou régression magique, tout cela témoigne au contraire d'une intuition profonde : les végétaux parlent. Et s'ils nous parlent, il nous faut les écouter, car ce sont nos maîtres.

Il en est de même pour les animaux. Eux aussi parlent, chacun selon son espèce. Eux aussi sont l'incarnation d'une parole primordiale appelée à s'accomplir dans l'espace-temps. Dans les groupes thérapeutiques, on invite volontiers chaque participant à se choisir un animal « parlant » auquel il peut s'identifier. Chaque religion possède son bestiaire. L'éléphant et la vache

dans l'hindouisme, l'agneau et la colombe dans le christianisme, le serpent dans les religions gnostiques, le lion dans le judaïsme. Sans parler de tous ces animaux « divinisés » offerts à la vénération des fidèles. Et que dire de tous ces adorables animaux domestiques qui parlent tellement à leurs maîtres, surtout aux personnes âgées ! Il en va de même pour les nations qui se reconnaissent volontiers dans un animal : l'aigle, l'ours, etc. Les animaux parlent, il faut les écouter au-dedans. Ce sont aussi nos maîtres.

Ainsi donc, la nature dans son ensemble et tous les êtres qui la constituent émettent une parole silencieuse, essentielle et primordiale, qui s'exprime, s'incarne et se déploie dans l'espace-temps selon un processus évolutif. Pour vivre et porter des fruits d'humanité, il faut les écouter au-dedans, car ce sont nos maîtres. Le cosmos est en moi, je suis microcosme, cosmos en miniature. Ma parole magistérielle subjective est donc essentiellement une parole cosmique. C'est dire qu'elle recoupe la parole du cosmos et s'y superpose. Elle dit la même chose que le cosmos lui-même. L'univers, avec ses êtres en évolution et ses galaxies, le monde avec ses montagnes, ses mers, ses déserts et ses banquises, parle. L'écoute de son discours réveille la parole primordiale en moi. Non seulement les êtres cosmiques me parlent, mais ils me font parler en éveillant et en modelant ma parole séminale. Le désert ne me parle pas de la même façon que la banquise, la forêt ou la mer. La parole séminale de chacun est formée par la parole entendue dans le cosmos. La parole archétypale s'incarne chez le marin, le Bédouin, le paysan et le citadin, de manières diverses et fort originales. Parole maîtresse s'il en est, puisqu'elle est porteuse d'un dynamisme capable de me faire advenir dans ma propre humanité.

Il incombe à chacun de développer une écoute juste de la nature et de tous les êtres qui la composent. Saint Paul dénonce ceux qui, se laissant séduire par la beauté du cosmos, transforment la nature en objet de convoitise. Ils écoutent leurs propres appétits en divinisant oiseaux, quadrupèdes, reptiles et « en se mettant au service de la créature » dans l'oubli du créateur. Ce sont des « malentendants » qui succombent au chant

séducteur des sirènes (*Rm* 1, 18, 30). S'il faut écouter les astres dont la voix résonne de sagesse (*Sg* 7, 19.29), encore faut-il se garder de leur rendre un culte idolâtrique (*Dt* 4, 19) ou de se soumettre à leur « domination et à leur pouvoir ». (*Col* 2, 15) Les êtres célestes qui présidaient à l'ancienne « économie » n'ont-ils pas été destitués par la mort-résurrection du Christ? (*Co* 15, 24; *P* 3, 22). Tout ce discours relève certes du mythe, mais il n'en suggère pas moins l'idée qu'il peut y avoir une fausse écoute de la nature et de la parole semée au cœur des êtres cosmiques. Cette fausse écoute entraîne une sujétion perverse. C'était la tentation d'hier, liée à une vision mythique d'un monde enchanté et sacralisé.

La tentation actuelle, liée à l'approche techno-scientifique du monde, consiste à refuser d'écouter la voix qui monte des êtres. Au lieu de les écouter dans le respect de leur nature, on se fait écouter par eux, on se moque des exigences impérieuses de la parole qui s'incarne en eux; on méprise leur infrangible caractère. Cette domination tyrannique connaît des expressions variées; contrôler les lois cosmiques, faire sauter les limites, transgresser les frontières, manipuler les gènes et la vie, immortaliser les mortels, « faire dans l'extrême », se faire éclater de mille façons, travailler jusqu'à épuisement, remodeler plastiquement son visage et son corps, se déraciner de son environnement, traiter son corps comme un objet, mépriser le réel au profit du virtuel. Autant de manifestations d'un refus systématique d'écouter le cosmos au-dehors et au-dedans de soi. En nous substituant à l'humble écoute, cette orgueilleuse domination conduit infailliblement au chaos, à la destruction de la nature et à notre propre perte.

### **Dans l'histoire**

Il en va de même pour l'histoire, notre histoire personnelle et celle des autres. L'histoire humaine est aussi le lieu d'une immense parole. La vie des humains est, au fond, un événement de parole. Il faut chercher, dans l'espace socioculturel, des « signes des temps » porteurs de parole

et de sens ; tendre l'oreille pour capter l'appel du temps présent et entendre le cri qui monte du fond de l'abîme et des enfers humains. Une grande parole cherche désespérément à se faire entendre au cœur du tintamarre assourdissant de l'espace public, rempli de clowns solennels et d'experts prétentieux. L'histoire est notre maître. Notre maître, le passé, dit-on ; il nous instruit, nous devons l'écouter. Notre maître, l'avenir : lui aussi nous instruit, nous appelle, nous dynamise. Nous devons l'écouter en nous laissant mobiliser par lui. Tout être humain dans sa subjectivité imprescriptible, ses conditions spatio-temporelles et son monde socioculturel est porteur d'une parole à laquelle il me faut être attentif, car cette parole me concerne au plus haut point dans mon être relationnel.

La situation historique, le milieu culturel et l'espace public sont aussi des lieux de parole. Il faut leur être attentif. Une parole peut éventuellement jaillir d'un événement, d'une expérience d'intersubjectivité, d'un engagement solidaire, d'un discours entendu, et venir interpellier et réveiller ma parole essentielle. Les autres et les événements parlent et me font parler. La parole entendue façonne ma parole primordiale, mon maître intérieur, et lui confère des harmoniques sociales, relationnelles. S'il est vrai qu'il n'y a de « je » que dans la reconnaissance d'un « tu », il appert que le « tu » me fabrique comme sujet et que la parole qu'il incarne façonne ma propre parole d'une façon originale. Une incarnation non pas à la chinoise, à l'africaine ou à la zoulou, mais à la québécoise.

### **En moi-même**

La question se pose, lancinante : Suis-je donc soumis à une multitude de maîtres dont la parole silencieuse requiert mon écoute ? Que non ! Comme être humain, je suis un microcosme qui porte en moi tous les éléments organiques ; je porte au-dedans de moi tous ces maîtres cosmiques que j'ai identifiés. Puisque je suis un être social et relationnel, je porte aussi en moi tous les maîtres rencontrés dans la sphère de l'altérité,

du socioculturel et de l'histoire. Tous ces maîtres sont appelés à fusionner en moi et à ne former qu'un seul maître intérieur. Comment? En enrichissant ma parole primordiale et en l'aidant à s'incarner dans ma vie. *Mon* maître n'est personnel que comme social et cosmique, puisque je suis essentiellement un je-avec-les-autres-dans-le-monde.

Je suis un être corporel, c'est-à-dire cosmique, un condensé de tous les éléments et des lois de l'univers. C'est donc au-dedans de moi que le cosmos doit être écouté et que je dois me soumettre à ses nécessités et à ses exigences, sinon je perds et mon corps et mon âme. Je suis aussi un être intersubjectif, relationnel et social. Je ne suis moi-même que comme autre. L'autre, je le porte aussi en moi. Il est moi-même ; il est en moi cette part étrange, inconnue et hostile. C'est en moi que je dois écouter l'autre. Si au lieu de l'écouter je le domine sans respect, je le détruis et je me détruis moi-même.

En un mot, le maître cosmique et le maître socio-historique sont intériorisés et ils se fusionnent en un maître intérieur individuel. En écoutant mon maître intérieur, j'écoute du même coup mon maître le cosmos et mon maître l'autre humain.

En conséquence, le seul maître que je doive écouter est mon maître intérieur. Me mettre à l'écoute de moi-même. « Écouter *au-dedans* de moi », comme le dit si bien Etty Hillesum<sup>59</sup>. Faire de ma vie une perpétuelle écoute « au-dedans de moi-même », écouter de ce qu'il y a de plus essentiel et de plus profond en moi. Finalement, on n'est jamais enseigné que par soi-même. « L'essentiel, poursuit Etty, est d'être à l'écoute de son rythme propre et d'essayer de vivre en le respectant. D'être à l'écoute de ce qui monte de soi. Nos actes ne sont souvent qu'imitation, devoir supposé ou représentation erronée de ce que doit être un être humain. Or, la seule certitude touchant notre vie et nos actes ne peut venir que des

---

59. HILLESUM, Etty. *Une vie bouleversée*, Paris, Seuil, 1998, p. 48 et 208. Les soulignés sont de l'auteur.

sources qui jaillissent du fond de nous-mêmes<sup>60</sup>. » Elle écrit encore : « Je suis confiée à ma seule garde et devrai me suffire à moi-même. L'unique critère dont on dispose, c'est soi-même. Je ne cesse de le répéter. Et l'unique responsabilité dont tu pourras te charger dans cette vie, c'est celle de ta personne. Mais alors il faudra le faire pleinement<sup>61</sup>. » Elle ose prononcer sans sourciller cette sentence à couper le souffle : « Je suis ma propre voie intérieure<sup>62</sup>. » Avec insistance, elle invite chacun à écouter sa voix intérieure et à la faire retentir en soi-même<sup>63</sup>. « Tu seras toujours renvoyé à toi-même [...] Ta seule mesure c'est toi-même<sup>64</sup>. » Pour Etty, c'est la voix intérieure qui montre le chemin, qui prescrit sans donner d'ordre et qui commande à la manière d'un appel, d'une poussée ou d'une impulsion.

Ce thème de l'écoute de la voix intérieure est axial dans l'œuvre d'Herman Hesse. « Chacun de nous, écrit-il, est un essai de la nature dont le but est l'homme, et la vie de chacun est un chemin vers soi-même, l'essai d'un chemin, l'esquisse d'un sentier ; chacun n'est jamais parvenu à être entièrement lui-même<sup>65</sup>. » « Le but que la nature tend à atteindre par l'humanité est écrit en chaque individu, en toi et en moi<sup>66</sup>. » Il s'ensuit que : « Le seul devoir, la seule mission consiste en ceci : devenir entièrement soi-même, développer le germe actif déposé en nous par la nature<sup>67</sup>. » Il faut écouter ce qui se passe au-dedans et faire ce qui est dicté intérieurement. Dès que la voix de l'âme commence à parler, il faut

---

60. *Ibid.*, p. 91.

61. *Ibid.*, p. 69-70.

62. *Ibid.*, p. 191.

63. *Ibid.*, p. 233.

64. *Ibid.*, p. 69 et 79.

65. HESSE, Hermann. *Demian : histoire de la jeunesse d'Émile Sinclair*. Traduit de l'allemand par Denise Riboni ; préface de Marcel Schneider. Texte revu et corrigé par Bernadette Burns, Paris, Stock, 2004, 219 p.

66. *Ibid.*, p. 157.

67. *Ibid.*, p. 166.

l'écouter sans se demander d'abord si cela plaît à monsieur le professeur ou au pape ou à un Bon Dieu quelconque.

Mais d'où cette voix peut-elle bien monter ? D'un centre profond, d'une étincelle divine cachée en nous, d'un atman insaisissable, d'un esprit immortel, d'un soi au-delà du « je », d'un noyau inconscient, de Dieu lui-même qui est « plus intime à moi-même que moi-même » (Augustin) ?

M'inspirant d'une tradition immémoriale, je dis que cette voix jaillit et monte d'une parole primordiale, originelle et originale, semée au creux de mon être et appelée à s'incarner pleinement dans la spatio-temporalité et à engendrer l'être que je suis essentiellement. Poser cette parole, c'est, dans une perspective créationnelle, en retracer l'origine en Dieu. Poser cette parole, c'est affirmer le sens, la direction et la destinée de toute personne humaine, malgré les apparences de chaos et de nonsens. Tout être humain tend vers son essence véritable à travers les diverses étapes d'incarnation de la parole primordiale semée en lui. Une vie accomplie est une vie parlante. Parole unique aux multiples harmoniques. Cette parole primordiale et essentielle qui me constitue est la voix qu'il faut écouter ; c'est le maître intérieur qui seul peut m'enseigner ce qui est vrai et bon pour moi et me dire comment devenir humain selon le mode et la forme qui me sont propres et selon la vérité de mon essence originelle. Chacun est appelé à incarner sa parole essentielle et à inventer la forme de son être dans les conditions historiques qui sont les siennes.

Le maître intérieur – cette parole archétypale et originelle qui me constitue essentiellement – parle à travers diverses médiations : le corps avec ses diverses sensations, la psyché avec ses émotions et ses passions, l'inconscient avec ses pulsions sont autant de médiations ou de lieux où se dit la parole essentielle. Le langage et les mots ne sont pas – loin de là – les seuls modes d'expression de cette parole. L'être dans toutes ses parties et dans sa globalité est parlant.

## II. Le maître muselé

Deux choses rendent vraiment difficiles, sinon impossibles, la saisie et l'écoute de la parole primordiale : notre agitation effrénée et notre liberté blessée. Le maître intérieur se trouve muselé.

*L'agitation.* Que le « petit moi » est dispersé, tiré dans toutes les directions par mille désirs antagonistes et pulsions opposées ! Il court à gauche et à droite pour satisfaire des besoins souvent artificiels. Il s'active toujours, ne connaît aucun répit. Il est de tous les engagements, de toutes les causes ; il se crève au travail et peut « faire dans le social et l'humanitaire ». Ou encore il s'épivarde dans les plaisirs et se fait sauter. Il a tellement de choses à faire, de responsabilités à assumer, d'objets à conserver et de biens à consommer ! Il est hors d'haleine, essoufflé à courir sans répit sur le tapis roulant de la vie qui tourne toujours plus vite. Il n'a plus de temps pour lui-même. Il est incapable de rester chez lui. Il piaffe sur la place publique, ne sachant quelle direction prendre.

Le « petit moi » vit dans le bruit, ce « mal qui répand la terreur ». Rumeur de ma ville, autos dans ma rue, avions dans mon ciel, motoneiges dans ma campagne, motomarines sur mon lac et tronçonneuses dans ma forêt. Musique à tue-tête des voisins, téléphone insolent qui sonne, radio qui placote, télévision qui souffre de logorrhée. Toute la vie du « petit moi » baigne dans le bruit et le vacarme. Plus de lieu silencieux ; plus de moment aphone. Existence sonore et bruyante. Un peu de silence et voilà que le « petit moi » panique. Sans bruit de fond, il ne peut ni relaxer, ni étudier, ni vivre. Du bruit partout, plein la demeure. Le « petit moi » recherche le bruit et aime faire du bruit. « Le bruit est devenu l'agression la plus omniprésente et la plus avilissante que la civilisation technique ait produite<sup>68</sup>. » La vie du « petit moi » est tellement bruyante, son âme fait tant de vacarme qu'il n'entend plus ni la voix intérieure qui interpelle, ni

---

68. PETIT, Jean-Claude. « Garder le silence », dans *Théologiques*, vol. 7, n° 2, 1999, p. 3-10.

la clameur du pauvre qui souffre, ni la voix du prophète qui dénonce les complicités des gens corrects<sup>69</sup>.

*La liberté blessée.* Dans tous les êtres cosmiques, la parole primordiale et essentielle est liée à un déterminisme rigoureux qui assure son accomplissement. La parole s'incarne selon un processus évolutif irréfragable. La nature écoute et obéit à une parole archétypale qui lui donne sens et direction. Les minéraux fonctionnent selon des lois physiques et chimiques infaillibles. Chez les végétaux, la parole originelle est liée à une nécessité inhérente qui en garantit l'incarnation réussie. Quant aux animaux, ils sont dotés d'un instinct sûr qui préside à la réalisation de la parole en eux. Tous les êtres dans la nature écoutent forcément leur parole primordiale qui trône en maître incontesté. Ils sont obligatoirement obéissants. Liés du dedans, ils sont contraints d'écouter et de suivre leur loi intérieure.

Il en va tout autrement pour l'homme dont l'existence n'est pas tissée sur la trame universelle de la nature. Il est posé dans l'être comme devant une ouverture. Il n'est pas pris dans les rets du déterminisme ; il n'est pas lié du dedans ni déterminé *ad unum*. La liberté est son lot et sa condition. Libre de dire oui ou de dire non ; d'écouter la parole essentielle ou de s'en détourner ; d'obéir au maître intérieur ou de lui résister. Libre d'étouffer la parole et d'en stopper le processus d'incarnation. C'est au cœur de la liberté que la parole originelle est prononcée sur chacun. Renoncer à la liberté serait refuser de devenir soi-même.

Tragique de la condition humaine. À cause de sa liberté faillible et friable, à cause de la faute et des blocages de son être, enfin à cause des stimuli externes et internes qui le divisent, chacun de nous fait l'expérience de son incapacité d'écouter son maître intérieur, c'est-à-dire cette parole primordiale dont le dynamisme d'incarnation est dévié au point de produire des humains déformés et ratatinés. Pitoyables caricatures d'humanité !

---

69. BERGERON, Richard. *La vie...*, p. 126-128.

Qui pourra m'aider à entendre et à écouter le maître intérieur qui, seul, peut me conduire à la vie en plénitude ?

La culture actuelle, on l'a dit plus haut, veut faire l'économie des maîtres. L'idée même de maître et d'un lien entre le maître extérieur et le disciple est volontiers qualifiée d'infantilisante. On substitue à l'autorité des traditions, celle de la raison et de la conscience individuelle. Certes on donne crédit aux experts-en-toutes-sciences, mais on reste soupçonneux devant toute espèce de recours à un maître en matière d'humanité, de mœurs, de conscience, etc. Il sied mal au sujet autonome de se laisser conduire par la main. Personne ne peut me prescrire ce que je dois faire pour être moi-même ; personne ne peut tracer ma route à moi, ni dire quel genre d'homme je dois devenir en réponse aux requêtes de ma personnalité.

Force nous est de reconnaître que l'on ne sait plus vraiment ce que signifie « vivre humainement ». Il est normal de soupirer, non après un super professeur qui saurait tout, mais après un maître qui pourrait nous faire découvrir ce qui ne s'apprend pas à l'école, c'est-à-dire la connaissance qui est au-delà de tout savoir analytique et rationnel. Force nous est de reconnaître également que « l'humain n'est rien de naturel, qu'il ne se fie à la matrice d'aucune nature qui le gouvernerait sans faille, qu'il ne va pas de soi, qu'il ne sait pas avancer par lui-même sans être partagé par l'appel du vide, le vertige et que fragile toujours en risque de perdre le chemin, il exige bel et bien d'être accompagné<sup>70</sup> ». Force nous est de reconnaître enfin que la parole séminale est faible et silencieuse, qu'elle est étouffée par la propagande et supplantée par les mille voix qui excitent nos stimuli et mobilisent notre attention.

Comment le sujet moderne qui se veut sans maître peut-il sortir de cette impasse ? Par un accompagnement sans accompagnateur, une

---

70. MARIER, Pascal. « Sur la route des signes avec le Maître intérieur », dans *Lumière et vie*, n° 267, 2005, p. 63.

direction sans maître bien réel en chair et en os. Cet accompagnement sans accompagnement sera donc affranchi des séductions qui peuvent parasiter tout accompagnement même le plus désintéressé. Il s'agit de l'accompagnement d'un maître qui, sans qu'il soit présent, parle au-dedans de moi.

### III. Jésus pédagogue

Le thème de Jésus pédagogue est fort ancien, on le trouve déjà au II<sup>e</sup> siècle chez Clément d'Alexandrie. J'emploie ici le mot « pédagogue » dans le sens que lui conférait la culture gréco-latine. Étymologiquement, le pédagogue est « celui qui conduit les enfants ». Où? À l'école. Le pédagogue est souvent un esclave qui a la responsabilité d'amener un enfant jusqu'aux pieds du maître. Il connaît bien l'enfant, son inexpérience, sa paresse, son indiscipline; il ne lui permet pas de lambiner, de faire l'école buissonnière, de reluquer la copine. Il connaît aussi le chemin avec ses détours et ses bifurcations, avec l'achalandage des marchés, la circulation des chars et la clameur des crieurs publics. Il sait le temps requis pour la route. Il faut arriver à temps chez le maître. Tout au long du chemin, le pédagogue prodigue à son protégé conseils et mises en garde et il l'exhorte à être attentif à l'enseignement du maître.

Moi aussi, j'ai besoin d'un pédagogue, car je ne connais pas la route qui mène à mon maître intérieur, j'ignore comment me rendre jusqu'à lui et je ne sais ni l'entendre ni l'écouter. Jésus est mon pédagogue. Je lui confie la tâche de me conduire à mon maître intérieur, Jésus pédagogue sait, lui, où mon maître demeure. Mais il y a un hic. Comment Jésus de Nazareth si éloigné dans le temps, l'espace et la culture peut-il être mon pédagogue et me conduire jusqu'à mon maître? Par sa parole qui me rejoint dans des signes, c'est-à-dire un évangile, une tradition et une longue lignée d'écoutants qui l'ont transmise jusqu'à moi.

Où est le maître ? Telle est la question lancinante que je pose à Jésus pédagogue. « Viens et vois », me répond-il. Et je me mets à le suivre. Il me mène aux écoles rabbiniques et ésotériques, aux séminaires de théologie. « Il n'est pas ici, dit-il. Ici, on propose de belles doctrines, on parle bien de Dieu mais le maître n'y occupe aucune chaire. » Il me mène ensuite dans les temples, les synagogues, les églises, les mosquées et les ashrams. Et il me dit : « Ici, on fait de merveilleuses cérémonies pour rendre un culte à Dieu, mais le maître n'est pas ici. » Puis il me conduit sur la place publique où il y a plein d'experts à la voix tonitruante qui savent tout sur tout ; le maître n'a pas de tribune à la radio. Et Jésus pédagogue de continuer : « Méfie-toi de tous ces scribes et pharisiens qui trônent sur la chaire de Moïse ; de tous ces grands prêtres qui imposent des fardeaux qu'ils ne peuvent pas porter eux-mêmes, de tous ces capitaines, ces rois et ces hommes politiques qui assujettissent les peuples en se faisant passer pour leurs bienfaiteurs. Méfie-toi de tous ces riches qui exploitent les petits tout en se donnant des allures généreuses. Méfie-toi de tous ceux qui en appellent aux Écritures et les citent à tout propos, qui proclament haut et fort que je suis le Fils de Dieu, ou qui désirent s'asseoir sur le trône dans le royaume tout en s'opposant farouchement aux souffrances du Fils de l'homme. Ce sont des démons qu'il faut écarter de la main en disant : "Arrière Satan". Tous ils se posent en maîtres et réclament ton écoute et ton allégeance. En fait, ce ne sont que des larbins au service de maîtres camouflés. Le maître du riche c'est son argent ; celui du prêtre, c'est son image de Dieu ; celui du chef d'État, son pouvoir ; celui du pharisien, sa propre justice ; et celui du scribe, son savoir. Je te le précise, insiste Jésus pédagogue, n'appelle personne maître, tu n'as qu'un seul maître et tu découvriras petit à petit qui il est. »

Après m'avoir soigneusement mis en garde contre la séduction de tous ces maîtres-hâbleurs, faiseurs de doctrines et de modes, fabricants d'interdits et de recettes soi-disant aptes à garantir mon bonheur, ma

réussite, voire ma vie éternelle, le pédagogue me prend par la main et me conduit au-dedans de moi. Il me prévient : « Ici aussi, c'est plein de faux maîtres qui sollicitent ton écoute sous de fallacieux "prétextes". » Après avoir pénétré dans l'antichambre, mon pédagogue et moi faisons face au grand cerbère du château intérieur, pompeux, séducteur, gonflé de lui-même et affublé de hardes royales. « C'est le maître du lieu », dit Jésus pédagogue. « Il garde l'entrée avec ses acolytes qui dressent une muraille autour du noyau de ton être. » Et le pédagogue de continuer : « Ce maître, c'est ton "je" capricieux, ton "petit moi" égocentrique, narcissique, anxieux, prétentieux, dispersé, désorienté, affairé, agité, impatient, flatteur, inconscient de ses propres illusions. Ce despote qui exige ta sujétion totale est possédé d'un esprit qui rend sourd, muet et aveugle. C'est un véritable Béelzéboul qui emprunte des langages variés, tient des discours manipulateurs, tantôt flatteurs, tantôt culpabilisants, discours qui font subtilement appel à ce qu'il y a en toi de plus noble et de plus vilain, pourvu que cela serve à renforcer son hégémonie sur toi. »

Jésus pédagogue poursuit son admonition : « Parmi les armes dont se sert le petit despote pour assurer son pouvoir sur toi, il y a la peur qui transforme les humains en sbires monstrueux ou en victimes écrasées, l'orgueil qui consiste à se prêter des mérites au mépris des autres, la convoitise qui, commençant dans le manque et culminant dans l'envie, fait qu'on devient possédé et aliéné par ce qu'on désire, et enfin la honte et la culpabilité qui t'interdisent de penser autrement et d'aller à l'encontre des façons de dire et de faire que la société impose. Le petit moi est la pure introjection des modes, tabous, croyances et illusions qui remplissent l'espace public. Par lui, le dehors entre en toi pour te dominer; le monde objectif règne sur ton espace subjectif, l'extérieur contrôle ton intérieur. »

Me tenant toujours la main, Jésus pédagogue m'avertit : « Tu ne peux pas servir ce petit roi tyrannique. Tu cours à ta perte si seulement tu

tends l'oreille à ses discours. Tu ne peux pas le changer, ni le contourner, ni le distraire. Il est toujours au poste, vigilant, armé jusqu'aux dents, maître absolu des lieux. Il n'y a qu'une solution : le réduire à néant. C'est une bataille à finir qui t'attend. Arme-toi de patience, car le monstre renaît toujours de ses cendres. »

Et je dis au pédagogue : « Quelles sont les armes qui permettent de triompher de ce roitelet gonflé aux dimensions d'un Goliath ? » « Qu'il te suffise pour le moment, répond Jésus pédagogue, de savoir que j'ai le pouvoir de désarmer le cerbère et de te conduire jusqu'au donjon du château intérieur où réside ton maître. »

En me conduisant vers mon château intérieur, Jésus pédagogue me prodigue encore quelques conseils. Le premier concerne l'écoute. Dès qu'il y a parole à recevoir, le problème de sa réception est posé. C'est par l'écoute que je vais au maître dont la voix est parasitée d'interférences multiples. Le pédagogue me dit cette chose étonnante : « C'est ton écoute qui finalement te mène vers ton maître ; par elle tu vas à la rencontre de ta parole primordiale et tu l'invites à se dire. Écouter devient donc indispensable. Il te faut donc travailler sérieusement à acquérir et à déployer une posture d'écoute faite d'attention, de disponibilité, de silence et de méditation. Il te faut éliminer toute chose qui muselle la parole en toi, l'étouffe et finalement la fait mourir. J'ai expliqué cela autrefois à l'aide de la parabole de la semence qui tombe dans des terreaux différents (Lc 8, 11-15). Cette parabole expose les conditions de l'écoute au lieu précis du contact entre la semence et la terre, entre la parole et l'humain. Plusieurs cas de figure de l'écoute sont présentés, certes dans une succession, mais les quatre terres cohabitent en chœur : tu te lèves le matin comme un long chemin ; tu avances dans la journée et te voilà roc ; au milieu du jour, tu t'étouffes toi-même dans les épines ; et le soir fait de toi une bonne terre qui donne des fruits à profusion ; à moins que ce ne soit l'inverse et que tu ne commences ta vie bonne terre, pour t'éteindre long chemin d'où toute parole aura été

arrachée. La traversée de ces quatre terres est un parcours obligé pour que tu puisses rencontrer la parole primordiale au fond de toi et que cette parole se fasse chair en toi<sup>71</sup>. »

Jésus pédagogue en vient à son deuxième conseil qui traite, celui-là, du discernement des voix intérieures. « Si tu entends des voix intérieures, dit-il, méfie-toi. Il peut bien s'agir de toute autre chose que de la parole primordiale. Peut-être est-ce la voix de quelque Satan, comme pour moi au désert, ou le symptôme de quelque hallucination, ou encore le murmure de quelque bête tapie au fond de toi. Méfie-toi des voix, telle est ma consigne. Mais sache que la parole primordiale peut s'exprimer en songe ou en rêve (Joseph), en vision (Pierre) ou en apparition (Paul) ou dans quelque autre expérience "mystique", expérience de conscience altérée ou expérience hors corps. Ces expériences, qui impliquent une sorte de sortie de soi (extase) ou de sortie en soi (enstase), sont toujours ambivalentes sinon ambiguës. Si elles se produisent, il faut être sur tes gardes et procéder à un difficile discernement car elles peuvent provenir d'un esprit pervers et te bouffir de vaine gloire. Réjouis-toi plutôt de ce que ton nom est inscrit dans le Royaume des cieux. »

Pédagogue Jésus s'empresse de préciser : « Ce ne sont pas les moyens que prend normalement le maître intérieur pour s'exprimer. Au contraire, la parole primordiale se dit généralement à travers des signes qui tiennent de la vie la plus ordinaire. Ton corps avec ses sensations, ta psyché avec ses émotions, ton cœur avec ses affections et ses désirs, ton intelligence avec ses intuitions sont autant de lieux d'expression privilégiée. Aussi faut-il être attentif à tes états psychosomatiques et leur prêter une oreille docile, car ils peuvent avoir valeur sacramentelle et servir de support à la parole magistérielle subjective qui cherche à se dire et à s'incarner dans ton être. »

---

71. Citation paraphrasée de FORTIN, Anne. *L'annonce de la bonne nouvelle aux pauvres. Une théologie de la grâce et du Verbe fait chair*, Montréal, Médiaspaul, 2005, p. 96.

Troisième conseil. Jésus pédagogue me rappelle ensuite qu'il est important de ne pas brûler les étapes. « Le maître intérieur, précise-t-il, n'agit pas par contrainte ; il n'exerce aucun pouvoir de sujétion. Il agit par impulsion, poussée, attraction, appel, désir. Il ne connaît ni l'interdit ni la prescription. Son autorité ne découle ni d'un pouvoir, ni d'une constitution, ni d'une loi ; elle équivaut à la force de l'élan et du désir que la parole séminale imprime à tout ton être. Quand cette poussée jugule les autres pulsions qui peuvent venir du petit-moi, des déterminismes et des passions, tu agis alors en toute liberté et autonomie, tu écoutes docilement ta parole essentielle. Je l'ai toujours répété : **Si** tu veux être parfait... **Si** tu veux être premier... Tout est question de désir, jamais de contrainte. »

« Aussi longtemps que le maître intérieur n'aura pas atteint sa maturité, que la parole séminale magistérielle n'aura pas déployé pleinement son dynamisme, tu restes soumis à la loi extérieure. Quand la voix intérieure ne parle pas ou pas distinctement, il faut bien se rabattre sur les prescriptions de la loi. J'ai rappelé autrefois au jeune notable qui cherchait le chemin de la vie éternelle les principaux commandements à observer : ne pas tuer, ne pas voler, ne pas forniquer, ne pas se parjurer, honorer ses parents. » (*Mt 19, 16-30*) Aussi longtemps que le maître intérieur est incapable de déclencher l'élan et qu'il n'arrive pas à dire ce qu'il faut faire, il est nécessaire de recourir à des instances extérieures qui viennent t'indiquer, au moins, ce qu'il ne faut pas faire. La loi écrite ne dit pas ce que veut le maître intérieur, mais elle lui dit ce qu'il ne doit ni ne peut vouloir.

« La loi peut te servir éventuellement d'indicateur, de critère externe de vérité et de moralité. Si ton élan intérieur te pousse à voler ou à forniquer, sache que cela ne peut pas venir de la parole primordiale. La loi a un rôle essentiellement pédagogique, celui de te conduire au maître intérieur et de le remplacer s'il est trop anémique pour parler. La loi, devenue inutile, disparaît quand le maître paraît, quand la parole magistérielle retentit. Si tu es mû par elle, plus n'est besoin d'une loi qui te commande de l'extérieur. »

Le dernier conseil de Jésus pédagogue touche la question de la conscience : « Le maître intérieur, dit-il, ne peut jamais aller contre ta conscience morale et ni te pousser à produire une action mauvaise. La conscience individuelle est une référence essentielle. Certes, l'élan de la parole primordiale peut aller à l'encontre de la volonté du professeur, du père, des "il faut faire et penser" de la société et de la religion, mais jamais contre ta conscience morale subjective, celle-ci étant un jugement pratique portant sur la bonté ou la perversité de l'action à accomplir ici et maintenant. Certes, la conscience morale est culturellement conditionnée et elle évolue chez un même individu avec l'âge et l'expérience. Elle peut aussi être déformée, malade, erronée, inquiète, étroite ou laxiste. Un devoir s'impose donc, celui de travailler à la difficile formation de la conscience qui doit toujours être la règle immédiate de l'action morale.

« Il est donc faux de croire, continue Jésus pédagogue, que tu puisses en appeler à la parole primordiale contre les exigences de la conscience morale<sup>72</sup>. La référence à la conscience est déterminante dans l'incarnation intégrée de la parole essentielle semée en toi. Celui qui ne fait pas ce qu'il juge bon mais fait ce qu'il juge mauvais, s'inflige une blessure profonde qui menace l'unité de son être et de sa vie. Là où le bien reconnu est mis en pratique, s'opèrent l'intégration et l'unité de l'être et de la vie. Ne va jamais prétendre que tu puisses faire n'importe quoi et tout te permettre sous prétexte que cela répond à un élan intérieur. C'est la plus fausse des fausses croyances. »

Chemin faisant, Jésus pédagogue me dispense ses conseils qui, tout en étant toujours les mêmes depuis les années de Galilée, sont toujours nouveaux puisqu'il les adapte à chaque individu qu'il accompagne vers son maître intérieur. « Te voilà au pied de ton maître, me dit-il avant de me quitter. À lui maintenant de parler. C'est lui seul que tu dois écouter. »

---

72. Cette question de la conscience est fort complexe et constitue un des traités les plus délicats de la morale.

Mais ô surprise ! Au fond de moi je ne vois rien, je n'entends rien. Est-ce cela, mon maître, ma parole primordiale ? Un rien qui émet un murmure inaudible, qui dit une parole habillée de silence ? Le pédagogue insiste : « Voilà ton maître, apprends à l'écouter. »

Je tends une oreille attentive, mais aucune voix ne se fait entendre. J'avais tant désiré entendre la voix de mon maître intérieur – plus qu'un égaré la voix qui oriente, ou qu'un malade la voix du médecin qui prescrit le remède libérateur. Et moi de répliquer : « Ce maître est comme un enfant qui ne parle pas encore ou comme un malade qui a perdu la voix. Est-ce là mon maître intérieur ? Vraiment ? » « Oui, me répond Jésus pédagogue. Il est vieux, ton maître, et anémique et épuisé : il a du mal à souffler. Écoute-le quand même. » Je tends à nouveau l'oreille et j'entends enfin le maître exhaler un soupir : « Je n'ai plus rien à dire, car ma parole est épuisée au fond de moi. Comment être ton maître alors que moi aussi j'ai besoin d'un maître ? » C'est alors que s'est produite cette chose étonnante : le maître intérieur quitte sa chaire pour prendre la posture du disciple.

Quand j'étais enfant, la parole primordiale qui me constitue essentiellement était comme une semence non déployée. Elle ne savait trop que dire. Elle avait besoin, pour se façonner, d'entendre une parole venue de l'extérieur (parents, professeurs, amis, etc.). J'étais inapte à exercer par moi-même la fonction de maître intérieur, quoique je le fusse. Petit à petit, le maître a pris du gallon ; il a appris à exercer sa fonction au milieu des mille voix intérieures et extérieures qui réclamaient mon écoute. Que n'ai-je pas fait dire à cette grande parole magistérielle ! que de confusion de langage ! que de paroles usurpatrices du titre de maître intérieur !

Devenu vieux, je me sens à bout de souffle, à bout de parole. Je n'ai plus rien à dire. Ma parole primordiale est usée, fatiguée, déformée. Elle a épuisé toutes ses ressources ; elle a tout dit et ne peut pas aller plus loin dans l'incarnation d'elle-même. Et quand elle parle, elle le fait à voix basse, un peu honteuse de répéter toujours le même discours. Parole qui

radote, qui a perdu son élan et sa créativité. C'est comme si elle ne pouvait pas aller plus loin dans l'incarnation d'elle-même au cœur de ma vie. Je suis tenté de dire en me regardant, du haut de mes 75 ans : voilà ce que la parole séminale a produit en moi, voilà le genre d'humain qu'elle a fabriqué, voilà le nom, mon nom, qu'elle a écrit en devenant chair. Devenu vieux, je me sens menacé de glisser dans ce désespoir qui consiste à penser que ma parole essentielle a tout dit, qu'elle ne peut rien ajouter de réellement neuf et donc que ça ne vaut plus guère la peine de me mettre à son écoute. Passons le temps qu'il nous reste à nous divertir, à voyager, à faire du bien... Quant à l'écoute du maître intérieur...

Au lieu de se retirer, Jésus pédagogue est demeuré auprès de mon maître en détresse. S'est alors opérée une transmutation surprenante : le pédagogue s'est changé en maître. Jésus a quitté le bâton du pédagogue pour revêtir le pallium du maître. Il est devenu maître de mon maître intérieur qui, lui, s'est constitué son disciple. C'est en devenant disciple de Maître-Jésus que mon maître intérieur trouvera son autorité et deviendra apte à exercer sa fonction magistérielle. C'est en écoutant la parole de Jésus, incarnée dans son enseignement et sa vie si parlante, que ma parole primordiale pourra remplir la fonction qui lui revient par nature, celle de maître intérieur. À mesure qu'il écoute, le disciple devient maître. « Celui qui est bien formé, sera comme son maître », déclare Jésus (Lc 6, 40). Par mon écoute, j'accède à la qualité de maître.



# Le maître, c'est le Christ

**I**nutile de dire une parole s'il n'y a pas d'oreilles pour entendre. Inutile de donner des signes s'il n'y a pas d'yeux pour les voir. Inutile d'inciter à l'amour s'il n'y a pas de cœur pour aimer. Inutile d'inviter à suivre s'il n'y a pas de jambes pour marcher. Les disciples de Jésus sont des aveugles : ils ont des yeux, mais ne voient pas. Des sourds : ils ont des oreilles, mais n'entendent pas. Des paralysés : ils ont des jambes mais ne marchent pas. Des morts : ils sont en vie, mais ne vivent pas. Aussi, la première parole que Jésus prononce est-elle une parole qui guérit : « Vois », « Entends », « Lève-toi et marche », « Réveille-toi », « Sors du tombeau », « Revêts un cœur nouveau. » Une fois guéri on peut entendre la parole de Jésus, se lever, marcher à sa suite, renaître, comme le vieux Nicodème. Commencer aujourd'hui. Tous les obstacles qui se dressaient en moi entre la parole de Jésus et ma parole essentielle ont été enlevés, le cœur a été mis à neuf, les oreilles ouvertes ; je suis debout sur mes jambes en état d'alerte, attentif, éveillé. Il n'y a plus de parasites ni d'interférences. La parole de Jésus atteint directement la mienne, l'interpelle, la féconde, la nourrit et la configure à son image ; elle ne peut

entrer en moi et me féconder que si elle est écoutée; et l'écoute profonde n'est possible que par la conversion, le retournement de tout l'être. Je ne dois pas être de ceux « qui se bouchent les oreilles de peur d'entendre et d'être convertis » (*Mt* 13, 15). « Convertissez-vous et croyez en la parole », déclare Jésus (*Mc* 1, 15).

La parole de Jésus est bonne à entendre. Bonne Nouvelle, pour ceux qui ont changé leur cœur de pierre pour un cœur de chair. Pour les autres c'est une parole qui scandalise : « Cette parole est trop dure; qui peut l'écouter? » (*Jn* 6, 60) « On t'entendra une autre fois. » « On rougit de la parole. » (*Mc* 8, 38) La « Parole de vie éternelle » (*Jn* 6, 68) devient parole de jugement : « Qui ne reçoit pas mes paroles a son juge. » (*Jn* 12, 48-50) Sans écoute obéissante, sans conversion du cœur et sans guérison des sens, la « parole de Jésus n'a pas accès en nous » (*Jn* 8, 37-38, 45). Glaive à deux tranchants que cette parole! Une fois accueillie et plantée en moi, elle devient douceur pour l'âme et pour le corps, et elle déploie son dynamisme de salut et de renouvellement. Elle est capable de me sauver et de m'engendrer à nouveau. Elle pénètre jusque dans mes profondeurs et vient à la rencontre de ma parole primordiale et essentielle pour la féconder, la nourrir et la façonner christiquement, c'est-à-dire pour la conformer à sa propre image. S'amorce alors un processus de configuration de ma parole qui, tout en demeurant mienne dans sa spécificité et son unicité, prend les harmoniques de la parole de Jésus et tient un discours analogue. Non pas que la parole de Jésus me dise quoi penser ou quoi faire dans mon ici-maintenant existentiel et socioculturel. Mais elle m'apprend à parler comme Jésus, à inventer ma vie à la lumière de la sienne et à écouter sa parole en écoutant la mienne. Il ne s'agit nullement de répéter ses mots, de « garrocher » des textes évangéliques, encore moins de se demander comment Jésus agirait aujourd'hui s'il était à ma place. Je ne suis pas lui; je n'ai donc pas la même parole séminale à incarner. Je ne puis ni agir ni parler comme lui agirait ou parlerait s'il était à ma place. Je puis citer toutes

les Écritures et être un parfait mécréant, voire un Satan. Je puis singer les gestes de Jésus et être un faux-monnayeur. Le mauvais usage des écrits évangéliques étouffe la parole de Jésus en moi tout comme il refoule ma parole essentielle elle-même.

## I. De Jésus au Christ

J'ai dit plus haut pourquoi, au soir de ma vie, je choisis toujours d'établir une référence privilégiée à Jésus. Ce Jésus, porteur d'une parole qui guérit et fait vivre, mérite bien le titre de maître. En me constituant son disciple, je lui confère la fonction de maître sur ma vie. Jésus est mon maître dans l'exacte mesure où je deviens son disciple. Or, la fonction principale du maître spirituel est d'aider le disciple à trouver sa voie et à grandir dans sa propre humanité en suivant les appels de son être profond. Plus précisément, le maître a comme rôle de réveiller le maître intérieur que j'ai identifié à la parole primordiale qui constitue le noyau de mon être. En choisissant Jésus comme maître extérieur, je me mets à l'écoute de sa parole, je la fais descendre en moi et je lui permets de nourrir mon maître intérieur et de faire grandir le Christ en moi.

« Puisque tu acceptes de m'écouter, dit Maître-Jésus, je vais te révéler mon secret. C'est à ceux qui écoutent humblement et non aux orgueilleux et aux futés qui savent tout et n'éprouvent aucun manque – qu'il est donné de connaître mon secret, cette réalité mystérieuse qui m'habite, mobilise mes énergies et mon cœur, et me fait vivre intensément. Ce secret est caché dans mon enseignement qui tente pourtant de le dire ; il est voilé dans mon corps qui pourtant le dévoile et scellé dans mes actions qui pourtant en sont les signes. »

Le secret de Maître-Jésus se laisse deviner derrière trois groupes de paroles : paroles sur le Règne de Dieu, sur ses relations au Père et sur l'amour agapique.

Jésus fait l'expérience d'une réalité insaisissable dont le contenu est suggéré par l'expression Règne de Dieu. Ce Règne est présent comme absent, proche comme lointain, actuel comme futur. Jésus l'éprouve comme la réalité dynamique qui est à l'œuvre dans sa vie. Le monde cosmique est un milieu divin : tout y parle du Règne ; tous les êtres vivants et inanimés en parlent, autant le levain que le figuier et la vigne. Le Règne est semblable à ce qui se passe au-dedans de toutes choses. C'est la loi de toutes choses. L'histoire aussi est un milieu divin. L'expérience du Règne abolit les frontières du sacré et du profane, du pur et de l'impur. L'aujourd'hui est le lieu de son avènement. Toute chose, toute situation et toute action de Jésus, surtout les étonnantes comme les guérisons et ses repas avec les pécheurs, sont signes du Règne qui s'inscrit dans notre espace-temps. Le Règne est lié à l'événement Jésus et à sa parole, si bien que toute personne qui entre en contact avec Jésus et écoute docilement sa parole est touchée par le Règne, quelles que soient son histoire, ses croyances, sa religion, sa race et sa culture.

Paroles concernant les relations au Père. Paroles mystérieuses, s'il en est ! Maître-Jésus se sent « envoyé » par Dieu pour accomplir une mission. Il est *mission-minded*, comme disent les Anglais. Il vient d'Adam par Marie ; il est donc fils de la terre, un véritable terrien. Mais il se sent sorti d'ailleurs, né d'un mystère qui le dépasse. La parole qu'il incarne vient d'ailleurs, de Dieu. Il se sait connu, choisi et aimé de Dieu dont il éprouve la présence immédiate dans sa vie. Mystère impénétrable de la relation de Jésus avec Dieu. Obéissance, intimité, connaissance et complaisance mutuelle. Jésus se reçoit de Dieu qui est comme un père pour lui, un père véritable. Lui est comme un fils, un fils véritable qui connaît le père et est connu de lui. Mystère d'une relation unique qualifiée en termes de filiation. La parole de Jésus qui, au bout du compte, vient du Père, est porteuse d'un dynamisme de filiation. Quand sa parole rejoint ma parole essentielle, elle y dépose un germe, une semence de filiation. En s'incarnant en moi, elle y engendre un être

filial; elle me donne le « pouvoir de devenir enfant de Dieu » (*Jn* 1, 13), comme Jésus lui-même.

Troisième aspect du secret de Jésus : l'amour agapique comme dynamisme créateur de vie et d'humanité. Si Jésus est incarnation d'une parole, il est aussi incarnation d'un amour puisque l'amour est le contenu de sa parole. Jésus aime Dieu de toutes ses forces et cet amour s'incarne dans son amour inconditionnel de tous les êtres. Cet amour a pris toutes les formes : l'option pour les pauvres, la tendresse, le pardon, la colère, la dénonciation des injustices, etc. Il a aimé d'un amour qui a le pouvoir de conduire à la vie. Sa parole d'amour, en descendant en moi, rejoint ma parole séminale et lui injecte l'influx amoureux qui la transforme et la rend capable de parler d'amour, d'incarner l'amour dans ma vie, de faire de moi un foyer d'amour. L'amour déposé dans ma parole primordiale supprime la loi. « Aime et fais ce que tu veux », dit Augustin. La loi devient désuète et inutile dans la mesure où l'amour envahit ma parole essentielle. La seule loi, qualifiée par Jacques de « loi royale », est celle de l'amour (*Jn* 2, 8) qui est la « loi de la liberté » (*Jc* 1, 25; 2, 12). Toute parole d'amour est donc une parole de liberté. Touchée par l'amour, ma parole séminale m'engendre à la liberté qui est la marque spécifique de ceux et de celles qu'on qualifie, comme Jésus, de fils et de filles de Dieu.

Voilà le secret mystérieux serti dans la parole de Maître-Jésus. Sa vie et son enseignement tentent de toutes les manières de lever le voile et de m'en donner connaissance pour que j'en fasse l'expérience. Au cours de ma vie, j'ai prêté attention à la parole de Jésus. Je l'ai étudiée, enseignée, transformée en savoir, voire en idéologie. Je suis aujourd'hui comme les disciples d'alors qui n'ont rien compris ou compris de travers<sup>73</sup>. Mon cœur est borné. Mes oreilles entendent des mots, mon

---

73. Les Évangiles insistent sur l'incompréhension des disciples de Jésus, *Mt* 4, 13; 1, 52; 8, 18-21; 9, 30-32. *Lc* 9, 44-45; 18, 34; 24, 25. *Jn* 6, 60; 7, 34; 20, 9.

intelligence saisit des concepts, mon imagination décode les images, mais je ne saisis toujours pas le mystère désigné par les expressions « Règne de Dieu », « Filiation de Jésus », « Amour d'*agapè* ». J'en reste aux mots et aux images qui sont des signes de ce que j'ignore. Signes pourtant puissants qui n'ont pas été décryptés du vivant de Jésus qui est parti avec son secret dans l'incompréhension et la stupeur générale. Les disciples se sont butés au bois d'une croix, au cri d'abandon d'un crucifié et au silence d'un tombeau vide.

C'est quoi le Règne? Où est-il? En haut ou en bas? Au ciel ou sur terre? Au-dedans de moi ou au cœur de la cité? En avant ou en arrière? Présent ou absent? Proche ou lointain? Comment y entre-t-on? Comment en fait-on l'expérience? Et que dire de ce Dieu, Père de Jésus, qui a toutes les vertus maternelles (bonté, pitié, souci, intimité, affection, amour compatissant), mais qui connaît « sévérité » (*Lc* 19, 28) et colère (*Mt* 18, 35), qui abandonne Jésus dans sa détresse, qui « refuse de pardonner si on ne pardonne pas à son frère » (*Mt* 6, 14; 18, 35), qui récolte là où il n'a pas semé et qui retire ce qu'il n'a pas déposé (*Lc* 19, 22), qui expulse du banquet l'invité mal vêtu (*Mt* 22, 13), qui exige qu'on s'arrache l'œil et qu'on se coupe la main (*Mc* 9, 43-47)? Quelle peut donc être cette expérience du Père, qui peut ne se dire qu'en termes contradictoires et antinomiques? Que signifie être fils d'un tel Père? Quelle est donc cette expérience filiale à laquelle Jésus est convoqué et nous avec lui? Expérience d'intimité et d'éloignement, de connaissance et d'obéissance, de proximité et d'abandon, d'écoute et de surdité, de parole et de silence, de dialogue et d'esseulement, de dénuement et de richesse. Quelle filialité? Vraiment je n'y comprends rien. Et l'amour d'*agapè* vécu par Jésus et exigé de moi, qu'est-ce à dire? Aimer Dieu de tout mon cœur? Aimer mes ennemis? Aimer à en mourir? Aimer sans conditions, sans limites? Aimer la justice, la vérité, la miséricorde plus que tout, plus que ma propre vie? Amour qui se fait tendresse, diaconie, option pour les pauvres autant que colère, contestation, provocation? Non, vraiment, je ne sais pas de quoi on parle, quand

on parle de cet amour d'*agapè* vécu par Jésus et à nous proposé. Devant un amour aussi impossible que déconcertant, aussi démuni que puissant, qui pourra jamais prétendre qu'il sait aimer? En tout cas, pas moi... Quelle expérience indicible et déroutante peut bien être suggérée par le verbe « aimer » devenu si banal par les temps qui courent.

Donc personne n'a rien compris. Rien. Maître-Jésus, s'adressant à ses disciples, délaisse le discours parabolique pour leur parler du secret dont il fait l'expérience. À la foule, il « ne parlait pas sans parabole, mais, en particulier il expliquait tout à ses disciples » (*Mc* 4, 33-34). « À vous, disait-il, le mystère du Règne de Dieu est donné. » (*Mc* 4, 11) Mais ce mystère demeure impénétrable. Le secret de la vie et de l'œuvre de Jésus reste fermé même aux disciples qui reconnaissent pourtant que Jésus leur « parle clairement, abandonnant tout langage énigmatique » (*Jn* 16, 29). Ils se leurrent. Ils pensent comprendre, mais leurs réactions et leurs questions sont la meilleure preuve qu'ils ne comprennent rien.

Eh bien! moi, je suis comme eux; à la différence que je peux fournir moins d'excuses pour mon incompréhension, étant donné que je suis l'héritier d'une longue tradition d'écouter qui ont prouvé par leur vie qu'ils avaient compris et expérimenté le secret de Jésus et qui ont tenté de l'expliquer diversement au fil des générations. Le vrai disciple se garde bien de soumettre le secret de Jésus à un traitement purement rationnel. C'est à travers doute, incroyance, hésitation qu'il finit par croire et, par sa foi, qu'il connaît. Il fait l'expérience de ce qu'il ne peut comprendre par la raison, car là où la raison n'entre pas, le désir et l'amour peuvent pénétrer.

Si le disciple ne comprend pas, ce n'est pas parce que Jésus ne sait pas s'expliquer. Jésus vit ce qu'il dit; il incarne parfaitement sa parole; il parle avec l'autorité de celui qui sait parce qu'il a expérimenté. « Eh bien! moi, je vous dis... » Maître sans pareil que ce Jésus de Nazareth! Qui a jamais parlé comme lui?, disait-on jadis et dis-je moi-même aujourd'hui. Force m'est de reconnaître qu'il ne suffit pas de l'écouter pour connaître le secret de sa vie et de sa mort. Aucune disposition intérieure ne suffit

pour capter la réalité mystérieuse vers laquelle pointe la parole de Jésus, jaillie de Galilée et se répercutant jusqu'à mes oreilles. Au fond, personne n'est jamais prêt à entendre une telle parole qui, étant au-delà de tout entendement rationnel, ne peut évoquer l'étonnant secret qu'elle recèle qu'au moyen de signes et de similitudes. Non, le disciple ne comprend pas, parce qu'il est incapable de comprendre.

Que lui manque-t-il donc? Que manque-t-il à quiconque veut se mettre à l'écoute de la parole de Jésus et se constituer disciple? Le Souffle, l'Esprit sans lequel la parole de Jésus reste scellée.

L'Esprit vient après Jésus. Il surgit quand Jésus disparaît; il se lève quand Jésus s'éteint. Il ne précède pas la parole de Jésus, il la suit, c'est-à-dire qu'il la reprend, en brise le sceau et l'ouvre pour en révéler le contenu à celui qui l'a écoutée et gardée dans son cœur et sa mémoire même sans la comprendre. « L'Esprit que je vous enverrai, dit Jésus, vous rappellera tout ce que j'ai dit, vous enseignera toutes choses, vous introduira dans la vérité totale. » (*Jn* 14, 26; 15, 26; 16, 13-15) Œuvrant dans le souvenir, l'Esprit fait pénétrer les paroles entendues qui n'étaient que des signes, en manifeste la vérité et en déploie le dynamisme. Jésus de Nazareth parle mais c'est l'Esprit qui fait découvrir le sens et la vérité de sa parole et qui la greffe sur ma parole primordiale. L'Esprit c'est le Souffle exhalé de la poitrine du Crucifié : « Je remets mon Souffle. » (*Lc* 23, 46) Son Souffle, c'est le don qu'il nous a fait en mourant et en ressuscitant. En apparaissant aux disciples le matin de Pâques, il souffla sur eux en disant : « Recevez le Souffle, l'Esprit. » (*Jn* 20, 23) Sa mort-résurrection a été la remise au monde du Souffle puissant qui l'avait fait vivre. Jésus est le vrai dieu Éole; le Souffle qui l'anime prend toutes les formes du vent : du zéphyr au blizzard, de la brise à la tempête. De l'événement-Jésus, un Grand Souffle s'est levé qui a tout emporté. Il a soufflé sur la Palestine, mais le judaïsme a verrouillé portes et fenêtres pour l'empêcher d'entrer. Mais rien ne pouvait l'arrêter. Le Grand Souffle a envahi l'hellénisme et la romanité, et donné naissance à de nouvelles institutions, à une nouvelle

civilisation. Il est parvenu jusqu'à moi; il a soufflé à mon oreille par la voix de mon humble mère et par tous les auditeurs de la parole de Jésus rencontrés sur ma route. Il m'atteint aujourd'hui par des médiations inattendues ou instituées, malgré leurs limites et leurs défaillances.

Tel un puissant geyser sorti de la poitrine du Crucifié-Ressuscité, le Grand Souffle a pris les chemins de l'homme jusque dans ses enfers où il dissipe les odeurs de mort. C'est à ce Souffle qu'il faut s'exposer pour se laisser aérer, renouveler, troubler et questionner par lui. Briser la lettre, transgresser le rationnel, dépasser le trop raisonnable. Lorsqu'il me rejoint je ne sais d'où, le Grand Souffle fait éclater les mots, ouvre les signes et harmonise ma parole primordiale à la parole de Jésus.

Alors se réalise l'union dialogale entre ma parole essentielle et celle qui s'est parfaitement incarnée en Jésus de Nazareth. Ces deux paroles deviennent une sans cesser d'être deux. Maître-Jésus a comme fonction de former et de configurer mon maître intérieur. Dans cette opération alchimique, mon maître n'est plus seulement ma parole primordiale à moi; il est aussi la parole de Jésus qui lui est indissociablement unie, au point de devenir une même réalité dans le respect de l'altérité. Fruit de l'Esprit, cette réalité nouvelle issue de l'union des deux paroles primordiales – celle de Jésus et la mienne – a été qualifiée de Christ par les premiers chrétiens. Ce titre désignait à l'origine une fonction aux contours bien mystérieux; il est devenu incompréhensible pour les esprits contemporains; il a fini par supplanter le nom propre de Jésus. Quand quelqu'un dit Jésus-Christ ou le Christ ou simplement Christ, on sait qu'il s'agit de Jésus. Jésus est son nom de Nazaréen: Christ est son nom de maître intérieur. Christ en moi, moi en Christ, moi avec le Christ: autant d'expressions néotestamentaires qui désignent une expérience de communion parfaite où la parole de Jésus ne fait plus qu'une avec la mienne. Ces deux paroles devenues une forment le Christ-Maître intérieur. Jésus le déclare solennellement: « N'appellez personne maître; vous n'avez qu'un seul maître, le Christ. » (*Mt 23, 10*) Certes il y a bien des faux Christ en vous

et parmi vous, dont il faut se méfier. « Ne les écoutez pas », dit Jésus (*Mt* 24, 23-24; *Mc* 13, 21-22). Il me faut écouter ce Christ-Maître intérieur, qui seul peut « personnaliser », « individualiser » la parole de Jésus pour chacun de nous. Le Christ-Maître intérieur me dit la parole évangélique dans mon ici-maintenant. Par lui, Jésus de Nazareth me parle aujourd'hui. Grâce à lui, l'Évangile devient une parole vivante qui s'adresse à moi dans chaque situation de ma vie.

## II. Le Christ-Maître intérieur

La parole de Jésus, entée sur la mienne, m'engendre comme être nouveau, à son image et ressemblance. L'image de la greffe convient parfaitement ici. Jésus lui-même l'utilise. « Vous êtes, dit-il, greffé sur moi comme une branche sur un pied de vigne. » La branche ne peut donner son fruit que si elle reste entée sur le tronc. Par ailleurs, c'est la greffe qui transforme le sauvageon et lui fait produire ses fruits à elle. Ainsi, la parole de Jésus greffée à ma parole essentielle opère une transmutation christique de ma parole en la sienne. Ma parole va donner du fruit christique : elle produira exactement le même fruit que la parole de Jésus. Je ne deviens pas un autre Christ, comme on le dit incorrectement ; je deviens proprement le Christ lorsque la parole de Jésus féconde la mienne. « Je vis, écrit Paul, non plus moi isolément, mais c'est le Christ qui vit en moi ». Ce Christ, qui est l'œuvre de l'Esprit-Grand Souffle, fait des deux paroles – celle de Jésus et la mienne – une seule parole, celle du Christ. Saint Paul ne va-t-il pas jusqu'à dire : « Le Christ, c'est l'Esprit, le Souffle. » Chacun a à devenir la mère du Christ, comme on le disait au Moyen Âge, en reprenant le mot de Jésus lui-même : « Ma mère est celui ou celle qui fait la volonté de Dieu, c'est-à-dire, qui écoute ma parole. » Chacun a à engendrer le Christ en soi ; mieux, chacun a à s'engendrer comme Christ grâce à l'Esprit et à la parole de Jésus.

Jésus de Nazareth a une parole universelle valable pour tous, mais destinée à rejoindre chacun individuellement. Le Christ, lui, est le maître intérieur qui s'adresse à moi, qui a une parole strictement pour moi ; c'est-à-dire une parole qui « personnalise » la parole de Jésus et la traduit dans l'ici-maintenant de chaque individu qui l'entend. C'est lui qui me dit à moi personnellement comment la parole « Aimez vos ennemis » doit se traduire dans telle situation, vis-à-vis telle personne. C'est lui qui, reprenant la parole « Arrache ton œil et coupe ta main », me dit ce que cela exige précisément de moi aujourd'hui. Ainsi en est-il pour l'ensemble des enseignements de Jésus de Nazareth et des faits marquants de sa vie si parlante. Le Christ-Maître intérieur me les redit à l'oreille dans telle situation et à tel moment et il m'explique ce que ces paroles et ces actions signifient pour moi personnellement, et il me pousse à agir d'une façon typiquement originale. Aussi la même parole de Jésus de Nazareth se trouve traduite en une multitude infinie de « langues », selon les individus qui l'écoutent et selon les conjonctures historiques. Son unique parole se réfracte en une myriade de facettes qui en marquent l'infinie richesse.

À mesure que le Christ intérieur se forme en moi pour parvenir à la taille adulte, sa fonction de maître intérieur s'étend de plus en plus et gagne tout mon être, si bien qu'à la fin aucune partie de moi-même n'échappe à sa gouverne : mon être tout entier, corps, âme, psychè, intelligence sont pétris par lui et transformés à l'image de Jésus de Nazareth. L'incarnation de ma parole essentielle prend réellement la forme d'une christification de mon être. Je deviens littéralement, non pas un autre Christ, mais le Christ lui-même. La parole de Jésus et le Grand Souffle m'engendrent comme Christ à l'image de Jésus : je suis dans le Règne et le Règne en moi. Je suis fils du Père céleste et je suis habité par l'amour *agapè*.

En écoutant la parole de Jésus, ma parole est façonnée à l'image de la sienne, et la sienne se moule dans la mienne. Sa parole transforme la mienne sans cesser d'être sienne. Et ma parole transforme la sienne sans

cesser d'être mienne. C'est sa parole et ce n'est plus sa parole ; c'est ma parole et ce n'est plus ma parole. Non plus deux paroles, mais une seule parole différenciée. Mieux, deux paroles fondues en une, sans cesser d'être deux. Elles ne font qu'un, tout en restant distinctes. En me parlant, le Christ-Maître intérieur dit ma parole et celle de Jésus dans un seul souffle. Il naît à la jonction de ma parole primordiale et de la parole incarnée en Jésus de Nazareth.

Quand j'obéis au Christ-Maître intérieur, je m'obéis à moi-même en même temps que j'obéis à Jésus. En l'écoutant, j'écoute ma parole essentielle et celle de Jésus. Quand je pense avec attention et médite avec amour la parole incarnée en Jésus et dans son événement, j'éprouve une sorte de « contrainte » intérieure, mieux une impulsion qui m'incite à l'écouter, à parler et à agir comme lui. En étant poussé à faire ce qu'il me demande, je suis « contraint » de faire par fidélité à moi-même ce que ma parole primordiale exige. Ce faisant, je m'écoute moi-même, j'agis librement sous ma poussée intérieure et en même temps j'obéis à la parole de Jésus. Ce que produit la fréquentation amoureuse de la parole de Jésus, c'est qu'on devient « contraints » par une poussée intérieure à lui obéir et à faire sa volonté. On ne peut pas ne pas faire sa volonté quand on fréquente sa parole avec attention et amour. En obéissant au Christ-Maître intérieur, je m'obéis à moi-même, à ce qu'il y a de plus authentiquement mien en moi-même, et j'obéis en même temps à la parole de Jésus de Nazareth. Dans l'état de perfection, cette symbiose est parfaite. Les grands saints en sont une illustration vivante. En écoutant la parole de l'envoi en mission, François d'Assise s'écrit : « Voilà ce que je veux. » Il exprime ce qu'il veut vraiment pour lui et ce que Jésus veut de lui. Faire sa propre volonté veut dire agir selon le vouloir de Jésus. Le Christ-Maître intérieur a parlé. En suivant son impulsion, François a la certitude de suivre Jésus de Nazareth. Son « je veux » s'identifie au « Jésus veut ». Sublime communion. Quand le Christ-Maître intérieur me parle, il dit ma propre parole et celle de Jésus de Nazareth.

Le Christ est moi-même et plus que moi-même; il est Jésus et plus que Jésus. Et pourtant je puis dire : le Christ et moi, nous formons une unité, tout en étant distincts, le Christ étant plus grand que moi. Jésus de Nazareth déclare : « Le Père et moi nous sommes un, tout en étant distincts; Le Père est plus grand que moi. » Le Père déborde Jésus le Fils, car il se répand, comme source créatrice, dans tout le cosmos. Ainsi le Christ déborde Jésus, car il se répand, comme souffle inspirateur, dans tous ses disciples qui forment dorénavant son corps immense.

Entre le Christ-Maître intérieur et Jésus, il n'y a ni dualité, ni identité, mais un degré d'intimité où les dualités habituelles de l'extérieur et de l'intérieur, du visible et de l'invisible semblent étrangement suspendues. Le Christ n'est donc pas identique à Jésus de Nazareth. Les deux sont un, tout en restant distincts. Il s'agit donc de les distinguer sans jamais les séparer. Certes, Jésus et Christ sont un, ainsi le confessent les chrétiens. Mais Christ est aussi le nom qu'ils donnent à ce mystère qui s'accomplit en chacun, dans et à travers Jésus. Mystère insondable de cette communion de ma parole et de celle de Jésus où prend naissance le Christ-Maître intérieur; mystère de communion entre mon humanité et celle de Jésus dans laquelle je deviens, comme lui, Fils de Dieu.

Entre le Christ-Maître intérieur et moi-même, il n'y a ni dualité, ni identité. Mais une union dans la différence, une non-dualité. Il y a un point où la dualité entre moi et le Christ se dissout. Le Christ n'est pas un autre qui se tient en moi comme un tiers. Je ne suis pas la demeure d'un hôte céleste campé dans une totale hétéronomie, comme le laissent souvent suggérer des formules comme : « Jésus dans mon cœur », « le Christ habite en moi », « Jésus eucharistique, hôte céleste ». Le Christ n'est pas en moi comme le capitaine dans un bateau. Quand il s'agit de caractériser le rapport entre moi et le Christ, l'hétéronomie est aussi fautive que l'autonomie. Quand il s'agit du rapport entre moi et le Christ-Maître intérieur, la catégorie de l'autre est aussi inadéquate que la catégorie du même. Je ne peux pas m'identifier au Christ, pas plus que je

puis dire : il est un « autre » en moi. Il faut parler de non-dualité, c'est-à-dire d'une « dualité sans dualisme » et d'une unité sans monisme. Impossible à imaginer, à penser.

Dom Henri Le Saux décrit bellement ce mystère de l'unité dans la différence. « Trouver le Christ, écrit-il, c'est trouver soi. Tant que je contemplerai en moi un visage du Christ autre que mon visage, je n'aurai pas trouvé le Christ. Le Christ en réalité, pour moi, c'est moi – mais moi naturellement “ressuscité”, en pleine possession de l'Esprit et en pleine possession par l'Esprit. [...] Le Christ, c'est essentiellement l'éveil de l'homme à son origine **a Patre** : l'entrée de l'homme au plus profond de son propre fond, de son propre soi<sup>74</sup>. »

Il faut qu'il en soit ainsi ; car si le Christ-Maître intérieur était un autre en moi, je serais le pire des esclaves parce que mon maître régnerait au dedans. Et si j'étais identique au Christ, je serais aliéné, possédé et absorbé par lui. Seule la catégorie de la non-dualité peut sauvegarder mon autonomie personnelle, ma liberté, mon pouvoir de décision et l'espace requis pour m'accomplir subjectivement en réponse à ce que je suis fondamentalement. Posé en termes binaires, le « lui et moi » aboutit au « lui ou moi ». Le rapport de communion exprimé par le « lui et moi » se pervertit en rapport d'exclusion : « lui ou moi ». La présence perpétuelle d'un autre en moi deviendrait intolérable. Je ne puis vraiment exister en demeurant en face et sous la gouverne d'un autre, fût-il un saint.

### III. La vie selon le Christ

La vérité ultime de mon être apparaît alors. Cette vérité se trouve au-delà de toutes les formules d'école et de toutes les écritures, aussi sacrées soient-elles, au-delà des mots et des pensées, dans la profondeur intime

---

74. DAVY, Marie-Madeleine. *Henri Le Saux*, Paris, Éditions du Cerf, 1981, p. 158 et 151.

du cœur, là où la Parole du Christ est prononcée et atteint ma propre parole fondatrice. Alors se révèle le mystère de ce que je suis. Le Christ intérieur élimine, par le glaive de la parole, tout ce qui n'est pas de lui en moi et tout ce qui n'est pas de moi en moi. Il ne reste alors que moi et lui dans une parfaite symbiose.

L'effet de mon écoute docile du Christ-Maître intérieur se fait sentir dans tous les domaines de ma vie. Mon existence concrète se réorganise petit à petit grâce au dynamisme que produisent en moi ma participation au Règne, ma nouvelle filiation divine et l'amour agapique. Petit à petit je passe du régime de la loi à celui de l'amour, des œuvres des ténèbres à celles de la lumière, de la servitude à la liberté, de la morale à la spiritualité ou, pour parler comme Paul de Tarse, « de la chair à l'esprit ». J'arrive enfin au terme de mon cheminement : j'ai laissé s'épanouir ma vraie nature christique et mon origine *a Patre*. Je fais alors l'expérience d'être devenu le Christ, ou mieux l'un des multiples visages du Christ. En un mot, l'écoute du Christ-Maître intérieur, m'engendre à une existence radicalement nouvelle, conforme à la vérité autant de ma parole essentielle que de celle de Jésus de Nazareth. Une vie qui, dans son versant intérieur, est totale ressemblance de celle de Jésus, bien qu'elle puisse prendre des modalités extérieures radicalement différentes de la sienne.

### **Le corps christique**

En plus de modeler mon existence de façon christique, l'écoute du Christ intérieur finit par transformer mon corps lui-même. À un premier niveau, je fais l'expérience de mon corps comme d'une chose différente de moi, mais qui m'appartient. J'ai un corps ; j'en parle comme d'une réalité sur laquelle j'ai des droits et envers laquelle j'ai des obligations et des devoirs. Je me dois de le protéger, de le nourrir, de le soigner, de le traiter avec dignité et justice comme un fidèle serviteur et un bon compagnon. Cette expérience du corps ne dit pas tout et elle n'est pas la plus fondamentale. Elle est appelée à déboucher sur une expérience identitaire. Je

suis corps; je suis mon corps. Le corps que j'ai, c'est finalement moi-même tout entier en tant qu'étalé dans l'espace-temps. Mon corps est éprouvé comme signe de ce que je suis intérieurement. C'est le corps de mon âme, mieux, c'est mon âme manifestée dans la spatio-temporalité. Je suis mon corps grâce à la parole primordiale elle-même qui s'est incarnée dans ma chair et mes os au cours de ma vie. L'expérience de moi-même passe par le corps; je m'expérimente corporellement même dans ma dimension spirituelle la plus intime. En tant que face visible de mon invisible dedans, mon corps est le miroir de mon âme. Il est vrai et authentique quand on aperçoit mon âme en le regardant. Le corps s'achève comme corps quand il réussit à surmonter tous ses « anticorps » et à éliminer tout ce qui peut faire écran à l'âme, c'est-à-dire quand il est le parfait reflet de l'âme, quand il est mon âme manifestée.

Analogiquement, je puis affirmer : « J'ai le corps du Christ. » Je fournis un corps au Christ intérieur. Modelé et reconfiguré par la parole du Christ-Maître intérieur, mon corps est devenu « corps du Christ ». Dans la mesure où mon écoute est fidèle, dans la même mesure la configuration au Christ s'accomplit corporellement en moi. Le corps du Christ que j'ai, que je porte et dont j'ai la garde, c'est le mien, mais c'est aussi celui de Jésus de Nazareth qui est en agonie jusqu'à la fin du monde. Corps crucifié, violenté et profané qui traîne dans nos cités et jonche les fossés de nos routes modernes. La parole du maître intérieur me pousse vers ces corps multiples du Christ pour que je les prenne en charge et m'en revêtisse. Poussé par l'*agapè* de Jésus je suis appelé à faire de ces débris d'humanité le véritable corps du Christ. Grâce à mon écoute obéissante, mon corps physique se transforme, s'élargit pour devenir le corps du Christ.

Il ne suffit pas de dire : « J'ai le corps du Christ. » Il faut compléter et dire : « Je suis le corps du Christ. » Je suis devenu corps du Christ grâce à l'incarnation en moi de la parole du Christ-Maître intérieur. Mon corps est toujours mon corps, mais c'est aussi celui du Christ. « Celui qui fait

souffrir un de ces petits qui sont mes frères, dit Jésus, c'est moi-même qu'il fait souffrir. Qui vous persécute, me persécute. » Celui qui porte atteinte à mon corps christifié s'en prend au Christ lui-même. Profaner le visage humain, c'est proprement souiller la sainte face qui s'y imprime.

Cette identité corporelle est de l'ordre du mystère. Et il faut avoir les yeux aiguisés d'un spirituel pour entrevoir les traits du Crucifié dans les maganés de l'existence, qu'ils soient disciples de Jésus ou non. Mais cette identité corporelle peut être évidente chez les grands auditeurs de la parole. En effet, l'écoute du Christ-Maître intérieur va jusqu'à façonner le corps christiquement. Cette physionomie christique prend la forme d'un visage empreint de douceur chez Charles de Foucault, d'une sculpture émaciée chez l'ermite du désert, d'une enluminure chez le mystique, d'un regard perçant chez le contemplatif, d'un dos courbé chez le soignant, de mains rugueuses chez le manoeuvre ou encore d'une posture accueillante chez le thérapeute. Sans parler évidemment des phénomènes physiologiques qui tiennent du prodige, telles les stigmatisations. Chaque disciple de Jésus se façonne un corps approprié. Il y a une telle chose qu'un corps christique. Il y a une telle chose qu'une physiologie de l'ineffable, qu'une hyperbiologie christique modelée du dedans par le Christ-Maître intérieur. Le corps est toujours l'incarnation d'une parole entendue et écoutée. Et si la parole entendue est à la fois mienne et celle de Jésus, point n'est étonnant que mon écoute me façonne physiquement un corps qui soit autant sien que mien. Point n'est étonnant non plus que la guérison du corps soit, dans l'évangile, le premier fruit du contact avec la parole de Jésus. La transfiguration de mon corps vient du dedans et elle est le produit d'une écoute de la parole intérieure qui s'incarne dans un corps spécifique, le mien. Ainsi part-on du dedans pour aboutir au dehors, de l'esprit pour déboucher sur le corps.

Ceci n'infirmes en rien le mouvement, contraire en apparence, qui va du corps à l'âme, des dehors physiques aux états d'âme. En réalité, il s'agit d'un même mouvement en deux temps. Un mouvement de va-et-vient

du dedans au dehors et du dehors au dedans. La posture physique, on le sait, peut induire un état intérieur. Ainsi, dans la méditation, l'assise immobile induit un état de conscience qui peut aller jusqu'à l'illumination intérieure. Ainsi, un geste de charité, un acte d'amour gratuit peut induire l'*agapè* dans l'âme. Si on n'aime pas, on ne peut pas agir par amour, mais on peut délibérément agir comme si on aimait, avec la volonté et le désir d'aimer. Et ainsi l'amour peut éventuellement éclore dans le cœur.

Ainsi, quand le Christ-Maître intérieur se tait ou que sa parole semble ne pas avoir de sens dans mon ici-maintenant, il me faut alors passer à l'action par devoir ou acquit de conscience ; il me faut agir comme si j'aimais et espérer que le geste corporel imprime un mouvement vers l'intérieur et réveille le maître qui semble endormi. C'est ainsi que l'imitation de Jésus a souvent été comprise au cours des siècles. On se met dans une situation matériellement pauvre pour devenir pauvre au-dedans, comme Jésus. Aux origines du mouvement franciscain, François d'Assise avait un compagnon qui copiait tous ses gestes. Quand François jeûnait, mangeait, priait, chantait, il l'imitait à la lettre. On l'appelait frère Simplet. Pour simpliste qu'il était, le jeu n'en était pas moins valable. C'était la façon pour un homme rustre et simple d'esprit de comprendre et de mettre en œuvre le principe mimétique dont l'efficacité dans l'apprentissage de la vie spirituelle n'a plus à être démontrée. Le mimétisme corporel conduit à la conformité spirituelle.

Ajoutons une dernière réflexion sur cette question du corps dans l'écoute spirituelle. Il n'existe pas de portrait de Jésus de Nazareth. Nous n'avons aucune certitude concernant le profil physique de Jésus, sauf qu'il devait bien porter quelques traits de la génétique juive. Les premiers chrétiens ne nous ont laissé de Jésus aucune description physique. À partir du IV<sup>e</sup> siècle, on se le représente comme un maître grec ou gréco-romain, revêtu du *pallium* traditionnel. Cette image s'est profilée sous les traits du Pantokrator des basiliques jusqu'à la fin du premier millénaire, pour être remplacée par une autre figure, celle du crucifié, qui connut

deux représentations plastiques fort contrastées. Au Moyen Âge, un crucifié vivant et lumineux, trônant glorieusement sur la croix et promenant un regard salvateur sur le monde entier. Et à partir de la Renaissance et de la Réforme, et pendant les siècles de la modernité, un crucifié mort, sanguinolent, livide, en charpie, chargé de tous les péchés du monde. Ces images du Pantokrátor et du crucifié sont des créations de l'imagination chrétienne. Elles n'en ont pas moins joué un rôle déterminant non seulement dans la configuration de l'âme chrétienne, mais aussi dans celle du corps. La contemplation du Seigneur Pantokrátor a toujours suscité l'admiration, la fierté, l'obéissance active, la recherche du beau, la certitude d'avoir raison, la foi dans la force des valeurs chrétiennes, une rationalité créatrice de civilisations nouvelles ainsi que des entreprises les plus hasardeuses, mais aussi, hélas !, un esprit de conquête, de domination et d'intolérance. La contemplation du corps crucifié a inspiré des pratiques ascétiques : jeûne, autoflagellation, humiliation corporelle destinée à induire la compassion, le courage, la confiance et les autres sentiments qui remplissaient le cœur de Jésus sur la croix. C'était une façon de traduire l'aspiration de saint Paul qui voulait « connaître Jésus avec la puissance de sa résurrection et la communion à ses souffrances afin de lui devenir semblable dans son corps mortel comme dans son corps glorieux » (*Ph* 3, 10). On voit donc à quel point le corps est impliqué dans la suite de Jésus !

La référence aux images de Jésus a perduré malgré les saccages des iconoclastes. Alors que l'idée de la transcendance divine contraint le judaïsme et l'Islam à bannir toute image sainte, le principe d'incarnation en christianisme conduit à l'affirmation, par le biais des images, de la place et de l'importance du corps – de mon corps et de celui du Christ, dans l'expérience de Jésus et de Dieu.

La place centrale qu'occupe le corps dans l'expérience christique laisse présager que le corps sera le lieu par excellence du combat spirituel. C'est dans le corps que les esprits se confrontent. Il serait plus précis de

dire que c'est le corps qui est en dispute avec lui-même. En effet, la partie de mon corps qui est encore sous la gouverne du « petit moi » est en conflit ouvert avec celle qui est à l'écoute du Christ-Maître intérieur. Lutte sans merci entre mon corps autosuffisant, narcissique et dominateur et mon corps ouvert, altruiste et docile à la parole primordiale ; lutte entre mon corps qui est au service des passions, des plaisirs et des pulsions vers le bas, et mon corps qui est à la recherche du bon, du beau et de l'humain. Serrée et quotidienne, la lutte entre mon « vieux » corps (corps de chair) qui ne veut lâcher prise et se campe dans son autosuffisance narcissique et mon nouveau corps (corps spirituel) qui veut, lui, répondre à l'appel du Christ-Maître intérieur et se mettre docilement à l'écoute de ses impulsions. Heureux celui dont le corps est devenu signe et instrument de paix, de joie et d'*agapè*. Cela m'arrivera un jour... si jamais ma parole primordiale fécondée par la parole de Jésus s'incarne parfaitement en moi – par la grâce de Dieu et mon écoute active.

### **Les sens christiques**

Le corps humain est doté de cinq sens qui forment le système récepteur des sensations et des impressions. Ce sont le goût, l'odorat, l'ouïe, le toucher, la vue. C'est par les sens que l'on perçoit et prend contact avec la réalité du monde. Goûter, sentir, entendre, toucher et voir – telles sont les actions qui nous mettent en relation avec le monde extérieur. La perception comme acte de tout l'homme inclut nécessairement la sensibilité. Si nos sens peuvent nous tromper, ils n'en sont pas moins les indispensables moyens de notre perception et de notre connaissance non seulement de la réalité tangible, mais même du monde spirituel, « surnaturel » ou divin.

C'est au moyen des sens que les objets nous sont offerts : par la perception, ils se rendent conscients, par l'entendement, ils sont pensés et, grâce à un processus d'abstraction, ils deviennent concepts. Tout part des sens et tout passe par les sens, tant la perception et la connaissance

du monde immatériel que celle du monde tangible. Par la médiation des sens, le monde tangible peut devenir un signe qui renvoie à un au-delà de lui-même. Chaque sens a donc une fonction spécifique dans la vie spirituelle. Là aussi, on parle de goûter, de sentir, de voir, d'entendre et de toucher... On applique les sens naturels et les organes qui leur correspondent aux réalités spirituelles, religieuses et christiques. C'est ainsi qu'on parle non seulement d'un usage « spiritualisé » des sens, mais de « sens spirituels » proprement dits. Qu'est-ce à dire ?

Je m'inspire ici d'une longue tradition théologique qui a développé le thème des « sens spirituels », appelés aussi, selon les auteurs, « sens intérieurs », « sens du cœur », « sens de l'âme », « sens divins », « sens supérieurs ». Initiée probablement par Origène (185-254), cette tradition a été reprise en Occident par Augustin dont s'inspirera la théologie médiévale où elle atteindra à son plein épanouissement dans l'œuvre de Bonaventure<sup>75</sup>.

La doctrine des sens spirituels repose sur la conviction que Dieu, source créatrice de tout être, se tient et apparaît au creux du monde. Les réalités visibles, mondaines, cosmiques et historiques sont porteuses d'une présence divine ; elles sont en conséquence des signes et des médiations du divin. Si toute perception de la réalité implique nécessairement sensibilité et sensation, il s'ensuit que la connaissance du divin s'inscrit au cœur même de l'acte de perception sensible du monde. En rendant possible l'acte de foi, les sens corporels deviennent proprement spirituels. La

---

75. Voir en particulier : RAHNER, Karl. « Le début d'une doctrine des cinq sens spirituels chez Origène » dans *Revue d'ascétique et de mystique* n° 13 (1932), p. 113-145 ; RAHNER, Karl. « La doctrine des sens spirituels au Moyen Âge, dans *Revue d'ascétique et de mystique* n° 14 (1933), p. 263-290 ; VON BALHAZAR, Hans Urs. « Les sens spirituels » dans *La gloire et la croix*, t. 2, Paris, Aubier, 1965, p. 309-345 ; OLPHE-GAILLARD, M. « Les sens spirituels dans l'histoire de la spiritualité », dans *Nos sens et Dieu*, Études carmélitaines, (1954), p. 179-193 ; GUARDINI, Romano. *Les sens et la connaissance de Dieu*, Paris, Éditions du Cerf, 1954 ; MOUROUX, Jean. *L'expérience chrétienne*, Paris, Aubier, 1952, p. 280-325 ; *Nos sens et Dieu*, Les Études carmélitaines, Paris, 1954.

doctrine des sens spirituels vise finalement à intégrer la sensibilité dans l'acte de foi et dans la spiritualité chrétienne.

Les sens spirituels ne sont pas parallèles aux sens corporels ; ils ne constituent pas un système supérieur. Le caractère spirituel ne s'ajoute pas après coup, par l'effort de pensée et d'imagination, à la chose sensible perçue ; mais il est saisi dès le premier instant par les sens, quoique d'abord d'une façon confuse. Les sens spirituels pénètrent l'objet qui est perçu d'une manière sensible et ils discernent en lui beaucoup plus que ce que font les sens corporels. Ils en découvrent une signification plus profonde. Ils participent, chacun à sa façon, à la perception des choses suprasensibles. Il va sans dire qu'ils ne perçoivent jamais immédiatement l'être et l'essence de Dieu, mais seulement sa puissance, sa gloire, son action et sa présence, telles qu'elles s'expriment dans ses œuvres et dans les événements de l'histoire.

Certains mystiques chrétiens, héritiers du pseudo-Denys, enseignent qu'il faut renoncer aux sensations pour s'élever jusqu'à l'essence divine. Ils parlent de nuit des sens. Selon eux, la sensibilité n'a aucune capacité de percevoir quoi que ce soit du divin ; au contraire, les sens ne font que nous tromper et nous aveugler. La foi ne naît pas en regardant et en écoutant le monde, ni en touchant aux créatures, mais en se libérant de toutes attaches sensibles. Aucune concession ne doit être consentie à la sensibilité humaine puisqu'elle est radicalement incapable de saisir quoi que ce soit d'un Dieu qui habite une demeure inaccessible. Il faut donc prendre congé des sens.

Contrairement à cette tradition mystique qui désespère du sensible, il faut au contraire affirmer une connivence profonde entre le sensible et le spirituel. « Il ne s'agit pas, écrit Catherine Chaliier, de désespérer du sensible et de s'arracher à lui, mais de percevoir comment l'altérité divine trace, en lui et par lui, un chemin vers elle<sup>76</sup>. »

---

76. CHALIER, Catherine. *Sagesse des sens. Le regard et l'écoute dans la tradition hébraïque*, Paris, Albin Michel, 1995.

Les sens spirituels ne sont pas des réalités symboliques. On ne doit pas les penser comme des simples métaphores ; il faut prendre au sérieux leur potentialité sensorielle. Quand Jésus, à la suite des prophètes, dénonce la cécité et la surdité de ses contemporains, qui ont des oreilles et n'entendent pas, des yeux et ne voient pas, et qu'il exige un nouveau regard et une nouvelle écoute, il s'agit d'un regard et d'une écoute qui restent dans l'ordre du sensible. La sensibilité entre dans la démarche spirituelle. Rendus attentifs et aiguisés, les sens deviennent capables de saisir le caractère révélateur du réel au-delà de sa facticité, sans pour autant faire oublier la réalité perçue ; celle-ci n'est plus enfermée dans sa solitude ontologique. Les sens corporels deviennent donc habilités à saisir le caractère symbolique du réel et la dimension invisible à laquelle il renvoie : on peut vraiment les qualifier de spirituels.

J'applique ici la théorie de sens spirituels au Christ-Maître intérieur, en m'inspirant d'Origène et de Bonaventure. Si, selon eux, le divin est l'objet général des sens spirituels, leur objet spécifique, c'est le Christ, l'éternelle Parole de Dieu incarnée dans l'histoire. Aussi, au lieu de parler de sens spirituels, je préfère en cohérence avec le reste de mon propos parler de « sens christiques » ou de « sens christifiés », c'est-à-dire de sens qui ont retrouvé une acuité spirituelle spécifique qui les rend capables de percevoir le mystère du Christ d'une manière sensible. On sait que la capacité de perception spirituelle des sens corporels s'est grandement émoussée dans la culture profane et techno-scientifique où le monde et l'homme sont vus dans leur unidimensionnalité : êtres sans profondeur, qui ne renvoient à rien d'autre qu'à ce qui est mesurable en eux. C'est ainsi que les sens non affûtés spirituellement ne peuvent percevoir de Jésus que sa manifestation tangible. Le Christ-Maître intérieur échappe totalement à leur saisie. De plus, il y a la dureté de cœur, la fermeture d'esprit et l'immoralité pluriforme qui portent, elles aussi, gravement atteinte à l'acuité spirituelle des sens.

Le Christ-Maître intérieur opère en nous, petit à petit, la christification de nos sens. Ainsi devenons-nous aptes à le percevoir d'une manière sensible. Mon corps christique (c'est-à-dire le corps du Christ que j'ai et le corps du Christ que je suis) doit se doter de sens christiques. L'effet-Christ de mon écoute obédientielle est appelé à se faire sentir jusque dans mes sens. Ceux-ci ont une potentialité christique qui ne peut se déployer que sous l'action du Christ intérieur.

Si on en croit saint Paul, il y a une telle chose qu'un « sens du Christ » (1 Co 2, 16) Ce sens n'est pas un organe surnaturel spécial; c'est une sorte de flair, de « pif », de tête chercheuse qui permet de pressentir la présence du Christ et son action en nous et autour de nous. Il s'agit d'avoir du nez pour le Christ. Le sens christique est comme un instinct somato-psycho-spirituel qui nous guide dans les choses de la foi et dans notre recherche du Christ, et qui nous conduit jusqu'à l'introuvable demeure du Maître.

Ainsi en est-il de tous les arts; l'artiste a besoin d'un sens approprié qui lui permet de pénétrer à l'intérieur même de son art et d'en dégager toutes les richesses. Le musicien a besoin de développer le sens du rythme; le peintre, le sens des couleurs; le *businessman*, le sens des affaires; le garagiste, le sens de la mécanique. Le disciple du Christ doit développer le sens du Christ ou sens christique. Ce sentir se déploie selon l'éventail des cinq sens corporels. Origène et Bonaventure ont tenté de trouver un « objet » précis pour chacun d'eux. Origène écrit :

« Celui qui fait un examen plus approfondi dira qu'il existe, comme l'a nommé l'Écriture, un **sens générique divin**; seul le bienheureux saura le trouver, comme il est dit dans Salomon : "Tu trouveras le sens divin." (Prov 2, 5) De ce sens il y a différentes espèces : une **vue** pour contempler les objets supracorporels, comme c'est manifestement le cas pour les chérubins ou pour les séraphins; une **ouïe** capable de distinguer des voix qui ne retentissent pas dans

l'air ; un **goût** pour savourer le pain vivant descendu du ciel afin de donner la vie au monde (*Jo 6, 35*) ; de même un **odorat**, qui perçoit les réalités qui ont porté Paul à se dire une bonne odeur du Christ (*2 Cor 2, 15*) ; un **toucher** que possédait Jean lorsqu'il nous dit qu'il a palpé de ses mains le Verbe de vie (*1 Jo 1, 1*). Les bienheureux prophètes ont trouvé ce sens divin... Salomon savait déjà "qu'il y a en nous deux sortes de sens : l'un mortel, corruptible, humain ; l'autre immortel, spirituel, divin<sup>77</sup>". »

De son côté, Bonaventure applique les cinq sens au Christ. Certains de ses écrits vont jusqu'à indiquer un objet particulier pour chacun des sens. « De ces textes, écrit Rahner, il résulte que l'objet des sens est le Christ, le *Verbum increatum, inspiratum, incarnatum*. L'ouïe spirituelle saisit le *Verbum increatum* en ce sens que l'âme entend sa voix et la plus sublime harmonie ; la vue spirituelle le saisit parce que l'âme perçoit l'éclat de sa lumière et sa sublime beauté ; l'odorat spirituel saisit le *Verbum inspiratum* parce que l'âme perçoit le sublime parfum de ce Verbe ; le goût spirituel saisit le *Verbum incarnatum* parce qu'elle perçoit le plaisir sublime de sa douceur ; le toucher spirituel saisit le *Verbum incarnatum* et sa sublime suavité. »

Et Rahner de commenter : « On ne peut refuser à cet exposé de l'objet des sens spirituels la profondeur et la finesse. Mais il faut bien reconnaître aussi qu'il y a quelque chose d'un peu forcé à vouloir découvrir pour chaque sens un objet particulier, un ratio spécial selon lequel il atteint le Verbe. Bien que l'habileté dialectique de S. Bonaventure et son adresse à établir des "*divisiones*" surmontent cette difficulté, on a l'impression que, si un ingénieux parallélisme avec les sens corporels et leur objet est ainsi établi (*splendor-harmonia-fragrantia-dulcedo-suavitas*),

---

77. Cité par RAHNER, Karl, « Le début d'une doctrine des cinq sens spirituels chez Origène » dans *Revue d'ascétique et de mystique*, p. 114-115.

on n'obtient guère cependant une vue vraiment profonde sur la nature spécifique des dons spirituels comme actes de la contemplation<sup>78</sup>. »

Le sens christique se déploie selon l'éventail des cinq sens corporels qui sont appelés, d'une part, à se libérer de la gangue positiviste et de la prison dans laquelle les tient captifs le petit moi narcissique et pécheur et, d'autre part, à se remodeler de manière à se rendre aptes à percevoir la réalité mystérieuse du Christ. Avoir le sens christique ou sens du Christ, cela signifie deux choses complémentaires : d'abord la faculté quintiforme de percevoir de façon sensible la réalité intangible de Jésus-Christ, ensuite la faculté de percevoir les choses du monde à la manière de Jésus. Dans le premier cas, on est pourvu des sens aptes à percevoir le Christ ; dans le second, on a les sens mêmes de Jésus.

**Premièrement, des sens aptes à percevoir la réalité intangible du Christ.** Voir, entendre, sentir, goûter et toucher le Christ. Un œil spirituel pour voir la profondeur de l'être et de l'événement-Jésus et pour percevoir le Règne de Dieu qui vient en lui et par lui. Un œil pour voir le Christ intérieur à l'œuvre en moi et autour de moi. Une oreille pour entendre au-delà des discours du Nazaréen, une parole plus grande qui vient d'ailleurs. Un nez pour sentir la bonne odeur qui se dégage de son être et de sa vie, ainsi que l'odeur de bonté et de sainteté qu'exhale une vie comme celle qu'il nous propose. Une bouche pour goûter la saveur de sa vie : goûtez comme est bon le Seigneur. Des mains pour toucher la Parole faite chair. Toucher mystique...

Il ne s'agit pas seulement de métaphores ou d'analogies destinées à faire comprendre l'expérience du Christ. L'idée de création et d'incarnation postule la présence de Dieu dans les êtres et permet d'affirmer qu'il existe une harmonie entre la réalité tangible et le monde

---

78. Cité par RAHNER, Karl, « La doctrine des sens spirituels au Moyen Âge », dans *Revue d'ascétique et de mystique*, n° 14, p. 275-276.

immatériel, l'au-delà n'étant pas un au-dessus, un deuxième étage, mais une dimension de l'en-deça. Par ailleurs, si l'homme est tout autant « capable de Dieu » (*capax Dei*) que « capable du monde » (*capax mundi*) grâce à ses sens, on peut dire que la connaissance de Dieu passe par la perception sensible. Finies les spiritualités chrétiennes qui ne toucheraient pas les sens et n'impliqueraient pas la sensibilité, sous prétexte qu'elles sont « surnaturelles ».

Faisons un pas de plus. La tradition du sentir spirituel affirme que, selon les états de vie et les qualités des personnes, un des cinq sens est particulièrement mis en évidence. Ce peut être, par exemple, la vue, comme chez les théologiens et les contemplatifs qui cherchent la vision du Christ. Ce peut être le toucher, comme chez les mystiques qui étreignent le Christ, font des mariages mystiques et tombent en pâmoison. Ce peut être le goût, comme chez les dévots de l'eucharistie.

Dans la cohérence de ma démarche, c'est l'oreille qui devient le sens par excellence de perception du Christ et de Jésus. Une oreille pour entendre et écouter la parole du maître intérieur dans l'Évangile, dans la liturgie, dans le silence, dans les bruits intérieurs, dans le brouhaha de la rue ; une oreille formée à la musique spirituelle des paroles qu'on choisit d'entendre. Tous les autres sens spirituels sont appelés à fonctionner en syntonie avec l'oreille. Le voir : la vue est toujours dirigée vers la parole. Quand on entend une parole, on se tourne pour regarder qui parle. Le prophète se tourna pour « voir la voix qui lui parlait ». La vue permet de saisir et de voir celui qui parle et de pénétrer au-dedans. Le toucher : se laisser toucher par la parole qui peut guérir. Le goûter : goûter la parole, la manger et en jouir. Divine manducation. Repas sacrificiel. Eucharistie. Le sentir : la parole dégage une bonne odeur.

**Deuxièmement, avoir les sens de Jésus** pour éprouver et « sentir » le monde, les gens et les événements comme il les a lui-même perçus sensoriellement et spirituellement. Développer un sentir semblable au sien, une sensibilité capable de percevoir les mêmes réalités et de la

même manière que lui. Le dynamisme d'exemplarité doit s'étendre jusqu'aux cinq sens. Le disciple doit apprendre à appliquer ses sens aux mêmes objets et de la même manière que Jésus l'a fait. Voir et écouter ce que Jésus a vu et écouté ; toucher, goûter et sentir ce qu'il a touché, goûté et senti.

Jésus déclare : « Faites attention à ce que vous écoutez et à la manière dont vous écoutez. » (*Mc* 4, 24 ; *Lc* 8, 18) Écouter ce que Jésus a écouté et de la manière dont il l'a fait. Développer une oreille semblable à la sienne pour vibrer aux mêmes harmoniques et capter la même parole surgissant des choses, des événements et des personnes rencontrées.

Il en va de même pour les autres sens. L'œil doit s'habituer à regarder ce que Jésus a regardé et à voir à sa manière à lui. Heureux ceux qui regardent et voient ce que Jésus a regardé et vu. Heureux ceux qui, en regardant ses guérisons et ses exorcismes, ont vu le Règne de Dieu à l'œuvre. Il s'agit de jeter sur les personnes, les situations et les choses un regard semblable au sien ; regard plein de bienveillance, de pureté, d'admiration, mais aussi d'indignation et de colère. Avoir la vue de Jésus et porter ses lunettes qui permettent de saisir une autre dimension du réel.

Quant au toucher, il s'agit d'avoir les mains de Jésus. Toucher à ce qu'il a touché et de la manière dont il l'a fait. Qu'a-t-il touché ? L'intouchable, l'impur, le lépreux, le pécheur, le païen. Mais encore ? Tout ce qui est blessé : les yeux aveugles, les oreilles sourdes, les bouches cousues, les corps ployés. Mais encore ? Les enfants, les disciples à la Transfiguration, l'apôtre Jean à la dernière cène. De quelle manière Jésus touche-t-il ? Non pas pour écraser, briser, mais pour guérir, consoler, bénir, relever. Avoir la main thérapeutique de Jésus qui, en touchant le corps, guérit l'âme et fait advenir le Règne de Dieu.

Le goût n'est pas lié qu'à la nourriture ; il touche à toute réalité : goût de la musique, du sport, de la nature, de la politique. Le goût est déterminant pour l'être humain. Car le goût produit le désir et le désir pousse

à l'action. Je désire communier à ce dont j'ai le goût. Qu'il faille développer le goût, voilà une évidence première. Mais les goûts sont multiples; il est impossible de les développer tous et avec la même acuité. Par ailleurs, on doit garder entre eux une certaine hiérarchie selon son idéal de vie. Le disciple de Jésus se laisse guider par les goûts de son maître. Quel est le goût fondamental de Jésus? Il peut être étonnant de constater que Jésus n'a pas tellement le goût du culte, des cénacles initiatiques, des associations pieuses, des pratiques ascétiques et de la vie solitaire. Être avec les petites gens, les pécheurs et les publicains dans leur quotidienneté et manger avec eux : voilà ce dont il a le goût.

À la différence de Jean qui a le goût du désert et du jeûne, Jésus est au cœur du monde en train de parler ou de manger. Les évangiles insistent sur les repas de Jésus avec les publicains et les pécheurs. Ces repas peu orthodoxes lui donnent le goût et le désir du banquet final auquel tous les êtres humains sont invités. Avoir le même goût que Jésus dans l'acte même de prendre ses repas et goûter la saveur des mets et du vin, ainsi que la chaleur de l'hospitalité.

Enfin l'odorat. Tout dans le monde dégage une odeur. L'odeur d'une chose conduit à la chose elle-même. Les animaux possèdent un odorat qui les mène infailliblement à leur proie. Nos actions et notre vie toute entière dégagent une odeur de vie ou de mort. Chacun est appelé à transformer sa vie en offrande d'agréable odeur. D'où l'importance des parfums, des aromates, des encens dans les sociétés et les religions. Au contraire « des idoles qui ont un nez, mais ne sentent pas » (*Ps* 113, 22), Jésus, lui, a du nez pour le Royaume. En voyant une femme pétrir le pain ou un berger courir après la brebis perdue, il s'exclame : « Ça sent le Règne! » Quand Zachée lui déclare qu'il donne la moitié de sa fortune aux pauvres, il s'écrie : « Ça sent le Règne dans cette maison. » S'il est vrai que le Règne advient dans le maintenant de Jésus, il doit bien s'en dégager une certaine odeur. Sentir à la manière de Jésus, c'est avoir du nez pour le Règne.

## ET POURQUOI PAS JÉSUS ?

Somme toute, nos sens corporels ont une potentialité christique. Le flair spirituel dont ils sont capables n'est pas indifférent à la perception du Règne de Dieu. L'imitation de Jésus s'étend jusqu'à nos sens. Imiter Jésus, c'est aussi appliquer nos sens aux mêmes réalités que lui et les mettre en œuvre à sa manière à lui. Les cinq sens sont impliqués dans notre référence à Jésus et y jouent un rôle non négligeable.

# Le maître, c'est Jésus

**A**u-delà des multiples Jésus fabriqués par les auteurs du Nouveau Testament, par le magistère des différentes Églises, par les ésotéristes de toutes postures et par les esprits séculiers, c'est avec Jésus de Nazareth lui-même que le présent ouvrage tente d'établir une relation. S'il est impossible d'en reconstituer intégralement la vie et de savoir exactement tout ce qu'il a fait, ressenti et prêché au cours de son existence publique, on peut quand même, à partir de la documentation disponible, retrouver et reconstruire le Jésus « historique » grâce aux outils de la recherche scientifique. Ce Jésus historique reste une « création » des spécialistes et il ne peut être identifié purement et simplement au Jésus réel. Il coïncide cependant, du moins en partie, avec Jésus de Nazareth. Quelles que soient leurs limites, les diverses quêtes scientifiques de Jésus constituent des avancées qui, en plus de nous protéger contre les imaginations débridées et les idéologies fantaisistes, nous fournissent des données historiques fiables, devant servir d'instances critiques dans notre approche du Jésus réel.

## I. Un certain Jésus

Que peut-on savoir de Jésus de Nazareth ? Ce que nous savons de lui avec certitude est-il suffisant pour que nous puissions raisonnablement lui décerner le titre de maître ? Du point de vue strictement historique, sommes-nous en droit, comme je l'ai fait jusqu'ici dans ce livre, d'appeler maître ce Nazaréen un peu frustré qui a vécu autour de l'an 30 ? Si oui, en quel sens ?

Pour traiter de cette question, deux démarches s'offrent à nous : dans la première, on applique à Jésus une définition abstraite du maître ; dans la seconde, on part de la vie et de l'œuvre de Jésus pour qualifier le titre de maître qu'on lui confère.

À mon avis la première démarche mène à une impasse pour la simple raison qu'il y a sous le ciel une multitude de façons de concevoir le maître. Définir abstraitement ce qu'est un maître, en décrire les caractéristiques fondamentales, dégager les critères pour juger de son authenticité, exposer théoriquement son rôle et sa fonction, le différencier du thérapeute, de l'instructeur, du docteur, du directeur spirituel et du sage. Un tel effort, pour louable qu'il soit, n'est guère utile et il nous permettrait pas de dire en quoi et de quoi Jésus est maître, ou pourquoi il peut être désigné ainsi en toute vérité. D'ailleurs, le titre de maître est toujours fabriqué à partir d'expériences concrètes d'où il tire sa signification. Ainsi toutes les traditions spirituelles et religieuses, tant occidentales qu'orientales, sans oublier les courants ésotériques, nouvel-âgistes et gnostiques contemporains, présentent des images fort diversifiées du maître. Ce serait pécher contre l'herméneutique que de partir de l'une ou l'autre de ces figures pour l'appliquer à Jésus. Pourtant, la tentation est grande de se demander si Jésus ne serait pas un gourou oriental, un Maître Eck, un maître-maçon, un grand maître, un maître ascensionné, un maître-mage blanc, un maître cosmique ou un grand instructeur. Tentation perverse de tirer Jésus de son bord,

de le forcer dans ses propres catégories et de chanter triomphalement :  
« Il est des nôtres. »

Chaque tradition spirituelle, religieuse et ésotérique, développe un modèle spécifique du maître en fonction de sa manière de concevoir la Voie. Et à l'intérieur de chaque modèle, tout maître historique incarne, à sa façon et d'une manière plus ou moins parfaite, la figure du maître idéal.

Pour découvrir la signification du titre de maître appliqué à Jésus, il faut opter pour la seconde démarche qui part du Jésus réel. Si je dis : « Jésus est maître », je me dois de chercher le sens et le contenu de cette nomination dans la vie concrète du Jésus. Jésus a incarné d'une façon fort singulière l'archétype du maître. C'est en regardant sa vie, qui est un événement de parole, qu'on peut deviner le contenu atypique et la richesse insoupçonnée du titre de maître dont on l'a investi.

Il faut donc partir de ce que l'exégèse historico-critique nous apprend sur le Jésus réel, sur le milieu palestinien intertestamentaire et sur les premières communautés chrétiennes pour découvrir le contenu « évolutif » du titre de maître appliqué à Jésus, de son vivant et après sa mort. La première question qui se pose finalement est la suivante : Le titre de maître a-t-il un contenu assez riche et dynamique pour qualifier adéquatement le Jésus réel et pour rendre compte de sa vie et même de sa mort ?

La mort violente de Jésus est à la fois l'aboutissement tragique de sa trop courte carrière publique et la donnée historique la plus sûre concernant sa vie. Sa mort éclaire toute sa vie. C'est d'elle qu'il faut partir pour comprendre le Jésus réel. C'est elle qu'il faut finalement expliquer. Qu'est-ce qui a bien pu mener Jésus de Nazareth sur un gibet ? Quel peut bien être le motif de sa condamnation ? Jésus est-il un malfaiteur qui paie pour son crime, et quel crime ? Un blasphémateur châtié pour son blasphème, et quel blasphème ? Un fauteur de trouble puni pour son désordre, et quel désordre ? Un pseudo-prophète ayant prêché un faux

dieu, et quel dieu ? Toujours est-il que cet homme doit mourir. Ainsi en ont décidé le sage Sanhédrin, le sérieux grand prêtre, les subtils stratèges politiques. Tous, gens responsables et administrateurs avertis, veulent protéger soit le Temple, soit l'État, soit la Loi, soit la morale contre toute manœuvre qui risquerait de les ébranler.

La question demeure : Qu'y avait-il dans les paroles et les actions de Jésus pour susciter une telle opposition en un si court laps de temps, à peine deux ans et demi ? La seule raison historique qu'on puisse raisonnablement invoquer, c'est ce qu'il est convenu d'appeler la « prétention de Jésus ». Le Jésus réel a témoigné d'une prétention qui a été jugée totalement inacceptable.

Quelle est cette prétention ? Les études historiques affirment que Jésus de Nazareth prétendait jouir et disposer d'une **autorité** particulière dont il se réclamait dans ses actes et dans ses paroles. L'autorité de Jésus est une donnée historique aussi sûre que sa mort violente. Jésus avait autorité, faisait autorité. Et cette autorité ne lui venait ni de son savoir, ni de son statut religieux ou social, ni de son appartenance à une caste éminente, ni de son affiliation à une confrérie prestigieuse, ni de sa vie édifiante. Non pas une autorité dérivée de quelque référent extérieur, aussi sacré soit-il ; mais une autorité dont la source est à chercher en lui-même, dans la prise de conscience vive de l'action de Dieu dans sa vie et dans sa saisie immédiate de la volonté divine.

Il est certain que sa fréquentation de Jean-Baptiste a joué un rôle important dans l'émergence de cette autorité. On ignore ce qui a bien pu pousser Jésus à quitter sa famille pour aller vivre auprès de Jean. D'où cette impulsion lui est-elle venue ? D'une crise intérieure, d'un questionnement personnel, d'un drame existentiel, d'un appel de Dieu ? On ne le saura jamais. Toujours est-il que Jésus se trouve, en l'an 28, sur les bords du Jourdain à écouter un prédicateur hirsute qui annonce l'imminence du jugement de Dieu et appelle le peuple à la conversion. C'est à ce prophète eschatologique que Jésus donne son adhésion ; il accepte

son message, se fait baptiser et devient son disciple. L'expérience spirituelle vécue au sein du mouvement baptiste et l'écoute attentive de la parole puissante de Jean constituent le terreau où s'enracine l'autorité de Jésus (*Lc* 20, 1-8). « Sans Jean, qui apparaît comme son mentor et son archétype, on a de la peine à comprendre le Jésus du ministère public », écrit John P. Meier<sup>79</sup>.

L'autorité de Jésus est concentrée dans son message dont le Royaume ou Règne de Dieu est l'élément axial. L'expression, qui revient à 59 reprises dans les évangiles, surtout les synoptiques, est extrêmement rare avant Jésus. Elle est pratiquement inconnue dans l'Ancien Testament. « Le Jésus réel a consciemment choisi cette expression inhabituelle pour en faire le vecteur énigmatique, le "symbole fort" de son message complexe sur la souveraineté de Dieu et sur son Royaume<sup>80</sup>. » Le Royaume proclamé par Jésus est un symbole évocateur doté d'un grand dynamisme et d'une polyvalence étonnante. On ne peut pas le définir, mais seulement le raconter ; c'est une histoire plutôt qu'un concept.

Au regard de la recherche historico-critique, Jésus de Nazareth apparaît comme une figure marginale, étrange et fort complexe. Figure difficilement domesticable qui fait éclater les catégories traditionnelles utilisées pour parler de lui. Il y avait de nombreux prophètes eschatologiques, de nombreux guérisseurs, bien des rabbis et des rassembleurs d'Israël en Palestine, aux époques qui ont précédé et suivi Jésus. Pourtant, Jésus n'est pas un prophète, un thaumaturge, un rabbi et un rassembleur comme les autres. Il se distingue par la façon unique dont il habite ces catégories.

À sa manière bien à lui, Jésus se présentait sous un quadruple rôle : 1) comme un prophète des derniers temps qui, tel un héraut itinérant, proclamait un Royaume à venir, mais déjà présent dans ses paroles et ses actions ; 2) comme un guérisseur et un exorciste qui faisait des prodiges

---

79. MEIER, John P. *Un certain juif, Jésus*, t. 2, Paris, Éditions du Cerf, 2005, p. 12.

80. *Ibid.*, p. 20.

semblables à ceux qu'on attribuait à Élie ; 3) comme un rabbi qui donnait avec autorité des enseignements moraux et des instructions sur l'observance de la loi ; 4) comme un rassembleur pacifique de l'Israël des derniers temps.

« Toutes ces figures habituellement distinctes convergeaient dans le seul personnage de Jésus de Nazareth, s'y renforçaient mutuellement et y formaient un mélange étonnant<sup>81</sup>. » C'est la convergence et la configuration atypique de ces traits appartenant à des figures ou catégories distinctes et souvent en tension qui font de Jésus un personnage fort complexe et qui lui confèrent un caractère distinct et, pour ainsi dire, unique au sein du judaïsme palestinien du I<sup>er</sup> siècle. Ce Nazaréen marginal, incivique et robuste, contraste fort avec les images d'Epinal d'un Jésus affable et sympathique qui, rayonnant de douceur, prêche l'amour universel. C'est pourtant à lui, ce Jésus irréductible et réfractaire à toute classification, que les sciences historico-critiques nous donnent accès. C'est précisément ce Jésus hors série qu'on a qualifié de maître, et de son vivant et après sa mort.

## II. Un rabbi atypique

La vie publique de Jésus fut un événement de parole. En vérité, Jésus n'a fait que parler. Il a parcouru son pays de long en large pour faire retentir sa parole dans les campagnes les plus reculées et dans les villes les plus achalandées. Places publiques, synagogues, salons huppés, mansardes, Temple ; tout lieu était propice à une prise de parole. Repas, rencontres, rassemblements, activités du marché, toutes situations offraient l'occasion d'un enseignement. Polyvalente, la parole de Jésus connaît plusieurs registres et fonctions, et elle s'exprime dans des modes variés :

---

81. *Ibid.*, p. 12.

prophétique, « rabbinique », sapientiel, curatif, charismatique. Parole qui, selon les lieux et les circonstances, se fait message, proclamation, exhortation, enseignement, commandement, contestation, provocation.

Jésus agit par sa parole. Tout advient par sa parole performative et efficace qui accomplit ce qu'elle dit. À sa parole, la maladie recule, les esprits s'enfuient, le royaume vient, les cœurs sont purifiés, les désespérés reprennent courage, les maganés retrouvent espoir, les vertueux sont choqués et scandalisés. Les religieux et les hommes politiques y voient une menace réelle pour les institutions dont ils ont la garde au nom de Dieu. L'événement-Jésus est de part en part l'incarnation d'une immense parole sortie de lui, mais venue d'ailleurs.

Puisque la catégorie de rabbi désigne une fonction reliée à la parole, il n'est pas étonnant que le vocable « rabbi » ait été le titre, sinon exclusif, du moins le plus usuel qu'on ait donné à Jésus de son vivant. Tous, disciples, amis, hommes, femmes, riches, pauvres, malades, possédés, gens mal pris, sans oublier les scribes, les sadducéens et les pharisiens, tous l'interpellent comme Rabbi. Les recherches ne laissent aucun doute là-dessus : les contemporains de Jésus avaient l'habitude de l'appeler Rabbi. L'emploi si fréquent du titre dans les évangiles est un vestige fiable d'une pratique historique. En quel sens le titre a-t-il été appliqué à Jésus ? Les différents termes grecs *kyrios* (seigneur), *epistatè* (précepteur) et *didaskalos* (« instructeur ») rencontrés dans les écrits évangéliques sont autant de traductions du même terme araméen rabbi, ou rabbouni, qui a été conservé en version originale une douzaine de fois dans le texte grec des évangiles. Il va sans dire que c'est le terme *didaskalos* qui est le plus souvent utilisé pour rendre rabbi. L'évangile de Jean dit à deux reprises : « Rabbi qui veut dire *didaskalos* » (Jn 1, 38) ; « Rabbouni qui veut dire *didaskalos*. » (Jn 20, 16) Le maintien du terme araméen dans les synoptiques et surtout dans l'évangile de Jean est la preuve que le titre de rabbi remonte au Jésus réel et qu'il a été, de fait, utilisé autant par les disciples que par les adversaires et les malades. Rabbi apparaît comme le

titre le plus ancien et le plus « populaire » appliqué à Jésus, tout en étant le plus neutre et le moins sujet à controverse. Rien ne permet de penser que Jésus aurait utilisé ce terme pour se désigner lui-même.

Rabbi Jésus, qu'est-ce à dire ? Quel sens avait ce titre dans la bouche des interlocuteurs de Jésus ? Sûrement le sens usuel qu'il recevait dans le judaïsme palestinien du I<sup>er</sup> siècle. De *rab* qui veut dire « grand », *rabbi* était un titre respectueux qui pourrait se traduire vulgairement par Grand Monsieur et qu'on utilisait pour s'adresser à des personnalités de marque. Au cours du I<sup>er</sup> siècle le vocable perdit graduellement sa portée honorifique et finit par désigner les légistes (*nomikoi*), les scribes (*grammateis*) ou les docteurs de la loi (*nomodidaskaloi*). *Rabbi* est devenu un terme générique pour désigner l'une ou l'autre de ces catégories de personnes dont la fonction était d'enseigner la loi. Si, comme le note l'évangile de Matthieu, « les scribes et les pharisiens aiment se faire donner le titre de *rabbi* » (Mt 23, 7), c'est que ce titre jouissait d'un prestige enviable au temps de Jésus. Le *rabbi* scribe-légitime-docteur de la loi était formé dans des écoles spécialisées où il apprenait à commenter le texte biblique. C'était un spécialiste de la loi : il en connaissait les grands commentaires et expliquait la Bible en se référant à la « tradition des Anciens » (Mc 7, 3 ; 5, 8-9). L'enseignement, oral, consistait en sentences, questions et réponses, sans oublier les paraboles (*mas-hal*) qu'on devait apprendre par cœur et qui servaient de rampes de lancement à d'interminables discussions. Les paraboles comme les questions-réponses étaient d'excellents procédés pédagogiques destinés à susciter l'intérêt et à faire comprendre les enseignements difficiles<sup>82</sup>. Sûr de sa science, le *rabbi* se posait comme l'interprète officiel de la loi de Dieu.

---

82. L'évangile de Luc témoigne de la présence en Galilée des quelques scribes, mais la plupart d'entre eux vivaient à Jérusalem jusqu'à la destruction de la ville par les Romains en l'an 70. On en retrouve plus tard un bon nombre à Jamnia où ils ont créé un de ces centres religieux d'où est sortie l'œuvre monumentale du Talmud.

C'est sur cet arrière-fond juif que le titre de rabbi a été donné à Jésus. Les recherches nous permettent d'affirmer qu'il y avait dans la vie de Jésus des éléments qui relevaient de la catégorie du rabbi, entre autres, le fait qu'il proposait un enseignement à des disciples et à la grande foule, qu'il parlait en paraboles et qu'il maniait le procédé pédagogique de la question-réponse. Les similitudes semblent couper court. Les dissemblances crèvent les yeux. Rabbi Jésus n'a pas fréquenté les écoles, ni appartenu à aucune confrérie « savante », ni étudié la masse des commentaires bibliques. Son enseignement ne dérive pas des textes de la Thora, ni ne se présente comme un commentaire des Écritures. Il parle plus comme un sage que comme un scribe ; il puise en son fond, et ses paroles traduisent son expérience et sa conviction. Il propose une sagesse de vie fondée sur l'amour, à la différence des rabbis-scribes qui proposaient un art de vivre basé sur la Loi, comprise comme l'expression de la volonté divine. Somme toute, Rabbi Jésus « n'enseigne pas comme les scribes » (*Mt 7, 29*).

Le titre de rabbi, on le voit, insiste sur la judaïté de Jésus et de son enseignement. Jésus peut être dit rabbi parce qu'il coule sa parole dans les catégories, les façons d'enseigner et les points de repère des rabbis. Les similitudes entre les deux discours trahissent leur enracinement dans un même terreau socioreligieux. Et leurs différences montrent à l'évidence l'originalité de Jésus qui, sans renier son enracinement judéo-palestinien, invente un nouveau discours fondé, d'une part, sur une expérience spirituelle inédite et, d'autre part, sur une nouvelle façon de se référer à la Loi et à la Tradition des Pères. Plus profondément, il enseigne un nouvel art de vivre qui ne tardera pas à entrer en conflit avec la forme de vie proposée par les rabbis scribes-légistes-docteurs.

Ceux-ci, en effet, enseignent un mode de vie fondé exclusivement sur la loi, plus précisément sur une interprétation littérale de la loi. Nous savons que l'idéal du juif religieux, notamment du pharisien, est de se garder pur de toute souillure et de mettre intégralement sa vie, en tout

temps et en toutes circonstances, sous la volonté de Dieu. Cette volonté se trouve formulée dans les quelques 650 préceptes de la loi écrite sans parler des milliers de prescriptions de la tradition orale. Or, les rabbis sont précisément les spécialistes reconnus pour dire ce qu'exigent la loi et donc la volonté de Dieu. Faut-il payer l'impôt, faire ceci ou cela le jour du sabbat, parler à un païen, se laver les mains, manger avec les pécheurs, etc. ? Comment être pur et saint comme Dieu est saint ? Le rabbi cherche dans la loi la réponse à toutes questions.

En contraste Jésus enseigne un art de vivre fondé sur l'amour qui dépasse toute loi et la rend caduque. Son « tu aimeras ton prochain » résume la loi et les prophéties. Les discours et la pratique de Jésus visent à décrire les exigences de l'amour dans l'ici-maintenant. Non pas lois ou préceptes, mais exemples concrets de ce que veut dire aimer. Jésus ramène la volonté de Dieu à cet unique « commandement » : « Tu aimeras. » Ce que Dieu veut, c'est que nous aimions. Tous les rituels, sacrifices, interdits ou prescriptions sont dépouillés de la fonction hégémonique qu'ils occupent dans le monde fermé des rabbis-scribes et sont éventuellement réduits à un rôle de médiation. L'enseignement de Jésus déconstruit de fond en comble l'édifice théologico-spirituel des rabbis.

La reconnaissance de Jésus comme rabbi circonscrit une première aire de compréhension. Le rabbi est celui qui se définit par sa parole ; il est, pour ainsi dire, l'incarnation de sa parole. Cette parole est toujours en relation avec les Écritures bibliques. Le rapport aux Écritures peut être diversement pratiqué et les interprétations peuvent varier, mais il reste une caractéristique essentielle de l'enseignement du rabbi. Celui-ci appartient à une tradition de parole qu'il a pour fonction d'étudier et d'expliquer. Le titre de rabbi offre de Jésus une première définition sociale. Dire que Jésus est rabbi c'est le définir par rapport à sa parole. Jésus n'existe que comme être parlant. Il est un homme de parole. Son enseignement est en rapport avec les écrits bibliques et une longue tradition d'appartenance spirituelle. Même si ce rapport diffère grandement de celui des rabbis qui

l'entourent, il n'en reste pas moins que l'enseignement de Jésus est essentiellement ancré dans une tradition de parole qui a fabriqué son âme depuis sa tendre enfance, tradition qui façonnait la religion juive et structurait le milieu socioculturel ambiant. Déjà à ce premier niveau, le titre de rabbi pointe vers une réalité importante : Jésus est défini par sa parole ; cette parole s'enracine en terreau juif et elle a un rapport essentiel aux écrits bibliques et à la tradition socioreligieuse d'Israël. Appliqué à Jésus, le titre insiste sur sa judaïté et indique que son enseignement n'est guère compréhensible sans cette référence à la loi mosaïque, aux écrits bibliques et aux rituels religieux de son temps. La chaire de Rabbi Jésus est plantée en Israël et son discours ne dévoile tout son sens et ses harmoniques que sur l'arrière fond du milieu judéo-palestinien du premier siècle de notre ère.

La catégorie de rabbi est-elle suffisante et adéquate pour dire tout le Jésus réel ? D'emblée Jésus apparaît comme un rabbi hors série. Tellement à part qu'il n'est plus guère rabbi. C'est précisément par ce qui n'appartient pas traditionnellement à la catégorie de rabbi que le conflit s'installe entre lui et les rabbis-scribes qui ne tarderont pas à le rejeter. Accolé à Jésus, le titre sera investi d'une réalité fort complexe.

### **Une parole qui ouvre l'histoire**

Chez Jésus, le titre de rabbi dépasse ce niveau usuel de signification. Dorénavant le titre ne puisera plus guère son sens dans la catégorie socioreligieuse du rabbi ; c'est tout l'événement-Jésus qui en définira le contenu. Il recevra sa signification de Jésus lui-même – et non plus des concitoyens que le lui conféraient. Il se remplira de toutes ces figures distinctes qui convergent en lui : prophète eschatologique, exorciste, guérisseur, rassembleur d'Israël tout autant qu'enseignant.

On l'a noté plus haut, rabbi est le **seul** titre utilisé par les contemporains de Jésus pour l'interpeller. Jamais on ne s'adresse à lui en lui donnant le titre de nabi (prophète), de thaumaturge, d'exorciste, même

si on le reconnaît effectivement comme tel. Le seul titre utilisé, c'est rabbi. En l'employant, les gens désignaient Jésus tout entier, autant le prophète, le thaumaturge, le guérisseur, le rassembleur que l'enseignant.

Dans la bouche des possédés, le titre interpelle Jésus en tant qu'exorciste qui a autorité sur les démons : « Rabbi, je t'ai amené mon fils possédé. » (*Mc 9, 17*) Dans la bouche des malades, le titre fait appel à Jésus comme guérisseur : « Rabbouni, que je voie ! » crie l'aveugle (*Mc 10, 51*). « Rabbi, aie pitié », crient les dix lépreux (*Lc 17, 13*). Dans la bouche des disciples et des amis, le titre de rabbi pointe vers le prophète des derniers temps qui annonce la destruction du Temple (*Lc 21, 7*), qui distribue les places dans le Royaume (*Mc 10, 35*) et qui a, comme Élie, le pouvoir d'arracher au danger : « Rabbi, sauve-nous, nous périssons. » (*Mc 4, 39*)

Il est à noter cependant que le titre est le plus souvent utilisé pour désigner Jésus dans sa fonction d'instructeur ou de maître à penser. On l'interroge en tant que rabbi sur les grandes questions touchant la vie : « Quel est le plus grand commandement ? » (*Mc 12, 32*), « Que faire pour avoir la vie en plénitude ? » (*Mc 10, 17*) « Rabbi, est-ce lui, l'aveugle, ou ses parents qui ont péché ? » (*Jn 9, 2*) « Rabbi, doit-on payer le tribut à César ? » (*Mc 12, 14*) « Est-il permis de répudier sa femme ? » (*Mc 10, 2*) Et bien d'autres questions semblables. Les adversaires veulent piéger Jésus dans ses paroles, le forcer à prendre partie dans leurs débats et surtout savoir pourquoi il mange avec les pécheurs et les publicains (*Mt 9, 11*), pourquoi il ne se lave pas les mains (*Mc 7, 1-5*) et n'observe pas le sabbat (*Mc 2, 34*) etc. À l'évidence, le titre de rabbi désigne Jésus surtout comme maître de vie, comme quelqu'un qui a une parole à dire sur l'existence.

Comme prophète, Jésus parcourt la Palestine, tel un crieur public. Il proclame son message en tous lieux, en toutes circonstances, devant les auditoires les plus variées. « Les temps sont accomplis; voici le Règne qui vient. » Dans la foulée du message eschatologique de Jean-Baptiste auquel il a donné son entière allégeance, Jésus annonce l'imminence du

Royaume de Dieu. Ce faisant, il se présente, à la suite de Jean, sous les traits d'un prophète eschatologique au sens large, mieux encore comme une incarnation d'Élie, dont le retour du ciel devait marquer les derniers temps. Jésus attendait l'éclatement du Royaume comme un jugement de Dieu (à l'instar du Baptiste), mais aussi et surtout comme une manifestation de la miséricorde divine. Le Règne est tout proche, tellement proche qu'il fait déjà sentir ses effets bénéfiques dans l'ici-maintenant. Il est parmi vous, à votre porte ; il s'anticipe dans les paroles et les actions de Jésus.

Nous touchons ici au cœur même de la prétention exorbitante de Jésus qui ose proclamer haut et fort que le Règne eschatologique de Dieu entre par lui dans l'aujourd'hui de l'histoire. Il en appelle comme preuves ou mieux comme signes, à ses exorcismes et à ses miracles qui, selon lui, sont des réalisations anticipées et mais non moins réelles de la souveraineté royale de Dieu qui doit incessamment se révéler en plénitude. Le Règne de Dieu est donc en tension entre le présent et l'avenir.

Par sa proclamation et son enseignement plein de force et d'autorité, notamment par ses paraboles si énigmatiques, Jésus mettait ses auditeurs en face du Royaume dont la venue n'est pas sans interpellier leur manière de penser et de vivre. Au nom du Royaume, Jésus conteste les structures les plus sacrées de son temps. Écouter ses paroles et accueillir ses actions, c'est déjà expérimenter en soi la venue du Règne. C'est au cœur de la quotidienneté, en communiant aux paroles et à l'agir de Jésus, que se fait l'expérience palpable de la présence du Royaume à venir.

Il y a d'abord la communauté de table de Jésus avec les impurs et les rejetés. Pratique étonnante et scandaleuse qui allait de pair avec sa liberté face aux lois de pureté et qui trouvera son paroxysme dans l'expulsion des vendeurs du Temple. C'est vers les petites gens, les égarés, les épuisés qui ploient sous le fardeau que le prophète Jésus se sent envoyé. C'est à cette foule de maganés qu'il adresse la bonne nouvelle du Règne de Dieu. Cette annonce deviendra le contenu premier, sinon exclusif,

de l'enseignement de Rabbi Jésus. Le rabbi prend le relais du prophète; il en explique le message.

En sa qualité de prophète, Jésus est tourné vers le règne qui mobilise toute son énergie et sa pensée. Il est dans un état d'urgence. Le Règne s'en vient. Il ne sait trop quand, ni où, ni comment. Mais il vient. Il faut être attentif, veiller, être au garde à vous. Le prophète Jésus a pour mission d'en faire l'annonce. Il doit avoir le pied agile pour courir crier la nouvelle vite et partout; il doit avoir une voix puissante pour être entendu même dans le brouhaha de la place publique. Bons pieds et voix forte, tels sont les meilleurs atouts du prophète. Le prophète proclame; il n'a pas le temps de commenter.

Il revient au maître d'expliquer le message du prophète. Comme rabbi, Jésus prend le temps de s'arrêter sur une montagne, de s'asseoir dans une barque, de monter dans une chaire à la synagogue, de grimper sur une tribune d'occasion sur la place publique, de prendre un repas avec des pauvres ou des riches... Il s'arrête, s'entoure de gens, « rassemble » un groupe de fidèles auditeurs, se fait des disciples. Il s'arrête pour expliquer le contenu de son message prophétique. Comme prophète, Jésus n'a pas où reposer la tête; comme rabbi, il a un pied à terre à Capharnaüm. Sa vie publique est une alternance entre la marche et l'arrêt, la proclamation et l'enseignement, entre la fonction du héraut et la posture du rabbi. Chez les chrétiens d'origine grecque et dans l'Église ultérieure, la figure du maître va s'imposer au détriment de celle du prophète, comme nous le verrons plus loin.

L'annonce prophétique du Règne comportait trois affirmations : la première, sur le temps : « les temps sont accomplis » ; la deuxième, sur le Règne lui-même : « le Règne est tout proche » ; et la troisième, sur l'individu confronté au Règne : « Convertissez-vous. » Cette annonce forme le noyau essentiel de l'enseignement de Rabbi Jésus. Alors que la parole prophétique est destinée à ouvrir une brèche, à sonner l'éveil, à interpeller et à déranger, l'enseignement du rabbi aura comme visée d'en faire

comprendre le contenu aux auditeurs et de les aider à y donner une réponse adéquate.

« Les temps sont accomplis. » Voilà la première affirmation prophétique que Rabbi Jésus doit expliquer. Affirmation énorme qui signifie que le vieux monde a produit ce qu'il avait à donner, qu'il craque de partout et tire à sa fin. Devant le Règne futur et présent, le régime de la loi mosaïque, devenu caduque, doit céder la place à une réalité inédite. Le Temple lui-même devient inutile ; sa destruction sera le prodrome de l'effondrement de toutes les structures sociopolitiques et religieuses par lesquelles les puissants de ce monde exercent leur domination sur les humains. Un tel écroulement est, à vrai dire, une « apocalypse » : il dévoile que ce vieux monde est foncièrement tordu et vicié. Convaincu que ces temps sont les derniers, Rabbi Jésus propose un enseignement fort subversif où toutes les structures, même les plus sacrées, sont radicalement relativisées ; pour le court laps de temps qui leur reste, elles doivent être mises au service des humains, spécialement des plus démunis. Les autorités civiles et religieuses ne se sont pas méprises sur le caractère explosif d'un tel enseignement.

La deuxième affirmation de l'annonce prophétique porte sur le Règne proprement dit. Rabbi Jésus en fera le cœur de son enseignement. Le Règne, le Règne. Il vient, il est proche, il est là. Regardez, voyez les signes. Tout l'enseignement de Jésus consiste à expliquer ce qu'est le Règne, comment il vient, comment il est présent dans ses paroles et ses actions puissantes. À partir des réalités quotidiennes les plus banales, il tente d'en faire comprendre la mystérieuse réalité. Les paraboles sont de merveilleux instruments pédagogiques. À partir d'une histoire fictive ou d'une situation de vie, ou encore d'une chose familière ou d'un événement cosmique, Rabbi Jésus évoque la réalité du Règne et tente d'y faire pénétrer ses auditeurs. « Le royaume de Dieu est semblable à... » veut dire : « Voici comment moi, Jésus, j'éprouve et fais l'expérience du Règne de Dieu dans ma vie. »

Ce Règne présent et à venir, qu'exige-t-il des auditeurs et des humains en général ? Rien de moins qu'un retournement de tout l'être. C'est le troisième élément du kérygme prophétique que Rabbi Jésus doit expliquer. Se convertir ? Qu'est-ce à dire ? Il ne s'agit pas d'abord d'un redressement moral, ni d'une pratique rituelle, ni d'un retour au temple, ni d'une meilleure observance de la loi, bien que cela ne soit éventuellement pas exclus dans la période transitoire que nous traversons en attendant la fin. Se convertir, cela signifie inventer une nouvelle posture existentielle en regard des exigences du Règne. Jésus explique par des exemples ce que cela peut bien signifier pour chacun : pour le samaritain qui rencontre le laissé-pour-mort ; pour les prêtres qui imposent aux gens des fardeaux trop lourds ; pour le jeune homme riche, pour Zachée, pour le père du prodigue, pour la femme adultère, pour le scribe et le pharisien, pour le publicain Lévi, pour les riches, pour les pauvres et les pécheurs. À chacun d'être attentif aux signes pour découvrir l'exigence vitale que le Règne présent et futur lui impose dans sa situation propre.

### **Une parole qui guérit**

La parole de Jésus est une parole qui guérit. Dans les évangiles, les malades et les possédés interpellent Jésus en sa qualité de rabbi : « Rabbi, aie pitié », crient les infirmes et les démoniaques (*Mc* 10, 51 ; *Lc* 17, 13 ; *Mc* 9, 17). Les foules, qui viennent à Jésus pour l'entendre, ne manquent pas d'apporter leurs infirmes pour les faire guérir. « Tout le peuple, suspendu à ses lèvres, l'écoutait. » (*Lc* 19, 98) Les gens veulent entendre une parole qui fait du bien et qui a le pouvoir de guérir. Une parole bonne à entendre parce qu'elle est consolation, promesse de vie et guérison. Frappés d'étonnement devant la sagesse de Jésus, les gens se demandent d'où cela peut bien lui venir (*Mc* 6, 2). Ils sont dans l'admiration devant la puissance miraculeuse de ses paroles (*Mc* 7, 37). Sagesse de vie et puissance de guérison : telle est la parole de Jésus. Les gens n'en reviennent

tout simplement pas. Jésus leur rappelle la figure d'Élie, ce prophète mal dégrossi dont tous les juifs connaissaient les prodiges.

Jésus n'attribue pas la puissance exorcisante et miraculeuse de sa parole à quelque faculté psychique et mentale ou à sa force de conviction. Sa parole sort de lui, mais son efficacité lui vient d'ailleurs, du Règne futur de Dieu qui s'anticipe dans son ici-maintenant. En parlant du Royaume, Rabbi Jésus le fait advenir ; sa parole détruit tout ce qui s'oppose à la venue du Règne : les mauvais esprits, le mal sous toutes ses formes, les maladies de toutes sortes. À mesure que le Règne de Dieu avance, la domination de Satan et de ses sbires recule. Exorcismes et guérisons sont vus par Jésus comme des victoires sur les adversaires du Règne, comme des manifestations éclatantes de la souveraineté royale de Dieu à l'œuvre dans sa vie.

« Si je guéris les malades et chasse les démons, c'est que le Règne de Dieu vient de vous atteindre. » (*Mt* 12, 28 ; *Lc* 11, 18-20) Les guérisons et les exorcismes sont des signes paradoxaux qui ne peuvent prendre leur sens que grâce à la parole qui les accompagne et les décode. Les témoins sont appelés à détourner les yeux de Jésus pour les fixer sur le fait miraculeux lui-même afin d'y découvrir la présence du Règne à venir. Ils doivent regarder non pas l'auteur de la parole, mais le fruit qu'elle produit. Parole qui ne peut pas ne pas produire ce qu'elle dit, qui ne peut pas ne pas guérir. Et quand Jésus envoie ses disciples en mission pour annoncer la Bonne Nouvelle, il leur donne une parole qui a pouvoir sur les maladies et les mauvais esprits : proclamez, guérissez, détruisez toutes les forces hostiles au Règne.

Guérisseur et exorciste, Rabbi Jésus est disqualifié par ses adversaires, scribes et pharisiens, qui le traitent de possédé (*Jn* 8, 48, 52), à l'instar de Jean-Baptiste, son mentor (*Mt* 11, 18 ; *Lc* 7, 33). « C'est par Beelzeboul, le prince des démons, qu'il chasse les démons. » (*Mt* 12, 24-28 ; *Mc* 3, 21-26) Le verdict est tombé ; Jésus est radicalement discrédité ; sa parole est totalement falsifiée. Y a-t-il moyen plus efficace d'annuler une parole que de miner la crédibilité du locuteur ? C'est le démon qui parle par la bouche

de Jésus. « C'est un possédé ; il déraisonne, pourquoi l'écoutez-vous ? » (Jn 10, 20)

À cette accusation grossière et incohérente (comment et pourquoi un démon chasserait-il un autre démon ?), viendra s'ajouter celle de magie. Rabbi Jésus est un magicien qui trompe le peuple. Ses actes de puissance sont en réalité des sortilèges et des tours de magie. Jésus abuse les gens simples ; il les charme par des beaux discours. Ensorcellement, maléfice, envoûtement, divination, autant de pouvoirs occultes qui étaient interdits sous peine de mort par les trois grands codes mosaïques (Lv 19 ; Dt 18 ; Ex 23). Les attribuer à Jésus, c'était donc le condamner d'avance à la mort.

Jésus n'a rien d'un magicien. La catégorie de thaumaturge peut rendre compte des données évangéliques avec plus d'exactitude. Il faut faire une nette distinction entre miracle et magie, qui sont des pratiques situées aux deux extrémités du spectre de l'expérience religieuse. La magie relève du désir de maîtriser l'inconnu. Face à un monde malveillant, à des êtres qui lui font peur et à un futur qui échappe à sa gouverne, l'être humain cherche à acquérir des pouvoirs qui, excédant ses propres forces, pourraient le rendre maître des lois de la nature et de la divinité et, par là, de sa destinée. Loin d'être une recherche de pouvoir, les miracles sont au contraire la reconnaissance de l'action de Dieu qui vient répondre, de façon étonnante, à notre incapacité personnelle et à la confiance mise en sa bienveillante sollicitude. Le miracle est essentiellement un acte d'ouverture et d'obéissance.

À ce sujet, John Meier écrit : « La catégorie idéale de la magie met en jeu les éléments suivants : 1) pouvoir automatique détenu par un magicien, 2) au moyen de formules et rituels secrets, 3) qui permettent aux humains de pouvoir contraindre les puissances divines, 4) en vue de solutionner rapidement des problèmes pratiques. Habituellement, la magie est également marquée par 5) un esprit d'individualisme ou d'initiative personnelle, par opposition à une communauté de foi établie dans

la durée. À l'autre extrémité, le miracle se situe généralement dans un contexte mettant en jeu les éléments suivants : 1) foi en un Dieu personnel, à la volonté duquel on soumet sa propre volonté dans la prière, 2) communauté de foi durable, et 3) manifestation publique de la puissance de Dieu, 4) qui n'est pas soumise à un rituel établi ou à une formule toute faite<sup>83</sup>. » Ce sont des catégories idéales situées aux deux extrémités du spectre; les cas concrets se situent souvent quelque part entre les deux. Si on peut classer dans la catégorie du miracle les guérisons opérées par Jésus, il n'en demeure pas moins que certains récits contiennent des éléments magiques (par exemple, la guérison de la femme souffrant d'hémorragie en *Mt 9, 20-22*).

Que Jésus ait accompli des choses étonnantes considérées par lui et ses contemporains comme dépassant les capacités humaines alors connues, cela bénéficie d'une solide attestation dans les évangiles. Meier conclue ainsi sa monumentale étude sur les miracles : « Affirmer que Jésus a agi et a été perçu comme guérisseur a autant de poids historique que presque toutes autres affirmations sur le Jésus de l'histoire<sup>84</sup>. »

Très présente dans les évangiles et sans doute dans le ministère même de Jésus, son activité de guérisseur et d'exorciste joue un rôle essentiel, pour le meilleur et pour le pire, dans son pouvoir d'attirer l'attention des gens. Cette activité appuie son message sur le Règne et lui donne de la visibilité. Elle a sûrement contribué à alarmer les autorités et, finalement, à provoquer la perte de Jésus. Une histoire qui chercherait à décrire le Jésus réel sans donner à sa réputation de thaumaturge tout le poids qu'elle mérite ne ferait pas le portrait de ce rabbi étrange et complexe, mais celui d'un Jésus bien domestiqué. Guérisons et exorcismes forment le noyau historique qui a donné naissance à une tradition, si importante dans les évangiles, qui a coulé ses souvenirs dans un

---

83. MEIER, John P. *Un certain juif, Jésus*, p. 22-23.

84. *Ibid.*, p. 754.

style littéraire bien particulier, appelé « récits de miracles », dont la visée est moins de proposer une reconstitution historique des faits que de les présenter comme des signes du Règne et des manifestations de l'efficace de la parole de Jésus : « Dis une parole et mon serviteur sera guéri. » Ne pas se laisser aveugler par le souci d'exactitude factuelle. Les récits de miracles ont une portée symbolique. Ce sont des bandes dessinées proposant une théologie en images. Comme récits « théologiques », ils visent à dégager la portée spirituelle et universelle des guérisons et des exorcismes. « Guérir » est souvent remplacé par « sauver ». « Ta foi t'a guéri » et « ta foi t'a sauvé » sont synonymes. Chaque maladie physique a une dimension existentielle et psycho-spirituelle. La cécité est aveuglement : les hommes ont des yeux et ne voient pas. La surdité est incapacité d'entendre et d'écouter la parole du Règne. La mutité est incapacité de parler du Règne et de dire la vérité. Les différentes infirmités sont des signes et des symboles de l'incapacité de se lever, de se tenir debout et de marcher dans la vie. Les guérisons de toutes sortes de maladies ont une portée universelle : la parole de Jésus peut sauver de toutes détresses et guérir toutes blessures. Rabbi Jésus est non seulement guérisseur, il est aussi thérapeute et « sauveur ». Sa parole, qui guérit le corps, peut sauver l'âme, le cœur, la psyché, c'est-à-dire l'homme tout entier.

À mesure qu'on s'éloigne du Jésus réel, la tradition des miracles tend à s'amplifier. On passe des simples guérisons et exorcismes – qui en formaient le noyau primitif – à des récits fabuleux, extraordinaires. Forts de leur foi au Ressuscité proclamé Seigneur, les premiers chrétiens n'ont pas hésité à imaginer des miracles sur la nature cosmique dans le but d'illustrer la puissance seigneuriale et divine de Jésus. En sa qualité de Seigneur, Jésus ne pouvait pas ne pas être plus grand que les plus illustres thaumaturges connus. Plus grand que les guérisseurs et exorcistes juifs. Plus grand que Moïse qui avait fendu la mer. Plus grand qu'Élie qui avait ressuscité des morts et multiplié la farine. Plus grand aussi que le célèbre thaumaturge grec Appollonios de Tyane à qui on attribuait

tant de prodiges. Jésus est plus puissant qu'eux tous : il dessèche un figuier, ressuscite des morts en décomposition, multiplie les pains, fait surgir le vin, remplit les filets, marche sur les eaux, calme la tempête... Et mettez-en... Rien n'est à son épreuve. Bien qu'ils puissent se référer initialement à certaines expériences, ces récits miraculeux sont des fictions symboliques et « théologiques » dont la visée est de montrer que le Règne de Dieu s'inscrit en toutes réalités et qu'il n'y a aucune raison d'avoir peur et de désespérer, même quand la situation est angoissante. « Rabbi, nous sommes perdus, la situation est désespérée : Lazare est mort, la mer nous submerge, on n'a pas pris de poisson, la foule n'a rien à manger, les cruches sont à sec. » La réponse de Jésus : « N'ayez pas peur. » Le conseil de Marie : « Faites ce qu'il vous dira. » En d'autres termes, rien n'est soustrait au dynamisme sauveur de la parole de Jésus.

Somme toute, Rabbi Jésus est non seulement un thaumaturge et un exorciste, il est un sauveur. Sa parole ne fait pas que guérir les corps malades et infirmes, elle peut sauver l'individu tout entier et le restaurer dans son intégrité originelle. Pourvu qu'on l'écoute !

### **Une parole qui rassemble**

*Les foules.* Elles jouent un rôle complexe dans l'évangile. Parfois elles sont attirées par Jésus qu'elle tient pour un prophète (Mt 21, 46). Parfois elles « s'émerveillent à la vue des muets qui parlent, des estropiés devenu valides, des boiteux qui marchent et des aveugles qui recouvrent la vue. Et elles rendent gloire au Dieu d'Israël. » (Mt 16, 31) Parfois elles sont « suspendues aux lèvres de Jésus pour l'écouter » (Lc 19, 48). Parfois elles « se serrent contre lui à l'écoute de la parole de Dieu » (Lc 5, 1). Parfois « elles cherchent à le toucher parce qu'une force sort de lui et les guérit tous » (Lc 6, 18). Parfois elles sont « divisés à son sujet » (Jn 7, 12). À la fin, elles préfèrent Barabbas à Jésus dont elles « réclament la crucifixion » (Mc 15, 7-13), et elles se retirent pleines de regret et de repentir : « À la vue du crucifié, tous les gens s'en retournent en se frappant la poitrine. » (Lc 27, 38)

Selon le récit évangélique, il paraît évident que le sort de Jésus est lié au comportement des foules. Celles-ci sont une menace pour les prêtres et les scribes « qui en ont peur » (*Mc* 62, 12), une occasion pour Pilate de se sortir d'une situation fâcheuse et une arme pour les prêtres qui « excitent la foule » et la forcent à prononcer le verdict de condamnation : « Crucifiez-le. » Telles sont les foules : elles n'ont ni cœur, ni principe, ni direction : elles rejettent aujourd'hui ce qu'elles adoraient hier. Les évangiles soulignent le rôle ambiguë joué par la foule dans le sort réservé à Jésus : si elle le porte aux nues lors de l'entrée à Jérusalem, c'est pour mieux le condamner au calvaire.

Cette présentation évangélique est le reflet lointain de l'importance des foules dans la vie du Jésus réel. Du point de vue historique, il est certain que les foules ont été éveillées, attirées et enthousiasmées par les guérisons et les exorcismes de Jésus. Cet étonnement des foules ne manquent pas d'attirer l'attention des chefs religieux et politiques : il faut garder Jésus à l'œil. Mais le plus souvent, les textes associent foule et parole de Jésus. Elles viennent pour l'entendre, l'écouter ; elles sont frappées d'étonnement par l'autorité de sa parole.

Les dirigeants politiques n'ont que mépris pour les foules et la populace ; ils les abreuvent de paroles flatteuses pour les endormir ; ils leur font porter l'odieux de leurs mauvaises décisions et de leurs échecs ; ils les exploitent et s'en servent comme instruments de leur pouvoir et de leurs projets égoïstes. Tout en se « faisant passer pour bienfaiteurs, ils les tiennent sous leur pouvoir et sous leur domination » (*Mt* 20, 25-26).

Les chefs religieux sont, eux aussi, remplis de mépris pour toute cette populace qui entoure Jésus. « C'est tout juste une masse qui ne connaît pas la loi, une racaille de gens maudits » (*Jn* 7, 48), tel est le jugement porté par les grands prêtres sur les foules qui suivent Jésus. En cela, ils se font l'écho des nombreux textes rabbiniques qui ne cachent pas leur dédain pour le petit peuple ignorant.

À la différence de tous ces dirigeants politiques et religieux qui jouent avec la psychologie des foules pour mieux les exploiter, Jésus, lui, est pris de pitié pour elles. Les évangiles le notent à plusieurs reprises. Jésus a pitié des petites gens parce qu'elles sont l'objet du mépris de la part des dirigeants, qu'elles sont comme les brebis sans pasteur, qu'elles ont faim et qu'elles souffrent de toutes sortes d'infirmités et de manques. Elles sont sans droit ni pouvoir, écrasés par le fardeau de la vie. Tous gens méprisés, malfamés, rejetés comme impurs. Selon la loi et la religion, la seule parole qu'ils méritent d'entendre en est une de condamnation.

Rabbi Jésus, lui, a une bonne parole à leur dire. Une bonne nouvelle pour les pauvres, pour tous ceux qui éprouvent toutes sortes de manques impossibles à combler. Eux, ils ont des oreilles pour entendre ce genre de parole. À la différence du Baptiste, Jésus opte pour l'espace public. C'est au cœur de la cité qu'il plante sa parole, au milieu des pauvres, des malades et des « crottés » rencontrés sur la place publique. Jésus est le grand rassembleur des maganés. C'est à eux que le Royaume doit d'abord être annoncé. Enfin, une bonne nouvelle pour eux ! Et les gens se rassemblent en foule pour l'entendre. Ils se pressent autour de lui pour boire ses paroles. Ils le suivent ou le précèdent sur la place du marché, sur la montagne, au bord du lac. Si les justes, les riches et les puissants n'éprouvent pas le besoin d'une telle parole, c'est qu'ils ne ressentent aucun manque. Ils sont remplis d'eux-mêmes, de leur richesse, de leurs vertus et de leur pouvoir. En eux aucun vide que la Parole du Règne pourrait combler. Ce sont tous des hydropiques qui doivent d'abord se vider de leur trop-plein pour faire place à la parole de Jésus (*Lc 14, 1-6*). Ils n'ont pas d'oreilles pour sa parole, pas d'yeux pour ce qu'elle produit. Destinée aux pauvres, la parole de Jésus a la capacité de rassembler des foules disparates de petites gens qui constituent son auditoire préféré. Ni stratégie sociopolitique, ni approche pastorale, ni désir de s'adapter et de descendre au niveau populaire. Mais exigence du Règne qui vient chez les pauvres.

Une parole qui ne s'adresse pas à une élite d'initiés. Il le déclare lui-même : « Je n'ai rien dit en secret. » Il parle en public et s'adresse à tous sans distinction. Bien qu'il se sente envoyé pour enseigner à Israël, il parle aussi aux païens de Tyr et de Sidon, aux citoyens de la Décapole, aux hérétiques de Samarie. Il n'est arrêté par aucune appartenance nationale et religieuse. S'il s'adresse d'abord aux maganés de l'existence, il parle aussi aux pharisiens, aux scribes et aux prêtres, aux riches et aux puissants, aux femmes et aux enfants. Personne n'est exclu. Il n'y a pas de conditions pour devenir disciple. Ni le savoir, ni la vertu, ni le statut social, ni la qualité spirituelle. Aucun préalable, aucun examen d'admission, aucune note de passage : rien n'est exigé pour être admis à l'école de Maître-Jésus. C'est tout Israël et à travers lui l'humanité entière qu'il veut rassembler en un seul troupeau comme un bon berger.

*La communauté de table.* Quand la parole du Règne est annoncée et qu'elle descend dans le cœur, elle pousse les gens au partage. L'un distribue la moitié de sa fortune, un autre donne sa tunique, un autre son manteau, un troisième donne à manger ou à boire, un autre partage sa monture avec le blessé... Les cinq pains et les deux poissons sont distribués ; chacun verse son vin dans la cruche commune. Et voilà que les mets se multiplient. La table est dressée et les gens, par milliers, peuvent manger à satiété et il reste de pleines corbeilles. C'est le grand rassemblement autour de la parole efficace qui fait advenir l'impossible : le Règne du partage.

La table occupe une place importante dans la vie de Jésus. À la différence de Jean-Baptiste qui jeûne et se contente de quelques sauterelles enrobées de miel, Jésus, lui, présente un caractère plus festif. Il est heureux de voir advenir le Règne : « Bienheureux. » On le voit souvent à table, mangeant et buvant avec ses hôtes, au grand scandale des pharisiens qui l'accusent d'être « un glouton et un ivrogne » (*Mt 11, 19*). Il utilise volontiers les images de la noce et du festin pour parler du Royaume

des cieux. Il se voit lui-même comme le messager envoyé par le roi pour inviter au festin nuptial tous ceux qu'il rencontre sur les places, bons et mauvais, justes et malfamés, bien-portants et malades. La parole d'invitation est lancée à tout vent ; personne n'est exclu ; aucune condition n'est posée ; aucun droit d'entrée. Tout est gratuit.

Jésus anticipe le festin final dans le concret de sa vie. On le voit parfois à la table des riches et des pharisiens (*Lc* 7, 36-48). Mais le plus souvent, il est attablé en compagnie des pauvres, des pécheurs et des publicains qui « se rassemblent pour l'écouter » et pour « manger avec lui » (*Lc* 15, 1-2). Manger avec les impurs qui n'ont cure de la loi ! Les scribes et les pharisiens crient au scandale : « Cet homme mange avec les pécheurs ! » (*Mt* 15, 30 ; *Lc* 15, 2)

La Cène célébrée par Jésus la veille de sa mort est le dernier de ses repas avec les « publicains » et les « pécheurs ». Les Douze prennent place autour de Jésus. Qui sont les Douze ? des hommes bien ordinaires, des ignorants ne sachant probablement ni lire ni écrire, des « esprits sans intelligence spirituelle » (*Mt* 15, 16), qui ne comprennent rien au Règne annoncé par Jésus. Des incroyants. Et quoi encore ? des gens plus ou moins malfamés : un publicain, un zélateur, un violent – fils du tonnerre – qui appelle le feu du ciel sur les adversaires, deux prétentieux qui aspirent aux premières places dans le Règne. Quoi encore ? un traître, un renégat, tous des impurs qui « transgressent la tradition des Anciens » (*Mt* 15, 1-2) et « prennent leur repas avec des mains impures » (*Mt* 7, 5) ; tous des déserteurs qui s'enfuient à la vue du péril et abandonnent Jésus à son sort tragique. Jésus a désiré ardemment partager ce repas avec ses Douze « publicains » et « pécheurs » avant de mourir. « Faites ceci en mémoire de moi » signifie : « Quand tu donnes un festin invite des pauvres, des estropiés, des boiteux et des aveugles et tu seras heureux de partager ton pain avec eux. » (*Lc* 14, 13-14) Les repas de Jésus avec les publicains et les pécheurs sont vécus par lui comme des expériences anticipées du Règne à venir.

Cette commensalité jouera un rôle non négligeable dans la condamnation de Jésus. Il faut se rappeler que le partage de la table crée entre les convives une communauté de vie. Jésus-pécheurs ; Jésus-publicains. Jésus en appelle à Dieu pour se justifier : paraboles du fils prodigue, de la brebis perdue, etc. Cette justification ne fait qu'aggraver le scandale. Les scribes et les pharisiens s'en servent pour noircir la réputation de Jésus et le dénoncer comme « ami des publicains et des prostituées » (*Mt 21, 31*). « Cet homme blasphème » (*Mt 9, 3*) puisqu'il fait appel à Dieu pour défendre une conduite tout à fait irrecevable eu égard à la volonté divine exprimée dans la Loi.

La table est la chaire privilégiée de Rabbi Jésus. Le repas est l'occasion de divers enseignements sur les ablutions, sur le pur et l'impur, sur la première place, sur le service des tables, sur le comportement des invités, sur le partage, sur les aliments : pain, vin, eau, sel. Tout devient occasion d'enseignement. Chaque chose, situation ou attitude est utilisée pour expliquer la posture exigée par le Règne.

*Le groupe des disciples.* Jésus ne se laisse embrigader par aucun des groupes socioreligieux qui occupent l'espace public. N'étant pas de la tribu de Lévy, il n'a pas accès au sacerdoce. N'ayant pas fréquenté les écoles, il ne peut joindre la confrérie des scribes. Il refuse ouvertement d'adhérer tant au groupe des zélotes qui veulent remplacer, par la violence, le système politique, qu'au parti des hérodiens qui favorisent la collaboration avec le pouvoir en place. Il se tient à égale distance autant des pharisiens avec leur casuistique légaliste que des sadducéens avec leur idéal terre-à-terre et leur conservatisme religieux. Rabbi Jésus se veut libre de toute allégeance religieuse et socio-politique. Sa parole n'est pas un discours de caste ; elle ne relève d'aucune idéologie partisane. Elle jaillit du fond de son âme et de son expérience immédiate du Règne. Elle est trop neuve pour être coulée dans de vieux moules et trop atypique pour s'inscrire dans aucune forme stéréotypée. « On ne met pas de vin nouveau dans de vieilles

autres ; mais à vin nouveau, outres neuves. » (*Mc 2,22*) Radicale nouveauté du Règne.

Loin d'être le produit et le reflet d'un parti ou d'une caste, la parole de Jésus est créatrice de communauté nouvelle. Communauté de ceux et de celles qui ont une oreille désireuse de l'écouter. Communauté des disciples. À l'instar de Moïse et d'Élie, à l'instar des sages et des rabbis, Jésus s'entoure de disciples. Sont appelés disciples dans le Nouveau Testament ceux et celles qui écoutent la parole de Jésus, le choisissent comme rabbi et partagent sa vie itinérante. Ainsi sont désignés les Douze qui forment un noyau stable autour de Jésus. Par-delà ce cercle intime, il y a ceux qui accompagnent Jésus, notamment les soixante-douze qu'il envoie en mission. Ce groupe forme une couronne plus ou moins mouvante autour de lui.

Les disciples ne forment pas un cercle fermé, à saveur initiatique, qui aurait accès à une connaissance supérieure réservée à une élite. Certes pour parler aux foules, Rabbi Jésus utilise des procédés usuels : paraboles, sentences lapidaires et antithèses qui laissent pantois. À ce procédé, il ajoute pour ses disciples la confiance, le cœur à cœur, le partage d'expériences : ce qui est de nature à les faire pénétrer plus avant dans la connaissance du mystère du Règne. Mais il ne s'agit pas d'un autre enseignement au contenu ésotérique, réservé aux parfaits. La communauté de vie permet à Jésus d'instruire plus longuement ses disciples, de leur expliquer ses paraboles et ses déclarations-choc, de les réprimander, de corriger leurs méprises, de répondre à leurs questions et objections. Toute situation est pour Jésus l'occasion d'un enseignement familial à ses disciples toujours impressionnés et « déconcertés par ses paroles » (*Mc 10, 24-26*). C'est ainsi que petit à petit, à la mesure de leur capacité, il tente par tous les moyens de les introduire dans son secret, dans le mystère du Règne. Mais en vain. Ils ne comprendront que plus tard – dans le souvenir.

L'ésotérisme chérit l'adage suivant : « Quand le disciple est prêt, le maître se présente. » Cela signifie que les dispositions intérieures, les

vertus morales et la recherche « spirituelle » mettent le disciple en mouvement : il part en quête d'un maître et finit infailliblement par le trouver. Les dispositions du disciple sont préalables à la parole du maître. Le mouvement part du disciple.

Dans la rencontre avec Rabbi Jésus, le mouvement est inversé ; il va de Jésus au disciple. C'est Jésus qui prend l'initiative de parler. Quand il est prêt à parler, le disciple se présente pour l'écouter. Mieux, quand il décide de prendre la parole, le disciple doit écouter. C'est un impératif : « Écoutez. » Jésus n'exige aucune disposition morale, aucune vertu particulière, aucun exercice préparatoire, aucune croyance précise, aucun statut social, aucun niveau de scolarité. La seule exigence : « Attention ! Écoutez. » La parole que le disciple entend et laisse descendre en lui, n'est pas pour lui seul. À mesure qu'il demeure en elle et qu'elle demeure en lui, il est convié à la dire aux autres, à la proclamer aux quatre vents.

Oui ! la parole de Rabbi Jésus rassemble les « brebis perdues d'Israël » (*Mt* 10, 6 ; 15, 24). Jésus termine sa vie en pleurant sur Jérusalem : « Oh ! Que j'ai désiré ardemment rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes et tu ne l'as pas voulu. » (*Mt* 23, 27) Cela ne met pas en cause la puissance rassembleuse de la parole de Jésus. Aussi puissante qu'elle puisse être, sa parole est neutralisée par la résistance et le refus d'écouter.

C'est à cette communauté d'écoute ouverte à tous que Rabbi Jésus confie sa parole. Parole prophétique qui annonce la venue du Règne à venir et qui appelle à la conversion. Parole guérisseuse qui fait reculer toutes les forces hostiles à cette venue et qui « sauve » de toutes situations de détresse et de manque. Parole rassembleuse capable de refaire l'unité d'Israël et, par delà Israël, de l'humanité toute entière. La communauté des disciples est formée de gens qui, en réponse à la parole du Règne, sont prêts à se convertir, à changer de mode de vie. Mais, ignorant les exigences concrètes de la parole de Jésus et la forme de vie que prescrit

le Règne, ils implorent Jésus de leur dire ce que « se convertir » peut bien signifier dans leur existence quotidienne. Comment vivre selon le Règne? « Rabbi, que dois-je faire pour avoir la vie en plénitude, pour vivre selon les exigences du Règne? » (*Mc* 10, 17) Cette question mise dans la bouche du riche notable est celle de tout disciple. C'est alors que Rabbi Jésus prend les livrées du Sage.

### **Une parole qui dit comment vivre**

En Jésus, converge la double tradition prophétique et sapientielle. En tant que prophète, Jésus ne se limite pas à annoncer le Règne, il dénonce également la « sagesse » des scribes qui jugent de tout selon des vues humaines, se servent de la loi mosaïque comme d'un instrument de pouvoir et avalisent les commandements de Dieu pour en faire des prescriptions humaines. En sa qualité de prophète, Jésus dénonce cette sagesse-là. « Malheur à ceux qui sont sages à leurs propres yeux et avisés selon leur sens propre. » (*Is* 5, 21) Cette malédiction d'Isaïe, Jésus en reprend le contenu et la traduit dans ses mots quand il déclare que le Règne de Dieu est « caché aux sages et aux futés » (*Mt* 11, 25).

En tant que Sage, Rabbi Jésus propose un nouvel art de vivre exigé par une réalité radicalement inédite : la présence du Règne à venir. Jésus appartient à la tradition sapientielle d'Israël héritée, du moins en partie, d'Égypte et de Mésopotamie. Dans le monde antique, toute sagesse a une visée pratique : il s'agit pour l'être humain de se conduire avec prudence et habileté pour être heureux et réussir dans la vie. Cela conduit à l'élaboration d'une éthique, voire d'une spiritualité où la dimension religieuse occupe une place importante.

Si le Sage de la Bible est curieux des choses de la nature où il voit la main de Dieu à l'œuvre (*Jb* 36, 22-37; 18, 38-41; *Si* 42, 15-43), il se préoccupe avant tout de savoir comment conduire sa vie pour plaire à Dieu et obtenir le vrai bonheur. « Tout homme expert en son métier mérite déjà le nom de sage. » (*Is* 40, 20; *Is* 9, 16) Le sage par excellence,

c'est l'expert en art de vivre. Il jette sur le monde un regard lucide ; il en connaît les tares et met en garde contre les illusions (*Pr* 13, 7 ; *Si* 13, 21 ss). « Psychologue, il sait ce qui se cache dans le cœur humain, ce qui est pour lui joie ou peine. » (*Pr* 13, 12 ; 14, 13 ; *Qo* 7, 2-6) Mais il ne se cantonne pas dans ce rôle d'observateur. Éducateur-né, il trace des règles pour ses disciples : prudence, modération dans les désirs, travail, humilité, pondération, retenue, loyauté du langage. Toute la morale du Décalogue passe dans ses avis pratiques<sup>85</sup>.

Le Sage de la Bible est essentiellement un enseignant qui remplit à l'égard de ses disciples la même fonction éducatrice que tout bon père à l'égard de ses fils (*Qo* 12, 9 ; *Si* 50, 3 ; *Ps* 3, 21). Or, le but de l'éducation, c'est la sagesse.

En évoquant la figure du Sage biblique, on remarque que Jésus s'y moule assez bien. « Ce qui rappelle le mieux sa façon d'enseigner, écrit X. Léon-Dufour, c'est celle du Maître de Sagesse de l'Ancien Testament ; il reprend leur genre (proverbes, paraboles), donne des conseils de vie. Les spectateurs ne s'y trompent pas, qui s'étonnent de cette sagesse hors pair accréditée par des œuvres miraculeuses<sup>86</sup>. »

La sagesse de Jésus ne s'inspire ni d'une éthique particulière ni d'un savoir d'école, encore moins d'une réflexion philosophique sur le monde et sur l'homme. Elle est une exigence du Règne et le résultat de son expérience immédiate de Dieu. Cette sagesse selon le Règne est fermée aux esprits prétentieux et suffisants ; elle n'est accessible qu'aux tout-petits et aux humbles dont le cœur est ouvert au mystère. Aussi apparaît-elle volontiers comme folie aux yeux des gens qui savent.

Comme tout sage qui se respecte, Jésus est entouré de disciples. C'est à eux qu'il propose et explique son art de vivre. Il trace la route, indique

---

85. LÉON-DUFOUR, Xavier. *Vocabulaire de théologie biblique*, Paris, Éditions du Cerf, 4<sup>e</sup> éd., 1977, p. 1172.

86. *Ibid.*, p. 1175.

les écueils et montre les impasses. Il prodigue conseils, avertissements, explications. Il démasque les illusions, dégonfle les prétentions, rappelle à l'attention et stimule par les promesses. L'art de vivre qu'il propose implique discipline et correction. Le Sage Jésus sait manier remontrances, admonestations, menaces, corrections, rappels à l'ordre ; il fait aussi appel aux coups (*Lc* 12, 47), au fouet (*Jn* 2, 15), à la mutilation (*Mt* 18, 6 ; *Mc* 9, 42) et au glaive (*Lc* 22, 36-38 ; *Mc* 10, 34). Le Dieu de Jésus est un vrai bon père. Or il n'y a de père bon que celui qui sait corriger ses enfants. La correction fait partie de toute pédagogie digne de ce nom. Ainsi le veut la culture d'Israël, comme en témoigne l'épître aux Hébreux : « C'est en fils que Dieu vous traite. Et quel est le fils que ne corrige son père ? Si vous êtes exemptés de cette correction, c'est que vous êtes des bâtards et non des fils. » (*He* 12, 7) Il faut donc s'attendre à être visité par la correction et y trouver sa joie. « Bienheureux le persécuté ! Bienheureux quand on vous fera toutes sortes de mal » : tel est le cœur des béatitudes. Jésus lui-même en tant que Sage éducateur a pris sur lui la correction (oppositions, gifles, hostilités, pièges, crucifixion). L'épreuve fait partie de l'art de vivre selon le Règne.

Quel est donc cet art de vivre ? Non pas une forme de vie déterminée par la loi écrite et orale, par la soumission à des commandements et à des interdits socioreligieux, par l'observance d'une morale fermée, par le culte et les sacrifices ou par les pratiques ascétiques et mystiques. Pas non plus une forme de vie commandée par le désir de réalisation de soi et d'épanouissement personnel, par la recherche de la vertu et du dépassement, par la performance héroïque et la rectitude socioreligieuse ou par les exigences de la raison et de lois dites naturelles. La sagesse de vie proposée par Rabbi Jésus est tout entière déterminée par la présence et l'imminence du Règne. Elle s'inscrit dans un maintenant appréhendé comme lieu d'anticipation du futur de Dieu. Le Règne futur est présent. Il faut y croire parce qu'il est présent ; et il faut l'attendre parce qu'il reste futur. Le Règne reste toujours à venir alors qu'il est déjà présent. Quel

paradoxe que le Règne ! Un vrai *kōan*<sup>87</sup>. L'art de vivre selon le Règne sera moulé dans une structure temporelle bien définie, caractérisée par une tension dynamique entre le présent et le futur. Il ne s'agit pas de vivre le présent comme une réalité pleine et fermée sur elle-même ; mais bien comme un maintenant, c'est-à-dire comme une réalité où l'on « tient en main » (main-tenant) le passé et le futur dans l'aujourd'hui, un aujourd'hui enraciné dans le passé mais ouvert et tiré vers l'avenir.

Sur cette trame dynamique du présent en tension avec l'avenir, et de la foi en tension avec l'attente, l'art de vivre selon le Règne sera structuré autour de deux pôles : le devant-Dieu et le pour-les-autres. Mais quel devant-Dieu ? Non pas un devant-Dieu axé sur la peur, la crainte, la soumission et l'intérêt, mais sur l'amour. Et devant quel Dieu ? Non pas Brahman, le Grand Manitou, le Dieu des armées, le Premier Moteur immobile, le Grand Indifférent ou le Monarque lointain, mais le Père tout proche qui, tout en étant dans les cieux avec les anges, a fait sa demeure parmi les hommes. Non pas avec les bons contre les mauvais, non pas avec les saints contre les pécheurs, non pas avec les juifs contre les païens. Mais avec tous les humains sans discrimination, à qui il voue un amour paternel incommensurable. Jésus éprouve Dieu comme son *Abba-Père*. Et c'est l'amour-*agapè* qui définit son devant-Dieu.

Comme le Règne de Dieu est au milieu de nous tous, non seulement au milieu des bons, des juifs et des chrétiens, sa présence définit un rapport radicalement nouveau entre les humains, un rapport appelé à transcender les limites de la famille, de la race, de l'ethnie, de la nation et de la religion. Cela n'est possible que si on devient une personne ouverte aux autres, capable d'échapper aux forces captatrices du petit moi et de prendre une posture oblatrice. Cesser d'être l'homme pour soi

---

87. Dans la tradition Zen, le *kōan* est une histoire ou une sentence destinée à favoriser l'éveil du disciple ; il est le plus souvent caractérisé par une logique paradoxale, voire apparemment absurde. Seule une concentration intense et une pratique appropriée permettent d'en décrypter le sens.

(les siens, sa race, sa religion, etc.), pour devenir l'homme-pour-les-autres. Ainsi donc, l'amour de Dieu et des humains est au cœur de la sagesse de vie exigée par le Règne et, en cela, Jésus inscrit une rupture instauratrice d'une nouveauté radicale par rapport à la sagesse des Anciens qui, elle, reposait en dernière analyse sur la loi mosaïque et sur la crainte.

En effet, pour le sage de la Bible, « la crainte est le principe et le commencement de la sagesse » (*Ps* 7, 10; *Si* 1, 14-18). Qu'est-ce que la crainte? C'est le sentiment éprouvé par l'homme en face d'une présence qui le dépasse et devant laquelle il s'abîme. Sentiment ambiguë où le sacré apparaît sous l'aspect du *tremendum* sans révéler encore sa nature profonde; sentiment auquel peut se mêler une frayeur d'origine moins pure : peur du jugement, de la colère divine, de la punition. La vraie crainte, celle qui est le principe de la sagesse, jaillit, elle, d'une prise de conscience de la majesté de Dieu et de sa grandeur redoutable. Cette crainte révérentielle, qui se traduit en adoration, est l'attitude religieuse qui caractérise le devant-Dieu de l'homme biblique.

Jésus, lui, pose l'amour *agapè* comme principe et couronnement de la sagesse selon le Règne. Le régime de l'amour prend le relai de la crainte et de la loi. Car là où est l'amour, il ne peut y avoir de crainte envers la personne aimée (*1 Jn* 4, 17-18). Jamais crainte du châtimement, pas même quand notre cœur nous condamne (*1 Jn* 3, 20-22). Mais crainte de ne pas être à la hauteur de l'amour reçu et de n'y pouvoir répondre adéquatement, tant à cause de la difficulté d'aimer qu'à cause de notre faiblesse et de notre indignité personnelle. Le Dieu de Jésus n'est pas un petit copain avec lequel on pourrait se permettre des familiarités; c'est un Abba de qualité royale dont la souveraineté dépasse toute saisie. Dieu est plus grand que notre cœur. Notre amour pour lui ne peut que se revêtir de révérence, tout en éliminant à tout jamais la peur génératrice d'angoisse, de crispation et de scrupule. S'il y a encore crainte, celle-ci n'est plus qu'une modalité, mieux, qu'une qualité de l'amour-*agapè*.

En résumé, Jésus apparaît comme un rabbi étonnant, complexe et irréductible. En lui convergent des traits appartenant à des figures distinctes et souvent en tension. On peut l'appeler rabbi à condition de faire éclater la catégorie en usage dans son milieu socioculturel. Comme rabbi, il se définit par Sa parole pleine d'autorité. Parole sur le Règne qui ouvre l'histoire. Parole efficace qui guérit de toute maladie et fait reculer les puissances hostiles. Parole inclusive qui rassemble toutes les brebis perdues sans considération de race, de religion ou de vertu. Parole de sagesse qui propose un art de vivre selon le Règne caractérisé pour l'amour-*agapè*.

En cette parole se trouvent concentrées les traditions prophétiques, sapientielles et apocalyptiques ainsi que les courants représentés par les guérisseurs, les exorcistes et les rassembleurs d'Israël. Jésus est un rabbi atypique planté au cœur du terreau culturel et religieux de la Palestine du début de notre ère. Le titre de rabbi insiste sur sa judaïté.

### **III. Un maître hellénisant**

À mesure qu'il se recrutait parmi des non-juifs, le mouvement chrétien se voyait contraint de se comprendre à la lumière des catégories grecques. Une première confrontation avec l'hellénisme s'est opérée chez ceux des judéo-chrétiens qui possédaient la double culture, juive et grecque. Mais la véritable rencontre s'est faite le jour où des Grecs et des Romains devenus chrétiens ont appréhendé, interprété et reformulé l'événement-Jésus et le christianisme à partir des catégories propres à leur culture – et non plus à partir des Écritures hébraïques et du modèle synagogaal.

La rencontre du mouvement chrétien avec la culture grecque aura des conséquences considérables : elle aboutira non pas à une simple adaptation, mais à une véritable refondation du christianisme. Il s'agira d'une relecture intégrale qui affectera le contenu même du message chrétien et

lui donnera une nouvelle configuration. Cela est vrai en particulier de la saisie, par les catégories grecques, du titre de rabbi attribué à Jésus.

Rabbi est généralement traduit en grec par *didaskalos* (maître) et plus rarement par *kyrios* (seigneur)<sup>88</sup>. Cette traduction n'est pas innocente ; elle charrie un immense bagage culturel. Plus qu'une traduction, c'est une véritable inculturation. Arracher à sa judaïté et à son modèle synagogaal, le Rabbi-Jésus sera hellénisé et inscrit dans les catégories philosophiques. Retenons pour le moment le mot *didaskalos*. Nous traiterons plus loin de *kyrios*.

On sait que la *paideria* (qu'on peut traduire par éducation) est au centre de la civilisation hellénistique. Dès lors on devine aisément l'importance de l'enseignement et du maître dans la cité. Le *didaskalos*, c'est à un premier niveau l'enseignant qui communique son savoir aux jeunes que le pédagogue lui amène. Le vis-à-vis du maître-enseignant, c'est l'élève. Le maître est aussi le spécialiste qui, étant devenu expert dans une science ou un art (médecine, mathématique, musique, rhétorique), initie ses protégés à sa discipline ou à sa technique. Le vis-à-vis du maître-spécialiste, c'est l'apprenti. Dans ces deux cas, la catégorie de maître est en relation avec un savoir ou un savoir-faire. Le maître instruit en communiquant son savoir, son habileté et les secrets de sa science et son art.

Allons plus loin. Dans la culture hellénistique, la catégorie de *didaskalos* trouve son expression parfaite dans le maître de sagesse, c'est-à-dire le philosophe. La philosophie ne se limite pas à dispenser un savoir théorique : elle entend proposer un idéal de vie qui touche l'homme tout entier. La philosophie étant amour de la sagesse, le philosophe aspire à conquérir, posséder et transmettre une sagesse personnelle qui est une gnose, c'est-à-dire une connaissance supérieure qui nourrit la contemplation. « Les philosophes hellénistiques sont à la recherche de la Fin

---

88. Luc est le seul à rendre parfois Rabbi par *epistates* (précepteur) ; et cela en de très rares occasions.

que suppose et exige la nature de l'homme et du souverain Bien qui, possédé, comble les aspirations de cette nature et assure à l'homme le Bonheur. Tout le reste s'efface devant cette préoccupation fondamentale ou s'ordonne par rapport à elle<sup>89</sup>. »

À ce niveau, le vis-à-vis du maître ce n'est plus l'élève ou l'apprenti, mais bien le disciple. Un lien profond, personnel et total s'instaure entre le maître et son disciple, lien où l'élément affectif joue un rôle considérable. Les disciples forment un petit groupe fervent qui, rassemblé par le prestige d'un maître, partage un régime de vie plus ou moins communautaire où se tissent d'étroites relations.

« On demande au philosophe, écrit H. I. Marrou, d'être non seulement un professeur, mais aussi et surtout un maître, un guide spirituel, un véritable directeur de conscience. L'essentiel de son enseignement n'était pas donné du haut de la chaire, mais au sein de la vie commune qui l'unissait à ses disciples : plus que sa parole, importait son exemple, le spectacle édifiant de sa sagesse pratique et de sa vertu. D'où l'attachement, souvent passionné, qui relie le disciple au maître et auquel celui-ci répond par une affection attendrie. C'est dans les milieux philosophiques qu'a le mieux survécu la grande tradition archaïque de l'*eros* éducateur, source de vertu<sup>90</sup>. »

Personne n'ignore la place qu'occupe l'amour masculin ou viril dans la civilisation hellénique et cette place est notable dans le domaine de la pédagogie. Cet amour est éducateur par essence. « Le rapport de maître à disciple restera toujours, chez les Anciens, quelque chose de type d'amant à aimé; l'éducation était moins en principe un enseignement, un endoctrinement technique que l'ensemble des soins dispensés par un aîné plein de tendre sollicitude pour favoriser la croissance d'un cadet brûlant du

---

89. MARROU, Henri-Irénée. *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, Paris, Seuil, 1958, p. 287-288.

90. *Ibid.*, p. 287.

désir de répondre, en s'en montrant digne, à cet amour<sup>91</sup>. » Cela est vrai pour tout enseignement supérieur notamment pour la philosophie. La connaissance « se transmet dans l'atmosphère de communion spirituelle qui crée l'attachement fervent et souvent passionné du disciple pour le maître à qui il s'est donné, sur lequel il se modèle et qui l'initie progressivement au secret de sa science ou de son art<sup>92</sup>. » L'histoire retient les amitiés particulières de Socrate, de Platon, de Xénocrate, de Polémon, d'Arcésilas, de Gratès, d'Aristote, et d'autres maîtres moins célèbres.

### Maître-philosophe

Dans la cité grecque, la philosophie ne s'adresse de fait qu'à une élite qui consent à faire l'effort nécessaire pour y accéder. Elle suppose, d'une part, un dépassement de la culture ambiante dont l'orientation littéraire, rhétorique et esthétique est bien connue et, d'autre part, une rupture avec le style de vie ambiant. Devenir et être philosophe, « c'est adopter un mode de vie nouveau, plus exigeant au point de vue moral, indiquant un certain ascétisme qui se traduit de façon visible par le comportement, l'alimentation et le costume. On reconnaît le philosophe à son manteau court, grossier et sombre. Chez les Cyniques, cette volonté de rupture est poussée jusqu'au paradoxe et au scandale : hirsutes, déguenillés et sales, ils vivent d'aumône à la façon des mendiants et affectent d'être en marge de la société cultivée. Mais ce n'est là qu'un passage à la limite : chez tous, la philosophie implique bien un idéal de vie en opposition avec la culture commune, et suppose une vocation profonde, je dirai même une conversion. Le mot n'est pas trop fort<sup>93</sup>. »

Le maître est le modèle d'une vie selon la sagesse. Or vivre selon la sagesse. C'est vivre selon la raison ; et vivre selon la raison, c'est vivre

---

91. *Ibid.*, p. 62.

92. *Ibid.*, p. 63.

93. *Ibid.*, p. 283.

selon les lois naturelles et selon sa propre nature à soi, en accord profond avec soi-même. Il y a une raison universelle qui assure l'ordre cosmique, un logos qui pénètre tous les êtres et soi-même. Ce logos proprement divin assure l'harmonie et la saine gouvernance du monde. La sagesse philosophique consiste à le contempler et à y communier par une vie vertueuse. Finalement le philosophe devenu maître est celui qui incarne en lui le logos divin inscrit dans la nature. Il passe de l'amour de la sagesse à la pratique de la sagesse, pratique qui consiste à imiter l'ordre cosmique qui est pur reflet du logos divin.

Voilà la figure du maître que le mot *didaskalos* évoquait chez le chrétien grec lorsqu'il le rencontrait dans l'évangile. Petit à petit sous l'influence envahissante de l'hellénisme, le titre de rabbi se laissera investir d'un nouveau contenu. Il se délestera en partie de sa judaïté et de ses traits prophétiques pour devenir maître de sagesse à l'instar des grands philosophes grecs. Cela est déjà manifeste dans les évangiles. Quand on passe des synoptiques à l'évangile de Jean, on constate que la figure de Jésus en tant que rabbi a été transformée et enrichie par la pensée grecque. Maître-Jésus johannique est en bonne partie le fruit d'une inculturation grecque dont j'aimerais souligner quatre points.

1) Le premier concerne les rapports maître-disciples. Dans la tradition juive, l'écoute est la posture essentielle du disciple. L'accent est mis sur l'autorité du maître. Le disciple se définit comme une « oreille à l'écoute du maître ». Le Jésus des synoptiques, comme tout rabbi, insiste sur l'obligation d'écouter ses paroles. À cette écoute, l'évangile de Jean ajoute ou substitue pratiquement l'amour, sauf en de très rares occurrences où il parle encore d'écoute (*Jn* 10, 3 ; *Jn* 18, 37). À l'instar du maître grec, le Jésus johannique pose l'amour réciproque comme devant être le lien qui l'unit à ses disciples. Jean insiste sur cette relation d'amour entre Maître-Jésus et ses disciples. Il note à plusieurs reprises que Jésus aime ses disciples : « Ayant aimé les siens, il les aima jusqu'à l'extrême » (*Jn* 13, 1), « Comme le Père m'a aimé, je vous ai aimés, demeurez dans

mon amour » (*Jn 15, 9*), « Comme je vous ai aimés, vous devez vous aimer les uns les autres; si vous avez de l'amour les uns pour les autres, tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples. » (*Jn 13, 34*) Jésus qualifie ses disciples d'« amis » : « Vous êtes mes amis » (*Jn 15, 14*), « Je vous appelle mes amis. » (*Jn 15, 15*) Il les appelle affectueusement « enfants » (*Jn 21, 5*) et même « mes petits-enfants » (*Jn 13, 33*). Jésus aime ses disciples d'un amour d'amitié et de dilection.

En retour de son amour, Maître-Jésus exige que ses disciples l'aiment plus que tout et le préfèrent aux autres maîtres. « Celui qui m'aime sera aimé de mon Père » (*Jn 14, 21*); « Celui qui s'attache à mes commandements, celui-là m'aime » (*Jn 14, 21*); « Si quelqu'un m'aime, mon Père l'aimera » (*Jn 14, 23*); « Si vous m'aimez, vous observerez mes commandements » (*Jn 14, 15*); « Le Père vous aime parce que vous m'aimez. » (*Jn 16, 27*) Suite au reniement de Pierre, Jésus s'enquiert de son amour. Par trois fois, il lui demande : « Pierre, m'aimes-tu plus que ceux-ci ? » et par trois fois, Pierre de répondre : « Oui, tu sais que je t'aime. » Pierre est le disciple qui aime Jésus « plus que les autres ». Mais c'est un autre disciple qui est le préféré de Jésus. Il s'agit probablement du jeune disciple Jean qui devient l'objet d'un amour de prédilection. Il est dit à quatre occasions que Jésus l'aimait (*Jn 13, 23*; *19, 26*; *21, 7, 20*). L'évangile l'appelle « le disciple que Jésus aimait », à qui il portait un amour tendre et privilégié. Le Bien-Aimé est « à côté de lui » à la cène; on le voit « penché sur la poitrine de Jésus » (*Jn 13, 24*). Jésus lui fait des confidences au sujet du traître qui va le livrer (*Jn 13, 25*). Et sur la croix, il lui confie la garde de Marie, sa mère (*Jn 19, 27*).

Tout cela illustre que, sans nier l'écoute, l'amour réciproque devient chez Jean constitutif du lien maître-disciples. Attachement fervent des disciples à Maître-Jésus sur lequel ils se modèlent et amour inconditionnel de Jésus par ses disciples qu'il initie progressivement à son secret. Sans cet attachement, les disciples ne sauraient désirer imiter le maître; et sans cet amour, le maître ne pourrait se communiquer aux disciples

ni supporter leurs égarements éventuels. L'amour masculin entre Maître-Jésus et ses disciples, particulièrement son amour préférentiel pour Jean, le plus jeune d'entre eux, est le lieu pédagogique par excellence qui rend possible la transmission du maître et l'imitation du disciple. En cela la figure de Maître-Jésus est redevable de celle du maître hellénique.

2) Le second point à signaler concerne la manière d'enseigner. Dans l'évangile de Jean, Maître-Jésus abandonne le style du rabbi pour prendre celui de *didaskalos* grec. Il ne parle plus en paraboles et ne construit plus ses discours en référence à la loi mosaïque ou au contexte apocalyptique. Il ne s'exprime plus au moyen de sentences lapidaires et antithétiques. Comme le maître grec qui est toujours un peu rhéteur, il prononce de longs discours et se permet des entretiens familiers au cours d'un dernier repas qui évoque, à sa manière, le banquet philosophique.

3) Troisième point : l'inculturation. Jésus prend, en partie, les traits de sage grec. Il devient maître de sagesse. La figure du sage se profile déjà derrière la figure du rabbi Jésus, comme on l'a souligné plus haut. Chez Jean, le prophète Jésus a pratiquement disparu ; le sage Jésus passe à l'avant-scène. Il n'y a plus de *kérygme* ; l'enseignement occupe toute la place. Le Sage est celui qui enseigne un art de vivre. Le Sage biblique propose un art de vivre fondé sur la loi ; le Jésus des synoptiques, un art de vivre selon l'amour ; et le Jésus de Jean, un art de vivre fondé sur la connaissance. D'où l'importance du thème de la vérité, de la gnose, de la lumière, de la foi, de la vision. La vie authentique et éternelle consiste à connaître le Père et celui qu'il a envoyé, et à voir le Verbe de vie dans la chair de Jésus. La foi est comprise comme connaissance et vision, et non plus d'abord comme écoute : « Ce que nos yeux ont vu du Verbe de vie, nous vous l'annonçons. » (1 Jn 1, 1-2)

4) Quatrième point : la connaissance. Dans l'hellénisme, la philosophie n'est pas un savoir abstrait ; c'est avant tout une sagesse, une recherche de vérité et un mode de vie conforme à la raison. Elle prend racine dans la connaissance de soi, se déploie en réflexion et en

contemplation et se traduit en art de vivre. Le philosophe est essentiellement un sage, un « guide spirituel », un « véritable directeur de conscience<sup>94</sup> », un « thérapeute de l'âme », un « psychagogue<sup>95</sup> ». Principale catégorie de la culture grecque, la philosophie offrait une matrice langagière capable d'appréhender le mouvement chrétien. Cette saisie du christianisme par la philosophie a porté la question chrétienne au niveau de la vérité. Le christianisme devient « philosophie », la « seule philosophie sûre et appropriée », selon saint Justin au II<sup>e</sup> siècle<sup>96</sup>. Jésus devient pour les chrétiens le vrai philosophe, le maître par excellence, à l'origine d'une école de philosophie supérieure, où la connaissance fondée sur la révélation n'entre pas nécessairement en collision avec la connaissance issue de la raison.

Omniprésent dans l'évangile de Jean, le thème de la connaissance et de la « vérité qui rend libre » sera repris par les chrétiens hellénistiques qui en développeront toutes les virtualités. La sagesse de Maître-Jésus empruntera à l'hellénisme ses catégories mentales, ses principales vertus morales ainsi que ses techniques d'ascèse. Grâce à son dialogue avec les écoles philosophiques, surtout platonicienne, plotinienne et plus tard aristotélicienne, la spiritualité chrétienne s'ouvrira à une dimension nouvelle : la contemplation. Grâce à son dialogue avec les écoles stoïciennes, elle développera sa dimension ascétique et ses assises morales. Tout en demeurant sagesse selon l'amour, la spiritualité chrétienne sera comprise comme connaissance, mystique contemplative et sagesse selon la raison éclairée par la foi.

Le Logos devient une catégorie fondamentale. Il y a un Logos divin, une Raison universelle qui se confond avec l'ordre cosmique et qui assure une harmonieuse gouverne du monde. Maître-Jésus n'est plus seulement

---

94. MARROU, Henri-Irénée. *Histoire de l'éducation...*, p. 313.

95. HADOT, Pierre. *Qu'est-ce qu'un philosophe antique?*, Paris, Gallimard, 1995.

96. *Dialogue avec Tryphon*, 8, 1.

le sage qui nous fait communier au logos cosmique, il est lui-même porteur d'un logos préexistant. Il est le Verbe fait chair. Il ne se contente pas de dire la parole de Dieu ; il est lui-même l'incarnation de cette Parole. Il n'est plus seulement celui qui montre la voie, dit la vérité et donne la vie ; il est lui-même la voie, la vérité et la vie. Jésus-Maître-Logos est le point d'arrivée d'une évolution qui s'est faite en grande partie sous l'influence de la culture grecque.

### **Maître-Logos**

En tant que *logos*, Jésus est le Maître des maîtres. Les théologiens et philosophes chrétiens vont s'emparer de ce thème Jésus-Maître-Logos et le reprendront sans cesse pour en extraire tout le suc. Une vénérable tradition de pensée s'est développée selon laquelle Jésus est doublement Maître : comme homme et comme Verbe de Dieu. Comme homme, il est le maître extérieur qui enseigne à l'aide de mots et offre à la considération du disciple la voie qui mène à la vérité, à la sagesse et à la vie. Il a beau expliquer encore et encore, les disciples ne comprennent toujours rien. En tant que *Logos*, Jésus est maître intérieur. C'est lui qui fait comprendre, ouvre le cœur et l'intelligence à la vérité des paroles enseignées. Jésus-Maître extérieur indique du doigt la chose à regarder ; mais c'est Jésus-Maître-Logos qui la fait voir et y fait pénétrer. Le Verbe devient le principe formel de l'illumination dans l'ordre de la connaissance.

Dans son traité *Unus est Magister Noster Christus*, Bonaventure transforme la foi au Christ-Maître en position épistémologique. Sa doctrine sur Jésus-Maître pose la nécessité de l'illumination du Verbe pour garantir la certitude de toute connaissance humaine. En conséquence la connaissance rationnelle est soumise à la foi ; la philosophie, à la théologie ; les maîtres terrestres, au Christ-Maître qui, en tant que Verbe, est le Docteur principal. Platon est le maître de l'Académie (école platonicienne) ; Aristote, celui du Lycée (école aristotélicienne) ; Épicure, celui du Jardin (école épicurienne) et Zénon, celui du Portique

(école stoïcienne). Tous ces maîtres fondateurs d'écoles, ainsi que tous ceux qui, à leur suite, ont porté leurs pensées à travers l'histoire, sont qualifiés par les théologiens du Moyen Âge de « maîtres auxiliaires » parce qu'ils sont soumis au Christ-Verbe, Docteur principal. Aussi importants et indispensables qu'ils soient, les enseignements des maîtres auxiliaires restent insuffisants, c'est-à-dire incapables d'introduire avec certitude dans la vérité intérieure de ce qu'ils proposent extérieurement. Leurs enseignements trouvent en celui du Christ leur accomplissement. Il n'y a que Dieu qui puisse enseigner intérieurement et parler au cœur ; et il le fait par son Verbe. Ce qui ne nie aucunement l'importance de l'enseignement qui résonne au dehors. Le Moyen Âge aimait citer cette phrase d'Augustin : « Il a sa chaire au ciel celui qui instruit les cœurs dans l'intimité. » C'est donc lui qu'il faut interroger et écouter à titre principal. Les connaissances que communiquent les autres maîtres, pour valables qu'elles soient, n'en sont pas moins insuffisantes pour mener à la certitude et à la vérité. Bonaventure conclut : si Jésus Verbe est « le maître de la connaissance que produit la foi », il l'est également de celle qui s'acquiert par la raison et de celle qu'induit la contemplation.

Avec l'avènement de la modernité, la raison prend son autonomie par rapport à la foi ; la philosophie et les sciences s'arrachent au contrôle de la théologie. La raison est capable de parvenir à la connaissance de l'univers par ses propres méthodes et n'a plus besoin du contrôle de Maître-Jésus, via le magistère ecclésiastique. Elle est même capable d'une certaine connaissance de Dieu. La philosophie, la science, la morale et finalement la spiritualité se sont émancipées et fonctionnent dorénavant sans se soumettre à la parole de Maître-Jésus et sans chercher en elle des confirmations et des points de convergence.

Le magistère ecclésial, qui s'est toujours considéré comme le porte-parole officiel de Maître-Jésus, a résisté de toutes ces forces à cette sécularisation de la raison et à la culture profane qui s'en est suivie. Oubliant

que le christianisme avait servi de matrice à la modernité<sup>97</sup>, l'Église n'a cessé de réaffirmer sa compétence en matière doctrinale et son droit de gérance sur la raison. Et cela au nom de Maître-Jésus dont elle exerce le magistère sur terre. C'est à contrecœur qu'elle a amorcé un retrait stratégique. N'y pouvant rien, les responsables ecclésiastiques ont fini par tolérer le pluralisme des religions, des philosophies, des morales, des spiritualités et des arts de vivre. Dorénavant, à côté de Maître-Jésus, d'autres maîtres revendiquent leur place dans l'espace public. Maître-Jésus doit prendre acte de cette situation et entrer en relation dialogale avec tous ces maîtres de sagesse. Ses porte-parole officiels dans l'Église sont dorénavant appelés à exercer leur magistère d'une manière radicalement nouvelle, alors que ses disciples sont tous invités à développer une nouvelle posture d'écoute capable de tendre l'oreille à d'autres maîtres et de les mettre en dialogue. Certes, la Parole de Dieu s'est manifestée en Jésus d'une manière unique, mais non exclusive. Qui peut la museler et l'empêcher de se dire par la bouche d'autres maîtres issus d'horizons différents ?

Quel chemin parcouru depuis le jour où les contemporains de Jésus lui accolait le titre de rabbi ! Mais ce n'est pas tout. Le titre connaîtra des développements surprenants dans le domaine sociopolitique.

### **Maître-Kyrios**

Nous quittons le domaine de l'intelligence, de la connaissance et de la vérité pour passer à celui de la volonté, de l'obéissance et de l'autorité.

Nous avons vu que « rabbi » est traduit dans les évangiles par *didaskalos*. De ce rabbi-*didaskalos*, l'évangile dit qu'il parlait avec autorité, à la différence des rabbis juifs qui, se fondant sur les Écritures, ne jouissaient que d'une autorité dérivée. Jésus, lui, parle de son propre fond et

---

97. FERRY, Luc. *Apprendre à vivre*, Paris, Ed. J'ai lu, 2006 ; LENOIR, Frédéric. *Jésus, Le Christ philosophe*, Paris, Plon, 2007.

engage Dieu et son Règne dans sa parole. Le thème de l'autorité de Jésus revient à moult reprises dans les quatre évangiles. C'est un constat historique : Jésus parle avec autorité ; une force sort de lui (*Mc* 5, 21) ; la « puissance du Seigneur » est à l'œuvre en lui (*Lc* 5, 13). Les gens « étaient frappés de son enseignement, parce que sa parole était pleine d'autorité » (*Lc* 4, 32). « Qu'est-ce que cela ? Voilà un enseignement nouveau plein d'autorité. » (*Mc* 1, 27) Cette autorité ne se manifeste pas seulement dans le contenu et la forme de son enseignement mais aussi dans ses exorcismes. « Qu'est-ce que cette parole, disait-on ! Il commande avec autorité et puissance aux esprits impurs, et ils sortent. » (*Lc* 4, 36) De même en est-il pour les miracles que les évangiles qualifient d'actes de puissance (*Mc* 1, 7 ; *Lc* 4, 36) : un mot suffit et voilà que les malades sont guéris et que les vents et la mer obéissent (*Lc* 4, 4). Parole pleine d'autorité qui accomplit ce qu'elle dit. Il « commande » et les choses lui obéissent, adviennent et prennent corps. Parole efficace et performatrice. Mais elle n'est efficace que moyennant la foi et le consentement de l'auditeur. À Nazareth, « Jésus ne pouvait faire aucun miracle parce que les gens ne croyaient pas » (*Mc* 6, 5-6). Ce qui indique que l'autorité de Jésus n'est en aucune façon liée à un pouvoir magique. Sa parole ne trouve son efficacité que dans un contexte de foi et d'ouverture confiante.

L'autorité de Jésus se manifeste aussi dans son attitude à l'égard de la loi et du temple, dans son refus d'observer le sabbat et les lois de pureté selon les interprétations légalistes dominantes, ainsi que dans sa convivialité avec les pauvres et les pécheurs. Tout cela supposait une autorité personnelle au moins égale, sinon supérieure, à l'autorité objective dont jouissaient le temple et la loi. Les gardiens de la loi et de la religion ne s'y sont pas trompés qui ont dénoncé comme « scandaleuse » l'attitude de Jésus et sa prétention à l'autorité.

Cette autorité surprend, étonne, interroge, scandalise même. Qu'est-ce que cela ? Cet homme, issu d'un milieu modeste, n'a pas fréquenté les écoles savantes, n'appartient à aucun club select ni à aucune caste

reconnue, ne jouit d'aucun statut social réputé ! Noble, il eût joui de l'autorité inhérente à la noblesse ; riche, il eût profité du pouvoir lié à la richesse ; pharisien ou prêtre, il eût hérité de l'ascendant moral de la vertu ou de la religion ; homme d'État, il eût été investi du pouvoir conféré par la constitution. D'où peut bien lui venir l'autorité dont il fait preuve ? Question lancinante ! Par quelle autorité affirmes-tu que le Règne est présent dans ta vie ? Par quelle autorité fais-tu ce que tu fais ? Qui t'a donné cette autorité ? Montre-nous tes lettres de créance ! Qui t'a mandaté pour parler et agir ainsi ? Qui t'a envoyé ? Qui t'a appelé ? As-tu fait quelques expériences théophaniques comme les prophètes d'autrefois ? Réponds. On a besoin de savoir, on veut un signe.

Les exégètes affirment que cette autorité (*exousia*, en grec) est un trait de la personnalité du Jésus réel. Jésus-Rabbi-*didaskalos* fait autorité. Pour souligner cette autorité qui a tant frappé les contemporains, les évangiles vont parfois traduire rabbi par *kyrios* qui veut dire Seigneur. Par exemple, sur la montagne de la transfiguration, Pierre dit à Jésus : « Rabbi, il est bon d'être ici. » Marc garde l'araméen rabbi (9, 5) ; Luc traduit par *epistates* qui veut dire précepteur (Lc 9, 33)<sup>98</sup> ; Matthieu traduit par *Kyrios* (Mt 8, 26). Tempête sur le lac : les disciples disent à Jésus : « Rabbi nous périssons. » Luc traduit par *epistates* (Lc 8, 24) ; Marc, par *didaskalos* (Mc 4, 39) ; et Matthieu, par *Kyrios* (Mt 8, 26). Guérison du possédé. Le père dit à Jésus : « Rabbi, je t'ai amené mon fils possédé. » Marc et Luc traduisent par *didaskalos* (Mc 9, 14, 17 ; Lc 9, 38) alors que Matthieu dit *kyrios* (Mt 17, 14). Guérison de l'aveugle. Celui-ci dit à Jésus : « Rabbi, que je voie ! » Marc dit : Rabbouni (Mc 19, 51), alors que Matthieu et Luc disent *kyrios* (Mc 20, 22.32 ; Lc 18, 41). Autre traduction de rabbi par *kyrios* : quand les disciples demandent à Jésus comment prier (Lc 11, 1). Détail révélateur : l'évangile de Jean met ces deux titres

---

98. Nous avons souligné plus haut que Luc traduit parfois Rabbi par *epistates*, terme qui met l'accent sur l'intimité de la relation Maître-disciple.

en conjonction : « Vous m'appellez *didaskalos* et *kyrios*. » (Jn 13, 13) Marie-Madeleine interpelle Jésus en disant Rabbouni (Jn 20, 16), mais elle parle de lui en disant *kyrios* (Jn 20, 13). Si rabbi (rabbouni) se traduit le plus souvent par *didaskalos* (Jn 1, 38 ; Jn 20, 16), il n'en demeure pas moins que les quatre évangiles offrent des nombreuses occurrences où le mot *kyrios* est utilisé pour interpeller Jésus. Cela laisse entendre que Rabbi-Jésus est *kyrios*, c'est-à-dire Seigneur. Or, est Seigneur celui qui détient l'autorité, la puissance, la souveraineté, le pouvoir. La qualité de seigneur attribuée à Jésus par l'Église primitive trouve son lieu d'inscription historique dans l'autorité du rabbi de Nazareth. Jésus est Seigneur : il n'est rabbi que comme Seigneur et il n'est Seigneur que comme rabbi. La « seigneurie » est la qualité de son « magistère » et le magistère la modalité d'exercice de sa seigneurie. Son autorité seigneuriale ne s'exerce que par la parole qui est le sceptre de son autorité. Jésus parle en Seigneur et il règne par sa parole. Parole qui le constitue à la fois maître de sagesse et Seigneur. Parole qui est tout autant la chaire du maître que le trône du Seigneur.

L'autorité seigneuriale de Jésus est fondée sur sa qualité de maître et non sur le droit, la police ou la contrainte psychologique. Elle n'a rien du pouvoir juridique ou militaire. Le maître authentique ne se contente pas de dire une parole, il incarne sa parole dans sa vie ; il met en pratique les exigences et les valeurs qu'il promet dans son enseignement. Dans la mesure où le maître se nie lui-même pour se mettre au service des valeurs, dans cette même mesure il participe de l'autorité même des valeurs. L'humble service des valeurs est la fabrique de son autorité. Jésus devient Seigneur en s'accomplissant comme maître authentique. Or, n'est maître authentique que celui qui est prêt à sacrifier un avantage, un intérêt, une carrière, sa vie même aux valeurs qu'il prône dans son enseignement. C'est alors que les valeurs apparaissent comme supérieures à l'existence, donc transcendantes. L'autorité du maître et de sa parole découle des valeurs mêmes qu'il incarne.

Or, cette autorité ne peut exister sans le consentement libre du disciple. D'où, de la part du maître, renoncement absolu à toute contrainte, à tout procédé d'endoctrinement, à tout conditionnement psychologique, à toute manœuvre intéressée. C'est le consentement donné à la valeur proposée par le maître et la libre obéissance à sa parole qui créent, pour ainsi dire, l'autorité du maître sur moi. Somme toute, Maître-Jésus n'est mon Seigneur et n'a autorité sur moi que grâce à mon écoute consentante, qui se traduit en obéissance active et en service des valeurs qu'il propose.

Certes le titre christologique de *kyrios*-Seigneur n'a été utilisé que par les premières communautés pour désigner Jésus de son vivant. Jésus n'a été déclaré Seigneur qu'après sa mort-résurrection-exaltation. La question qui se pose à nous est la suivante : Quelle expérience vécue avec Jésus de Nazareth a bien pu servir de point d'ancrage historique à ce titre christologique attribué à Jésus après sa mort ? « Ce Jésus que vous avez crucifié, Dieu l'a fait Christ et Seigneur. » (Act 2, 36). Tel est le *kérygme* de la communauté primitive. Si Jésus peut être déclaré Seigneur après sa mort, c'est qu'il l'était déjà d'une certaine manière au cours de sa vie. C'est précisément l'expérience de l'autorité de Jésus et de l'efficace de sa parole qui ont amené les disciples à le proclamer a posteriori Seigneur de son vivant. Son autorité comme maître est le point d'émergence historique du titre de Seigneur qu'on lui a attribué plus tard. Quand les évangélistes traduisent *rabbi* par Seigneur, ils confèrent donc à Jésus un titre utilisé après sa mort. Quand ils disent que Jésus est Seigneur, ils projettent sur sa vie terrestre une signification qui ne fut découverte que plus tard ; ils injectent un nouveau contenu dans l'expérience que les disciples ont faite de l'autorité de Jésus et de sa parole. Quelle est donc la signification du titre *kyrios* attribué au Jésus historique dans les évangiles ?

*Kyrios*, dont la racine signifie « force », « pouvoir », désigne toutes sortes de souverains, de possesseurs d'esclaves, de rois et d'empereurs. Un *kyrios* est une personne qui détient un pouvoir et une souveraineté sur

un domaine, un groupe, une nation. Le titre possède généralement une connotation royale. Le sujet s'adresse au roi ou au souverain par le titre : « Mon Seigneur ». Appliqué à Dieu, *kyrios* désigne sa qualité royale. « Dieu est le Seigneur » signifie : Dieu règne et régnera. Dans la Septante, traduction grecque de la Bible, le tétragramme Yahvé, nom propre de Dieu, est rendu par *kyrios*. Le terme se charge ainsi d'une signification divine. Appliqué à Dieu pour désigner son caractère souverain, le titre *kyrios* finira par être accolé aux souverains pour désigner leur statut divin. L'empereur sera Seigneur-Dieu. Triomphe de l'idéologie royale qui, voyant l'empereur comme l'incarnation du pouvoir suprême, y reconnaissait la présence du divin.

Voilà ce qu'évoquait le terme *kyrios* dans l'esprit du grec qui lisait les évangiles. Il injectait dans la catégorie de maître l'idée de souveraineté et de divinité. Maître-Jésus participait de la souveraineté et de la divinité de Dieu. En d'autres termes, le Règne de Dieu l'atteignait au point qu'il était, dans son corps, le lieu de son inscription historique. Si le Règne de Dieu est à l'œuvre en lui, c'est qu'il participe de la Royauté de Dieu et donc de sa divinité. C'est dans cette optique que le christianisme naissant n'a pas hésité à appliquer le titre de *kyrios* à Jésus de Nazareth. C'est bien de ce Seigneur que parlent les évangiles. Le titre *kyrios* y reçoit son sens plénier. C'est lui, le Maître souverain et le Seigneur glorieux qui est déjà à l'œuvre en Palestine, mais sous des apparences qui donnent le change. Ce qu'il est, en réalité, n'est pas encore manifesté. Sa seigneurie se laisse deviner dans l'autorité de sa parole qui produit des « merveilles » et qui révèle la prétention inouïe d'être au-dessus de la loi mosaïque et du Temple. « Il a été dit aux anciens, mais moi, je vous dis. » (*Mt* 5, 19) « Je suis le Seigneur (*kyrios*) du Sabbat. » (*Mc* 2, 23) « Je suis le Temple nouveau ; détruisez l'ancien. » (*Mc* 14, 58 ; *Jn* 2, 19-22) Autant de déclarations mises dans la bouche de Jésus qui sont comme l'aboutissement d'une trajectoire qui prend sa source historique dans l'expérience que les disciples ont faite au contact de l'autorité du Nazaréen. Expérience

vivifiante de conversion, de guérison, de lumière, de vie, de vérité, en un mot de salut.

Au cœur de cette expérience, ils ont découvert la vérité du Maître et sa qualité seigneuriale. Ils se sont constitués disciples du Maître et serviteur du Seigneur. Si le maître est Seigneur, le disciple ne peut être que serviteur. Reconnaître Jésus comme maître, c'est l'écouter ; le reconnaître comme Seigneur, c'est lui obéir et le servir. Il ne s'agit pas de deux postures, mais bien d'une seule et même posture à deux volets. Si Jésus n'est Maître que comme Seigneur, le disciple ne sera disciple que comme serviteur. Pour Jésus, être Maître et Seigneur est une seule et même chose, sa seigneurie étant la modalité d'exercice de son magistère. De même, être disciple et serviteur est une seule chose, le service étant la forme concrète que prend l'écoute. L'écoute du disciple et l'obéissance du serviteur sont une même chose. Écouter veut dire obéir, et obéir veut dire mettre en pratique. Tout se résume donc dans un seul mot qui définit la posture exigée en présence de Jésus-Maître-Seigneur : écouter. Reconnaître Jésus comme Maître-Seigneur, ce n'est pas faire une confession du bout des lèvres ; c'est décider librement de se mettre sous l'autorité de sa parole et d'entrer dans l'obéissance et le service.

Nous savons que le titre de Seigneur a connu une destinée prodigieuse chez les premières générations de chrétiens. C'est le titre le plus ancien, mais aussi le plus important et le plus utilisé pour parler de Jésus et pour s'adresser à lui dans la prière. La reconnaissance de Jésus comme Maître-Seigneur (*kyrios*) est le trait spécifique de la posture chrétienne. Le chrétien est celui qui confesse et invoque Jésus comme son Seigneur, son seul Seigneur (*1 Co* 8, 6 ; *Rm* 10, 13). C'est précisément autour de la catégorie de Seigneur que va se jouer le drame des chrétiens dans l'Empire romain. Les premiers siècles de l'Église ont été une période d'affrontement entre le Seigneur Jésus et le seigneur empereur.

L'Église naissante proclame la seigneurie de Jésus, seigneurie qui participe de celle de Dieu. Elle gardera longtemps dans sa prière l'invocation

primitive araméenne : « *Marana tha* », « Notre Seigneur, viens. » Jésus mérite vraiment le titre suprême de *mar* et de *kyrios* : il est vraiment le Seigneur de la petite communauté de ceux qui l'écoutent comme maître et qui, à la face des nations soumises aux puissances mauvaises, témoignent de sa seigneurie par une obéissance diaconale.

La seigneurie de Jésus déborde les frontières de son Église. Il est encore le Seigneur de tous les hommes, juifs et païens, maîtres et esclaves, empereurs et vassaux. « Seigneur des vivants et des morts. » Personne n'échappe à sa souveraineté. « Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre », déclare Jésus ressuscité (*Mt 28, 18*).

Le Seigneur universel est aussi Seigneur cosmique. L'univers tout entier est sous sa gouverne. « Les êtres visibles comme les invisibles, Trônes et Souverainetés, Autorités, Pouvoirs, tout est maintenu en lui; et il est, lui, par devant tout. » (*Col 1, 16-17*) « Au nom de Jésus, tout genou fléchi dans les cieux, sur la terre et sous la terre et toute langue confesse que le Seigneur, c'est Jésus-Christ, à la gloire de Dieu le Père. » (*Ph 2, 9-11*)

Point n'est étonnant qu'une telle confession de foi ait été comprise par les autorités romaines comme un déni de la seigneurie et de la divinité de l'empereur. De fait, cette confession de la souveraineté de Jésus impliquait le refus de reconnaître tout autre seigneurie, même celle de l'empereur, et de pratiquer le culte qui était exigé. D'où la persécution des chrétiens, dénoncés comme athées et potentiellement séditieux (*Act 11, 20; 12, 6; 2*) parce qu'ils refusaient les dieux de l'État et la divinité de l'empereur, et qu'ils donnaient leur allégeance à un autre seigneur que César.

### **Seigneurie politique**

La confession de foi en Jésus Seigneur n'a pas tardé à prendre une dimension politique. Aussi longtemps que l'Empire est resté païen, les chrétiens sont demeurés soumis aux pouvoirs civils et aux diverses autorités. « Soyez soumis aux autorités constituées, ordonne Paul, et priez pour les rois et ceux qui détiennent l'autorité. » (*1Tm 2, 1-2*) L'allégeance

suprême au Seigneur Jésus n'interdit pas, au contraire, la soumission aux autorités hostiles – sauf pour toute question relevant de la conscience morale et des exigences de la foi en Jésus. Éviter les esclandres inutiles. Jouer *low profile*, comme on dit vulgairement. Se montrer bon citoyen dans la mesure du possible. L'Église et l'État sont en tension, mieux en conflit structurel. L'Apocalypse de Jean décrit ce combat à outrance entre le Seigneur Jésus et la grande Babylone dont la défaite est attendue avec impatience par l'Église persécutée.

La conversion de l'Empire au christianisme va commander une autre lecture politique de la seigneurie de Jésus, lecture qui tentera de dépasser l'antagonisme entre les deux Seigneurs, Jésus et l'empereur, et cherchera une harmonie qui frôle parfois le compromis. L'empereur devenu chrétien est dépouillé de sa qualité divine mais il ne perd pas pour autant sa souveraineté. Mais cette souveraineté ne découle plus de sa divinité, mais bien de sa participation à la seigneurie universelle de Jésus. L'empereur chrétien devient le dépositaire, l'instrument et le signe terrestre de cette seigneurie ; c'est le lieutenant de Jésus Seigneur tant au niveau civil et religieux, qu'au niveau militaire. La croix devient l'étendard des armées impériales (*in hoc signo vinces*). L'Église se structure sur le modèle de l'Empire et d'après le même code. Plénipotentiaire de Jésus Seigneur, l'empereur s'arroge le droit de « diriger » l'Église, de convoquer les Conciles et d'intervenir dans les affaires doctrinales. Cette Église dans l'État est à la recherche d'un difficile équilibre qui se rompt souvent au détriment de l'exigence évangélique.

Troisième étape d'une lecture politique de la seigneurie de Jésus. La chute de l'Empire et l'émergence d'une papauté toute-puissante ont commandé une nouvelle « pratique » politique de la seigneurie de Jésus. Ce n'est plus l'empereur qui est le lieutenant de Christ, c'est le pape. En tant que vicaire de Jésus Seigneur, le pape est au-dessus de tout pouvoir temporel. C'est le retrait progressif de l'emprise des rois sur l'Église. Querelle des investitures : le pape enlève aux rois et aux

empereurs leur droit de conférer aux nouveaux évêques l'anneau princier et la crosse. Comme intendant du Seigneur Jésus, le pape sacre les rois ; les évêques, devenus « princes de l'Église », utilisent les rois comme bras séculier. Pontife suprême couronné de la tiare, le pape revendique le droit de détenir des pouvoirs territoriaux (États pontificaux), politiques (sacre des rois), juridiques (lois de l'inquisition), militaires (armées pontificales), religieux (pouvoir de jeter en enfer ou d'octroyer le salut) et marchands (vente de biens spirituels : indulgences, stipendias, etc.). Ainsi se trouve réalisé au Moyen Âge le royaume de Dieu sur terre, le règne terrestre du Seigneur Jésus, la christocratie suprême et insurpassable.

À partir de la Renaissance, cette christocratie commence à se fissurer. Les rois et les souverains, impatients de la mainmise du pape, luttent pour récupérer leur autonomie et leur pouvoir. Parallèlement, les structures sociopolitiques échappent au contrôle de l'Église qui, malgré tous ses efforts, n'arrive plus à les retenir sous son contrôle. Crispée, l'Église résiste, condamne et même excommunie tous les responsables de ces délits de libération ; elle tente par tous les moyens de maintenir le régime de chrétienté. C'est ainsi qu'on peut et doit comprendre certaines déclarations du Syllabus de Pie IX et du Concile Vatican I, ainsi que l'instauration de la fête du Christ-Roi en 1925. Elles visaient à promouvoir la souveraineté universelle et absolue du Christ et à rappeler à tous les puissants de ce monde que le pape est le dépositaire de la seigneurie de Jésus et qu'eux, les princes, n'ont qu'un pouvoir délégué dont ils devront rendre compte un jour au Christ juge.

Tout compte fait, le glas a sonné pour l'Église qui ne peut plus en appeler à la seigneurie de Jésus pour fonder son pouvoir sociopolitique. Tout un courant de pensée s'est développé, surtout depuis Vatican II, qui enseigne, d'une part, que l'histoire profane et les réalités terrestres sont autant de lieux où s'exerce la seigneurie de Jésus et, d'autre part, que le service, et non le pouvoir et la force, est son mode d'exercice.

Il s'agit d'un retour à la conception primitive de l'autorité et de la seigneurie de Jésus. Jésus est Seigneur comme serviteur; le service est son manteau royal. Sa seigneurie est une souveraineté sans pouvoir, qui fonctionne par le consentement, jamais par la contrainte. Honni soit tout recours à la force, aux armes, à la peur et au chantage – au nom du Seigneur. La souveraineté de Jésus est une notion vide si elle n'est pas reconnue concrètement par l'obéissance et le service des sujets qui s'en réclament librement; c'est là qu'elle devient réelle. L'obéissance des sujets remplit le titre de Seigneur de son contenu spécifique.

À l'origine, la seigneurie de Jésus était étroitement liée à sa qualité de *didaskalos*; elle s'enracinait historiquement dans l'expérience de l'autorité du maître. C'est dire que cette seigneurie s'exerce fondamentalement par la parole. Maître-Jésus a une parole efficace, performatrice, créatrice. C'est en cela qu'elle est souveraine; elle renverse tous les obstacles, fait surgir la vie et reculer les puissances hostiles. Tout est là. La parole est l'instrument du Maître et le glaive du Seigneur. La même parole fait de Jésus le Maître et le Seigneur; et l'écoute de cette parole fait de chaque écoutant un disciple et un serviteur. Reconnaître Jésus comme Maître et Seigneur, c'est donc écouter sa parole, c'est-à-dire lui obéir et l'incarner dans ma vie.

## IV. Dans l'art

L'art chrétien est de tout temps un lieu spirituel et théologique important. Il nourrit l'âme, élève le cœur et transcrit visuellement le contenu de la foi. Il est l'interprète de la doctrine chrétienne et l'illustration de la foi vécue par les fidèles. Il y aurait plusieurs traités théologico-spirituels à écrire sur les œuvres d'art consacrées à Jésus : sculptures, statuaire, vitraux, peintures, monuments, icônes, etc. Je m'en tiendrai aux sculptures (et mosaïques) du III<sup>e</sup> siècle jusqu'à la fin du Moyen Âge. Disons-le

d'emblée, c'est principalement la figure de Jésus *didaskalos* qui inspire artisans et artistes dans leurs représentations du Nazaréen.

Les premières images de Jésus surgissent çà et là au début du III<sup>e</sup> siècle dans le monde romain. Nous les trouvons sur de vieux sarcophages découverts dans les catacombes romaines et dans les vestiges de la petite maison-église de Doura Europas sur les bords de l'Euphrate<sup>99</sup>. À Rome ou à Doura, séparés pourtant de deux mille cinq cents kilomètres, Jésus est représenté de la même manière : sous les traits d'un jeune berger ou ceux d'un jeune maître.

Jésus le berger se distingue à peine d'Hermès, jeune dieu portant un bélier sur les épaules. Par ailleurs, Jésus-Maître ressemble fort aux portraits des maîtres de l'Antiquité, bien qu'ils fussent rarement jeunes. Maître et pasteur dans une seule et même personne, Jésus.

On trouve des centaines de représentations de Jésus comme pasteur entre les années 260 et 360. Plats, reliefs, peintures, sarcophages, épitaphes, verres dorés, statuettes en fournissent un témoignage éloquent. Presque toujours Jésus berger est un adolescent imberbe. « Vêtu d'une tunique courte qui dénude une épaule et tenant à la main la houlette des pâtres de l'Antiquité, il porte des molletières, des sandales, une ceinture d'où pend une gourde ou une bourre ; parfois il a les cheveux légèrement bouclés et, presque souriant, il regarde devant lui en tenant d'une ou de deux mains les pattes de l'agneau qui, parfois, semble lui peser sur la nuque<sup>100</sup>. » Image la plus ancienne du Christ, le Pasteur disparaît brusquement au cours du IV<sup>e</sup> siècle ; il sera à tout jamais supplanté par la figure du Maître, déjà présente au III<sup>e</sup> siècle.

Jésus-Maître a, durant plus d'un millénaire, inspiré les artistes chrétiens. « Le Maître est toujours un jeune homme bien mis, les cheveux

---

99. Ces vestiges sont conservés à la Yale Gallery de New Haven, Connecticut.

100. VAN DER MEER, Frédéric. *Images du Christ*, Paris, Albin Michel, 1980, p. 27. Je m'inspire de ce livre dans les pages qui suivent.

tantôt courts, tantôt retombant sur ses épaules, la tête nue. Il est vêtu d'une longue *tunica* blanche, toujours parée de deux ornements verticaux nommés *clavi*, sur laquelle il porte un manteau relevé sur une épaule et dont les plis élégants sont retenus sur l'avant-bras; c'est le *pallium* qui était alors à la mode... Presque toujours, il lève la main droite, dans le geste typique des orateurs et professeurs de l'époque; deux doigts tendus vers le public et les autres repliés. Ce geste ne signifie pas la "bénédiction", mais la "parole". Toujours le Christ tient dans sa main gauche un rouleau (*rotulus*), selon un usage antérieur au V<sup>e</sup> siècle, les volumes roulés servant aux leçons et conférences quotidiennes. Quand les rouleaux disparaissent, ils sont remplacés par de véritables livres, des *codices* semblables aux nôtres, mais d'un format plus carré<sup>101</sup>. » C'est seulement à partir du V<sup>e</sup> siècle qu'apparaît autour de la tête du Maître l'esquisse d'une auréole qui sera plus tard marquée d'une croix.

Au milieu du V<sup>e</sup> siècle, nous voyons soudain apparaître çà et là, avec ce qui allait devenir la « tête du Christ » typique, un autre visage du Maître. Il est encore jeune, mais c'est un homme mûr, impressionnant, qui porte les cheveux longs séparés par une raie au milieu et retombant sur les épaules. La barbe généralement pointue encadre sa bouche et son menton. C'est vraiment le Christ des icônes qui apparaît et c'est un oriental. Cette image typique a quelque chose d'unique. On ne retrouve nulle part dans l'Antiquité ce visage barbu, coiffé d'une étrange chevelure séparée par le milieu et portant un vêtement de rhéteur datant de la fin de l'Antiquité. Cette superbe image de Jésus Maître antique, mur et plein de distinction, a conquis l'humanité et elle est restée, jusqu'à ce jour, un motif classique.

Les représentations de Jésus ont généralement trait à ses miracles et à sa passion-glorification, ainsi qu'à son enfance. Le cycle des miracles est le plus ancien. Ce qui est surprenant, c'est que Jésus y est toujours figuré

---

101. *Ibid.*, p. 25-26.

sous les traits du maître. Pendant des siècles, le Maître reste un jeune adulte, calme, serein, digne, plein de retenue. Il est drapé du *pallium*, il tient de la main gauche le rouleau ou le codex, alors que sa droite aux doigts levés indique qu'il est en train de parler.

Quant au cycle de la glorification il a joui d'une grande importance au temps de l'Église impériale et jusqu'à la fin du Moyen Âge. La confession de foi : « Ce Jésus que vous avez crucifié, Dieu l'a fait Christ et Seigneur » a inspiré les représentations du Christ en gloire. Qu'il soit représenté comme empereur et pantokrator dans les mosaïques byzantines ou comme juge et vainqueur dans les sculptures monumentales des cathédrales, Jésus reste invariablement le Maître antique : homme mûr et barbu, vêtu d'un noble vêtement, tunique et *pallium*, tête nimbée d'une auréole lumineuse marquée de la croix, tenant de la main gauche un rouleau ou un codex ouvert ou fermé, la main droite étant levée avec deux doigts pointés vers le ciel ou vers l'auditoire. Maître-Jésus est dorénavant empreint d'une majesté qui l'isole de tout ce qui l'entoure ; cela sera suggéré, entre autres, par l'apparition du mandorle.

La figure du Maître vainqueur offre une variante rare et inattendue, sûrement due à l'influence du psaume 110 où il est dit que le Seigneur écrase ses ennemis sous ses pieds. Il s'agit de la variante guerrière de Jésus-Maître apparue vers le V<sup>e</sup> siècle et qui se retrouve sporadiquement tout au long du Haut Moyen Âge. Le Maître au visage juvénile tient un livre ouvert et porte un nimbe crucifié ; mais le *pallium* a été remplacé par la cuirasse en cotte de mailles, la *chlamyde* militaire et le manteau du commandant qui se ferme par une boucle sur l'épaule ; et de son pied il écrase le lion de la mort et le dragon des enfers. Le mot « REX » est parfois écrit sur son nimbe. Cette variante militaire du Maître était indigne de celui qui est doux et humble de cœur. La cuirasse romaine et la *chlamyde* seront heureusement réservées plus tard à l'archange Michel, ce grand combattant de l'Apocalypse.

## ET POURQUOI PAS JÉSUS ?

Ajoutons que, dans les scènes de l'enfance, Jésus apparaît sous les traits d'un petit Maître. À partir du VI<sup>e</sup> siècle, les icônes byzantines présentent le petit Logos sur les genoux de sa mère qui est voilée et vêtue de pourpre. L'Enfant-Jésus a déjà le geste du Maître (main droite levée et doigts pointés), il tient de la main gauche un rouleau ou un codex et il nous regarde de ses grands yeux. Ses vêtements sont ceux d'un adulte et sa tête est nimbée d'une auréole d'or marquée d'une croix gemmée d'étoiles. Il faudra attendre longtemps pour que le petit Maître se change en enfant tout nu, dodu et enjoué, qui gigote dans les bras de sa mère. Idylle touchante, certes, mais dont la grande familiarité évacue toute transcendance.

Jusqu'au Bas Moyen Âge, la figure de Jésus reste invariablement celle du Maître antique dans les scènes de miracle comme dans les représentations de son être glorifié et exalté. Le thaumaturge, c'est le Maître. Grâce à sa parole efficace les guérisons et autres miracles s'accomplissent. Le Pantokrator, c'est le Maître : la parole est l'instrument de sa souveraineté. Il règne par sa parole sur ceux qui consentent à l'écouter et à lui obéir. L'Enfant-Jésus, c'est le Maître : il est la Parole de Dieu faite chair. C'est toujours le Maître qui, sous de multiples variantes, se présente au regard et à la prière du fidèle.

# Conclusion

1. En français, le mot « maître » rend bien le contenu de *didaskalos* et de *kyrios*. Il désigne d'abord toute personne qui possède une connaissance et une expertise et qui la communique à une autre. Le maître est, en l'occurrence, l'instructeur, le docteur, l'enseignant, le sage, l'artiste, le spécialiste, c'est-à-dire tout individu qui a une expertise dans le domaine du savoir, du savoir-faire et savoir-être et qui en instruit un autre, appelé élève (savoir), apprenti (savoir-faire) ou disciple (savoir-être), selon les cas. Un tel maître tire son autorité de sa compétence, de sa sagesse et de l'incarnation, dans sa vie personnelle, des valeurs et des principes qu'il enseigne. Il devient maître accompli quand il est parvenu à la parfaite maîtrise de son art, de sa technique ou de sa science. Il peut alors exercer son autorité sans volonté de puissance, sans recherche de profit personnel, sans compulsion narcissique, en un mot, sans autre considération que son amour de ce qu'il enseigne et de celui à qui il enseigne. L'élève, l'apprenti ou le disciple se met alors librement et « amoureux-ment » sous l'autorité du maître pour l'écouter, c'est-à-dire pour apprendre de lui et mettre en pratique l'enseignement reçu.

Le mot « maître » a, en français, une seconde acception. Est maître celui qui a le pouvoir d'imposer sa volonté aux autres et de les réduire à l'obéissance, celui qui occupe une fonction de direction, ou encore celui qui est le propriétaire d'une chose et peut en disposer à sa guise. C'est le chef, le patron, le gérant, le souverain, le seigneur. Celui qui est sous son empire s'appelle esclave, serviteur, domestique, sujet. La soumission constitue le spécifique de la relation au maître dont le pouvoir découle d'une donnée objective, extérieure à lui-même. Voilà le deuxième sens du mot « maître » en français.

Appliqué à Jésus, le mot désigne à la fois le Docteur (*didaskalos*) et le Seigneur (*kyrios*). Maître-Jésus est un maître en savoir-être et en savoir-vivre, un maître de sagesse qui instruit dans les choses touchant la vie authentique et l'aujourd'hui du Règne à venir. Tel est le domaine de sa compétence qui ne lui vient pas d'un savoir théorique ou d'une expertise en quelque domaine que ce soit, mais d'une expérience personnelle qui tient du mystère.

Le maître est aussi le seigneur. Jésus est un maître qui jouit d'une autorité sans pouvoir ; d'une autorité qui sourd de lui-même et des valeurs qu'il incarne. Il n'est Seigneur que comme docteur et sage. Ne jamais dissocier les deux ; car ils n'existent qu'en tension dynamique. Si on disjoint le Seigneur du Docteur, on aboutit soit à un seigneur qui se définit par le pouvoir et la contrainte ou, au contraire, à un sage insignifiant et sans autorité.

Jésus est le maître de ceux qui l'écoutent et lui obéissent. Il est mon maître si je me constitue son disciple par une écoute obéissante et me fais son serviteur par une pratique adéquate. Je le fais alors exister comme maître pour moi. Être chrétien se résume pour moi à confesser : **Jésus est mon Maître**. C'est comme maître qu'il m'enseigne, me guérit, me sauve et règne sur moi. Le titre de maître forme le noyau de la foi chrétienne ou, en tout cas, de ma foi à moi.

Oui, Jésus mérite le titre de maître dans sa double acception de *didaskalos* et de *kyrios*. C'est l'expérience vécue au contact de Jésus

## CONCLUSION

de Nazareth comme rabbi plein d'autorité qui est le lieu d'inscription historique de sa reconnaissance comme maître et la matrice initiale où se sont façonnés les titres christologiques. Le titre de rabbi contient déjà, de façon embryonnaire, tout le mystère de Jésus, et c'est de lui que sortiront toutes les appellations qui lui donnera la tradition chrétienne.

Maître-Jésus est mon Seigneur Pantokrator : il règne sur moi par sa parole pleine d'autorité.

Maître-Jésus est mon Serviteur : sa parole est au service de mon maître intérieur ; elle a pour mission de l'éveiller, de le nourrir et de le fortifier et ainsi de faire naître le Christ en moi.

Maître-Jésus est mon Fils de l'homme : devenu l'archétype de l'humain accompli grâce à la parfaite incarnation de sa parole dans sa vie, il est habilité à être mon modèle d'humanité et à me servir de jauge et de juge dans l'évaluation de mon existence singulière.

Maître-Jésus est mon Messie : sa parole sur le Règne ouvre mon histoire personnelle, garantit mon devenir et rend l'espérance possible.

Maître-Jésus est mon Sauveur : sa parole me guérit, m'arrache aux puissances du mal et me libère des forces hostiles à la réalisation de l'humain en moi.

On le voit, c'est toujours en tant que maître dont la parole est lestée d'autorité que Jésus remplit les fonctions désignées par ces différents titres christologiques. Oui, vraiment, la profession « Jésus est mon Maître » constitue le noyau dur de ma foi.

Qu'en est-il de ma pratique ? Jésus n'est réellement mon maître que dans la mesure où je désire l'écouter et être son disciple. Tout est question de désir. Pour le reste, on ne sait jamais... C'est le désir, la « tension vers » qui constitue le disciple.

2- Le maître, on le sait, se définit par la parole. La parole crée le maître et le maître crée la parole. Pas de maître sans parole, pas de parole sans maître. Le maître authentique est celui qui incarne dans sa vie et son être tout entier la parole qu'il enseigne. Tel est Jésus. Toute

son existence est événement de parole. Il est l'incarnation de sa parole : sa vie est parlante de ce qu'il enseigne.

La parole magistérielle de Jésus, on l'a dit, présente quatre caractéristiques fondamentales : elle est tout à la fois prophétique, sapientielle, curative et rassembleuse. En tant que prophétique, elle pose le Règne de Dieu dans l'ici-maintenant et ouvre ainsi toute histoire, individuelle et collective. Sapientielle, elle propose un art de vivre en réponse aux exigences de la présence du Règne toujours à venir. Curative, elle est capable de sauver en guérissant toute espèce de manques et en délivrant de toute entrave aliénante. Rassembleuse, elle vise à réunir l'humanité entière en une communauté fraternelle au-delà des frontières de race, de religion, de culture, au-delà de tous les cénacles de pseudo-élus qui s'isolent d'un monde qu'ils jugent indignes, et au-delà de tout clivage opéré par la prétention à la rectitude morale, religieuse et sociopolitique.

Ces quatre caractéristiques de la parole de Maître-Jésus servent de critères de discernement de toute parole dite ou entendue. Elles permettent de reconnaître ou non, dans les discours que je tiens ou que j'entends, ceux qui sont des échos authentiques de la parole de Jésus se réverbérant à travers les âges. Tout discours qui ferme l'histoire et désespère d'une personne ou d'une situation, qui propose des antivaleurs et une contre-sagesse de vie, qui blesse et détruit les individus dans leur être psycho-corporel et spirituel ou encore qui isole les gens, les dresse les uns contre les autres ou les ostracise, tous ces discours ne peuvent pas être l'écho de la parole de Maître-Jésus, même si ceux qui les tiennent prétendent se réclamer de lui ou citent les évangiles à pleine bouche.

Au contraire, toute parole qui ouvre l'histoire, guérit, rassemble et fait vivre est parole de Jésus aujourd'hui, d'où qu'elle vienne. Tout être humain peut, à travers l'histoire, prendre le relais de cette parole : il peut être dans son ici-maintenant le porte-voix de Jésus et dire, comme en écho, sa parole.

## CONCLUSION

3- Il ressort de tout ce que nous avons dit dans notre exposé que l'écoute est le mode de référence à Jésus et la posture-type qui s'impose dans notre contexte culturel séculier et pluraliste. Par l'écoute se réalise la ressemblance; l'oreille devient le foyer d'exemplarité. L'écoute, étant antérieure et postérieure à la foi, sied bien à toute personne, qu'elle soit chrétienne ou non. La seule condition pour entendre et écouter, c'est de tendre l'oreille et de prêter attention. La parole de Jésus a produit de si beaux fruits et elle a joué un rôle si décisif dans l'histoire! Elle fait partie du patrimoine de l'humanité. Et à ce titre, elle mérite d'être écoutée par tous ceux qui veulent comprendre l'histoire et se comprendre eux-mêmes.

4- Finalement, on sait que le lavement des pieds occupe une place centrale dans l'évangile de Jean. C'est une action parabolique d'une portée déterminante, dans laquelle se trouvent condensés ce que Jésus a été, ce qu'il a dit et ce qu'il a fait au cours de sa vie publique. Il a lavé les pieds des souillés et des pécheurs et il leur a dressé la table; et c'est en sa qualité de maître (à la fois *didaskalos* et *kyrios*) qu'il a accompli son service. Le lavement des pieds nous révèle donc le sens profond de sa venue et le cœur de son identité : Jésus est Maître en tant que Docteur et Seigneur. Si je le confesse ainsi, je dis bien; je suis dans la vérité :

« Vous m'appellez Docteur (*didaskalos*) et Seigneur (*kyrios*) et vous dites bien, car je le suis. Dès lors si je vous ai lavé les pieds, moi le Docteur et le Seigneur, vous devez vous laver les pieds les uns aux autres; c'est un exemple que je vous ai donné : ce que j'ai fait pour vous, faites-le vous aussi. En vérité, je vous le dis, un serviteur n'est pas plus grand que son maître. Sachant cela, vous serez heureux si du moins vous le mettez en pratique. » (*Jn* 13, 13-17)

Pour l'amour du Bon Dieu, qu'est-ce qu'on attend pour être heureux?

## TABLE DES MATIÈRES

<b>Introduction</b> .....	7
<b>Première partie : Difficile accès à Jésus</b> .....	15
Chapitre I : Pourquoi Jésus? .....	19
Chapitre II : Quel Jésus choisir? .....	43
Chapitre III : L'accès à Jésus .....	65
Chapitre IV : Les références traditionnelles à Jésus .....	91
Chapitre V : En quête d'une nouvelle référence .....	109
Chapitre VI : Imiter Jésus ou inventer sa vie? .....	133
Chapitre VII : L'écoute de Jésus .....	153
<b>Deuxième partie : La trinité des maîtres</b> .....	189
Chapitre VIII : Le maître, c'est la Parole .....	193
Chapitre IX : Le maître, c'est le Christ .....	217
Chapitre X : Le maître, c'est Jésus .....	247
<b>Conclusion</b> .....	305







*« C'est sur l'arrière-fond de ma recherche d'un art de vivre que je pose la question : Pourquoi Jésus ? La question n'est ni théorique ni objective. Elle ne prescrit donc pas une réponse générique qui serait valable pour tous et partout, mais une réponse venant du fond du sujet qui veut vivre sa vie en plénitude et rester vivant jusque dans sa mort. La question revient à ceci : Pourquoi moi, Richard Bergeron, je choisis Jésus comme référence prioritaire et source principale d'inspiration pour la conduite de ma vie ? »*

Pour quiconque cherche à orienter sa vie sous l'impulsion du message de Jésus, cette question demeure fondamentale. Encore plus pour les personnes qui, allergiques au Christ dogmatique, se demandent comment vivre aujourd'hui en se référant à Jésus.

Faisant le constat que les formules traditionnelles pour nommer Jésus sont devenues langue de bois, Richard BERGERON relève le défi de mettre les titres dogmatiques entre parenthèses. Retournant aux sources évangéliques, il propose une redécouverte de Jésus à travers le nom que ses contemporains, amis et ennemis, puissants et humbles, malades et bien portants, utilisaient pour le nommer : « *rabbi* », « *rabbouni* », « bon maître », « Maître qui a les secrets de la vie en plénitude » (Mc 10, 17) ou encore « Maître qui enseigne les chemins de Dieu selon la vérité » (Mc 12, 14). Ce titre de Maître, antérieur aux professions de foi structurées des Églises, contient déjà tout le « mystère » de Jésus et l'essentiel de la foi chrétienne.

Ce livre propose un véritable parcours spirituel où la recherche du Maître-Jésus établit avec lui un rapport existentiel qui réveille le maître intérieur blotti au creux de toute personne.

RICHARD BERGERON a été professeur à la Faculté de théologie de l'Université de Montréal pendant de nombreuses années. Spécialiste des nouvelles religions, il a publié dernièrement plusieurs ouvrages portant sur les façons de redécouvrir une spiritualité authentique dans une société séculière.



978-2-89646-705-1

[www.novalis.ca](http://www.novalis.ca)